

Histoires de guerres futures

Collectif

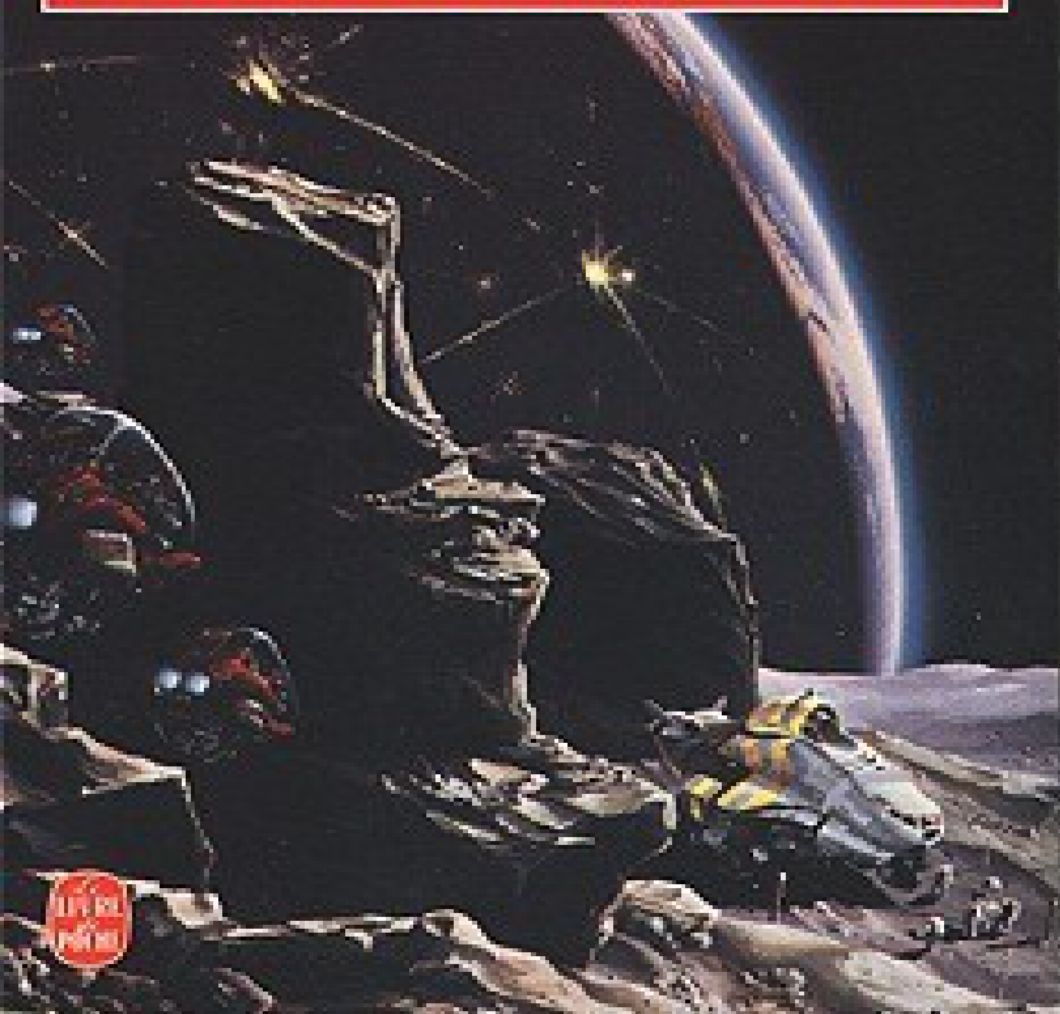
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE GUERRES FUTURES



PRÉFACE

UNE FANTASY PARFOIS HEROIC

*A ceux qui font usage de leurs armes.
A ceux qui les gardent à tout hasard.
A ceux qui ne voient pas le coup partir.*

La guerre est un thème universel, dont la S.-F. ne saurait revendiquer le monopole.

Pourtant c'est un thème familier en S.-F., si familier qu'il a contribué à populariser une image négative du genre. Tantôt l'on y voit des récits fantasmatiques, donc sadiques, alimentant les rêves de violence qui – on le sait bien – ne pourraient pas sans cela éclore dans la cervelle des adolescents ; tantôt l'on y voit l'expression mal dégrossie de l'agressivité ambiante, prédisant et attendant le pire, nourrissant la crainte populaire de l'avenir et favorisant toutes les phobies collectives ; de toute façon, c'est une imagerie de bazar étalant des coloris vulgaires sur des émotions brutes. N'est-ce pas ?

La S.-F. ne mérite sans doute pas toujours les réactions phobiques qu'elle continue de susciter chez ses fidèles ennemis. Pourtant le fait est qu'elle parle souvent de la guerre, si souvent qu'il y a de quoi s'interroger. Peut-être le genre a-t-il une vocation particulière à traiter les grands phénomènes collectifs ou cosmiques dont la guerre n'est pas le moindre ; peut-être aussi faut-il reconnaître qu'il n'y a pas de narration sans conflit et que la guerre est un conflit qui en vaut un autre.

Cependant ces explications ont leurs limites. Nous rencontrons la guerre dans l'histoire avant de la rencontrer dans la S.-F. L'imagination ne procède pas au hasard.

Par exemple, il n'est pas sans intérêt d'observer que la S.-F. a abordé le problème du *comment* de la guerre avant de se poser la question du *pourquoi*. C'est ce qui ressort de toutes les études sur ce thème⁽¹⁾.

Avant la révolution industrielle, la force des États était plus ou moins fonction de leur peuplement et l'enjeu principal des guerres était l'annexion de nouvelles provinces ; les joueurs trop entreprenants provoquaient des coalitions et la question du *comment* se ramenait à la question du *avec qui*.

Toutes les coalitions connues avaient tourné à la confusion des ambitieux ; dans *The Reign of George VI, 1900-1925*, livre anonyme anglais paru en 1963, le roi George écrase une coalition franco-russe, et l'intervention espagnole ne l'empêche pas de se couronner roi de France après vingt ans de guerre. Ce genre de libelle triomphaliste a fleuri dans tous les pays.

Avec la révolution industrielle, la technologie prend place au centre du débat et l'euphorie le cède à l'inquiétude : toute invention nouvelle peut bouleverser les règles du jeu et l'équilibre traditionnel des forces. Dans *La Bataille de Dorking* (1871), Sir George Chesney raconta l'invasion allemande en Angleterre, et celle-ci découvrit que son insularité pouvait devenir inopérante. Ce récit donna le branle à un demi-siècle d'anticipations militaires.

Certaines d'entre elles puisent relativement peu dans l'arsenal des nouvelles technologies, dont elles retiennent surtout un climat général d'incertitude exploité tantôt sur le mode tragique, tantôt dans le registre de l'humour. C'est l'âge d'or du concours Lépine, et les auteurs adorent le bricolage (surtout quand ils sont en même temps dessinateurs, comme l'est Robida), mais sa fonction est d'amuser plus que de persuader. Ce qui en France préoccupe le plus le « capitaine Danrit » (pseudonyme d'Emile Driant), c'est le problème des futures alliances : l'Angleterre ? l'Allemagne ? A la fin du XIX^e siècle, on n'y voyait pas très clair, et il était tentant de rêver à une réconciliation européenne devant *L'Invasion noire* (1895-1896) ou *L'Invasion jaune* (1905). La deuxième surtout correspond à une inquiétude collective qui eut son heure de « réalité ».

Parfois pourtant, Danrit se fait prophète. Dans *La Guerre fatale* (1901-1902), il décrit les instruments du débarquement français en Angleterre : 30 tonnes, 40 cm de tirant d'eau et des rampes de débarquement. Sir Herbert Richmond, dans *The Invasion of Britain* (1941), fera l'éloge de ces embarcations. Les mêmes, ou à peu près, assureront trois ans plus tard le débarquement anglo-américain en France. Notons que Richmond était, comme Danrit, un militaire de carrière. Cette littérature souvent discursive et ennuyeuse intéressait les spécialistes au moins autant que le grand public.

Elle eut pourtant son heure de grandeur avec Wells. Celui-ci avait déjà inauguré le thème de l'invasion extra-terrestre dans *La Guerre des mondes* (1898). Il se convertit à l'anticipation « plausible » avec *La Guerre dans les airs* (1908). Mais si le développement de l'aviation est prédit dans ce livre avec beaucoup d'intuition, l'auteur s'intéresse plus au retour à la barbarie qui, selon lui, sera l'inévitable conséquence d'une telle guerre. Sans doute faut-il, sur le prophétisme de Wells, accepter ce jugement nuancé : « *The War in the Air* est certainement une mise en garde adressée par Wells à ses contemporains, mais ce n'est pas l'expression d'une inquiétude personnelle(2). » Bientôt son baptême de l'air allait le plonger dans l'enthousiasme(3).

Plus spectaculaire est l'invention de la bombe atomique placée dans *The World Set Free* (1914). Wells en avait trouvé l'idée dans un livre de Frederick

Soddy, qu'il remercie en dédicace ; il avait perfectionné sa documentation en faisant appel à ses amis personnels⁽⁴⁾. La guerre mondiale éclate en 1958 ; la coalition anglo-franco-russe perfectionne ses retranchements alors que les empires centraux « allaient la frapper aux yeux et à la tête ». Le président français soupçonne ce qui se prépare, mais la première bombe tombe sur Paris. Il faut avoir lu le passage où l'aviateur allemand arrache la goupille de la bombe avec ses dents avant de la hisser à bout de bras et de l'envoyer par-dessus bord. De nouveau c'est le chaos, qui prélude à l'instauration d'un ordre généreux sur un monde unifié.

On a observé que ces anticipations décrivent mieux la Deuxième Guerre mondiale que la première⁽⁵⁾. En 1913, Wells croyait pouvoir écrire que l'Angleterre n'aurait sans doute pas de guerre avec l'Allemagne : « Dans vingt ans, ajoutait-il, nous ne parlerons plus d'envoyer des troupes combattre côte à côte à la frontière française ; nous parlerons d'envoyer des troupes pour combattre côte à côte avec les Français et les Allemands aux frontières de la Pologne⁽⁶⁾. » On se demande ce qu'il faut admirer le plus en Wells : sa naïveté totale à court terme, ou, sur le long terme, son incroyable prescience (il n'annonce rien de moins que le Pacte Atlantique). Mais le plus curieux est sans doute la césure entre son prophétisme apparent (le millénarisme politique) et son prophétisme réel (la prospective technologique), césure accentuée par un détachement dont lui-même s'est étonné *a posteriori* : « Je montrais de la manière la plus irréfutable que notre ordre *social* contemporain était dans un état de désintégration qui allait s'accélérant sans cesse, et je vivais dans l'acceptation la plus complète de cet ordre social que mon intelligence vouait à la destruction.⁽⁷⁾ »

L'énorme travail accompli entre 1871 et 1914 – ne serait-ce que par Wells – expliquerait à lui seul le caractère répétitif des anticipations de l'entre-deux-guerres : la Deuxième Guerre mondiale était déjà prévue, comme on l'a noté, et nul en dehors de Wells n'avait pensé à la troisième. Le maître affina son modèle de la seconde dans *The Shape of Things to Come* (1933) dont fut tiré le film *La Vie future* (1936) : la guerre commençait à Dantzig, l'Angleterre était attaquée par des escadrilles de bombardement et la longueur du conflit (vingt-six ans !) causait des ruines immenses... en attendant, naturellement, une reconstruction idéalisée. Ailleurs, l'intérêt se concentra sur la prospective technique, plus discursive que narrative, dont le modèle reste *Il Dominio dell'aria* (1921, trad. fr. 1936) du général italien Giulio Douhet, pionnier de la guerre aérienne.

En fait, la Première Guerre mondiale avait atteint une intensité dans l'horreur qui ne pouvait qu'infléchir les tendances de l'imaginaire collectif. Le jeu de la guerre à la Robida était voué non seulement au cauchemar (sur ce point, l'évolution était déjà bien entamée avant 1914) mais surtout à une certaine forme de silence. La deuxième serait pire que la première ; mieux valait donc y penser le moins possible, quitte à amuser le lecteur par des guerres de rêve. La bombe d'Hiroshima ne pouvait que renforcer la tendance.

On a beaucoup écrit, depuis 1945, sur le *comment* de la troisième guerre mondiale ; c'est dans l'ensemble une littérature timide qui, même dans la prophétie, ne s'autorise pas les dérives visionnaires d'un Wells.

En gros, la troisième guerre mondiale a suscité en une quarantaine d'années trois principaux genres littéraires. Sur la guerre proprement dite, sur le *pendant*, il y a eu beaucoup de rapports secrets et un certain nombre d'anticipations journalistiques, parfois écrites par des généraux libérés de leur devoir de réserve par le départ à la retraite. L'*avant-guerre* immédiate, le *comment* du déclenchement du conflit, a donné naissance à un genre qui a eu son heure de prospérité : la politique-fiction, dont les œuvres les plus populaires – *Docteur Folamour* (1958) de Peter George et *Point-limite* (1962) d'Eugène Burdick et Harvey Wheeler – ont été adaptées à l'écran. Enfin l'*après-guerre* a été annexée par la S.-F. au nom de l'idée (venue en droite ligne de Wells) que les ravages causés par les bombes amèneraient fatalement un nouveau Moyen Âge ou même une nouvelle préhistoire, sinon la fin de l'humanité⁽⁸⁾.

La façon dont ces trois genres sont répartis dans le temps est révélatrice. La S.-F. connaissait la bombe atomique depuis *The World Set Free* ; les auteurs ayant une culture scientifique pouvaient la décrire avec des détails plausibles. C'est ce que fit Cleve Cartmill dans « Deadline », publié par *Astounding* en mars 1944. La rédaction ne fut pas peu surprise de recevoir la visite du F.B.I. : on avait cru à une opération d'espionnage. A la même époque, le gouvernement américain se méfiait des savants qui travaillaient au projet Manhattan : ils pouvaient être nazis, ou communistes, ou plus simplement pacifistes. La bombe d'Hiroshima, par les réactions qu'elle suscita, montra que la troisième hypothèse était la plus fondée. Et c'est le déclenchement de la guerre froide qui, en 1947, désigna l'adversaire et lança la vogue des histoires post-atomiques pour une bonne dizaine d'années. Notons que la S.-F. d'alors était moins hardie que Wells ne l'avait été en son temps : elle décrivait un avenir immédiatement possible et répondait à une angoisse présente ; en outre, elle laissait presque toujours espérer un recommencement après l'hécatombe, dans un monde ravagé sans doute, mais où l'humanité ramenée à un niveau technologique plus élémentaire pourrait jouer à la guerre sans trop de risques. Le cycle de la bombe décrivait un passé plus qu'un avenir ; en quoi la S.-F. d'après Hiroshima ressemblait un peu à la France d'après 1918, se réfugiant frileusement dans l'hypothèse la moins pessimiste : l'arrêt du temps.

La politique-fiction a connu ses grandes heures à la fin des années 50 et au début des années 60, sous la présidence de Kennedy. Peu à peu les stocks américains et soviétiques d'armes nucléaires ont atteint un volume tel qu'une guerre nucléaire entraînerait *effectivement* les catastrophes décrites par la S.-F. ; l'affaire des missiles soviétiques découverts à Cuba (octobre 1962) montre que la sécurité du monde repose sur le sang-froid des dirigeants, peut-être sur le hasard – compte tenu des précautions prises, toute défaillance subalterne ou

simplement matérielle entraînerait une riposte éclair —, et le grand public s'interrogea à son tour sur le *comment*, mais sur le *comment* de l'entrée en guerre. Son problème n'est pas la survie à long terme évoquée par la S.-F., mais la survie immédiate ; son hypothèse est que le monde peut être sauvé, pourvu qu'il y ait des sauveurs. L'assassinat de Kennedy, puis la chute de Krouchtchev, montreront les limites du dialogue entre surhommes, et le public se résignera peu à peu à l'idée qu'on ne peut pas sortir de l'histoire — ou, en tout cas, pas de cette façon.

La description de la guerre proprement dite a suscité une littérature plus diffuse, moins nettement située dans le temps. Périodiquement, la presse fait état de ce qui peut transpirer des discussions d'état-major ou des progrès technologiques. Périodiquement, un numéro spécial ou un volume de synthèse est consacré à l'éternelle question : comment est-ce que ça se passera ? Le tout sur le mode du scénario, mais globalement plus discursif que narratif. Ce genre littéraire un peu ingrat a son importance, parce que c'est lui qui fournit de l'information aux deux autres ; c'est lui aussi qui, en énumérant toutes les contraintes auxquelles devrait obéir une guerre atomique, sature le modèle et finit par faire penser que cette guerre n'aura probablement pas lieu. Peu de gens le disent ouvertement, mais beaucoup y pensent, surtout depuis 1962 : les deux grands se neutralisent mutuellement, et le champ, pour les autres, est beaucoup plus libre qu'il ne le paraît. Les aventuriers politiques ont leur chance, pourvu qu'ils aient un pays riche à leur disposition ; les guérilleros ont aussi leurs chances contre les « tigres de papier », et de jeunes Américains écœurés ou effrayés par la guerre du Vietnam ont pu imaginer en toute naïveté que la guérilla urbaine, dans leur propre pays, remplacerait avantageusement les missions suicidaires dans la boue des rizières. Certains avancent que la troisième guerre mondiale a effectivement commencé, qu'elle est et restera une guerre en miettes ; elle a sa vie quotidienne, qui fut dans les années 60 et 70 le thème central de la S.-F. contestataire ; elle a aussi sa guerre secrète, plus séduisante pour le grand public lorsqu'elle a les charmes un tantinet extravagants de la série James Bond.

Au total, l'évolution depuis 1945 est assez claire : la S.-F. n'a plus l'initiative dans la description du *comment* de la guerre future, elle est de plus en plus concurrencée par d'autres approches, de plus en plus tentée aussi de se fier aux données moins audacieuses qui lui sont fournies par ces modes d'investigation parallèles. La certitude de l'holocauste a expliqué cette évolution pendant quelque temps ; aujourd'hui cependant, l'incertitude ou même l'improbabilité de l'holocauste joue dans le même sens. Avouons-le, nous voyons de moins en moins le *comment* de la guerre future, même en la situant dans un avenir très proche, et la S.-F. n'est pas la seule à y perdre son latin. Reste le *pourquoi*.

Essayons de préciser cette vaste question. Il s'agit évidemment de se demander pourquoi l'on fait la guerre, mais aussi de savoir pourquoi l'on y rêve. La guerre n'est pas seulement un fait historique ; c'est aussi un thème

culturel. Elle a son genre littéraire attiré : l'épopée, dont nous citerons une définition parmi les plus récentes et les plus achevées : « Récit d'action, concentrant en celle-ci ses effets de sens, l'épopée met en scène l'agressivité virile au service de quelque grande entreprise. Fondamentalement, elle narre un combat et dégage, parmi ses protagonistes, une figure hors du commun qui, pour ne pas sortir toujours vainqueur de l'épreuve, n'en suscite pas moins l'admiration(9). »

Il suffit de prendre en compte cette définition pour situer le problème. La S.-F. est à l'origine un genre intellectuel issu de l'utopie et son objectif n'est pas de chanter la guerre, mais de la dénoncer comme un désordre et un scandale et de décrire les moyens propres à l'éviter. Dans *l'Utopie* de Thomas More, le peuple élu vit dans une île abritée du monde par des rivages vertigineux ; il a certes prévu que son bonheur ferait des envieux, mais il a remis le soin de sa défense à une peuplade belliqueuse, préalablement vaincue par lui et réduite à une situation de dépendance telle qu'il n'a rien à en redouter. Il n'y a qu'un seul moyen d'être plus prudent : conquérir tout l'univers et en faire une seule nation pacifiée, où règne à perte de vue l'état de droit.

Les choses changent un peu quand la S.-F., avec Jules Verne, est adoptée par les adolescents, qui ont le sang vif et la fibre épique. Mais les auteurs pour la jeunesse sont aussi des éducateurs et veillent à canaliser l'agressivité de leur public et à idéaliser le modèle de la vigilance défensive. C'est l'apparition de la S.-F. populaire, entre 1880 et 1900, qui en fait un genre massivement guerrier. L'épopée moderne ? La S.-F. n'est pas seule sur les rangs ; mais elle est le seul genre qui mette en scène l'agressivité virile au service de cette grande entreprise : le progrès indéfini des sciences et des techniques. Ce qui est fait en deux temps correspondant à deux thèmes : d'abord, le combat des savants fous et des bons savants autour de l'invention extraordinaire, qui peut asservir ou libérer le monde selon l'usage qui en sera fait ; ensuite, plus simplement, le combat des bons et des méchants dans un monde futur (ou extra-terrestre, ou les deux) où les inventions fourmillent et où l'extraordinaire dispensé à profusion rejoint le bon vieux merveilleux.

Cette deuxième étape, qui élimine ce que les histoires de savants fous pouvaient garder d'individuel et de tragique, est franchie pour l'essentiel aux États-Unis. Edgar Rice Burroughs, à partir de 1912, situe les nouvelles chansons de geste sur une planète Mars imaginaire ; Edward Elmer Smith, à partir de 1928, les place dans l'espace et invente le *space opera*. Les guerriers de l'avenir, selon les occasions, passent de l'astronef au cheval et du désintégrateur à l'épée : où est la différence ? Elle se voit si peu que bien des lecteurs se jettent indifféremment sur la S.-F. et *l'heroic fantasy* (épopée fantastique), où la science est remplacée par la magie comme source de l'événement merveilleux – et où s'épanouit sans vergogne le type littéraire du guerrier brutal et assoiffé de sang. Des revues comme *Weird Tales* ou *Unknown* cultivent les deux genres à volonté. La bande dessinée de S.-F. est

uniformément guerrière à partir de *Buck Rogers* (1929) et de *Flash Gordon* (1933) ; la S.-F. radiophonique, mal connue en France, ne l'est pas moins, en attendant les *sérials* cinématographiques et la S.-F. télévisée.

Curieusement, cette période de transition reste perçue dans l'imaginaire collectif comme celle des « enfances » de la S.-F. Beaucoup de ceux qui ont été enfants à cette époque y restent attachés sentimentalement, à moins qu'ils ne veuillent s'en démarquer pour devenir adultes (ou encore pour que la S.-F. devienne adulte). Les problèmes politiques achèvent de tout brouiller : dans les années 30, être belliqueux, c'est se poser en nazillon ; oui, mais être pacifiste, c'est se désigner d'avance comme victime. Il faudra la vraie guerre, à partir de 1939, pour inciter les magazines à un peu plus de sobriété dans le ton.

Que reste-t-il de tout cela ? D'abord, une panoplie : la S.-F. américaine a déployé tant d'ingéniosité qu'il faudrait d'épais volumes pour faire le compte des armes qu'elle a inventées(10). Ensuite, un climat qui est bien celui de l'épopée, qu'on le veuille ou non : tout auteur qui passe de la nouvelle au roman, des formes courtes aux formes longues, du paradoxe énoncé au paradoxe à soutenir, est attendu en embuscade par la bonne vieille tentation de l'épopée, qu'il la reconnaisse ou non comme telle. On peut imaginer des théâtres d'opérations inédits, le temps (*Le Grand Jeu du temps* de Fritz Leiber, 1958) ou les univers parallèles (*Alternatives* du même Leiber, 1945) : le moteur de l'action – la guerre – est toujours présent à l'appel.

Malgré tout, la Deuxième Guerre mondiale, sur ce point encore, a changé bien des choses ; le *pourquoi* de la guerre est désormais un problème. C'est même un problème central de la S.-F. moderne et le vrai sujet de la présente anthologie. Il est vrai que l'agressivité en général est un problème, et que les auteurs n'ont plus besoin de la guerre pour la mettre en question. Une S.-F. antimilitariste apparaît avec *Gunner Cade* (1952) de Cyril Judd – pseudonyme de C.M. Kornbluth et Judith Merrill – et *The Earth War* (1963) de Mack Reynolds. En Angleterre, la remise en cause de l'idéologie belliciste est l'un des thèmes préférés d'Eric Frank Russell : dans *Guêpe* (1957), il montre qu'un seul homme peut faire aussi bien que toute une armée. Bradbury, non moins catégorique, est un peu moins significatif, dans la mesure où chez lui l'antimilitarisme est une variante de l'antitechnologisme. Ces militants d'une cause généreuse sont un peu isolés dans le maccarthysme ambiant des années 50, mais certains de leurs thèmes le sont beaucoup moins : un peu partout les bons savants sont soigneusement distingués des méchants militaires, et les plus impertinents reconnaissent des bons savants et des mauvais savants. Une minorité se demande si la science tout entière ne serait pas mauvaise, ce qui revient à rejeter l'idéologie de base de toute la S.-F.

Ce courant se situe principalement à gauche. A ce titre, il insiste sur la responsabilité des institutions telles que l'armée et toutes celles qui lui sont associées. Mais bien peu d'auteurs pensent que l'agressivité est seulement un fait de culture, que l'homme est né bon, que la violence n'est qu'un effet

pervers du progrès. Pour en arriver à cette vision plus radicale, il faut attendre les années 60 et la génération contestataire, marquée à la fois par la pensée de Marcuse et la guerre du Vietnam. Certains reviennent du théâtre des opérations et écrivent à chaud : Joe Haldeman puise dans son expérience vécue les péripéties cauchemardesques de *La Guerre éternelle* (1974). D'autres, plus compliqués ou plus ambigus, donnent la parole à l'adversaire, ce qui permet de créer des effets de point de vue qui ne sont pas seulement ironiques : dans *Rêve de fer* (1972), Norman Spinrad nous donne à lire une *heroic fantasy* réputée écrite par Hitler en personne ! Partout prévaut l'idée que la société est monstrueuse et que la guerre est l'incarnation suprême de cette monstruosité : Samuel Delany résume son absurdité en racontant dans *Triton* (1976) une guerre interplanétaire très courte qui fait des morts par milliards. Certains prennent le parti d'en rire : Michael Moorcock parodie James Bond dans les histoires de Jerry Cornélius ; Harry Harrison se moque de la S.-F. belliciste dans *Bill, the Galactic Hero* (1965). Rire sans doute, mais avec un ton nouveau et grinçant où s'expriment des doutes que la génération précédente n'avait guère éprouvés.

L'essor de la contestation provoque un durcissement chez les hérauts de la S.-F. classique. Robert Heinlein, qui fut à toutes les époques son principal porte-parole, était parti en 1947 à la conquête du public juvénile ; quand il en revient, c'est pour donner *Étoiles, garde-à-vous !* (1959) où les adolescents montés en graine se voient convier aux joies incertaines d'un entraînement musclé avant de monter au front. Le guerrier galactique modèle n'est plus un cavalier chevauchant un astronef, mais un fantassin occupant le terrain ; l'idéal n'est plus de charger, mais de tenir. Heinlein, avec beaucoup d'intuition, a senti la contestation monter avant tous les autres ; du coup, il devient la cible de toutes les ripostes, qu'elles soient signées Harry Harrison ou Joe Haldeman. Pourtant il conserve, en pleine apologie de la violence, quelque chose de son équilibre et de sa bonne santé. Chez ses cadets intervient une rupture : certains insistent avec Poul Anderson sur le romantisme de l'engagement (*Le Peuple du vent*, 1973) ; d'autres au contraire misent tout sur la représentation musclée des durs : chez eux la guerre n'est rien de plus – mais rien de moins – que le fonctionnement de la machine guerrière. On citera sur ce plan deux séries exemplaires : celle des Berserkers (depuis 1963), où Fred Saberhagen montre des machines capables de guerroyer longtemps après la mort de ceux qui les ont conçues(11) ; celle de Dorsai, (depuis 1962), où Gordon Dickson met en scène des guerriers professionnels entraînés à affronter les situations les plus atroces comme des coups à jouer dans une partie d'échecs.

Notre propos n'est pas de faire un choix entre des interlocuteurs qui ne sont pas seulement des adversaires. La S.-F. américaine n'a jamais connu la guerre civile, et tout le monde se retrouve dans les anthologies thématiques. On en citera seulement deux, réunies par des champions des deux camps : *Combat S.-F.* (1975), éditée par Gordon Dickson, et *La Troisième Guerre mondiale n'aura pas lieu* (1977), composée par Joe Haldeman. Celui-ci a posé

une question insidieuse à douze auteurs : « Que faire au lieu de la guerre ? »
Même Poul Anderson, grand ami de Gordon Dickson, lui a envoyé une
nouvelle. Ce qui est, en soi, une réponse...

Jacques GOIMARD.

Robert Silverberg :

LE VOISIN

La guerre est la plus pure expression de notre agressivité. Et notre agressivité n'a pas de limites. Pour faire une guerre, il suffit d'être deux. Nous avons cherché une nouvelle allant droit à l'essentiel, et disant avec un maximum de simplicité pourquoi on fait la guerre. Nous l'avons trouvée sous la plume d'un auteur entraîné. Comment s'en étonner ?

1

UNE nouvelle couche de neige était tombée durant la nuit. A présent, elle s'étendait comme un blanc linceul sur les deux ou trois mètres de neige plus ancienne qui couvraient déjà la plaine. Maintenant, tout était d'une blancheur immaculée, jusqu'au bout, ou presque, de l'horizon. En regardant à travers le hublot de sécurité, épais de trente centimètres, qui s'ouvrait dans la salle des commandes, Michael Holt aperçut tout d'abord la zone de terre brune d'une centaine de mètres de diamètre qui entourait sa maison, puis le début du champ de neige griffé par la silhouette hirsute de quelques rares arbres nus, et enfin une tache à l'horizon : la tour métallique qui était la demeure d'Andrew McDermott.

En soixante-dix ou quatre-vingts ans, Holt n'avait jamais jeté les yeux sur l'habitation de McDermott sans éprouver un sentiment d'irritation et de haine. La planète était pourtant assez grande, n'est-ce pas ? Pourquoi McDermott avait-il choisi d'édifier son innommable tas de ferraille à l'endroit précis où il devait inmanquablement tomber sous les regards de Holt, jour après jour ? La propriété de McDermott était assez étendue. Il aurait facilement pu édifier sa maison à une centaine de kilomètres à l'est, sur les bords de la large et peu profonde rivière qui traversait le cœur du continent. Il ne l'avait pas voulu. Holt avait poliment suggéré cette solution lorsque géomètres et architectes

étaient venus pour la première fois de la Terre. Avec non moins de politesse, McDermott avait insisté pour édifier sa demeure à l'endroit qu'il avait choisi.

Elle s'y trouvait toujours. Michael Holt, l'observant d'un œil mauvais, sentit ses entrailles se convulser. Il se dirigea vers le panneau de contrôle des armements et laissa reposer sa main maigre, aux veines noueuses, sur un rhéostat rutilant.

Il y avait presque quelque chose d'érotique dans la manière dont il caressait les boutons et tirettes. Maintenant qu'il approchait de ses deux cents ans, c'est rarement de cette façon qu'il manipulait le corps de ses épouses. Il faut dire qu'il aimait ses femmes avec moins de passion que ses télécommandes d'artillerie, qui lui auraient permis de réduire Andrew McDermott en poudre.

Qu'il s'avise seulement de me provoquer, pensa Holt.

Il se tenait debout devant le panneau, grand, maigre, avec son visage ravagé, son nez de rapace et sa tignasse de cheveux d'un roux délavé, d'une épaisseur surprenante. Il ferma les yeux et s'offrit le luxe d'un rêve éveillé.

Il imagina qu'Andrew McDermott l'avait offensé. Non par ce défi permanent que constituait sa seule présence dans son champ visuel, mais en commettant un affront direct et réel. Comme de braconner sur ses terres, par exemple. Ou d'envoyer un robot abattre un arbre sur la limite de leurs propriétés réciproques. Ou de faire installer un écriteau au néon portant un texte chargé d'une ironie vulgaire à son endroit. N'importe quoi, pourvu qu'il pût y trouver le prétexte d'ouvrir les hostilités.

Alors, Holt se vit pénétrer dans la salle des commandes et lancer un ultimatum à l'ennemi. « Jetez bas cet écriteau, McDermott », dirait-il, ou encore : « Empêchez vos robots de pénétrer sur ma propriété ! Sinon c'est la guerre ! »

Bien entendu, McDermott répondrait par une décharge de radiations, parce que c'était dans sa manière sournoise. Les écrans déflecteurs des premières lignes de défense de Holt encaisseraient la décharge avec aisance, l'absorberaient et la canaliseraient vers ses propres générateurs.

Puis, en dernier recours, Holt riposterait. Ses mains saisiraient fermement les leviers de contrôle. Des arcs fulgurants chargés d'énergie jailliraient vers l'ionosphère et rebondiraient vers la demeure de McDermott, perçant ses dérisoires écrans comme de vulgaires feuilles de papier. Holt se voyait, les articulations crispées sur les commandes, lançant avec ferveur décharge après décharge, tandis qu'à l'horizon la hideuse cahute d'Andrew McDermott, dévorée par un feu d'artifice infernal, s'effondrait, s'écroulait et fondait pour se répandre sur la neige en mares fumantes sur la neige.

Oui, ce serait vraiment un moment digne d'être vécu !

L'instant du triomphe suprême !

L'instant de quitter enfin les commandes, de regarder à travers le hublot et d'apercevoir les braises rougeoyantes de ce qui avait été la maison de McDermott. De flatter les leviers de contrôle comme s'il se fût agi des flancs

d'un vieux cheval tendrement aimé. De quitter sa maison, de franchir la limite séparant les deux propriétés, de se repaître les yeux du spectacle des ruines calcinées, et de constater enfin que l'ennemi était anéanti.

Ensuite, il y aurait évidemment une enquête. Les cinquante seigneurs de la planète se réuniraient pour discuter des causes de la bataille, et Holt expliquerait : « Il m'a stupidement provoqué. Inutile de vous dire à quel point il m'avait offensé en construisant sa maison à portée de ma vue. Mais cette fois... »

Et les seigneurs, collègues de Holt, opineraient sagement du chef. Ils comprendraient, car autant que Holt lui-même, ils tenaient à préserver de la profanation leurs panoramas personnels. Ils rendraient un non-lieu en sa faveur, et afin qu'un nouveau venu ne soit pas tenté de renouveler la même offense, ils lui attribueraient la portion de terres de McDermott qui s'étendait jusqu'à l'horizon.

Michael Holt sourit. Ce rêve éveillé lui causait une intense satisfaction. Son cœur battait peut-être avec un peu trop d'ardeur quand il se représentait le tas de scories à l'horizon. Il fit un effort pour recouvrer son calme. Il n'était après tout qu'un vieil homme fragile, en dépit de la répugnance qu'il éprouvait à se l'avouer, et même l'émotion engendrée par un rêve émuissait ses forces.

Il s'éloigna du panneau de contrôle et retourna au hublot.

Rien n'avait changé. La zone de terre brune où ses unités calorifiques gardaient la neige à distance, puis le champ de neige tout blanc, et enfin l'excroissance odieuse à l'horizon, rutilant d'un éclat cuivré sous les faibles rayons du soleil de midi. Holt se rembrunit. Le rêve éveillé n'avait rien changé. Aucune décharge n'avait été lancée. La tanière de McDermott déflorait toujours le paysage.

Tournant les talons, Holt se dirigea d'un pas traînant vers la sortie de la pièce, pour prendre l'ascenseur qui le ramènerait vers sa famille, cinq étages plus bas.

2

L'appareil d'intercommunications grésilla. Holt tourna ses yeux vers l'écran avec surprise.

« Oui ? »

— Un appel de l'extérieur pour vous, Seigneur Holt. Le Seigneur McDermott voudrait vous parler, dit la voix mécanique et sans timbre.

— Vous voulez dire le secrétaire du Seigneur McDermott ?

— Il s'agit du Seigneur McDermott en personne, Votre Seigneurie. »

Holt cilla. « Vous plaisantez. Il y a cinquante ans qu'il ne m'a pas appelé. S'il s'agit d'un canular, je ferai court-circuiter vos organes !

— Il n'est pas en mon pouvoir de plaire à Votre Seigneurie. Dois-je répondre au Seigneur McDermott que vous ne désirez pas lui parler ?

— Bien entendu ! dit Holt d'une voix coupante. Non... attendez. Tâchez de savoir ce qu'il désire. Et répondez-lui ensuite que je ne peux pas lui parler. »

Holt se laissa tomber sur un siège devant l'écran. A l'aide de son coude, il enfonça un bouton, et ses doigts minuscules se mirent à masser les muscles de son dos, à l'endroit où les poisons suscités par la tension s'étaient subitement rués pour les raidir.

Pour quelle raison McDermott rappelait-il ?

Pour se plaindre, naturellement. Sans doute d'une sérieuse violation de son territoire, puisque McDermott éprouvait le besoin d'appeler en personne.

Michael Holt sentit son sang s'échauffer. Qu'il se plaigne ! Qu'il accuse ! Peut-être serait-ce le prétexte pour ouvrir les hostilités, enfin ! Holt mourait d'envie de déclarer la guerre. Patiemment, il accumulait les armements décennie après décennie, et il savait qu'il possédait sans aucun doute le moyen de détruire McDermott dès les secondes qui suivraient les premières décharges. Nul écran au monde n'était capable de résister à l'artillerie que Holt avait assemblée. L'issue d'un conflit n'était pas douteuse. *Qu'il prenne l'initiative*, priait Michael Holt. *Qu'il déclenche l'agression ! Je suis prêt et plus que prêt à le recevoir !*

Le vibreur grésilla de nouveau. La voix de robot du secrétaire de Holt se fit entendre. « Je lui ai parlé, Votre Seigneurie. Il ne veut rien dire. Il veut vous parler personnellement. »

Holt soupira. « Très bien. Passez-le-moi. »

L'écran fut le siège d'un chaos électronique au moment où le robot substitua un canal extérieur au canal intérieur. Holt se tenait raide sur son siège, contrarié par l'angoisse soudaine qui l'avait envahi. Il s'aperçut que, chose étrange, il avait oublié jusqu'au timbre de voix de son ennemi. Depuis des années, ils avaient échangé leurs communications par l'intermédiaire de robots.

L'écran s'éclaircit, tout en restant soumis au dispositif de brouillage. Une voix rauque et plaintive se fit entendre. « Holt ? Holt, où êtes-vous ?

— Dans mon fauteuil, McDermott. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Branchez votre écran. Laissez-moi vous voir, Holt.

— Vous n'avez pas besoin de me voir pour me parler. Serait-ce mon visage qui vous fascine ?

— Je vous en prie. Le moment est mal choisi pour nous quereller. Branchez votre écran !

— Permettez-moi de vous rappeler, répondit Holt froidement, que c'est vous qui m'avez appelé. Les lois de la politesse me donnent le privilège de choisir le mode de transmission. Et je préfère ne pas être vu. J'aurais également préféré ne pas vous parler. Je vous donne trente secondes pour exposer vos doléances. Des affaires importantes m'attendent. »

Il y eut un silence. Holt étreignit le bras de son fauteuil et fit s'accroître le massage. Il s'aperçut avec irritation que ses mains tremblaient. Il fusillait l'écran du regard, comme s'il avait pu brûler le cerveau de son ennemi en lançant de furieuses pensées dans l'appareil.

McDermott dit enfin : « Je n'ai aucune doléance à formuler, Holt. Seulement une invitation.

— A prendre le thé ? ricana Holt.

— Appelez ça comme vous voudrez. Je voudrais que vous veniez chez moi, Holt.

— Vous avez perdu l'esprit !

— Pas encore. Venez me voir ! Décidons d'une trêve, dit McDermott. Nous sommes tous deux vieux, malades et stupides. Il est temps de mettre fin à cette haine. »

Holt se mit à rire. « Nous sommes vieux tous deux, oui. Mais je ne suis pas malade, et pour ce qui est de la stupidité, je vous en laisse le monopole. N'est-il pas un peu tard pour échanger des rameaux d'olivier ?

— Il n'est jamais trop tard.

— Vous savez qu'il ne pourra jamais être question de paix entre nous, continua Holt, tant que votre infecte maison se dressera au-dessus des arbres. C'est une offense pour ma vue, McDermott. Jamais je ne vous pardonnerai de l'avoir construite.

— Voulez-vous m'écouter ? dit McDermott. Lorsque je serai mort, vous pourrez la faire sauter si cela vous chante. Tout ce que je vous demande, c'est de venir ici. J'ai... besoin de vous, Holt. Je voudrais que vous me rendiez visite.

— Pourquoi ne venez-vous pas chez moi dans ce cas ? railla Holt. Je vous ouvrirai ma porte toute grande. Nous nous assoirons côte à côte auprès du feu et nous évoquerons toutes ces années consacrées à une haine mutuelle.

— Si j'étais capable de me déplacer pour aller jusqu'à vous, répondit McDermott, nous n'aurions nul besoin de nous rencontrer.

— Que voulez-vous dire ?

— Branchez votre écran et vous verrez. »

Michael Holt fronça les sourcils. Il savait qu'il était devenu hideux avec l'âge et il n'avait nulle envie de se montrer à son ennemi. Mais il ne pouvait voir McDermott sans se montrer à lui du même coup. D'un geste impulsif, Holt appuya le bouton de contrôle sur son fauteuil. Le brouillard qui recouvrait l'écran se dissipa et une image apparut.

Tout ce que Holt pouvait distinguer c'était un visage, creusé, ravagé. McDermott avait plus de deux cents ans. Holt le savait, et il paraissait son âge. Il n'y avait pas de chair sur le visage. La peau reposait comme du parchemin sur les os. Le côté gauche de sa figure était déformé, les narines semblaient des trous béants, le coin de la bouche s'effondrait pour révéler les dents, les paupières cachaient la moitié de la cornée. McDermott était invisible au-dessous du menton : enseveli dans une prothèse, son corps

baignait probablement dans un bain nutritif. Il était évidemment en piteux état.

« J'ai eu une attaque, Holt, dit-il. Je suis paralysé du cou jusqu'aux pieds. Je ne pourrais pas vous faire de mal.

— Quand cela s'est-il produit ?

— Il y a un an.

— Vous avez bien gardé le secret, dit Holt.

— Je ne pensais pas que cela pût vous intéresser. Maintenant, c'est différent. Je meurs, Holt, et je voudrais vous voir encore une fois face à face avant de mourir. Je sais que vous êtes méfiant. Vous pensez que je suis fou de vous demander de venir. Je débrancherai mes écrans. J'enverrai tous mes robots de l'autre côté de la rivière. Je serai absolument seul ici, et vous pouvez vous faire escorter d'une armée si vous le désirez. Cela ressemble peut-être à un piège. Je sais que telle serait mon impression si j'étais à votre place. Mais il ne s'agit pas d'un piège ! Ne pouvez-vous me croire ? Je vous ouvrirai ma porte toute grande. Vous pourrez venir me rire au nez. Mais venez. J'ai quelque chose à vous dire qui est pour vous d'une importance vitale. Et il faudra que vous soyez ici en personne lorsque je parlerai. Vous ne regretterez pas d'être venu. Croyez-moi, Holt. »

Holt contemplait la créature ravagée qui apparaissait sur l'écran. Il tremblait de doute et de confusion.

Le bonhomme avait dû perdre la tête ! Il y avait des années que Holt avait franchi pour la dernière fois la limite de protection déterminée par ses propres écrans. Et voici maintenant que McDermott lui demandait, non seulement de se présenter en terrain découvert, où il serait facile de l'abattre impunément, mais encore de pénétrer dans sa maison, d'aller se jeter dans la gueule du loup.

— Absurde !

« Permettez-moi de vous donner la preuve de ma sincérité, dit McDermott. Mes écrans sont débranchés. Tirez sur ma maison. Visez au hasard. Allez-y, faites de votre mieux ! »

Profondément troublé, en proie à l'incertitude, Holt se leva de son fauteuil et, sortant du champ du visophone, s'approcha de la console de contrôle d'artillerie. Combien de fois il avait caressé ces boutons et ces leviers, sans oser jamais tirer si ce n'est des coups d'essai dirigés sur des objets appartenant à sa propriété ! C'est avec un sentiment d'irréalité qu'il pointait enfin ses armes sur la tour brillante de la maison de McDermott. Un flot d'émotion l'envahit. Ne s'agissait-il pas d'une ruse subtile destinée à provoquer en lui une fatale crise cardiaque, due à un excès d'émotion ?

Il saisit les commandes. Il envisagea de lancer sur McDermott une décharge d'un millier de mégawatts, puis décida d'avoir recours à un flux moins puissant. Si les écrans étaient vraiment débranchés, le plus faible rayon serait efficace.

Il visa non la maison elle-même, mais un arbre situé dans le cercle

intérieur de défense de McDermott. Il fit feu, toujours à demi persuadé qu'il rêvait. Aussitôt, l'arbre fut transformé en un moignon haut d'un mètre.

« Bravo ! cria McDermott. Continuez. Visez la maison ! Faites sauter une tour... les écrans sont débranchés ! »

Démence sénile ! pensa Holt. Perplexe, il releva la lunette de visée et dirigea son rayon contre l'un des bâtiments annexes de McDermott. La cuirasse de muraille brilla un moment et céda. Dix mètres carrés du château de McDermott s'étaient transformés en bouillie de protons, disséminée dans l'air froid.

Holt s'aperçut avec incrédulité que rien ne l'empêchait plus de détruire McDermott et son odieuse maison, de fond en comble.

Il ne risquait pas de contre-attaque. Nul besoin d'avoir recours à cette artillerie lourde qu'il avait jalousement accumulée en vue de cette éventualité. Un rayon léger suffirait pour mener l'opération à bien sans grandes difficultés.

Mais cette victoire était vraiment trop facile.

Quel plaisir tirerait-il de cette exécution sommaire ? McDermott ne l'avait pas provoqué. Bien au contraire, du fond de son cocon, il l'invitait, le suppliait de venir le voir.

Holt revint devant son écran. « Je dois être aussi fou que vous, dit-il. Lâchez vos robots dans la campagne et laissez vos écrans débranchés. Je vais aller vous voir. Du diable si j'y comprends quelque chose, mais j'irai malgré tout. »

3

Michael Holt rassembla les membres de sa famille. Trois femmes, la plus vieille approchant sensiblement son âge, et la plus jeune n'ayant que soixante-dix ans. Six fils, entre soixante et cent trente ans. Ses petits-enfants. L'état-major de ses robots.

Il les réunit dans la grande salle du donjon, prit place au bout de la table et examina la rangée de visages, si semblables au sien. « Je vais rendre visite au Seigneur McDermott », dit-il d'une voix calme.

Leurs physionomies témoignèrent aussitôt de l'émotion que leur causait cette nouvelle. Bien entendu, ils avaient trop le sens de la discipline pour émettre une opinion. Il était le Seigneur Holt. Sa parole avait force de loi, et il pouvait, si tel était son bon plaisir, les faire mettre à mort sur-le-champ. Un jour, il y avait de cela bien des années, il avait été contraint d'affirmer son autorité patriarcale précisément de cette manière, et nul ne s'aviserait désormais de l'oublier.

Il sourit. « Sans doute pensez-vous que je me suis amolli sur mes vieux jours, et vous avez peut-être raison. Mais McDermott a été victime d'une

attaque. Il est entièrement paralysé. Il a quelque chose à me dire, et je vais me rendre chez lui. Ses écrans sont débranchés et il va lâcher tous ses robots dans la nature. Si j'avais voulu, j'aurais pu désintégrer sa maison. »

Il voyait les muscles se contracter dans la mâchoire de ses fils. Ils auraient bien voulu protester, mais ils n'osaient pas.

« Je partirai seul, continua Holt, avec une escorte de quelques robots. Si je ne vous ai pas donné de mes nouvelles une demi-heure après que vous m'aurez vu pénétrer dans la maison, je vous donne l'autorisation de venir me chercher. Si l'expédition de secours rencontre de l'opposition, ce sera la guerre. Mais je pense que tout se passera très bien. Si l'un de vous s'avisait de partir à ma recherche avant une demi-heure, il serait mis à mort. »

Son regard se posa tour à tour sur chacun des assistants. L'instant était critique, il le savait. S'ils pouvaient en eux-mêmes suffisamment d'audace, ils pourraient décider qu'il était devenu fou et le déclarer déchu. Le fait s'était déjà produit dans d'autres familles. Ils pouvaient le réduire à l'impuissance, modifier le programme de tous les robots pour qu'ils obéissent à leurs ordres, et le confiner dans son aile de la maison. Il leur avait donné maintenant des preuves suffisantes de son irresponsabilité.

Mais ils ne firent pas un mouvement. Il leur manquait le nerf nécessaire. Ils demeuraient sur leurs sièges, pâles, bouleversés et stupéfaits, tandis qu'il faisait rouler son fauteuil devant eux et quittait la grande salle.

En moins d'une heure, il était prêt à partir. Quatre des sept mois d'hiver s'étaient écoulés, et Michael Holt n'avait pas quitté sa demeure depuis les premières chutes de neige. Mais il n'avait rien à craindre de la part des éléments. Il n'entrerait pas en contact avec l'air glacé de la plaine où la température était inférieure à zéro. Il pénétra dans sa voiture, à l'intérieur de sa maison, et elle franchit le périmètre de défense, telle une larme noire et luisante glissant sur la neige fraîche. Huit de ses robots l'accompagnaient, escorte suffisante pour parer à tout événement.

Sur son écran de bord, il observait la scène qui se déroulait devant la demeure de McDermott. Les robots en sortaient en file indienne, franchissant la grille principale. Il les vit prendre la direction de l'est et disparaître de l'autre côté de la maison. Le robot de vigie annonça qu'ils se dirigeaient par douzaines vers la rivière.

Les kilomètres succédaient aux kilomètres. Des arbres noirs aux branches tourmentées émergeaient de la neige et la voiture de Holt serpentait entre eux. En contrebas, dans le lointain, s'étendaient les champs fertiles. Au printemps, ils seraient tous verts. Les feuillages des arbres masqueraient la tanière de McDermott, mais sans pouvoir tout à fait la dissimuler. Durant l'hiver, la laide bâtisse couleur de cuivre était entièrement visible. C'est ce qui rendait les hivers d'autant plus pénibles à supporter pour Holt.

Un robot dit à voix basse : « Nous approchons de la frontière, Votre Seigneurie.

— Lancez une décharge d'essai pour voir si les écrans sont toujours abaissés.

— Dois-je viser la maison ?

— Non, un arbre. »

Holt leva les yeux. Un arbre au tronc épais et noueux, appartenant à la palissade de McDermott, devint incandescent, puis disparut.

« Les écrans sont toujours abaissés, signala le robot.

— Très bien. Franchissons la frontière. »

Il se renversa sur les coussins. Le véhicule bondit en avant.

Ils quittaient le territoire de Holt et pénétraient sur celui de McDermott.

Nul signal d'alarme ne vint les avertir qu'ils avaient outrepassé les limites de la propriété. C'est donc que McDermott avait débranché même les détecteurs frontaliers. Holt pressa l'une contre l'autre ses paumes moites. Plus que jamais, il avait l'impression de s'être laissé attirer dans un piège. Plus question de rebrousser chemin à présent. La frontière était franche, il foulait les terres de McDermott. Mieux valait payer de sa vie son audace plutôt que continuer à vivre recroquevillé dans sa coquille.

Il n'était jamais venu aussi près de la tanière de son ennemi. Lors de sa construction, l'autre l'avait invité à la voir, mais Holt avait évidemment refusé. Il n'avait pas davantage assisté à la pendaison de crémaillère. Seul de tous les Seigneurs de la planète, il était demeuré chez lui, à boudier. Il ne se souvenait même plus de l'époque où il avait quitté sa propriété pour la dernière fois. Il y avait peu d'endroits à visiter dans ce monde, avec ses cinquante propriétés de grande étendue disséminées au long de la ceinture tempérée. Lorsque, d'aventure, Holt avait soif de la compagnie de l'un de ses pairs en Seigneurie, ce qui était rare, il avait recours au visophone, moyen le plus simple. Parfois, l'un ou l'autre d'entre eux venait le voir.

Et, chose étrange, pour une fois qu'il consentait à se déplacer, c'était pour aller rendre visite à son pire ennemi.

En se rapprochant du repaire de celui-ci, il se surprit à s'avouer à lui-même, à son corps défendant, qu'il était plus éloigné qu'il ne paraissait depuis les fenêtres de sa propre demeure. C'était une grande bâtisse massive, longue de plusieurs centaines de mètres, avec une haute tour octogonale se dressant à l'extrémité de son aile nord, sorte de flèche métallique s'élevant dans le ciel à peut-être cent cinquante mètres de hauteur. La lumière vespérale, réfléchie par le champ de neige, donnait au bâtiment cuirassé de métal un curieux aspect vernissé qui n'était pas sans charme à cette distance.

« Nous sommes à l'intérieur du périmètre extérieur de défense, signala un robot.

— Continuez ! »

Les robots paraissaient inquiets et troublés, pensa-t-il. Bien entendu, ils n'étaient pas programmés pour extérioriser une gamme importante d'émotions, mais il discernait un certain embarras dans leurs paroles et leurs intonations. Ils ne comprenaient absolument rien à la situation. L'opération ne ressemblait

pas à une invasion de la forteresse de McDermott – cela, ils auraient pu le comprendre. D'autre part, il ne s'agissait pas d'une visite d'amitié. Les robots ne savaient que penser de ce voyage.

Ils n'étaient pas les seuls à ressentir un trouble du fait de cette situation particulièrement insolite, se disait Holt en son for intérieur. Il se sentait nerveux et surexcité, cependant que le véhicule l'entraînait rapidement en avant, en compagnie de ses robots-gardes du corps.

4

Lorsqu'ils furent à une centaine de mètres de l'entrée principale de la forteresse de McDermott, les portes s'ouvrirent toutes grandes. Holt appela McDermott sur son appareil de télécommunication : « Veillez à ce que ces portes demeurent ouvertes durant tout mon séjour ici. Si je m'aperçois qu'elles commencent à se fermer, il vous en cuira.

— Ne vous inquiétez pas, dit McDermott, je ne médite aucun mauvais tour. »

Le véhicule de Holt passa le portail, et dès ce moment, il comprit qu'il se trouvait vraiment à la merci de son adversaire. La voiture se dirigea vers le garage qui était ouvert ; cette fois, il se trouvait dans les confins de la tanière. Les robots le suivirent à l'intérieur.

« Puis-je fermer le garage ?

— Laissez-le ouvert, dit Holt, je ne crains pas le froid. »

Le toit du véhicule glissa en arrière. Ses robots l'aidèrent à sortir. Holt frissonna momentanément au contact de l'air glacé du dehors qui s'était introduit dans le garage. Puis il franchit la porte intérieure, flanqué par deux robustes robots, et s'avança lentement mais d'un pas résolu dans le repaire.

La voix de McDermott retentit dans un haut-parleur. « Je me trouve au troisième étage de la tour. Si je n'avais renvoyé tous mes robots, j'aurais pu vous faire guider jusqu'à moi par l'un d'eux.

— Vous auriez pu envoyer un membre de votre famille à ma rencontre », répondit Holt avec aigreur.

McDermott ignora cette remarque. « Suivez le couloir jusqu'au premier coude. Traversez la salle des armures. Vous parviendrez à un ascenseur qui vous mènera aux étages supérieurs. »

Holt et ses robots poursuivaient leur marche à travers les salles silencieuses.

L'endroit ressemblait à un musée. Le haut corridor voûté était bordé de statues et objets divers, tous plus ou moins moisis et d'un aspect déprimant. Comment pouvait-on vivre dans une pareille crypte funéraire ? Holt traversa une salle obscure où étaient rangées de vieilles armures. Il ne put s'empêcher d'évaluer les frais de transport qui avaient grevé ces objets inutiles, venus de la Terre après un voyage de plusieurs années-lumière.

Ils parvinrent à l'ascenseur, Holt et ses robots pénétrèrent dans la cage de l'appareil. Un robot actionna le levier de montée et Holt commença l'ascension de cette tour qu'il haïssait depuis si longtemps. McDermott les guidait par un mot jeté de temps à autre.

Ils traversèrent une longue salle dont les murs ternes et sombres contrastaient avec un parquet luisant qui ressemblait à de l'onix. Une porte en forme d'obturateur s'ouvrit devant eux et leur permit de pénétrer dans une salle ovale percée de fenêtres, d'où émanait une odeur putride et nauséabonde de décrépitude et de mort.

Andrew McDermott était assis au milieu de la pièce, enfermé dans sa capsule vitale. Un réseau inextricable de tubes et de conduits l'entourait de toutes parts. On ne voyait de lui que deux yeux, luisant comme des braises dans son visage ravagé.

« Je suis heureux que vous soyez venu », dit McDermott. Sa voix, sans l'appoint de l'amplification électronique, était fluette, comme un bruissement de plumes dans l'air.

Holt le regardait, fasciné. « Jamais je n'aurais cru que je verrais cette pièce, dit-il.

— Moi non plus. Mais vous avez été bon de venir, Holt. Vous avez l'air en forme, vous savez. Pour un homme de votre âge. » Les lèvres minces se tordirent en un sourire grotesque. « Vous êtes encore jeune, bien sûr. Vous n'avez même pas deux cents ans. Je suis votre aîné de trente bonnes années. »

Holt n'était pas d'humeur à écouter les divagations de son interlocuteur. « Que me voulez-vous ? demanda-t-il froidement. Je suis venu chez vous, mais je n'ai pas l'intention d'y moisir. Vous aviez, disiez-vous, quelque chose de vital à me dire.

— A vous dire, non, dit McDermott. Plutôt à vous demander. Un service. Je voudrais vous demander de me tuer, Holt.

— Comment ?

— C'est très simple : déconnectez mon tube d'alimentation. Il se trouve devant moi, à mes pieds. Sectionnez-le. Je serai mort dans une heure. Ou si vous préférez une solution plus rapide, coupez mon circuit de respiration. Le levier se trouve ici. Ce serait le procédé le plus humanitaire.

— Vous avez un curieux sens de l'humour, dit Holt.

— C'est votre avis ? Alors donnez son dénouement à la plaisanterie. Coupez le commutateur et la farce sera jouée.

— Vous m'avez fait faire tout ce voyage pour vous tuer ?

— Oui », dit McDermott. Les yeux de braise ne cillaient pas. « Je suis immobilisé depuis un an. Je mène une vie végétative dans cet appareil. Je subsiste jour après jour, oisif, perdu d'ennui. Et en bonne santé. Je pourrais vivre encore cent ans – vous rendez-vous compte, Holt ? J'ai eu une attaque, oui. Je suis paralysé. Mais mon corps est encore vigoureux. Cette maudite capsule me maintient en forme. Elle me nourrit, me masse, me procure de

l'exercice... *Croyez-vous que je désire continuer à vivre de cette façon, Holt ? Le feriez-vous à ma place ? »*

Holt haussa les épaules. « Si vous voulez mourir, vous n'aviez qu'à demander à un membre de votre famille de débrancher le contact.

— Je n'ai pas de famille.

— Est-ce vrai ? Vous aviez cinq fils...

— Quatre sont morts, Holt. L'autre est rentré sur Terre. Il ne reste plus aucun être vivant ici. Je leur ai survécu à tous. Je suis éternel comme les cieux. Deux cent trente ans, cela suffit bien pour une vie. Mes femmes sont mortes, mes petits-enfants sont partis. Ils rentreront lorsqu'il s'agira d'hériter. Pas avant. Il n'y a personne pour couper le courant.

— Vos robots », suggéra Holt.

— De nouveau le sourire farouche. « Vos robots doivent être spéciaux, Holt. Je n'en possède pas que je puisse pousser à tuer leur maître. J'ai essayé. Ils savent tort bien ce qui arrivera si ma capsule de vie est déconnectée. Ils refusent d'obéir. Faites-le pour moi, Holt ! Coupez le contact. Désintégrez la tour, si vous préférez. Vous avez gagné la partie. La victoire vous revient de droit. »

La gorge de Holt était sèche ; un bandeau d'acier lui comprimait la poitrine. Ses pas devinrent hésitants.

Ses robots, toujours sensibilisés à sa condition physique, le soutinrent et le firent asseoir sur un fauteuil. Il était resté longtemps debout pour un homme de son âge. Il attendit patiemment la fin de la crise.

« Je refuse, dit-il enfin.

— Pourquoi ?

— C'est trop simple, McDermott. Il y a trop longtemps que je vous hais, je ne peux tout de même pas vous faire mourir comme on éteint une lampe électrique.

— Eh bien, dans ce cas, bombardez-moi. Pulvérisez la tour !

— Sans provocation ? Me prenez-vous pour un criminel ?

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda McDermott avec lassitude. Que je donne l'ordre à mes robots d'outrepasser les limites frontalières ? De mettre le feu à vos vergers ? Que faudra-t-il pour vous provoquer, Holt ?

Rien, dit Holt. Je n'ai nulle envie de vous tuer. Trouvez quelqu'un d'autre pour cette besogne ! »

Les yeux de McDermott lancèrent des éclairs. « Vous êtes un véritable démon. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point vous me haïssez. Je vous ai demandé de mettre un terme à ma misère, croyant que vous seriez tout prêt à me rendre ce service ! Je me trompais ! Voilà que vous vous drapez dans une noblesse de fraîche date. Vous refusez de me tuer ! Je devine vos pensées ! Vous allez retourner à votre bauge et vous vous réjouirez de savoir que je mène ici une existence de mort-vivant. Vous glousserez dans votre for intérieur, parce que je suis seul et momifié dans cette capsule. Oh ! Holt, ce

n'est pas bien de haïr avec tant de férocité ! Je vous ai offensé, je l'avoue. J'ai délibérément construit une tour à cet endroit pour blesser votre orgueil. Punissez-moi donc. Prenez ma vie. Désintégrez ma tour. Mais ne m'abandonnez pas dans ce sépulcre ! »

Holt demeurait silencieux. Il s'humecta les lèvres, gonfla ses poumons, se leva. Il se tenait droit, dominant de sa haute taille la capsule qui contenait son ennemi.

« Ouvrez le contact, implora McDermott.

— Je regrette !

— Démon ! »

Holt se tourna vers ses robots. « Il est temps de partir, dit-il. Inutile de nous reconduire. Nous trouverons bien notre chemin. »

5

Le véhicule en forme de goutte d'eau parcourait rapidement la plaine couverte de neige. Holt ne prononça pas une parole pendant le trajet du retour.

Son esprit était accaparé par l'image de McDermott momifié dans son repaire et aucune autre pensée ne pouvait y trouver place. Cette odeur de pourriture qui collait encore à ses narines... cette lueur de folie dans les yeux qui imploraient l'éternel oubli...

Ils franchissaient de nouveau la limite frontalière. Le véhicule se heurta à l'écran avertisseur et reçut le signal l'invitant à s'immobiliser aux fins d'identification. Un robot prononça le mot de passe et ils poursuivirent leur chemin vers la demeure de Holt.

Sa famille, blême d'anxiété, était rassemblée auprès de l'entrée. Holt franchit le portail. Les questions se pressaient sur leurs lèvres, mais nul n'osait les formuler. Il incombait au seigneur du logis de prononcer le premier mot.

« McDermott est un vieillard malade qui a perdu l'esprit. Les membres de sa famille sont partis ou morts. Il offre un spectacle à la fois répugnant et pathétique. Je n'ai pas envie de parler de ma visite. »

Poursuivant sa course, Holt prit l'ascenseur qui menait à la salle des commandes. Il scruta le paysage neigeux. Une double trace apparaissait sur l'étendue blanche : celle que le véhicule avait laissée dans son trajet d'aller et de retour.

Le soleil faisait briller les deux ornières.

Le bâtiment frémit soudain. Holt perçut un sifflement et un miaulement. Il brancha son appareil d'intercommunication et la voix d'un robot se fit entendre : « McDermott attaque, Votre Seigneurie. Nous venons de subir un bombardement à haute énergie.

Les écrans ont-ils bien résisté ?

Parfaitement, Votre Seigneurie. Dois-je préparer la contre-attaque ? »

Holt sourit. « Non, dit-il, prenez seulement les mesures défensives. Étendez les écrans jusqu'à la limite frontalière et maintenez-les à cet endroit. Ne permettez pas à McDermott de nous causer le moindre dommage. Il cherche seulement à me provoquer. Il n'y parviendra pas. »

Il se dirigea vers le panneau de contrôle. Ses mains noueuses se posèrent avec tendresse sur les boutons. Ainsi, ils en étaient venus finalement à la guerre, pensa-t-il. Les canons de McDermott faisaient de leur mieux leur travail dérisoire. Seul le déplacement des aiguilles sur les cadrans révélait l'action en cours : toutes les décharges que lançait McDermott étaient aisément absorbées. Ses armes ne possédaient pas la puissance nécessaire pour lui infliger le moindre dommage. Maintenant, pensa-t-il, il ne tenait qu'à lui de réduire son ennemi en cendres. Mais il n'en ferait rien, pas plus qu'il n'avait actionné le commutateur qui aurait mis un terme à la vie d'Andrew McDermott.

McDermott n'avait pas compris. Ce n'était pas la cruauté, mais le simple égoïsme qui l'avait retenu de tuer son ennemi. De même que, pendant toutes ces années, Holt s'était retenu de lancer une attaque qui devait obligatoirement lui assurer la victoire. Il éprouvait une vague compassion pour l'homme paralysé, enfermé dans sa capsule. Mais il était inconcevable que Holt acceptât de le tuer.

Une fois que tu seras mort, Andrew, que me restera-t-il à haïr ?

C'est pour cela qu'il ne l'avait pas tué. Et pour aucune autre raison.

Michael Holt lança un coup d'œil à travers le hublot dont la vitre de sécurité était épaisse de trente centimètres. Il aperçut la zone de terre brune, l'étendue de neige avec les traces fraîches, la laideur rutilante du repaire de McDermott. La hideur de cette tour baroque se profilant sur l'horizon lui convulsait les entrailles.

Il caressait les manettes de son artillerie, comme s'il avait tenu sous ses doigts les seins d'une jeune vierge. Puis il fit lentement demi-tour, traversa la salle d'un pas raide et s'assit sur son fauteuil, prêtant calmement l'oreille au bruit du dérisoire bombardement de McDermott, qui venait s'émousser contre les défenses extérieures du bastion, tandis que la nuit d'hiver étendait son manteau sur la plaine.

Traduit par PIERRE BILLON.
Neighbor.

© Galaxy Publishing Co., 1964.
© Éditions Opta, pour la traduction.

Fredric Brown : SENTINELLE

On peut trouver des tas de raisons de faire la guerre. On peut se représenter l'ennemi comme un être immonde, un objet de répulsion et d'horreur, une créature à faire froid dans le dos. Pourtant c'est mon frère, et je le combats dans la mesure où il me ressemble – que dis-je ! dans la mesure où il est un autre moi-même. Fredric Brown a trouvé une sacrée façon de le dire.

IL était trempé et tout boueux, il avait faim et il était gelé, et il était à cinquante mille années-lumière de chez lui.

La lumière venait d'un étrange soleil bleu, et la pesanteur, double de celle qui lui était coutumière, lui rendait pénible le moindre mouvement.

Mais depuis plusieurs dizaines de milliers d'années, la guerre s'était, dans cette partie de l'univers, figée en guerre de position. Les pilotes avaient la vie belle, dans leurs beaux astronefs, avec leurs armes toujours plus perfectionnées. Mais dès qu'on en arrive aux choses sérieuses, c'est encore au fantassin, à la piétaille, que revient la tâche de prendre les positions et de les défendre pied à pied. Cette saloperie de planète d'une étoile dont il n'avait jamais entendu parler avant qu'on l'y dépose, voilà qu'elle devenait un « sol sacré », parce que « les autres » y étaient aussi. *Les Autres*, c'est-à-dire la seule autre race douée de raison dans toute la Galaxie... des êtres monstrueux, ces Autres, cruels, hideux, ignobles.

Le premier contact avec eux avait été établi près du centre de la Galaxie, alors qu'on en était aux difficultés de la colonisation des douze mille planètes jusque-là conquises. Et dès le premier contact, les hostilités avaient éclaté : les Autres avaient ouvert le feu sans chercher à négocier ou à envisager des relations pacifiques.

Et maintenant, comme autant d'îlots dans l'océan du Cosmos, chaque planète était l'enjeu de combats féroces et acharnés.

Il était trempé et boueux, il avait faim et il était gelé, et un vent féroce lui

gelait les yeux. Mais les Autres étaient en train de tenter une manœuvre d'infiltration, et la moindre position tenue par une sentinelle devenait un élément vital du dispositif d'ensemble.

Il restait donc en alerte, le doigt sur la détente. A cinquante mille années-lumière de chez lui, il faisait la guerre dans un monde étranger, en se demandant s'il reverrait jamais son foyer.

Et c'est alors qu'il vit un Autre approcher de lui, en rampant. Il tira une rafale. L'Autre fit ce bruit affreux et étrange qu'ils font tous en mourant, et s'immobilisa.

Il frissonna en entendant ce râle, et la vue de l'Autre le fit frissonner encore plus. On devrait pourtant en prendre l'habitude, à force d'en voir – mais jamais il n'y était arrivé. C'étaient des êtres vraiment trop répugnants, avec deux bras seulement et deux jambes, et une peau d'un blanc écœurant, nue et sans écailles.

Traduit par JEAN SENDY.

Sentry.

© Bantam Books, Inc., 1958 (published by arrangement with S.M.L.A.,
Inc., New York.

© Éditions Denoël, 1964, pour la traduction.

Clifford D. Simak : HONORABLE ADVERSAIRE

A la guerre, tous les coups sont permis. Pourtant les batailles ne sont pas le seul moyen de communication avec l'ennemi. Il y a les trêves, les échanges de prisonniers et tout un code de procédures parfois chevaleresques, parfois simplement pratiques, qui constituent presque une règle du jeu. Il est vrai que le jeu, c'est déjà un peu la guerre.

LES Fivers étaient en retard. Peut-être avaient-ils mal compris.

Peut-être était-ce encore un tour de leur façon.

Peut-être enfin n'avaient-ils jamais eu l'intention d'honorer leurs engagements.

« Capitaine, demanda le général Lyman Flood, quelle heure est-il, à présent ? »

Le capitaine Gist leva la tête. « Trente-sept zéro huit, temps galactique, mon général. »

Et il reporta son attention sur l'échiquier. Le sergent Conrad venait de lui coincer son cavalier ; la chose lui déplaisait fort.

« Treize heures de retard, fulmina le général.

— Ils n'ont peut-être pas saisi.

— Nous leur avons épelé la date du rendez-vous. Nous les avons pris par la main et nous leur avons répété je ne sais combien de fois les coordonnées pour que tout soit clair dans leur esprit. Il est impossible qu'ils s'y soient trompés ! »

En fait, ça n'avait rien d'impossible, et le général le savait bien.

Les Fivers ne comprenaient rien à rien. L'armistice les avait complètement déroutés ; on eût dit que c'était chose toute nouvelle pour eux. Au moment de mettre sur pied l'échange de prisonniers, ils s'étaient montrés obtus jusqu'à l'in vraisemblance. Pour fixer la date du rendez-vous – ce qui n'était pourtant pas très malin – il avait fallu des explications sans fin. Les Fivers semblaient ignorer totalement qu'il pût exister un système de mesure du temps et ne rien

savoir des mathématiques élémentaires.

« Ou alors, leur appareil est tombé en panne », suggéra le capitaine.

Le général haussa les épaules. « Ils n'ont jamais de pannes. Leurs vaisseaux sont de pures merveilles, capables de supporter n'importe quoi. Ils nous ont battus à plate couture, n'est-ce pas ?

— Oui, mon général, dit le capitaine.

— A votre avis, capitaine, combien en avons-nous détruit ?

— Pas plus d'une douzaine.

— Ils sont coriaces », dit le général.

Il alla s'asseoir sur une chaise, à l'autre bout de la tente.

Le capitaine se trompait. Le nombre exact était de onze. Dont un seul porté détruit. Les autres seulement hors de combat.

Et, tout compte fait, le score s'élevait au moins à dix contre un en faveur des Fivers. Le général dut s'avouer que la Terre n'avait jamais connu déconfiture aussi complète. Des escadrons tout entiers avaient été rayés de la carte ; d'autres étaient revenus en toute hâte se réfugier à la Base, leur effectif réduit de moitié.

Ils rejoignaient la Base au triple galop, et intacts.

Sans la moindre égratignure. Quant aux appareils perdus, ils n'avaient pas été détruits de façon visible... Ils s'étaient évaporés dans l'espace, tout bonnement, sans laisser derrière eux une molécule d'épave.

Comment lutter contre ça ? se demanda le général. Que faire contre une arme capable d'anéantir un astronef dans sa totalité ?

Sur Terre et sur des centaines d'autres planètes appartenant à la Confédération Galactique, des milliers de savants s'échinaient nuit et jour, en priorité absolue, à lui trouver une réplique ou, tout au moins, à déterminer la nature exacte de l'arme.

Mais le général n'ignorait pas que les chances de succès étaient minces, car on ne disposait pas du moindre indice. Évidemment, puisque toutes les victimes étaient irrémédiablement perdues.

Peut-être, parmi les prisonniers humains, quelques-uns pourraient-ils leur fournir cet indice. Si cet espoir n'avait pas existé, la Terre n'aurait jamais pris la peine de procéder à cet échange. Cela, le général le savait bien.

Il contempla le capitaine et le sergent penchés sur l'échiquier, sous le regard intéressé du prisonnier Fiver.

Il appela le prisonnier.

Le prisonnier le rejoignit en roulant sur lui-même comme un petit tonneau.

Et, de nouveau, en le considérant, le général se sentit bizarrement, fâcheusement offensé.

Car le Fiver était grotesque et cocasse, dénué de tout esprit martial. Il était rond et jovial, de traits, de gestes et d'expressions, vêtu de couleurs éclatantes et criardes ; bref on aurait pu le croire conçu et habillé dans le dessein délibéré d'offenser un œil militaire.

« Vos amis sont en retard, lui dit le général.

— Vous attendre », dit le Fiver, et ses mots semblaient plus sifflés que parlés. Il fallait écouter attentivement pour distinguer ce qu'il disait.

Le général se contint.

Inutile de discuter.

Inutile de se mettre en colère.

Il se demanda s'il comprendrait jamais – si la race humaine comprendrait jamais les Fivers.

Non pas, du reste, qu'on eût envie de les comprendre. Il suffirait d'en débarrasser la Terre.

« Vous attendre, siffla le Fiver. Eux arriver dans la moitié du temps à partir de maintenant. »

Et à quoi diable pouvait bien correspondre la moitié du temps à partir de maintenant ? se demanda le général.

Une glissade ramena le Fiver près de l'échiquier.

Le général sortit.

La minuscule planète lui parut plus glacée, plus désolée, plus rébarbative encore que dans ses souvenirs. Chaque fois qu'il le contemplait, ce décor le déprimait davantage.

Stérile, dénuée de toute valeur économique ou stratégique, cette planète présentait toutes les qualifications nécessaires pour servir de terrain neutre et d'emplacement à un échange de prisonniers. D'ailleurs, si elle restait neutre, c'était uniquement parce que personne ne la jugeait digne d'être annexée.

La lointaine étoile qui était son soleil luisait faiblement dans son ciel. Le roc sombre et nu rampait vers un horizon proche. L'air glacé fendait comme une lame les narines du général.

Il n'y avait ni collines ni vallées. Rien, absolument rien... qu'une étendue de rocher interminablement plate qui s'étalait de tous côtés sur la face de ce monde comme une immense aire d'atterrissage.

C'étaient les Fivers qui avaient suggéré le choix de cette planète, le général s'en souvenait, et cela seul aurait suffi à la rendre suspecte. Mais, à ce stade des négociations, la Terre n'était déjà plus en état de discuter.

Recroquevillé sur lui-même, le général sentait le souffle glacé de l'appréhension lui lécher le cou. Chaque instant qui passait semblait prêter davantage à cette planète l'apparence d'un piège gigantesque.

Mais il se dit qu'il devait se tromper. Rien dans l'attitude des Fivers ne pouvait donner matière à soupçons. Ils avaient même fait preuve d'une certaine magnanimité. Ils étaient libres de poser leurs conditions – pratiquement n'importe lesquelles – et la Confédération aurait été bien obligée de les accepter. Car la Terre avait besoin de temps, à n'importe quel prix. Elle devait être prête quand aurait lieu la seconde manche... dans cinq ans, dans dix ans ou davantage.

Mais les Fivers n'avaient rien exigé, ce qui était incroyable.

Cependant, pensa le général, il ne fallait pas oublier que leurs desseins étaient impénétrables.

Le camp se repliait sur lui-même dans l'obscurité : quelques tentes, un groupe électrogène, l'astronef qui attendait, prêt à décoller, et, à côté de lui, le petit patrouilleur piloté par le prisonnier Fiver.

Cet appareil illustrait parfaitement l'abîme qui séparait les Fivers et les humains. Il avait fallu aux Fivers trois jours de palabres pour expliquer que le patrouilleur et le pilote devaient leur être retournés.

Nul appareil, daris la galaxie entière, n'avait été l'objet d'examens aussi minutieux que celui-là. Mais on n'avait pas pu en tirer grand-chose. Et, malgré les efforts des psychologues, le prisonnier Fiver s'était montré moins bavard encore.

Tout était calme, presque désert. Deux sentinelles faisaient les cent pas. Le reste de la troupe, retiré sous les tentes, tuait le temps en attendant l'arrivée des Fivers.

Le général se dirigea d'un pas rapide vers la tente du médecin. Il courba la tête et entra.

Quatre hommes, assis devant une table, jouaient aux cartes d'un air morose. L'un d'eux abattit son jeu et se leva.

« Avez-vous des nouvelles, mon général ? » Le général secoua la tête. « Ils ne devraient pas tarder, toubib. Tout est prêt ?

— Depuis longtemps, dit le psychiatre. Les gars seront examinés dès leur arrivée. Tous les appareils sont réglés. Ça ne sera pas long.

— Parfait. Je veux décoller de ce rocher le plus rapidement possible. Il me fait mauvaise impression.

— Je voudrais vous demander quelque chose...

— Quoi ? ?

— Si seulement nous savions combien de prisonniers ils nous ramènent... »

Le général haussa les épaules. « Nous n'avons jamais pu le savoir. Ils ne sont pas très doués pour les chiffres. On croirait pourtant que les mathématiques sont universelles, non ?

— Eh bien, tant pis, fit le médecin, avec résignation. Nous ferons de notre mieux.

— Ils ne seront sûrement pas nombreux, dit le général. Tout ce que nous leur rendrons, c'est un Fiver et un patrouilleur. A votre avis, pour eux, ça vaut combien d'hommes, un patrouilleur ?

— Je n'en sais rien. Vous croyez vraiment qu'ils viendront ?

— Je ne pourrais pas jurer qu'ils ont bien compris. Avec leur stupidité crasse...

— Ils ne sont pas si stupides que ça, répliqua tranquillement le médecin. Comme nous n'arrivions pas à apprendre leur langue, ils ont appris la nôtre.

— Je sais, s'écria le général avec impatience. Je n'ignore rien de tout cela. Mais cette histoire d'armistice... il nous a fallu des jours entiers pour comprendre à quoi ils voulaient en venir. Et d'autres encore pour leur expliquer notre façon de mesurer le temps. Sans blague, mon vieux, on aurait

moins de mal à se faire comprendre par signes d'un sauvage vivant à l'Age de pierre !

— Bien sûr, dit le médecin. Le sauvage appartiendrait à la race humaine.

— Mais ces Fivers sont intelligents. Leur technologie nous a désorientés. Ils ont réussi à nous immobiliser provisoirement.

— Vous voulez dire qu'ils nous ont flanqué une pile gigantesque !

— Bon, d'accord. Et pourquoi pas ? Ils avaient cette arme que nous ne possédions pas. Ils étaient plus près de leurs bases. Ils n'avaient pas à résoudre des problèmes logistiques comparables aux nôtres : ils nous ont battu mais, je vous le demande, ont-ils eu l'intelligence de s'en rendre compte ? Ont-ils profité de leur victoire ? Ils auraient pu nous anéantir. Poser des conditions d'armistice qui nous auraient paralysés pendant des siècles. Mais non. Ils nous fichent la paix. Comment expliquez-vous ça ?

— C'est à une race extra-terrestre que vous avez affaire.

— Nous avons déjà traité avec des races extra-terrestres. Et nous les avons toujours comprises. Dans l'ensemble, nous nous sommes bien entendus avec elles.

— Parce qu'il s'agissait d'accords commerciaux, lui rappela le médecin. Si des difficultés s'élevaient, c'était une fois le contact établi. Les Fivers sont les seuls qui nous soient tombés sur le dos sans avertissement.

— Ça non plus, je ne me l'explique pas, dit le général. Notre flotte ne se dirigeait pas vers leur système. Nous aurions pu les dépasser sans les voir. Ils ne pouvaient pas savoir qui nous étions. Du reste, ils s'en fichaient. Ils nous ont tiré dessus, tout simplement. Et il en a été de même pour tous ceux qui passaient à leur portée. Ils jettent le gant à tous les nouveaux arrivants. Il ne se passe pas un moment qu'ils ne soient en guerre avec quelqu'un... parfois avec deux ou trois ennemis en même temps.

— Ils souffrent d'un complexe d'auto-défense, dit le médecin. Tout ce qu'ils demandent, c'est qu'on leur fiche la paix, qu'on ne touche pas à leurs planètes. Comme vous le disiez tout à l'heure, ils auraient pu nous anéantir.

— Peut-être sont-ils très vulnérables. N'oubliez pas que nous leur avons infligé quelques bonnes corrections. Rien de comparable avec la rossée que nous avons prise, nous, mais quand même. A mon avis, ils vont nous sauter dessus dès qu'ils le pourront. »

Il prit une profonde inspiration. « Mais ce jour-là, nous devons être prêts. Car ils ne s'en tiendront peut-être pas là. Il faut tâcher de deviner ce qu'ils ont en tête. »

Ça n'était vraiment pas commode, pensa-t-il, de combattre un ennemi dont on ne savait à peu près rien. Et une arme dont on ignorait tout.

Il y avait des théories en abondance, mais les meilleures ne dépassaient pas le stade de l'hypothèse.

Il se pouvait que l'arme opérât, dans le temps... qu'elle projetât ses cibles dans l'inimaginable chaos du passé. Ou dans une autre dimension. Ou encore qu'elle provoquât la rupture des atomes, transformant un astronef en un petit

amas de poussière, plus meurtrier que tout ce que le monde avait jamais vu.

Une chose en tout cas était certaine. Les appareils ne se désintégraient pas, car le phénomène ne dégageait ni chaleur ni éclair. Ils disparaissaient, voilà tout.

« Il y a une chose qui me tracasse, dit le docteur. Ces autres races qui se sont battues contre les Fivers avant que ceux-ci ne s'attaquent à nous. Quand nous avons essayé de les contacter, quand nous leur avons demandé du secours, elles nous ont tourné le dos. Elles ont refusé de nous renseigner.

— Nous ne connaissons pas ce secteur de l'espace, dit le général. Ici, nous sommes des étrangers.

— Pourtant, selon tout logique, elles auraient dû sauter sur l'occasion de former une alliance contre les Fivers.

— Nous ne pouvons nous fier aux alliances. Nous sommes seuls. Tout repose sur nous. »

Il se pencha pour quitter la tente.

« Nous nous mettrons au travail dès l'arrivée de nos gars, dit le médecin. En moins d'une heure, nous pourrons vous présenter un rapport préliminaire, si toutefois il leur reste assez de chair et d'os pour l'examen.

— Parfait », dit le général, et il écarta la toile. C'était une situation affreuse. On se mouvait en aveugle. Il y avait de quoi sombrer dans la terreur si l'on ne réussissait pas à garder son sang-froid.

Les prisonniers humains rapporteraient peut-être quelques renseignements mais, même dans ce cas, on ne pourrait les avaler les yeux fermés, car ils pouvaient dissimuler un piège, comme il y avait un piège derrière ce que le prisonnier Fiver savait.

Le général se dit que, cette fois, les psychologues avaient peut-être réussi à se damer le pion à eux-mêmes.

En soi, elle n'était pas mauvaise, l'idée d'organiser ce voyage pour le prisonnier Fiver et de lui exhiber avec fierté une quantité de planètes stériles, sans valeur, en les faisant passer pour l'orgueil de la Confédération.

— Pas mauvaise... si le Fiver avait été humain. Car il ne serait venu à l'idée d'aucun homme de livrer une escarmouche, et à plus forte raison une guerre, pour le genre de planètes qu'on lui avait montrées.

Mais le Fiver n'était pas humain. Et comment savoir quel genre de planètes pourrait inspirer de l'envie à un Fiver ?

Sans oublier une autre possibilité : elles lui avaient peut-être donné à penser que la Terre serait une proie facile.

La situation était incompréhensible, pensa le général. Il y avait, à la base, quelque chose qui clochait. Même en tenant compte de toutes les différences qui pouvaient exister entre la culture humaine et celle des Fivers, tout ça n'était pas normal.

Et ici aussi, il se passait quelque chose d'anormal.

Alerté par le bruit, le général pivota sur ses talons pour regarder le ciel.

L'astronef rasait le sol de trop près et descendait trop vite.

Le général retint son souffle, mais l'appareil ralentit, se stabilisa et exécuta, un atterrissage impeccable à moins de quatre cents mètres du vaisseau terrestre.

Le général se précipita, puis se rappela sa position, et sa démarche reprit une raideur toute militaire.

Les hommes se ruaient hors de leurs tentes et s'alignaient. Un ordre retentit : les files se mirent en branle avec une précision parfaite.

Le général se permit un sourire. C'étaient de bons petits gars. Ils ne dormaient jamais que d'un œil. Si les Fivers avaient cru pouvoir se faufiler inaperçus dans le camp pour créer la confusion et humilier l'adversaire, eh bien, c'était tant pis pour eux.

Le détachement en marche obliqua sur l'aire, d'un pas martial. Surgie de sous sa bâche, une ambulance suivit. Les tambours se mirent à gronder et le son du clairon retentit, clair et vif dans l'air glacé.

C'étaient des hommes comme ceux-là, se dit le général avec orgueil, qui préservaient l'intégrité de la Confédération en pleine croissance. C'étaient des hommes comme ceux-là qui maintenaient la paix d'un bout à l'autre de l'espace, sur des milliers d'années-lumière cubes. C'étaient des hommes comme ceux-là qui, un jour, avec l'aide de Dieu, relèveraient le gant jeté par les Fivers.

On ne se battait plus guère à présent. L'espace était trop vaste. Il offrait trop de possibilités d'évasion. Mais la menace Fiver n'était pas une chose que l'on pouvait prendre à la légère. Il faudrait bien, tôt ou tard, que l'un des deux adversaires subît une défaite totale. La Confédération ne se sentirait jamais en sécurité avec les Fivers sur son flanc.

Entendant derrière lui un bruit de pas précipités, le général se retourna. C'était le capitaine Gist, qui boutonnait sa tunique en courant. Il rejoignit son supérieur.

« Ainsi, ils ont quand même fini par arriver.

— Avec quatorze heures de retard, dit le général. Tâchons, pour l'instant, de faire bonne figure. Vous vous êtes trompé d'un bouton, capitaine.

— Pardon, mon général, dit le capitaine, en rectifiant son erreur.

— Et maintenant, redressons-nous. Les épaules en arrière. Un peu plus de tenue, s'il vous plaît. Gauche, droite, gauche, droite. »

Du coin de l'œil, il vit que le sergent Conrad dirigeait sa patrouille avec précision, qu'il escortait le prisonnier Fiver avec toute la correction, toute l'élégance et la dignité désirables.

Les hommes s'étaient rangés en deux files parallèles de chaque côté du vaisseau. Le sabord s'ouvrit, la passerelle descendit avec fracas et le général eut la satisfaction de constater que le capitaine Gist et lui-même arriveraient devant elle au moment précis où elle toucherait le sol. Le chronométrage était théâtral et superbe : on aurait pu croire qu'il l'avait fixé lui-même jusqu'au moindre détail.

La passerelle s'immobilisa avec un déclic et trois Fivers la déboulèrent, le

maintien composé.

Quel minable trio, pensa le général. Pas un uniforme convenable, pas une médaille à eux trois.

Dès que ses interlocuteurs eurent touché terre, il s'empressa de saisir l'initiative diplomatique.

« Nous vous souhaitons la bienvenue », déclara-t-il le plus fort, le plus lentement, le plus distinctement possible, pour leur permettre de comprendre.

Les Fivers s'alignèrent et le regardèrent, et il se sentit mal à son aise à cause de l'expression hilare peinte sur leur visage rond. Évidemment, les traits dont ils étaient affublés ne leur permettaient pas d'en adopter une autre. Mais ils continuaient de le contempler.

Le général se jeta à l'eau. « La Terre s'honore d'exécuter fidèlement les obligations fixées par les accords d'armistice. Nous espérons que cette rencontre préfigure une ère nouvelle...

— Excessivement joli », dit l'un des Fivers. Faisait-il allusion au petit discours du général, à la situation dans son ensemble, ou s'efforçait-il simplement de se montrer courtois, il était difficile d'en décider.

Impavide, le général se préparait à continuer, mais le porte-parole Fiver leva pour l'interrompre un bras rond et court.

« Les prisonniers arriver brièvement, siffla-t-il.

Vous voulez dire que vous ne les avez pas amenés ?

Ils viennent encore », dit le Fiver avec un dédain magnifique pour toutes les précisions de vocabulaire.

Il fixait toujours sur le général un œil réjoui et il fit un mouvement du bras qu'on aurait pu interpréter comme un haussement d'épaules.

« Ce sont des fumistes, dit le capitaine, à l'oreille du général.

— Nous parler, dit le Fiver.

— Ils complotent quelque chose, souffla le capitaine. Je crois, mon général, qu'il faut appliquer le dispositif d'alarme.

— En effet, dit le général au capitaine. Allez-y, mais en douceur. » Et à la délégation : « Si vous voulez bien m'accompagner, messieurs, je peux vous offrir quelques rafraîchissements. »

Il avait vaguement l'impression qu'ils se moquaient de lui, mais il n'aurait pu en jurer. Cette expression réjouie ne variait jamais. Quelle que fût la situation.

« Excessivement heureux, dit le porte-parole Fiver. Ces rafraî...

— Quelque chose à boire, dit le général, et, du geste, il compléta ses paroles.

— Boire est bon, répondit le Fiver. Boire est ami ?

— Précisément », dit le général.

Il se dirigea vers la tente, en marchant lentement pour permettre aux Fivers de se maintenir à son niveau.

Il remarqua avec satisfaction que le capitaine avait exécuté ses ordres avec une rapidité louable. Le sergent Conrad revenait sur ses pas avec sa

patrouille ; le prisonnier Fiver se traînait péniblement entre deux soldats. Les canons sortaient de sous leurs bâches et les derniers membres de l'équipage escaladaient la passerelle de l'astronef.

Le capitaine rattrapa la patrouille juste à l'entrée de la tente.

« Tout est prêt, mon général, signala dans un murmure le sergent Conrad.

— Parfait », dit le général.

Ils pénétrèrent sous la tente. Le général ouvrit un réfrigérateur et en sortit une cruche.

« C'est une boisson que nous avons composée pour votre compatriote, expliqua-t-il. Il l'a trouvée fort à son goût. »

Il posa sur la table des verres, des pailles, et ôta le bouchon en regrettant de ne pouvoir se pincer le nez, car il émanait de cette cruche une odeur de cadavre en décomposition depuis très longtemps. Il préférait ne pas penser à l'origine de cette mixture. Les chimistes de la Terre l'avaient concoctée pour le prisonnier Fiver, qui s'en était imbibé avec un entrain déconcertant.

Le général remplit les verres ; les Fivers s'en saisirent avec leurs tentacules et introduisirent les pailles dans le ressort qui leur servait de bouche. Ils burent et roulèrent des yeux blancs pour manifester leur contentement.

Le général prit le verre de liqueur que lui tendait le capitaine et en avala la moitié en toute hâte. L'air, sous la tente, s'épaississait un peu trop pour son goût. Que ne doit-on pas faire, pensa-t-il, pour servir ses compatriotes et ses planètes.

Il regarda boire les Fivers et se demanda ce qu'ils pouvaient bien cacher dans leurs manches.

Parler, avaient-ils dit, et cela pouvait signifier n'importe quoi. Aussi bien une réouverture des négociations qu'un stratagème destiné à donner le change.

S'il s'agissait de négociation, la Terre était en mauvaise posture. Car elle ne pouvait refuser. Sa flotte était paralysée, les Fivers disposaient toujours de l'arme, et une relance de la guerre était impensable. La Terre avait besoin de cinq ans au minimum, dix ans, de préférence.

S'il s'agissait d'une attaque, si cette planète était un piège, il ne lui restait qu'une chose à faire : garder la tête haute et se battre de son mieux, bref, accepter le suicide.

Dans les deux cas, la Terre était perdue, et le général le savait bien.

« Belle, votre défense, dit l'un des Fivers. Tu as le papier et le marqueur ?

— Le marqueur ? s'étonna le général.

— Il veut un crayon, dit le capitaine.

— Ah ! oui. Tenez. » Le général prit un bloc de papier, un crayon, et les plaça sur la table.

L'un des Fivers posa son verre et, prenant le crayon, se mit à dessiner laborieusement. On eût dit un enfant de cinq ans en train de tracer son premier alphabet.

Ils attendirent. Enfin, ce fut fini. Le Fiver reposa le crayon et désigna les lignes ondulées.

« Nous », dit-il.

Il désigna les lignes en dents de scie.

« Vous », dit-il au général.

Le général se pencha sur le papier, essayant de déchiffrer les gribouillis du Fiver.

« Mon général, dit le capitaine, on dirait un plan de bataille.

— C'est », répliqua fièrement le Fiver. Il reprit son crayon.

« Tu regardes », dit-il.

Il dessina des flèches, marqua d'un curieux symbole les points de contact entre les deux lignes et traça des croix aux endroits où celles-ci avaient été brisées. Quand il eut fini, la flotte terrienne était anéantie, découpée en trois segments, et en fuite.

« Ça, dit le général, dont la voix se teintait de colère, c'est l'engagement dans le secteur 17. La moitié de notre Cinquième Escadre a été liquidée ce jour-là.

— Petite erreur », dit le Fiver avec un geste dépréciatif.

Il arracha la feuille et la jeta par terre. Péniblement, il refit le même dessin.

« Ton attention », dit-il.

De nouveau, il traça ses flèches, mais en modifiant légèrement leur direction. Cette fois, la flotte terrestre pivotait, se divisait et se scindait en deux lignes parallèles qui flanquaient l'escadre Fiver, la contournaient, l'enfonçaient et l'éparpillaient dans l'espace.

Le Fiver reposa le crayon.

« Petit détail, déclara-t-il au bénéfice du général et du capitaine. Belle défense mais maigre erreur. »

Se contenant avec difficulté, le général remplit les verres.

Où veulent-ils en venir ? se demanda-t-il. Pourquoi ne sortent-ils pas ce qu'ils ont sur le cœur ?

« Excessivement meilleur, dit l'un des Fivers en levant son verre pour bien montrer qu'il faisait allusion à la boisson.

— Encore ? demanda le tacticien Fiver en reprenant le crayon.

— Je vous en prie », dit le général, écumant.

Il souleva le panneau de la tente et regarda au-dehors. Les hommes étaient à leurs postes devant les canons. Les tuyères de l'astronef laissaient échapper de minces rubans de vapeur ; dans quelques minutes, l'appareil serait prêt à décoller, au cas où le besoin s'en présenterait. Le camp était silencieux et tendu.

Il retourna vers le bureau et regarda le Fiver poursuivre gaiement sa leçon de stratégie. L'une après l'autre, il noircissait les pages et, quelquefois, il se montrait généreux... il expliquait pourquoi les Fivers avaient perdu, alors qu'ils auraient pu gagner en employant des tactiques légèrement différentes.

« Intéressant ! gazouilla-t-il avec enthousiasme.

— En effet, répondit le général. Mais j'aurais une question à vous poser.

— Pose, invita le Fiver.

— Si nous reprenions les armes contre vous, qui vous dit que nous ne nous servirons pas de vos enseignements pour vous battre ?

— Mais bravo, siffla le Fiver avec chaleur. Exactement ce que nous voulons.

— Vous vous battre bien, dit un autre Fiver. Mais juste un tout petit peu trop brutalement. La prochaine fois, vous pouvoir faire beaucoup mieux.

— Vraiment ! ragea le général.

Trop durement, monsieur. Pas besoin de faire faire boum à l'appareil. »

Dehors, un canon tonna, puis un autre et le rugissement puissant de nombreuses fusées fit vibrer le sol.

Le général bondit, se précipita hors de la tente sans prendre garde au panneau. Sa casquette tomba et il trébucha, manquant perdre l'équilibre. Il leva la tête et il les vit venir l'une derrière l'autre, toutes les escadres, qui crachaient dans l'obscurité les jets lumineux de leurs tuyères.

« Ne tirez pas ! hurla-t-il. Espèces d'imbéciles, ne tirez pas ! »

Mais il était inutile de crier, car les canons s'étaient tus.

Les appareils descendaient vers le camp en formation de vol. Quand ils le survolèrent, on put croire un instant que le tonnerre des moteurs le soulevait et l'ébranlait. Puis ils remontèrent, en rangs serrés, toujours avec une extraordinaire précision, et manœuvrèrent pour prendre la position d'atterrissage réglementaire.

Le général restait figé ; le vent ébouriffait ses cheveux d'argent, et il avait la gorge serrée, à la fois de reconnaissance et de fierté.

Quelque chose lui toucha le coude.

« Les prisonniers, dit le Fiver. Moi te le dire tout à l'heure. »

Le général voulut parler, mais la boule qui lui comprimait le larynx l'en empêcha. Il avala et fit un nouvel essai.

« Nous n'avions pas compris, dit-il.

— Vous n'aviez pas de capteur, dit le Fiver. C'est pourquoi vous vous battre si brutalement.

— Ce n'est pas notre faute, lui dit le général. Nous ne savions pas. Nous ne nous étions jamais battus ainsi.

— Nous vous donner des capteurs, dit le Fiver. La prochaine fois, vous jouer mieux. Vous bien réussir avec les capteurs. Plus facile pour vous. »

Pas étonnant, pensa le général, qu'ils n'aient pas su ce que c'était qu'un armistice. Pas étonnant qu'ils n'aient rien compris aux négociations, pas plus qu'à l'échange de prisonniers. Il est rare que l'on ait besoin de négociier pour rendre les pièces que l'on a gagnées au cours d'une partie.

Et pas étonnant non plus que les autres races aient accueilli avec horreur et mépris la proposition que leur faisait la Terre de s'allier contre les Fivers.

« C'était contraire à toutes les lois du sport, dit le général à voix haute. Ils auraient pu nous avertir. Mais ils étaient peut-être trop habitués. »

Et il comprenait à présent pourquoi les Fivers avaient choisi cette planète. Il fallait que tous ces astronefs aient la place d'atterrir.

Debout, il les regardait se poser sur le roc parmi des nuages de flamme rose. Il essaya de les compter, mais il s'embrouilla dans ses calculs. Il savait bien d'ailleurs que pas un seul des appareils disparus ne manquerait à l'appel.

« Nous vous donner des capteurs, dit le Fiver. Nous vous apprendre à les utiliser. Eux faciles à opérer. Eux n'abîment jamais les gens et les appareils. »

Et puis, se dit le général, il y avait autre chose derrière ce jeu absurde... pas si absurde, après tout, peut-être, si l'on connaissait l'arrière-plan historique et culturel, les concepts philosophiques qui lui étaient liés. En tout cas, cela valait mieux que de livrer de vraies guerres.

Mais avec les capteurs, la guerre disparaîtrait. Ses derniers vestiges seraient anéantis une fois pour toutes. Désormais, on n'aurait plus besoin de battre l'ennemi : il suffirait de le capter. Les guérillas, qui duraient parfois des années sur les planètes nouvellement colonisées, n'auraient plus aucune raison d'être : on capterait les indigènes, on les déposerait dans des réserves et l'on évacuerait la faune dangereuse vers les zoos.

« Nous nous battre encore ? demanda le Fiver avec une certaine anxiété.

— Certainement, dit le général. A vous de choisir le moment. Nous trouvez-vous vraiment aussi doués que vous le dites ?

— Pas trop trop, avoua le Fiver avec une candeur désarmante. Mais vous être quand même les meilleurs de tous. Après beaucoup jouer ça ira mieux. »

Le général sourit. Tout comme le sergent, le capitaine et leur sempiternelle partie d'échecs, pensa-t-il.

Il se retourna et tapota l'épaule du Fiver « Rentrons, dit-il. Il reste quelque chose dans cette cruche. Ce serait dommage de le laisser perdre. »

Traduit par ÉLISABETH GILLE.

Honorable Opponent.

© Simon and Schuster, 1968.

© Éditions Denoël, 1961, pour la traduction.

Idris Seabright : MAUVAIS CONTACT

Le problème du guerrier, c'est qu'il se prend au sérieux. Si le soldat est naturellement agressif, il rencontre son premier adversaire non pas chez l'ennemi, qui est loin, mais parmi les autres soldats, qu'il côtoie quotidiennement. De là d'innombrables occasions de vider les vieilles querelles ancestrales : celle des hommes et des femmes, celle des uns et des autres, etc. Comment voulez-vous faire fonctionner une institution dans ces conditions ?

LA fille en uniforme vert-Marine augmenta légèrement le volume de son audiophone – ils étaient tous un peu sourds, à cause des bombardements de la guerre froide – et regarda en fronçant les sourcils d'un air grave l'huxley assis en face d'elle de l'autre côté du bureau.

« Vous êtes l'huxley le plus bizarre que j'aie jamais vu, dit-elle d'un ton catégorique. Les autres ne sont pas du tout comme vous. »

L'huxley ne parut pas contrarié de cette remarque. Il ôta ses lunettes en verre à vitre, souffla dessus, les polit sur un mouchoir, puis les reposa sur son nez. L'augmentation de puissance de l'audiophone avait de nouveau déclenché le court-circuit dans sa poitrine ; dans un geste de protection, il croisa les mains sur les boutons supérieurs de son gilet en brocart gorge-de-pigeon.

« Et en quoi, chère demoiselle, suis-je différent des autres huxleys ? demanda-t-il.

— Eh bien... vous m'avez dit de vous parler franchement, de vous dire exactement ce qui me préoccupait. Je ne suis allée qu'une fois voir un huxley, et il n'a pas cessé de me parler de la grande vue d'ensemble en me disant que je devais utiliser la copulation pour me transcender. Il m'a parlé de l'amour de groupe et de l'harmonie inter-armes, et il m'a dit que notre loyauté profonde devait aller à la Défense, qui représente la nation elle-même dans l'état d'urgence créé par la guerre froide.

« Vous n'êtes pas du tout comme ça, pas du tout philosophique. Mais je

suppose que c'est la raison pour laquelle on les appelle des huxleys – parce que ce sont des robots phil –, je vous demande pardon.

— Mais vous pouvez le dire, la rassura-t-il. Je n'ai pas honte. Je ne vois pas d'objection à ce qu'on m'appelle un robot.

— J'aurais dû m'en douter. C'est sans doute pourquoi vous êtes si populaire. Je n'ai jamais vu autant de monde dans la salle d'attente d'un huxley.

— Je *suis* un robot assez peu commun, dit l'huxley avec une certaine suffisance. Je suis un nouveau modèle, équipé de relais exceptionnellement complexes et tout juste sorti du stade expérimental. Mais c'est en dehors de la question. Vous ne m'avez pas encore dit ce qui vous tracassait. »

La jeune femme tripota nerveusement le bouton de contrôle de son audiophone. Au bout d'un moment, elle réduisit la puissance au minimum ; le grésillement presque audible, dans la poitrine de l'huxley, s'éteignit aussitôt.

« C'est au sujet des porcs, dit-elle.

— Des porcs ! » L'huxley perdit momentanément ! son calme mécanique. « Voyez-vous, je pensais qu'il s'agirait de copulation », dit-il après quelques secondes de silence. Il afficha un sourire séduisant. « En général, c'est de cela qu'il s'agit.

— Eh bien... c'est aussi à ce sujet-là. Mais c'est à cause des porcs que j'ai commencé à me tracasser. Je ne sais pas si je vous ai indiqué mon grade. Je suis la commandante Sonya Briggs, responsable de la porcherie de la Zone 13.

— Ah ! dit l'huxley.

— Oui... comme les autres services de l'armée, les Marines produisent leur propre nourriture. Ma porcherie est une unité importante pour l'approvisionnement en côtelettes de porc. Naturellement, je me suis inquiétée quand les porcelets nouveau-nés ont refusé de se nourrir.

« Si vous êtes un nouveau robot, vous ne devez pas avoir grand-chose dans vos mémoires à propos des porcs. Dès qu'ils sont nés, nous les éloignons de la truie – nous nous servons d'une pelle aseptisée – pour les mettre dans un enclos particulier muni d'un grand réservoir nourricier. Nous avons un enregistrement des grognements de la truie, et ils sont censés se nourrir dès qu'ils l'entendent. Quant à la truie, on lui donne un œstrogène qui la rend fécondable au bout de quelques jours. Ce système permet de produire beaucoup plus de viande de porc qu'en laissant le porcelet avec sa mère comme on le faisait autrefois. Mais comme je vous l'ai dit, depuis quelque temps ils refusent de se nourrir.

« Nous avons beau augmenter le volume sonore des grognements, ils refusent la tétine. Nous avons dû en abattre plusieurs portées plutôt que de les laisser mourir de faim. Et la chair n'était même pas très bonne – trop molle et trop fade. Comme vous pouvez le constater, la situation devient sérieuse.

— Hum, fit l'huxley.

— Naturellement, j'ai envoyé des rapports complets. Personne n'a su quoi faire. Mais sur ma fiche de copulation suivante, dans la case marquée

« Motif » à côté du tampon habituel qui disait « Réduction des tensions inter-armes », quelqu'un avait écrit : « Apprendre comment l'Aviation a résolu le problème nutritif des porcs nouveau-nés. »

« Je savais donc que mon partenaire de copulation n'était pas seulement censé réduire les tensions inter-armes, mais que je devais me débrouiller pour qu'il me révèle de quelle façon l'Aviation parvenait à nourrir ses porcelets. » Elle baissa les yeux, agitant les doigts sur la fermeture de sa musette.

« Continuez, dit l'huxley avec une nuance de sévérité. Je ne peux pas vous aider si vous ne me faites pas entièrement confiance.

— Est-il vrai que le système de copulation a été établi par un groupe de psychologues à la suite d'une enquête sur les tensions inter-armes ? Parce qu'on s'était aperçu que les Marines haïssaient l'Aviation, que l'Aviation haïssait l'Infanterie et que l'Infanterie haïssait la Navale au point d'affaiblir l'efficacité générale de la Défense ? Et qu'ils ont lancé le projet de copulation parce qu'ils se sont dit que les relations sexuelles seraient le meilleur moyen de supprimer l'hostilité en la remplaçant par des relations amicales ?

— Vous connaissez aussi bien que moi les réponses à ces questions, répondit l'huxley d'un ton glacial. Le ton de votre voix, quand vous les avez posées, indique que la réponse est « oui ». Venons- en aux faits, commandante Briggs.

— C'est tellement délicat... Que voulez-vous que je vous dise ?

— Donnez-moi les détails de ce qui s'est passé après que vous avez reçu votre fiche bleue de copulation. »

Elle lui jeta un regard, rougit, détourna de nouveau les yeux et se mit à parler d'une voix rapide. « La fiche était pour le mardi suivant. Je déteste copuler avec l'Aviation, mais je me suis dit que tout irait bien. Vous savez comment c'est – l'espèce de frisson particulier qu'on éprouve en se sentant passer d'une répulsion glaciale à un certain enthousiasme, à l'excitation et à l'amour de la chose. Une fois qu'on a pris son Watson, bien sûr.

« Je suis allée en zone neutre mardi après-midi. Il était dans la chambre quand je suis entrée, assis sur une chaise, ses grands pieds étalés devant lui ; il portait une de ces horribles vestes de cuir. Il s'est levé poliment quand il m'a vue, mais je savais qu'il aurait préféré me couper la gorge plutôt que de me regarder, puisque j'étais une Marine. Nous étions tous les deux armés, naturellement.

— Comment était-il ? coupa l'huxley.

— Je n'y ai pas vraiment fait attention. Je sais seulement qu'il était de l'Aviation. Enfin, quoi qu'il en soit, nous avons pris un verre ensemble. J'ai entendu dire qu'on mettait du cannabis dans les boissons qui sont servies dans les zones neutres. C'est peut-être vrai – j'éprouvais moins d'hostilité à son égard une fois que j'ai eu fini mon verre. J'ai même réussi à sourire, et il a réussi à me rendre mon sourire. Il a dit : « Nous pourrions nous y mettre, qu'en pensez-vous ? » Alors je suis allée à la salle d'eau.

« J'ai retiré mes vêtements et j'ai posé mon pistolet sur le banc, à côté du

lavabo. Je me suis injecté un Watson dans la cuisse.

— Le Watson normal ? demanda l'huxley, comme elle s'était interrompue. Œstrogène et contraceptif en injection sous-cutanée dans une ampoule stérile ?

— Oui. Il avait pris son Watson aussi, le phallocrate, parce que quand je suis revenue... » Elle se mit à pleurer.

« Que s'est-il passé après que vous êtes revenue ? s'enquit l'huxley quand elle eut pleuré un moment.

— J'ai été lamentable. Je ne valais rien. Rien du tout. Pour l'effet que ça m'a fait, j'aurais aussi bien pu remplacer le Watson par de l'eau pure. Il a fini par se fâcher. Il m'a dit : « Qu'est-ce que vous avez ? J'aurais dû me douter qu'une Marine ne serait bonne qu'à tout bousiller. »

« Ça m'a mise en colère, mais j'étais trop contrariée pour me défendre. Il a continué : « Réduction des tensions ? Voilà un joli moyen de promouvoir « l'harmonie inter-armes ! Non seulement je ne vais « pas signer la fiche de contrôle, mais je vais faire une réclamation contre vous auprès de votre service. »

— Fichtre !

— Oui, n'était-ce pas terrible ? Je lui ai dit, si vous faites une réclamation, je déposerai une contre-plainte. Vous non plus, vous n'avez pas réduit *ma* tension.

« Nous avons discuté un moment. Il disait que si je déposais une contre-plainte, il y aurait un jugement, que je serais obligée de prendre du penthotal et qu'on saurait la vérité. Il disait que rien n'était sa faute, qu'il avait été prêt.

« Je savais que c'était vrai, alors je me suis mise à plaider ma cause. Je lui ai parlé de la guerre froide, de l'ennemi qui était sur le point de prendre Vénus, alors que nous n'avions que Mars. Je lui ai parlé de notre loyauté envers la Défense, et je lui ai demandé ce qu'il éprouverait s'il était renvoyé de l'Aviation. Finalement, après ce qui m'a semblé des heures, il a dit qu'il ne déposerait pas de réclamation. Je suppose qu'il me plaignait un peu. Il a même accepté de signer la fiche de contrôle.

« Nous en sommes restés là. Je suis retournée dans la salle d'eau, j'ai remis mes vêtements et nous sommes sortis tous les deux. Mais nous avons quitté la pièce séparément, nous étions trop fâchés pour nous sourire et paraître heureux. Malgré tout, je crois que certains employés de la zone neutre se sont doutés de quelque chose.

— Est-ce cela qui vous tracasse ? lui demanda l'huxley quand elle parut en avoir terminé.

— Eh bien... je peux vous faire confiance, n'est-ce pas ? Vous ne direz vraiment rien ?

— Certainement pas. Tout ce qu'on dit à un huxley relève du secret professionnel. Le premier amendement s'applique à nous plus qu'à toute autre profession.

— Oui. Je me rappelle une décision de la Cour suprême à propos de la liberté de parole... » Elle déglutit, s'étrangla, déglutit de nouveau. « Quand j'ai reçu ma fiche de copulation suivante, dit-elle en rassemblant son courage, j'étais tellement angoissée que j'ai demandé à voir un gynéco. J'espérais que le docteur me trouverait un dérangement physique quelconque, mais il m'a dit que j'étais en pleine forme. Il a même ajouté : « Une fille comme vous devrait faire des merveilles pour réduire la tension inter-armes. » Je n'ai donc trouvé aucune aide de ce côté-là.

« Alors je suis allée voir un huxley, l'huxley dont je vous ai parlé. Il m'a parlé philosophie. Ça ne m'a pas aidée non plus. Alors finalement... eh bien, j'ai volé un Watson au labo. »

Il y eut un silence. Quand elle vit que l'huxley semblait avoir absorbé cette révélation sans effort excessif, elle poursuivit : « Je veux dire, un autre Watson, en plus de celui auquel j'avais droit. Je ne pouvais pas supporter l'idée d'une autre copulation comme celle de la fois précédente. Il y a eu un certain remue-ménage à propos de l'ampoule manquante. Les drogues de copulation sont soumises à un contrôle sévère. Mais on n'a jamais découvert qui l'avait prise.

— Et cela vous a-t-il aidée, cette double dose d'œstrogène ? » demanda l'huxley. Il tapotait de l'index les boutons supérieurs de son gilet, à la manière de quelqu'un qui ne sait pas trop s'il ressent ou non une démangeaison.

« Oui. Tout s'est bien passé. L'homme m'a dit que j'étais une brave fille et que les Marines étaient des gens bien – pas autant que l'Infanterie, bien sûr. Il était de l'Infanterie. J'ai passé moi aussi un bon moment, et la semaine dernière, quand j'ai reçu une requête de l'Infanterie demandant quelques porcs de race, je l'ai paraphée sans hésiter. Ce truc de réduction des tensions est vraiment efficace. Mais je me suis sentie quand même terriblement crispée. Et hier, j'ai reçu une autre fiche bleue de copulation.

« Que dois-je faire ? Je ne peux pas voler un autre Watson. On a renforcé la surveillance. Et même si je le pouvais, je ne pense pas qu'un seul supplément suffirait. Cette fois, je crois qu'il m'en faudrait *deux*. »

Elle posa la tête sur le bras de son fauteuil, ravalant désespérément ses sanglots.

« Vous ne croyez pas qu'un seul Watson vous suffira ? demanda l'huxley au bout d'un moment. Après tout, les gens avaient coutume de copuler sans aucun Watson.

— Mais ce n'était pas de la copulation inter-armes. Non, je ne crois pas que je le pourrai. Voyez-vous, cette fois-ci, c'est encore avec l'Aviation. Je suis censée apprendre quelque chose à propos du nourrissage des porcs. Et j'ai toujours particulièrement détesté l'Aviation. »

Elle tourna nerveusement le bouton de réglage de son audiophone. L'huxley tressaillit légèrement. « Ah !... eh bien, vous pourriez démissionner, bien sûr », dit-il d'une voix à peine audible.

Sonya – dans le courant d'une lutte prolongée, il y a toujours une bonne

dose de contamination culturelle, et si l'on trouvait à la Défense des filles appelées Sonya, Olga ou Tatiana, on trouvait chez l'ennemi des filles appelées Shirley ou Mary Beth – Sonya lui lança un regard incrédule. « Vous devez plaisanter. Je trouve que c'est de très mauvais goût. Je ne vous ai pas fait part de mes difficultés pour que vous vous moquiez de moi. »

L'huxley parut se rendre compte qu'il avait été trop loin. « Pas du tout, chère demoiselle », dit-il d'une voix apaisante. Il pressa les mains sur sa poitrine. « Ce n'était qu'une suggestion. Comme vous l'avez fait observer, c'était de mauvais goût. J'aurais dû me douter que vous préféreriez plutôt mourir que de quitter les Marines.

— Oui, c'est vrai. »

Elle baissa de nouveau le volume de son audiophone. L'huxley se détendit. « Vous n'en avez peut-être pas conscience, mais les difficultés de ce genre ne sont pas totalement inconnues, dit-il. Peut-être l'absorption prolongée d'œstrogènes provoque-t-elle le développement d'anticorps. Étant donné un état initial de répugnance physiologique, une réaction sexuelle forcée pourrait... Mais tout cela ne vous intéresse pas. Vous avez besoin d'aide. Et si vous alliez confier vos ennuis à quelqu'un de plus haut placé ? Directement au sommet ?

— Vous voulez dire... au commandant en chef ? »

L'huxley hocha la tête.

Le visage de la commandante Briggs devint cramoisi. « Je ne peux pas faire ça ! Je ne peux pas ! Une fille bien ne ferait jamais ça. J'aurais trop honte. » Elle tapota de la main sur sa musette et se remit à sangloter.

Finalement, elle se redressa. L'huxley la considérait d'un air patient. Elle ouvrit son sac, en sortit des produits de beauté et entreprit de réparer les ravages causés par l'émotion. Puis elle extirpa des profondeurs de sa musette un vibro-couseur électronique et se mit au travail sur un vêtement blanc de fonction indéfinie.

« Je ne sais pas ce que je ferais sans mon travail manuel, dit-elle en guise d'explication. Ces derniers jours, c'est la seule chose qui m'a empêchée de devenir folle. Dieu merci, le travail manuel est à la mode, maintenant. Eh bien, je vous ai confié tous mes ennuis. Avez-vous une idée ? »

L'huxley la regarda avec des yeux légèrement protubérants. Le vibro-couseur cliquettait régulièrement, si régulièrement que Sonya ne perçut pas l'intensification du crépitement, dans la poitrine de l'huxley. De toute façon, la fréquence du son était de celles que son audiophone ne captait pas très bien.

L'huxley s'éclaircit la gorge. « Êtes-vous certaine que vos difficultés de copulation vous soient réellement imputables ? demanda-t-il d'une voix étrangement altérée.

— Mais... je le suppose. Après tout, les hommes n'ont fait preuve d'aucune déficience, ni l'un ni l'autre. » La commandante Briggs ne leva pas les yeux de son ouvrage.

« Physiologiquement, non. Mais posons le problème autrement. Et je veux

que vous gardiez à l'esprit, chère demoiselle, que nous sommes tous deux des individus adultes et raffinés, et qu'après tout, je suis un huxley. Supposons que votre rencontre de copulation ait eu lieu avec... quelqu'un de... des Marines. Auriez-vous éprouvé des difficultés ? »

Sonya Briggs posa son ouvrage, les joues en feu. « Avec un frère d'armes ? Vous n'avez pas le droit de me parler de cette façon !

— Allons, allons. Il faut garder son calme. »

Le grésillement, dans la poitrine de l'huxley, était maintenant si bruyant que seule son émotion pouvait empêcher Sonya de l'entendre. Il était d'ailleurs si solidement établi que l'arrêt du vibro-couseur n'eut aucun effet sur son intensité.

« Ne vous offensez pas, poursuivit l'huxley de sa voix anormale. Je ne faisais que suggérer une situation absolument hypothétique.

— Alors... en considérant que c'est totalement hypothétique et que je ne rêverais jamais, jamais, de faire une chose pareille... eh bien, je suppose que je n'aurais pas de problème. » Elle reprit son aiguille.

« En d'autres termes, ce n'est pas votre faute. Considérez-le sous cet angle. Vous êtes une Marine.

— Oui. » La jeune femme redressa fièrement la tête. « Je suis une Marine.

— Bien. Et cela signifie que vous valez cent fois – mille fois – mieux que tous ces crétins avec lesquels vous avez dû copuler. N'est-ce pas la vérité ? C'est tout simplement dans la nature des choses. Parce que vous êtes une Marine.

— Ma foi... je suppose que vous avez raison. Je ne l'avais jamais envisagé de cette façon.

— Mais en y réfléchissant, vous vous rendez compte à présent que c'est vrai. Prenez votre rencontre avec l'homme de l'Aviation. Comment vous reprocher de ne pas avoir pu lui manifester les réactions qu'il attendait, lui, un homme de l'*Aviation* ? Mais c'était sa faute – c'est aussi évident que le nez au milieu de la figure – *sa* faute, par le simple fait d'appartenir à une arme aussi répugnante que l'Aviation ! »

Sonya regardait l'huxley, les lèvres entrouvertes et les yeux brillants. « Je n'y avais jamais pensé avant, souffla-t-elle. Mais c'est vrai. Vous avez raison. Merveilleusement, merveilleusement raison !

— Évidemment, dit l'huxley avec suffisance. J'ai été conçu pour avoir raison. Maintenant, voyons le problème de votre prochain rendez-vous.

— C'est cela, voyons.

— Vous irez dans la zone neutre, comme à l'habitude. Vous porterez votre miniBAR(12), n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Nous y allons toujours armés.

— Bien. Vous irez vous déshabiller dans la salle d'eau. Vous vous injecterez votre Watson. Si ça marche...

— Ça ne marchera pas. J'en suis pratiquement sûre.

— Laissez-moi finir. Comme je vous le disais, si ça marche, vous

copulerez. Si ça ne marche pas, vous porterez votre miniBAR.

— Où ? demanda Sonya, les sourcils froncés.

— Derrière votre dos. Il faut lui laisser une chance. Mais pas trop. Si le Watson n'a pas d'effet – l'huxley fit une pause pour donner à ses paroles un effet dramatique –, *prenez votre pistolet et tirez. Tirez droit au cœur*. Laissez-le étendu contre une cloison. Pourquoi devriez-vous subir une scène aussi pénible que celle que vous venez de me décrire, par égard pour un imbécile de l'Aviation ?

— Oui... mais... » Sonya avait l'air de quelqu'un qui, tout en s'efforçant d'être rationnel, n'était pas trop assuré que la rationalité pût se justifier. « Ce ne serait pas très efficace pour l'abaissement de la tension inter-armes.

— Ma chère demoiselle, pourquoi devrait-on réduire la tension inter-armes au détriment des Marines ? En outre, il faut considérer la grande vue d'ensemble. Tout ce qui est bénéfique pour les Marines est bénéfique pour la Défense.

— Oui... C'est vrai... Je pense que vous m'avez donné un bon conseil.

— Mais bien sûr ! Encore une chose. Quand vous l'aurez abattu, laissez une note indiquant vos nom, secteur et numéro d'identité. Vous n'avez pas honte de vos actes.

— Non... non... Mais j'y pense... comment pourra-t-il me donner la formule pour les porcs, quand il sera mort ?

— Il y a autant de chances pour qu'il vous la donne mort que vivant. Et puis, pensez à l'humiliation de cette démarche. Vous, une Marine, vous abaissez à cajoler un homme de l'Aviation pour lui soutirer ce genre de renseignement ! Mais il devrait être fier, il devrait se sentir honoré de vous donner la formule.

— Oui, il devrait. » Sonya serra les lèvres. « Je n'ai pas l'intention de plaisanter, dit-elle. Même si le Watson fait de l'effet et que je copule avec lui, je l'abattrai après. Qu'en pensez-vous ?

— Bien sûr. N'importe quelle fille qui a du cran en ferait autant. »

La commandante Briggs consulta sa montre. « Il est vingt ! Je vais être en retard à la porcherie. Merci infiniment. » Elle lui adressa un sourire rayonnant. « Je vais suivre votre conseil.

— J'en suis content. Au revoir.

— Au revoir. »

Elle quitta la pièce en fredonnant *From the Halls of Montezuma...*

Resté seul, l'huxley échangea une ou deux fois son nez et ses yeux d'un air absent. Puis il leva vers le plafond un regard méditatif, comme s'il se demandait quand allaient commencer à pleuvoir les bombes de l'Aviation, de l'Infanterie et de la Navale. Il avait déjà reçu douze jeunes femmes, et il leur avait donné à toutes le même avis qu'à la commandante Briggs. N'importe quel huxley, même affligé d'un court-circuit dans la poitrine, aurait pu prévoir que le résultat final de ses conseils serait catastrophique pour les Marines.

Il resta assis un moment, répétant : « Poppoff, Poppoff. Papa, patates,

porcherie, prunes et prisme. »

Son court-circuit grésillait avec une bruyante allégresse, et il rechercha sur la bande de diffusion sonore un programme de musique atonale qui pût couvrir le bruit. Bien que son dérangement eût atteint un stade qui frisait la démence, l'huxley conservait encore une certaine subtilité.

Une fois de plus, il répéta : « Poppoff, poppoff ». Puis il alla ouvrir la porte de la salle d'attente et fit entrer le client suivant.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Short in the Chest.

© King-Size Publications, Inc., 1954.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

Mack Reynolds :

LE PORTE-GUIGNE

L'armée est ainsi faite qu'on y trouve toujours des gens qui la déstabilisent. C'est un problème un peu délicat en pleine guerre, mais qu'il faut savoir affronter. Les vrais stratèges savent bien qu'ils n'ont pas seulement affaire à l'ennemi.

BULL UNDERWOOD, Commandant Suprême, remarqua d'une voix dont la douceur était de mauvais augure :

« J'ai continuellement l'impression qu'une phrase sur deux est absente de cette conversation. Voyons, Général, que voulez-vous dire par *il arrive des choses autour de lui* ?

— Eh bien, par exemple, le premier jour que Mitchie a passé à l'Académie, le jour même de son entrée, un canon a fait explosion au cours d'un exercice.

— Un *canon* ? Qu'est-ce que c'est que cela, un canon ?

— Une de ces armes archaïques, à jet de projectile préguidé, expliqua le Commandant de l'École Militaire Terrienne. Vous savez, des obus propulsés par de la poudre. Nous en faisons habituellement la démonstration dans nos classes d'histoire. Cette fois-là, quatre étudiants furent blessés. Le lendemain, il y eut seize autres blessés pendant des manœuvres sur le terrain. »

Une nuance de respect passa dans le ton du Commandant Suprême.

« Dites donc, il se pose là, votre cours !... »

Le Général Bentley, d'un mouchoir blanc de neige, s'essuya le front en même temps qu'il secouait négativement la tête :

« C'est bien la première fois que pareille chose arrive ! Je vous le dis, Monsieur, depuis que Mitchie Farthingworth est entré à l'École, les choses sont devenues chaotiques ! Le feu éclate dans les dortoirs – de petites armes font explosion –, de toutes parts des cadets doivent être hospitalisés. Il faut que nous expulsions ce garçon !

— Ne soyez pas ridicule, gronda le Commandant Suprême. Il est aussi

cher à son père que la prune de ses propres yeux. Il faut que nous en fassions un héros, de ce garçon, même si cela nous coûte la perte d'une flotte de guerre. Mais je ne comprends toujours pas. Que voulez-vous dire ? Que le petit Farthingworth se livre au sabotage ?

— Ce n'est pas cela du tout. Nous avons fait une enquête. Il ne le fait absolument pas exprès. Les choses *arrivent* autour de lui. Mitchie n'y peut rien.

— Mais, sacrebleu ! cessez donc de l'appeler Mitchie ! jeta furieusement Bull Underwood. Et comment savez-vous que c'est lui, si ce n'est pas lui qui le fait ? Peut-être êtes-vous tout simplement dans une passe de déveine.

— C'est ce que j'avais pensé, répondit Bentley, jusqu'à ce que je rencontre l'Amiral Lawrence, de l'Académie de la Marine Spatiale. Il avait la même histoire à me servir. Le jour où Mitchie – excusez-moi, Monsieur – le jour où Michaël Farthingworth a pris pied à Nueve San Diego, il a commencé à se passer des choses. Quand, finalement, ils l'ont transféré à *notre* Académie, les ennuis ont cessé. *Chez eux.* »

C'est en de tels moments que le Commandant Suprême Bull Underwood regrettait d'avoir le crâne rasé. Ça l'aurait soulagé de s'arracher les cheveux.

« Alors ! Il *faut* bien que ce soit du sabotage, si cela cesse quand il s'en va !

— Je ne crois pas, Monsieur. »

Le Commandant Suprême respira à fond et commanda sèchement à son robot-secrétaire :

« Documentez-moi sur le Cadet Michaël Farthingworth, y compris son enfance. »

Pendant qu'il attendait, il grommela entre ses dents : « Une guerre de cent ans sur les bras avec ces *makrons* martiens, et il faut qu'on me jette des choses comme celle-là dans les jambes ! »

Après moins d'une minute, le robot-secrétaire commença : « Fils du Sénateur Warren Farthingworth, Président de la Commission du budget de la guerre. Vingt-deux ans d'âge. Une mètre soixante-sept. Cinquante-neuf kilos. Yeux bleus. Cheveux bruns. Teint clair. Né sur le territoire des États-Unis, y passe son enfance et son adolescence. Première éducation par sa mère. A l'âge de dix-huit ans, entre à Harvard, mais les cours sont interrompus quand le toit de la salle de conférences s'écroule, tuant la plupart des membres de l'Université. Entre à Yale l'année suivante. Part deux mois plus tard, quand quatre-vingt-dix pour cent des bâtiments universitaires flambent dans l'incendie de 85. Suit les cours de l'Université de Californie, mais ne peut arriver au diplôme à cause du tremblement de terre qui...

— Ça suffit comme cela ! » Le Commandant Suprême frappa sur la table, se tourna vers le Général Bentley et le considéra fixement : « Par le diable, qu'est-ce que c'est que tout ça ? Même si le gosse était un saboteur psychotechnicien, il n'aurait pas pu en accomplir autant ! »

Le Commandant de l'École hocha la tête.

« Tout ce que je sais, c'est que depuis son arrivée à l'Académie Militaire Terrienne, il s'y est produit une interminable série d'accidents. Et plus sa présence ici se prolonge, pire cela devient ! C'est deux fois plus grave maintenant que lors de son arrivée... »

Il se leva pesamment, accablé. « Je suis un homme fini, Monsieur. Je laisse la chose entre vos mains. Vous recevrez ma démission cet après-midi. Franchement, j'ai peur de retourner à l'École. Si je le faisais, je me briserais probablement la colonne vertébrale en nouant mon lacet de soulier ! Le fait est qu'on ne se trouve pas en sécurité dans le voisinage de ce garçon. »

Longtemps après que le Général Bentley l'eut quitté, le Commandant Suprême Bull Underwood demeura assis devant son bureau, sa lourde lèvre inférieure avancée en une moue méditative.

« Et cela, jeta-t-il hargneusement à l'adresse de personne, juste au moment où la répartition budgétaire pour cinq ans va passer devant la Commission ! »

Il se tourna vers le robot-secrétaire :

« Mettez les meilleurs psychotechniciens disponibles sur le cas de Michaël Farthingworth. Ils doivent trouver... oui, trouver pourquoi diable « des choses arrivent » là où il se trouve. Priorité absolue. »

Environ une semaine plus tard, le robot-secrétaire déclara :

« Puis-je vous interrompre, Monsieur ? Pour un rapport de priorité absolue qui s'annonce. »

Bull Underwood gronda et quitta du regard la carte stellaire qu'il était en train d'étudier avec deux généraux de la Marine Spatiale. Il les congédia et s'assit à son bureau.

L'écran s'alluma et il se trouva en face d'un civil âgé.

« Docteur Duclos, dit le civil. Cas du Cadet Michaël Farthingworth.

— Bon, grommela le Commandant Suprême. Docteur, qu'est-ce qui ne va pas avec le jeune Farthingworth ?

— Ce garçon est un porte-guigne. » Bull Underwood fronça les sourcils. « Un quoi ?

— Un porte-guigne. » Le docteur entra dans les détails avec une satisfaction évidente. « Il semble que son cas soit le plus extrême du genre dans toute l'histoire médicale. Étude absolument passionnante ! Jamais, de toute mon expérience, je n'ai...

— Je vous en prie, Docteur. Je suis un profane. Qu'appellez-vous porte-guigne ?

— Ah ! oui. Brièvement, c'est un phénomène inexpliqué signalé pour la première fois par les compagnies d'assurances aux XIX^e et XX^e siècles. Certains individus attirent la guigne. C'est-à-dire qu'ils voient se produire un nombre absolument inusité d'accidents, certains sur leur propre personne, d'autres, plus rarement, autour d'eux. Dans le cas Farthingworth, c'est aux personnes de son entourage qu'ils arrivent. Lui-même n'est jamais touché. »

Le Commandant Suprême était incrédule.

« Vous voulez me faire entendre qu'il y a des gens à qui, ou autour de qui, les accidents arrivent sans aucune raison ?

— C'est bien cela, approuva Duclos. La plupart de ces cas sont explicables. Dans le subconscient de l'individu, le désir de mort opère et il *cherche* sans le savoir sa propre destruction. Toutefois, la science en est encore à découvrir quelles forces sont à l'œuvre derrière le type peu commun dont Farthingworth est l'exemple. On a suggéré qu'il n'y a là rien de plus que le jeu des lois du hasard. Pour contrebalancer l'influence d'un porte-guigne, il faudrait qu'il y eût constamment auprès de lui une ou plusieurs personnes douées d'une chance anormale, bénies par une exceptionnelle bonne fortune. Cependant... »

La lèvre inférieure du Commandant Suprême Bull Underwood débordait d'une façon presque farouche.

« Écoutez ! interrompit-il. Qu'est-ce qu'on peut faire pour arranger ça ?

— Rien ! déclara le docteur, haussant de nouveau les épaules. Tels ils sont, tels ils restent généralement. Pas toujours, mais généralement. Par bonheur, ils sont rares.

— Pas assez rares ! protesta le Commandant Suprême. Ces compagnies d'assurances... Qu'est-ce qu'elles faisaient quand elles avaient situé un fléau de ce genre ?

— Elles s'arrangeaient pour ne pas le perdre de vue et refusaient de l'assurer, d'assurer les entreprises dont il s'occupait ou celles qui l'employaient, sa maison, sa famille – qui que ce fût ou quoi que ce fût qui eût avec lui un rapport quelconque. »

Bull Underwood regardait le docteur sans ciller, comme s'il se demandait si toute cette explication n'aurait pas été plutôt une mystification. Finalement, il frappa un coup sec sur son bureau. « Merci, Docteur Duclos. Ce sera tout. » Le visage du civil s'effaça de l'écran. Le Commandant Suprême dit alors lentement au robot-secrétaire : « Faites-moi envoyer le Cadet Farthingworth. » Puis, à mi-voix : « Et recommandez au personnel de toucher du bois pendant tout le temps qu'il sera ici. »

La porte manœuvrée photoélectriquement, qui conduisait au saint des saints du Commandant Suprême Bull Underwood, s'ouvrit en un glissement silencieux, et un lieutenant entra qui se mit impeccablement au garde-à-vous. La porte se referma doucement derrière lui.

« Et alors ? fit hargneusement Bull Underwood.

— Mon Commandant, c'est un cadet qui vient aux ordres – Michaël Farthingworth.

— Qu'il entre. Ah ! une minute, Lieutenant Brown. Comment vous sentez-vous après lui avoir parlé ?

— Moi, mon Commandant ? Je me sens très bien, mon Commandant. »

Le Lieutenant le regardait, visiblement déconcerté.

« Hmmm !... Bon ! Faites-le entrer, bon sang ! »

Le Lieutenant pivota vers la porte qui s'ouvrit automatiquement devant lui :

« Cadet Farthingworth », annonça-t-il.

Le nouvel arrivant, parvenu près du bureau du chef militaire suprême de la Terre, s'y tint au garde-à-vous.

Bull Underwood l'inspecta d'un œil attentif. En dépit du fringant uniforme de l'Académie, Michaël Farthingworth faisait plutôt piètre figure. Ses yeux bleus clignaient tristement derrière d'épais verres de contact.

« Ce sera tout, Lieutenant, dit le Commandant Suprême à son aide de camp.

— Bien, mon Commandant. »

Le Lieutenant fit allègrement – et impeccablement – demi-tour et gagna la porte... qui s'ouvrit brutalement et se referma avec rapidité avant que le Lieutenant l'eût à moitié franchie.

Le Commandant Suprême Bull Underwood frissonna en entendant craquer les os et les cartilages, et lança au robot-secrétaire :

« Veillez à ce que le Lieutenant Brown soit immédiatement hospitalisé. Et... ah !... veillez à ce qu'on lui donne la médaille Luna, à titre de victime du devoir. »

Il se tourna vers le nouveau venu et entra sans préliminaires dans le vif du sujet :

« Cadet Farthingworth, savez-vous ce qu'est un porte-guigne ? »

La voix de Michaël articula une réponse plaintive :

« Oui, mon Commandant.

— Vous le savez ? »

Bull Underwood était surpris.

« Oui, mon Commandant. Tout d'abord, des choses telles que l'incendie de l'École, par exemple, ne m'ont pas donné l'impression d'être en rapport direct avec moi. Mais à mesure que j'avance en âge, cela empire. Et après ce qui est arrivé à mon premier rendez-vous, j'ai commencé à examiner cela de près. »

Le Commandant Suprême s'informa prudemment :

« Qu'est-il arrivé à ce rendez-vous ? »

Mitchie rougit :

« Je l'ai emmenée danser et elle s'est cassé la jambe. »

Le Commandant Suprême s'éclaircit la voix.

« De sorte que, finalement, vous vous êtes mis à examiner la chose de près ?

— Oui, mon Commandant, fit lamentablement Farthingworth. Et j'ai découvert que j'étais un porte-guigne et que cela suivait une progression arithmétique. Chaque année, c'est deux fois pire que l'année précédente. Je suis heureux que vous l'ayez découvert aussi, mon Commandant. Je... je ne savais que faire... A présent, tout est entre vos mains. »

Le Commandant Suprême fut légèrement soulagé. Ce ne serait peut-être pas aussi difficile que ce qu'il avait craint. Il dit :

« Avez-vous une idée quelconque, Mitchie... euh... je veux dire...

— Appelez-moi Mitchie si cela vous plaît, mon Commandant. Tout le monde le fait.

— Avez-vous une idée quelconque ? Après tout, vous avez fait à peu près autant de mal à la Terre, à vous tout seul, qu'une armée martienne tout entière.

— Oui, mon Commandant. Eh bien, je crois qu'il faudrait me fusiller.

— Hein ? Comment ?

— Oui, mon Commandant. Je suis remplaçable, dit Mitchie qui se sentait affreusement misérable. A vrai dire je crois bien être la recrue la plus remplaçable qu'il y ait jamais eu. Toute ma vie, j'ai souhaité être un soldat de l'espace et jouer mon rôle dans la guerre contre les Martiens. »

Ses yeux brillèrent derrière ses lentilles. « J'ai même... »

Il s'interrompit et regarda pathétiquement l'officier supérieur.

« A quoi bon ? Je ne suis qu'un déchet. Un porte-guigne. La seule chose à faire est de me liquider. »

Il tenta de rire pour se railler lui-même, mais sa voix se brisa.

Derrière lui, Bull Underwood entendit les vitres de la fenêtre voler en éclats sans cause apparente. Il frissonna de nouveau mais ne se retourna pas.

« Désolé, mon Commandant, dit Mitchie. Vous voyez, la seule chose à faire, c'est de me fusiller.

— Écoutez, dit le Commandant Suprême avec insistance, reculez-vous de quelques mètres, voulez-vous ? Tenez-vous de l'autre côté de la pièce. C'est ça. » Il s'éclaircit encore une fois la voix. « Votre suggestion a déjà été examinée, à vrai dire. Toutefois, à cause de l'importance politique de votre père, elle a été presque aussitôt repoussée. »

Dans le silence, s'éleva soudain la voix du robot-secrétaire :

« Il était grilheure ; les slictueux toves gyraient sur Palloinde et vriblaient(13). »

Le Commandant Suprême Bull Underwood ferma douloureusement les yeux et se ratatina dans son fauteuil.

« *Plâit-il* ? fit-il avec circonspection.

— Tout flivoreux allaient les borogoves ; les verchons fourgus bourniflaient », répondit d'un ton décidé le robot-secrétaire, puis il se tut.

Mitchie le regarda.

« Une roue dentée qui a sauté, mon Commandant, dit-il, plein de bonne volonté. C'est déjà arrivé là où je me trouvais.

La meilleure mémoire bancaire de tout le système ! protesta Underwood.
Oh ! ...non !...

— Si, mon Commandant, opina Mitchie. Et je ne vous conseillerais pas d'essayer de le faire réparer. Trois techniciens ont été électrocutés pendant que je...

— O jour frabieux ! Callouh ! Callock ! chantonna le robot-secrétaire.

— Il est complètement fêlé ! constata Mitchie.

— C'en est trop ! s'exclama Bull Underwood. Sénateur ou pas sénateur, je

m'en vais de ce pas... »

Il s'élança en avant. Le tapis glissa en arrière sous lui ; il tendit les mains pour s'accrocher désespérément au bord du bureau et la carafe et l'encrier se renversèrent avec fracas.

Mitchie bondit pour aller à son aide.

« Ne m'approchez pas ! » rugit Bull Underwood, assis par terre, une de ses chevilles dans la main, et brandissant l'autre main, l'autre poing plutôt. « Sortez d'ici, bon Dieu ! »

Du bureau, l'encre commença à ruisseler sur son crâne rose sans pour cela refroidir ses esprits.

« Ce ne serait même pas une sécurité que de tenter de vous supprimer. Tout le régiment y passerait avant qu'on soit parvenu à réunir le peloton d'exécution. C'est... »

Puis, tout à coup, il s'arrêta. Quand il reprit la parole, on aurait dit un condor essayant de roucouler.

« Cadet Farthingworth, annonça-t-il, après une longue et grave réflexion, j'ai décidé de vous charger de l'opération la plus hasardeuse que les forces terriennes aient entreprise depuis cent ans et plus. Si cet effort aboutit, il mettra certainement fin à la guerre.

— Comment, moi ? dit Mitchie.

— Exactement, jeta le Commandant Suprême Underwood. Voilà un siècle que cette guerre dure sans qu'aucun des deux belligérants parvienne à s'assurer l'avantage qui signifierait la victoire.

« Cadet Farthingworth, vous avez été choisi pour mener à bien l'effort suprême qui donnera enfin à la Terre la supériorité sur les Martiens. »

Il regardait gravement Mitchie.

« Oui, mon Commandant ! répondit celui-ci au garde-à-vous. Quels sont mes ordres ? »

Le Commandant Suprême lui adressa un rayonnant sourire.

« Voilà qui est parlé comme un véritable héros des forces spatiales terriennes ! Sur le port spatial, derrière le bâtiment où nous sommes, il y a un petit astronef de reconnaissance. Vous y monterez immédiatement et partirez en direction de Mars. Une fois arrivé, vous cachez votre appareil et vous vous rendez à leur capitale.

— Oui, mon Commandant. Et alors, qu'est-ce que je fais ?

— *Rien !* dit avec satisfaction Bull Underwood. Rien. Vous ne faites absolument rien que de vivre là-bas. J'estime que votre seule présence dans la capitale suffira pour que la guerre soit terminée en moins de deux ans ! »

Michaël Farthingworth effectua avec enthousiasme un brillant salut.

« Bien, mon Commandant. »

La corbeille à papiers, spontanément, prit feu...

A travers ses vitres en miettes, le Commandant Suprême Bull Underwood put entendre le petit astronef prendre le départ. A dix kilomètres de là, les flammes d'un dépotoir à résidus de combustibles illuminèrent brusquement

l'horizon.

Assis parmi les ruines de son bureau, le Commandant Suprême frotta tendrement sa cheville.

« Le seul ennui, pensa-t-il, c'est que, la guerre terminée, il faudra *le rapatrier* ! »

Soudain, son visage s'éclaira. « Peut-être pourrions-nous le laisser en guise de forces d'occupation. Il suffirait amplement à leur ôter l'idée de remettre ça ! »

Il essaya de se lever, puis dit au robot-secrétaire : « Demandez qu'on m'envoie deux hommes du Service sanitaire.

— Prends garde au Jabberwock », ricana le robot-secrétaire.

Prone.

© Mercury Press for *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, 1954

© Éditions Opta pour la traduction.

Alfred Coppel : MARS EST A NOUS

La guerre n'est pas drôle. Nous avons tenu à commencer ce recueil par cinq nouvelles qui font sourire, et nous espérons que le lecteur nous en saura gré. Pourtant, on ne peut pas indéfiniment éluder le tragique. Tôt ou tard vient un moment où il faut être raisonnable ou mourir. Et l'on se demande bien pourquoi il est si tentant de choisir la mort. Qu'est-ce qui nous fait courir, tous autant que nous sommes ?

LES dunes rouges s'éveillèrent sous le soleil matinal. Les étoiles pâlirent, mais sans s'éteindre avant l'aube. La lumière toucha les hauts cirrus glacés et les teinta de rose sur le grand ciel de cobalt. Loin vers l'ouest, les collines érodées au bord de Syrtis s'animèrent de jaunes brillants et de bruns roussis.

La longue colonne de véhicules blindés, pareils à des insectes dans l'immensité désertique, progressait lentement en direction du Nord. Le son de leurs moteurs s'évanouit rapidement dans l'air raréfié et froid et les rafales de sables ferrugineux eurent bientôt effacé les traces des pignons d'acier.

Dans son tank, Marrane s'éveilla d'un sommeil agité. La petite lampe-liseuse était toujours allumée et le livre de pièces de théâtre ouvert en travers de sa poitrine. Il donna un coup d'œil à la pendule au fond du tank et se demanda s'il avait même réellement dormi.

Il passa la main sur ses joues rugueuses, repoussa l'envahissante terreur familière du réveil, se força à s'allonger, à se décontracter, et se laissa apaiser par le mouvement onduleux du Weasel.

Cela, pensa-t-il, c'est réel. De l'acier, des rivets, le « tcheuk-tcheuk-tcheuk » régulier du motocompresseur. Oublie le cauchemar de ces plaines poisseuses qui s'étendent indéfiniment, où seule règne la peur. Et renonce au luminol.

Il se sentait abruti par les arrière-effets de la drogue, bouffi, les yeux et la langue gonflés. Corday devrait trouver autre chose à lui donner : il lui venait une accoutumance au luminol et la drogue ne chassait pas les cauchemars.

Corday devrait se débrouiller pour lui procurer quelque remède différent. Une bouteille où puiser quelques heures de repos et de sommeil sans rêves. Comment pourrait-il conduire des hommes à la bataille quand il se sentait toutes ces ruades à l'intérieur...

La lumière-signal s'alluma.

« Qu'y a-t-il, Sergent ? questionna-t-il, la voix épaisse et lasse.

— Six heures, Commandant, répondit la voix de Grubich, métallique à travers la grille. Nous commençons l'ascension du plateau. Vous m'avez dit de vous réveiller.

— Très bien, Sergent. »

Hors du cercueil, se dit-il. Hors du cercueil et le retour à la vie. Au nom du Ciel, *pourquoi* ? Une autre interminable journée à ramper tout au long de l'interminable désert monotone. Il se mit à penser à des lacs bleus, à la mer bleue, il les revit... Cela faisait combien de temps ? Des années à présent... Non que cela présentât quelque importance...

Il enfila son respirateur et décompressa le tank. Les enclenchements, Dieu merci, n'accrochaient pas. Il avait horreur que cela se produise.

L'intérieur du Weasel était glacé et, nu sur le pont qui tanguait, Marrane grelotta. Il hésita à se raser et finalement y renonça. Ce qui restait d'eau serait gelé et il n'avait plus de lames en bon état. Le rasoir électrique avait été démoli par le sable des mois auparavant, au cours de la traversée de Syrtis. Toutes les provisions baissaient, comme du sable coulant dans un sablier. Il leur faudrait prendre contact avant longtemps, sans quoi le Groupe de Surveillance se délabrerait comme une plante qui sèche sur pied. *Salut aux conquérants...*

Grubich montra sa tête tordue à l'angle d'une cloison et questionna :

« Vous m'avez parlé, Commandant ?

— Non ! fit-il sèchement. Continuez. »

La tête de Grubich disparut en marmonnant : « Oui, Commandant. »

Marrane se redressa lentement. Chaque mouvement paraissait un effort. Il se demanda si cela venait du froid sec, de la basse pression, de l'air en conserve. Ou bien de lui-même.

J'ai trente ans, pensa-t-il. Pas vieux. Mais je me sens vieux. Vieux et plus ou moins visqueux. Et, quand je regarde le désert, très, très petit.

Il pensa à la pièce qu'il avait lue la veille au soir. D'un des auteurs prohibés, mais ici, « en haut », ça ne semblait pas avoir grande importance. Liste Grise. Liste Noire. Commission de Loyalisme. Tout cela paraissait loin, loin, irréel, au-delà du golfe de la nuit. Mais la pièce l'avait troublé. Steinbeck, ou un nom de ce genre-là. Et le titre... Tellement à propos alors que la file des Weasels rampait au long de la plaine martienne, dans l'obscurité semée d'étoiles. *Nuits noires*(14). Il y était question d'envahisseurs au cours d'une guerre aujourd'hui oubliée, qui se passait dans un endroit dont il n'avait jamais entendu parler. Pourtant, il y avait dans cette pièce une phrase impressionnante, qui suscitait les cauchemars en dépit du luminol. Peut-être,

en somme, était-il sage d'interdire un tel livre aux civils.

Il secoua la tête avec lassitude. Cela témoignait d'un grave relâchement de la discipline dans le Groupe de Surveillance, le fait qu'un officier pût prêter à son commandant un ouvrage de la Liste Grise sans plus de scrupule de conscience que de crainte ! Mais, Seigneur, que pourrait-on attendre d'autre, se demanda-t-il, après une campagne de dix mois dans ce désert, à la recherche d'une Base Kominform qui n'existait peut-être pas ? Il se dit aussi qu'il ne fallait pas oublier de remercier Hallerock, qui lui avait prêté ce livre.

De la cuisine lui parvint l'odeur de protéines synthétiques brûlées. On n'avait jamais pu faire fonctionner convenablement le fourneau sous une pression atmosphérique de trois kilos, ni les machines qui haletaient malgré l'essoufflement et les explosions des surcompresseurs. Rien ne fonctionnait convenablement. Rien. Sauf les canons. Et il n'y avait pas d'objectif sur quoi tirer.

Salut aux conquérants ! se répéta-t-il, sardonique. *Mars est à nous, Marcétanou ! Cela a juste autant de sens écrit ainsi et la prononciation est beaucoup plus officielle.*

Il s'aperçut qu'il souriait d'une façon parfaitement idiote en répétant : « *Marcétanou !* »

« Colline en vue, Commandant ! » cria Grubich.

Marrane cessa de sourire et finit rapidement de s'habiller. Son cœur battait avec violence quand il se reprit en main.

Voilà que je me mets à apprécier le sable, pensa-t-il. *Et c'est le cas d'un homme sur deux dans le Groupe. Il y a quelque chose qui cloche à la base de tout cela... ces véhicules militaires qui patrouillent sans fin, à la surface d'un monde calme, mort et en paix depuis dix fois dix millions d'années. Sous aurions dû venir ici pour une autre raison.*

Il trébucha sur le pont et se mit debout derrière Grubich et le conducteur.

A la suite de la pesante machine longue d'une cinquantaine de mètres, il pouvait voir s'étirer le reste du Groupe qui suivait aveuglément à travers l'interminable désert de sable ferrugineux, chaque antenne de radar tournant avec une stupide précision militaire, à la recherche d'un ennemi là où n'était visible qu'un sol âprement gelé.

Il vérifia la route et monta sur le pont, accompagné par le crissement de ses bottes qui écrasaient le sable, car on ne pouvait faire un pas en aucun point du Weasel sans écraser du sable. Au passage, il vérifia les canons, s'assurant qu'ils étaient hermétiquement bouchés et protégés contre la rouille.

A la table des cartes, il fit le point et nota la position de la colonne avec le jeune Hallerock, qui n'était plus que la caricature décharnée, squelettique, de l'officier pimpant qui avait quitté la Base de Mars près d'un an plus tôt.

Il faudra que cette patrouille se termine avant longtemps, pensa Marrane. *Les hommes ne pourront bientôt plus tenir le coup.*

« Sparks a tenté de réparer la radio hier soir, Commandant », dit Hallerock.

Les yeux de Marrane s'agrandirent : il sentait monter une illogique poussée de colère.

« Pourquoi ne m'en a-t-on pas informé ? »

Hallerock refusa de rencontrer son regard.

« Nous ne pouvions pas obtenir la Base de Mars, Commandant. Et le Capitaine Corday a dit qu'il ne fallait pas vous déranger tant que le contact n'était pas rétabli.

— Je vois. »

Hallerock l'examina d'un air bizarre. « Vraiment, Commandant ?

— Ils ne peuvent pas rester en liaison avec nous tout le temps », répondit Marrane.

Mais en le disant il savait que ce n'était pas cela.

« Nous n'avons pas eu une communication depuis trois mois, Commandant, objecta – en hésitant – Hallerock.

— Et cela signifie quoi ? » questionna Marrane, fronçant les sourcils.

Hallerock ne répondit rien. Dans le silence, seul vivait le battement sourd des moteurs.

Non, pensait Marrane. Non ! Ne le dis pas. Ne le pense même pas. Ils ne nous abandonneraient pas ici. Puis : S'ils n'avaient pas été si scandaleusement avarés en fait d'équipement, cela aurait pu être tout différent. C'était insanité pure que d'avoir envoyé en patrouille une colonne dont seul le Weasel de tête était équipé pour communiquer avec la Base. Mais l'équipement coûte de l'argent. Et tout l'argent avait passé dans l'achat de plutonium et de lithium hydride qui reposaient tranquillement dans les obus jadis brillants, aujourd'hui rouillés, attendant qu'on les offrît aux canons. Le matériel de tuerie était considérable, seul le matériel de salut était chichement mesuré.

« Combien de chemin avons-nous fait, Mr. Hallerock ? » s'enquit brusquement Marrane.

Hallerock donna un coup léger à sa carte.

« Treize mille kilomètres, Commandant. Nous avons parcouru Syrtis presque entièrement et aussi une bonne partie de Solis. »

Marrane sentit sa bouche devenir sèche.

« Combien encore jusqu'à la Base de Mars ?

Mille trois cents kilomètres, Commandant, » dit Hallerock. Qui ajouta : « A bonne portée de radio.

— Sparks a-t-il contacté le radio-phare ?

— Non, Commandant. »

Marrane refoula la terreur qui hurlait en lui. « Peut-être font-ils le silence ? Il se peut que la situation se soit aggravée là-bas.

— Oui, Commandant. Il se peut que ce soit cela. »

Le commandant se détourna du visage amaigri pour considérer les sables ferrugineux. Le Groupe de Surveillance approchait d'une ligne de monticules, affleurements de roches érodés par le vent et couverts de lichen. Écueils d'une

mer depuis longtemps évaporée.

Cette terre vieille... vide... solitaire... pensa-t-il. Et maintenant le terme approchait. Encore mille trois cents kilomètres et ce serait la Base. Les autres devaient y être, à les attendre. La mince étrave de l'astronef pointant vers les lacs bleus et vers la mer. Plus que mille trois cents kilomètres de silence, et de désert, et de canaux envasés. Et puis la fin de l'hostilité de cette terre silencieuse. « Ils ne peuvent pas nous avoir abandonnés. Ils ne *pourraient* pas avoir fait une chose pareille »

Il se détourna vers le pont et s'arrêta soudain.

« Merci pour le livre, Evan, dit-il.

— Vous l'avez lu, Commandant ?

— Je l'ai lu.

— Nous sommes les mouches, pas vrai(15) ? » Marrane regarda la figure tirée, creusée.

« Vous feriez bien de passer voir Corday », dit-il.

Hallerock se mit à rire, et le son, à travers le filtre de son respirateur, était irréal, fantastique.

« Nous avons conquis le papier tue-mouches. Vous vous rappelez *Nuits noires* ? Vous l'avez bien lu ? ?

— Je l'ai lu, Hallerock. Nous n'avons rien conquis du tout. Pas encore. »

Hallerock se leva en titubant un peu, oscillant sur la plante de ses pieds. Des larmes coulaient sur ses joues et il fut secoué soudain d'une hilarité affreuse, sans émettre le moindre son. Marrane le regarda, muet de stupeur, sachant que son navigateur était devenu fou.

Ils étaient là, debout tous les deux, sans mot dire, quand le signal d'alerte hurla par tout le labyrinthe d'acier du Weasel.

« Allez à votre poste, Hallerock ! » ordonna Marrane au navigateur. Hallerock se rassit et se mit à sangloter.

« Commandant Marrane ! »

C'était Grubich qui appelait depuis le pont.

« Un contact, Commandant ! Les Russkis sont juste sur l'autre flanc de la colline. Nous avons dégotté leur nid !

— Ne bougez pas, Evan ! » ordonna Marrane qui dégringola l'échelle de commandement, ses bottes à semelles d'acier sonnantes sur le pont.

Les canonniers mettaient leurs pièces en batterie et Marrane se glissa dans la tourelle, assujettit son casque d'écoute.

« *Plan B. Weasel appelle Groupe. Plan B.* »

Grubich était à son côté, jumelles offertes.

« Juste après la colline, Commandant. Nous avons failli tomber dans le tas. »

Marrane maudit l'air raréfié de Mars qui ne supporterait pas d'avions. La Base Kominform s'étendait en longueur et le Groupe allait devoir se disperser au long de la crête pour amener l'ennemi sous son feu. Une attaque par blindés contre une position fortifiée, et sans secours aérien, était toujours mortelle.

« Pas possible que quelque chose tourne mal à présent, se dit-il amèrement. Pas ici. Pas si près de chez nous. »

Et le doute torturant se mit à le dévorer. Existait-il encore une Base de Mars ? Peut-être les Russkis l'avaient-ils rasée ! Détruite complètement ! Une haine farouche lui rongeaient les entrailles, mais du moins il se sentit vivre, pour la première fois depuis près d'un an.

Le Weasel rampa sur le flanc de la colline et s'arrêta juste avant le sommet.

« Les éclaireurs ! ordonna Marrane. Équipe Six, sortez. »

Une escouade de marines déboula du dernier Weasel en colonne de six et se déploya en tirailleurs. La radio portative du chef d'escouade émit un message qui, à travers les parasites, pénétra dans le casque écouteur de Marrane :

« Aucune action hostile, Commandant. Je vois un groupe de baraques préfabriquées et quelques tanks légers. Un joli petit assemblage à réduire en poussière. Je crois que nous les avons à notre merci. »

Le souvenir d'années de service se leva en Marrane pour lui crier ses avertissements. On ne peut jamais être sûr. L'intelligence a toujours tort. Ce qu'on voit de ses yeux peut être un mensonge. Pas impossible qu'il y eût une colonne de tanks russkis juste sous la crête, vers le Nord. En attente. Ceci pouvait être une embuscade.

« Voyons ! marmonna-t-il. Faire donner les éléments avancés. Charger les canons atomiques du Weasel Charlie. Dog et Barker en ligne de front sur le faîte. »

Il se questionna : *Est-ce que je suis trop prudent ? Est-ce que ces interminables semaines de sable et de silence ont drainé la moelle de mes os ? Nous pouvons frapper vite et gagner.*

Il sentit soudain un rire nerveux bouillonner juste sous la surface de son esprit. La Base Kominform était là, devant leurs canons. Groupée comme les éléments d'un problème tactique, autour du champ noirci où s'élevait la fusée russkie, pareille à un pylône au-dessus des baraques miteuses. *Plateau zéro, Tambour 100.* Les termes des manuels d'artillerie étaient tellement inexpressifs, pensait-il vaguement. Qu'est-ce que « plateau zéro » pouvait bien avoir à faire avec une boule de feu atteignant un million de degrés centigrades ou deux ? Peut-être que le zéro avait un sens ? Zéro pour les Russkis et tout serait dit. Marcétanou, Marcétanou... *Assez !*

Il enfonça ses mains dans ses poches, serrant les poings, se laissant calmer par la douleur que lui causaient ses ongles dans ses paumes. Il pouvait voir les gens sortir en masse de leurs baraques pour regarder la ligne de Weasels qui venait de surgir sur la crête, comme matérialisés au sortir de l'obscurité matinale.

Ils ne peuvent rien faire... pensa Marrane.

Il pouvait entendre ses ordres se transmettre le long du Groupe de Surveillance. Le Weasel Charlie se plaignait de difficultés avec son obus atomique. Marrane refoula son irritation et laissa Charlie terminer son rapport.

« Combien de temps pour venir à bout de vos ennuis ? » s'informa-t-il.

La radio crépita sous une avalanche de parasites.

« Combien de temps, nom de Dieu ?

— Dix minutes, Commandant. »

Dix minutes. Qu'étaient dix minutes sur dix, sur vingt ans ? Il pouvait bien leur accorder dix minutes de vie, pensa-t-il, tandis qu'il regardait les silhouettes enrayées sur la plaine sablonneuse. Curieux ! rêvassa-t-il. Ils avaient l'air à peu près humains. Curieux de voir quelque chose de si familier dans cette désolation infinie et chuchotante.

Les marines, répartis en ligne de combat tout au long de la crête, se faisaient des trous dans le sable comme s'ils s'attendaient à une attaque d'infanterie.

Nous agissons conformément à la théorie, pensa Marrane. *Nous marchons toujours d'après la théorie*. Et les hommes qui l'avaient écrite opéraient eux aussi selon la théorie. Et ainsi de suite en remontant les interminables galeries des glaces du temps, jusqu'au jour où Caïn avait tué Abel, et même avant cela, jusqu'au souvenir ancestral d'affreux délices, à l'époque où la hache de pierre écrasait dans le limon le sang et les os. Le chef d'escouade annonça : « Un tank qui monte, Commandant. » *Le temps*, se dit Marrane. *Dix minutes et nous en aurons fini*.

« Suivez-le, dit-il au pointeur. Weasel Charlie, où en êtes-vous ?

— Presque fini maintenant, Commandant. »

Il se posa fugitivement la question. N'aurait-il pas dû charger Dog ou Barker de tirer l'obus atomique ? Mais non. Cette façon de jouer avec le temps était étrangement passionnante. Et si une colonne russkie montait, eh bien, cela lui donnerait le temps d'arriver et de prendre sa part de la boule de feu. Risqué. Très risqué. Aucunement conforme à la théorie. Liste Noire. Liste Grise. Marcétanou... *Seigneur ! Que je suis donc fatigué !* pensa Marrane.

« Drapeau blanc en vue, Commandant, annonça Grubich.

— Ne les lâchez pas, recommanda Marrane au pointeur. A tout le Groupe : Mettez en joue sur le camp, mais ne tirez pas jusqu'à ce que nous ayons vu ce qui va se passer par ici. Si qui que ce soit tente un mouvement vers cette fusée, faites-les sauter. Passez à Charlie. Combien de temps encore ?

— Cinq minutes ou même moins, Commandant. » Il demeura indécis, pesant la vie et la mort. Pour quoi le drapeau blanc ? Marchandage pour obtenir la vie sauve ? Quoi en échange ? Il les avait à sa merci. Le règlement était formel : les tuer partout où on les trouve. »

Il regarda Grubich. Les yeux du sergent étaient intensément fixés sur lui. Comment son hésitation serait-elle jugée par une Commission de Loyalisme ? Mal, très mal.

« Tirez quand vous serez prêt, Charlie, dit-il lentement.

— Oui, Commandant.

— Le règlement gagne toujours, Grubich. En aviez-vous douté ?

— Je crains de ne pas comprendre, Commandant », fit Grubich.

La vie ou la mort, pensa Marrane. *Je puis encore jouer à être Dieu. Je puis encore changer d'avis.*

Dans le camp, personne ne bougeait. Le tank gravissait bruyamment la colline ; du sable rouge coulait d'entre ses pignons. Son long canon était pointé vers le sol et une longue flamme blanche palpitait dans l'air léger. Il atteignit l'endroit où se trouvaient les éclaireurs et deux personnages lourdement emmitoufflés mirent pied à terre.

« Faites-les venir », décida Marrane.

Quelque part, là-haut, sur le pont de navigation, il s'imaginait entendre sangloter Hallerock. Les mouches à la conquête du papier tue-mouches...

Les deux Russkis, masqués contre le froid et gauches dans leurs uniformes piqués comme des édredons, se glissèrent par l'écouille. Le plus petit portait les écussons de colonel, l'autre était un sergent. Armé.

« Prenez cet outil », fit sèchement Marrane. Grubich se saisit de l'arme et repoussa le Russki.

« Préparez mon tank, Grubich. Nous causerons à l'intérieur.

— Magnétophone compris, Commandant ?

— Oui. Préparez le tout. »

Il n'y avait place que pour deux personnes dans le tank logeable. L'effet serait donc désastreux s'il n'existait pas un enregistrement complet de tout ce qui se disait, afin qu'on pût le faire passer devant la Commission de Loyalisme au retour sur Terre.

La Terre... pensa Marrane. *Des lacs bleus... La houle verte de l'océan, au large...*

Il confia la surveillance du tir à Wilson, du Weasel Dog, et ouvrit la marche vers son tank. Grubich poussait le canon de son arme solidement dans les reins du sergent.

« Reste là, fils de pute. »

Le colonel fut sur le point de protester, mais crut apparemment plus sage de n'en rien faire et suivit seul Marrane jusqu'à son tank. Marrane mit en marche le surcompresseur. Quand la pression eut atteint onze livres, il enleva son masque et fit signe au Russki de l'imiter. Il surveilla l'opération, sans que sa main quittât la crosse glacée de son automatique. *Soupçon*, pensa-t-il. *Précaution. La théorie dit qu'ils sont des traîtres. Un mouvement et je lui fais un trou dans la tête.*

Le masque enlevé, Marrane vit devant lui une femme approchant de la trentaine. Un visage mince, aux pommettes hautes sous lesquelles les joues se creusaient. Une figure fatiguée, une sorte de crasse faite de sable rouge incrustée dans la peau, des yeux pâles, des cheveux prématurément gris.

« Je vous surprends, Commandant ? »

Elle parlait un anglais à peine teinté d'accent.

« Non. Pas tellement.

— Non, reconnu-elle. Il reste peu de tabous de notre côté.

— Très instructif, dit-il. Sommes-nous ici pour comparer nos systèmes

politiques ? »

Elle hocha lentement la tête.

« Pourquoi sommes-nous ici ? »

Voilà, se dit Marrane, une question à laquelle je ne pourrais pas répondre. Il ne s'agit pas d'oublier le magnétophone ! Et même... même s'il n'était pas là... que pourrais-je bien lui dire ? Que la guerre fait normalement partie des relations humaines ? Devrais-je lui citer Clausewitz ? Ici ? A soixante millions de kilomètres des lacs et des rivières, et de chez nous ?...

« Votre Base est couverte par nos canons », dit-il finalement.

Et ça, pensa-t-il, c'est une réponse conforme à la théorie. Catégorique. Formelle.

A moins de cent mètres de là, l'obus rouillé était soulevé, montait vers le canon du Weasel Charlie ; son nez camus cherchait la culasse, caressait les saillies et les rayures, les savourait voluptueusement ; il sentait derrière lui frémir les grains de poudre, au moment où le bouchon de culasse se refermait en claquant, où le pointeur faisait tourner ses roues bien huilées, et la bouche de l'arme se relevait, cherchait l'endroit où cracher sa boule de feu sur une masse de mouches prises au piège d'une interminable plaine de papier tue-mouches couleur sang...

Il consulta sa montre. Deux minutes peut-être. Certainement pas davantage. Elle devina sa pensée, se mordit la lèvre.

« Vous ne pouvez pas ! jeta-t-elle. Vous ne pouvez certainement pas : nous nous rendons. »

Mais le Groupe de Surveillance n'était pas habilité à recevoir des redditions, se rappela Marrane. Il n'était préparé qu'à détruire. A exécuter les instructions. A faire sauter la Base Kominform.

« Donnez l'ordre de ne pas tirer ! Dites à vos hommes que nous sommes leurs prisonniers, insista la femme-colonel, d'une voix rauque.

— Je ne puis pas accepter de reddition », dit Marrane. C'était comme si une autre voix que la sienne avait parlé. Surpris lui-même, il sentit sa main se crispier sur son pistolet.

Elle baissa les yeux vers l'arme.

« Mais non, vous ne me tueriez pas ? Au nom du Seigneur, pourquoi ? Je suis venue à vous avec le drapeau blanc pour abandonner mon commandement. N'existe-t-il pas une manière de vous toucher ? N'y a-t-il rien que je puisse tenter ?...

— Vous pouvez toujours essayer. Je n'ai pas vu une femme depuis près d'une année... » (Une minute encore, peut-être, ou même moins.)

Elle arracha son casque et déboutonna sa tunique. En dépit de la crasse et de la fatigue, elle était belle.

« Cela ne servira à rien », fit-il. Elle laissa retomber sur ses genoux ses mains lasses. Toute vie semblait s'être retirée d'elle. Elle rouvrit les yeux et vit le livre de pièces de théâtre sur le lit encore défait. « Steinbeck... un homme coléreux, dit-elle.

— Il paraissait l'être, acquiesça Marrane. Il détestait tout ce qui détruit la dignité humaine. »

Elle se mit à rire, sans bruit, comme si les secousses spasmodiques lui étaient douloureuses. « Nous sommes venus si loin !

— Si loin ?

— Oui. Loin. Assez loin pour oublier ce pour quoi nous avons été envoyés ici. »

Elle fut secouée d'un soudain frisson, comme si elle avait regardé le chaos en face. « Que ne l'ai-je oublié plus tôt. Oh ! mon Dieu, combien j'aurais voulu l'avoir oublié plus tôt ! »

Ou bien elle est folle ou bien c'est moi ! pensa Marrane.

« Nous sommes venus ici tellement pleins de haine, continua-t-elle. Mais qu'importe ? Nous ne sommes que des hommes et des femmes qui avons à lutter contre une âpre terre. Pouvez-vous pardonner ce que j'ai fait ? Le puis-je, moi ? Je me le demande... »

Tout ça va mal, pensait Marrane. Je ne devrais pas, moi, avoir de tels doutes. Mais peut-être était-ce autre chose, et plus qu'un simple doute. Peut-être la guerre n'avait-elle pas sa place ici, sur cette terre silencieuse et vide. Nous aurions dû venir ici pour y faire quelque chose de mieux que de tuer ! Mais nous sommes dans une impasse, prisonniers de ce que nous sommes.

Ils étaient assis l'un près de l'autre dans le petit espace libre du tank et ils écoutaient le souffle du compresseur d'air.

« Donnez-leur cet ordre, murmura-t-elle, pendant qu'il est encore temps. »

— *Oui, se dit-il. Oui. J'en donnerai l'ordre, parce qu'elle est aussi épuisée, aussi écœurée que moi de cette solitude glaciale...*

Elle se rapprocha de lui.

« Commandant !... *Commandant !...* »

Il entendit à peine la voix de Grubich, frénétique dans la grille de communication.

« N'écoutez pas ! dit-elle doucement.

— *Commandant !...* Nous avons décelé de la radioactivité ! Les salauds ont rasé notre Base ! Commandant !... »

La pensée ricocha follement dans l'esprit de Marrane. Il y avait combien de temps ? Des jours ?... Des minutes ?... La terreur et la répulsion montèrent à sa gorge ; il tressaillit fiévreusement et repoussa la femme.

« Il y a trois jours », dit-elle, le visage soudain dur et fermé.

Marrane, d'un bond, se mit debout, remettant en place son masque respirateur. Une haine acide et rongeaute le submergeait. Il ouvrit le panneau et, d'une poussée, il la précipita dehors, dans le froid sub-glacial, observant la douleur de l'asphyxie sur ses traits convulsés.

« Catin ! gronda-t-il. Ignoble catin !... »

Il la laissa, écroulée contre une cloison, et traversa le pont d'acier. Il entendait encore sa voix faible qui n'était plus qu'un murmure :

« Je... devais... le... faire... »

Elle baissa jusqu'à être un simple soupir. Puis il n'y eut plus rien.

Oui, bien sûr, elle *devait* le faire. Et lui, il devait regarder le sol trembler en grondant, devant lui, et l'obus rougi à blanc s'épanouir au milieu du camp, comme une fleur de feu, semant la mort et les cendres.

Le choc en retour ébranla le Weasel et Marrane s'arc-bouta pour y résister. Grubich braillait :

« *Nous les avons eus, les salauds ! Tous, jusqu'au dernier ! Crevez donc, ordures !* »

Le grondement s'éteignit avec une surprenante rapidité. Le nuage de poussière retomba dans l'air léger. Le silence revint. Pendant ce qui lui parut un temps très long, Marrane considéra l'endroit où s'était trouvée la fusée russkie. Le dernier lien peut-être avec la Terre ? Mais comment pouvait-il le savoir ?

Comment pourrait-il jamais le savoir ?

D'une voix morne, étouffée, il donna des ordres. Le Groupe de Surveillance reprit sa formation, vira de bord et repartit pour reprendre sa patrouille.

Hallerock ! pensa Marrane. Il pourrait savoir la réponse, lui. Seul un fou serait capable de donner un sens à cette laideur qui avait Grièvement défiguré la paix de ces terres glacées.

Il ouvrit le panneau conduisant au pont et demeura sur place, devant l'ouverture.

Il avait sa réponse.

A vingt centimètres au-dessus du pont pendaient les pieds de Hallerock. Il se balançait au tassage du Weasel... tout doucement... D'avant en arrière, de gauche à droite, de l'est à l'ouest...

Marrane se mit à rire. *Cette fois, enfin, ça y est !* se dit-il. *Nous y sommes. Mars est à nous. Les mouches ont conquis le papier tue-mouches. Les mouches ! oh ! Dieu...*

Ses épaules furent secouées d'un désespoir sans recours, des larmes coulèrent sur ses joues. Et le bruit de son rire traversa les flancs d'acier du Weasel, se mêla à la poussière soulevée derrière celui-ci, flotta au loin dans l'air sec et raréfié. Au-delà du camp mort, au-delà des dunes rougeâtres, jusqu'à ce qu'il fût dispersé dans le vent léger qui soufflait inlassablement et sans fin à la surface de l'âpre terre.

Mars is Ours.

© Magazine of Fantasy and Science Fiction, 1954.

© Éditions Opta, pour la traduction.

Fritz Leiber : LES TRANCHÉES DE MARS

Mourir ou faire mourir : on vient de voir que ce n'est pas forcément un vrai choix. Mais il est bien difficile de ne pas s'impliquer dans la guerre, tant elle est intense, tant elle donne le vertige et tourne les têtes. A moins d'être un personnage typiquement leibérien, qui ne se sent réellement concerné par rien, qui voit à la fois les limites de l'ennemi et celles de l'ami, qui trouve toujours des occasions de méditer là où les autres agissent ou réagissent. Ce qui ne l'empêche pas de survivre, ni même de réussir – parce que l'institution militaire est absurde, et parce que les motifs qui l'empêchent d'être pour l'empêchent aussi d'être contre. Mais peut-on rester indifférent jusqu'au bout ? Peut-on, pour tout dire, s'en foutre complètement ?

SANS cesse, de l'horizon déchiqueté, les machines de mort, rampant, se fauflant, fonçant, fusant et fouissant, convergeaient vers lui. On aurait dit que toute cette création baignée d'un soleil pourpre avait conspiré pour l'isoler et l'écraser. Vers l'ouest – car toutes les planètes ont au moins ce point commun d'avoir un ouest – les bombes atomiques épanouissaient leurs absurdes champignons géants ; cependant que, là-haut, invisibles, les astronefs plongeaient en rugissant dans l'atmosphère – aussi lointains que des dieux, mais ébranlant pourtant le ciel jaune. Même la terre était traîtresse, le cœur soulevé par des séismes artificiels : ce n'était une mère pour personne, et surtout pas pour un Terrien.

« Pourquoi ne prends-tu pas les choses du bon côté ? disaient les autres. Cette planète est folle. » Mais il ne voulait pas prendre les choses du bon côté, car il savait que ce qu'ils disaient était vrai au pied de la lettre.

Il baissait la tête et se faisait tout petit sous la pluie d'objets qui se fracassaient ou jaillissaient. Bientôt, on battrait en retraite, et l'ennemi réoccuperait cette pauvre chose défigurée qu'on appelait un objectif. Pour la sixième fois ? La septième ? Les soldats d'en face avaient-ils six membres ? ou huit ? L'ennemi n'était pas très conséquent quant aux troupes qu'il utilisait

dans ce secteur.

Le pire, c'était le bruit. Des hurlements mécaniques dénués de sens lui déchiraient le crâne, au point que les pensées y tournaient en crépitant comme des graines sèches dans une cosse sèche. Comment quiconque pouvait-il jamais aimer les divers mélanges gazeux bons conducteurs des ébranlements qu'on appelait avec humour de l'air ? Même le vide de l'espace était moins haïssable : il ; était silencieux et propre. Il fit mine de porter les mains à ses oreilles, puis interrompit son geste secoué d'un fou rire muet et de sanglots secs. Il y avait eu une civilisation galactique, un empire galactique, jadis. Il jouait alors un rôle discret sur l'une de ses planètes bien tranquilles. Mais maintenant ? Empire galactique ? Crottin galactique ! Peut-être avait-il toujours haï autant ses semblables. Mais avant la guerre sa haine était étroitement tenue en lisière et méticuleusement refoulée. Elle était toujours tenue en lisière, plus étroitement que jamais, mais n'était plus refoulée de ses pensées.

La machine de mort qu'il servait, muette un instant, se remit à jacasser à l'adresse de celles de l'ennemi, mais sa voix était la plupart du temps couverte par leurs tons sonores, enfant plein de rancœur dans une foule d'adultes suffisants.

Il s'avéra qu'ils avaient eu à couvrir la retraite de sapeurs martiens, et devaient maintenant s'échapper du mieux qu'ils pouvaient. L'officier qui courait auprès de lui tomba. Il hésita. L'officier se mit à jurer contre une nouvelle articulation inutile dont sa jambe était gratifiée. Tous les autres – y compris les Martiens à carapace noire – les avaient laissés derrière. Il jeta autour de lui des regards apeurés, tourmentés, comme s'il était sur le point de commettre un crime hideux. Puis il souleva l'officier et avança en vacillant comme une toupie qui n'a plus d'élan. Il avait encore un rictus spasmodique en atteignant l'abri d'un lieu moins exposé ; et même quand l'officier le remercia avec une concise sincérité, il ne put s'arrêter. Néanmoins, on lui donna pour cela la Médaille du Mérite Interplanétaire.

Il contemplait sa gamelle pleine d'une soupe aqueuse où flottaient des parcelles de viande. La cave était fraîche, et les sièges – bien que conçus pour des êtres à six membres – étaient confortables. Le jour violet était agréablement amorti. Le bruit s'était un peu éloigné, jouant au chat et à la souris. Il était seul.

Bien entendu, la vie n'avait jamais eu de sens, à part le sens à l'ironie glaciale perçu par les démons des bombes atomiques et les géants d'argent de l'espace qui appuyaient sur les boutons ; et il n'avait pas le cœur à cela. Ils avaient eu dix mille ans pour arranger les choses, ces géants, et pourtant tout ce qu'ils savaient vous dire était d'aller vous creuser un trou.

La seule chose, c'était qu'autrefois la possibilité de se détendre et de prendre de menus plaisirs lui avait permis de feindre que la vie eût un sens.

Mais à des moments comme celui-ci, où une telle illusion aurait été nécessaire, elle vous trahissait, se gaussait de vous, avec les mensonges mineurs qu'elle avait nourris.

Une créature à trois pattes sortit des ombres en sautillant, s'arrêta à une certaine distance et fit comprendre par une mimique subtile qu'elle désirait à manger. D'abord, il pensa à quelque tripède de Rigel, puis il s'aperçut que c'était un chat terrestre à qui il manquait une patte. Ses mouvements grotesques ne manquaient pourtant pas d'efficacité ni d'une certaine grâce. Comment cette bête avait pu aboutir sur cette planète, il avait du mal à l'imaginer.

« Mais tu ne te soucies pas de cela, ni même des autres chats, Trois-Pattes, songea-t-il avec amertume. Tu chasses seul. Tu t'accouples avec tes semblables, quand tu le peux, mais seulement parce que c'est le plus agréable. Tu n'ériges pas ta propre espèce en divinité collective pour l'adorer, tu ne t'émeus pas des siècles-lumière de son empire, tu ne te ronges pas le cœur à son propos, tu ne répands pas humblement ton sang sur ton autel cosmique.

« Et tu n'es pas dupe non plus quand les chiens disent la grandeur de l'humanité en aboyant sous mille lunes différentes, ou que le bétail stupide soupire de satiété et rumine avec gratitude sous les soleils verts, rouges et violets. Tu nous acceptes comme quelque chose d'utile parfois. Tu montes dans nos astronefs comme tu es venu te chauffer à nos feux. Tu nous utilises. Mais quand nous serons partis, tu ne déploreras pas de douleur sur nos tombes, ni de faim dans l'enclos. Tu te débrouilleras, ou en tout cas tu essaieras. »

Le chat miaula, et il lui jeta un bout de viande ; le chat l'attrapa avec ses dents, en se déplaçant habilement sur ses deux bonnes pattes, celles de derrière. Mais en le regardant grignoter délicatement (bien qu'il n'eût plus que la peau sur les os), il vit soudain le visage de Kenneth, tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois sur Alpha Centauri II. Il semblait très réel, projeté sur l'obscurité brun pourpre du fond de la cave. Les lèvres pleines et indulgentes avec des plis aux coins, les yeux au regard critique voilé, la peau plombée par les voyages dans l'espace, étaient tous exactement comme autrefois quand ils logeaient ensemble à l'enseigne du Réacteur Consumé. Mais ce visage avait une richesse et une ardeur qu'il ne lui avait pas trouvées jusqu'alors. Il n'essaya pas de s'approcher de l'apparition, bien qu'il en eût envie. Il se contenta de regarder. Puis il y eut un bruit de pas à l'étage du dessus, et le chat s'enfuit en bombant l'arrière-train tout comme un tripède, et la vision s'évanouit vite. Il resta longtemps assis, les yeux fixés sur le point où elle s'était trouvée, ressentant une tristesse étrangement poignante, comme si le seul être valable au monde était mort. Puis il se mit à manger avec la curiosité vague d'un enfant de deux ans, s'arrêtant parfois la cuillère à mi-chemin de la bouche.

Il faisait nuit, et il y avait une brume basse, à travers laquelle les lunes couleur de vin apparaissaient comme deux yeux dolents ; qui pouvait dire ce

qui pouvait se glisser dans l'ombre ? Il clignait les yeux, mais il était difficile de distinguer la nature des choses tant le paysage était ravagé et déformé. Trois hommes sortirent de la cachette souterraine sur la gauche en échangeant des plaisanteries, d'une voix caverneuse et étouffée. L'un d'eux, qu'il connaissait bien (corps trapu, grands yeux, sourire niais, barbe roussâtre mal rasée), le salua d'un quolibet sans méchanceté sur les boulots peinarde. Puis ils montèrent en se faufilant et se mirent à ramper vers l'endroit où les éclaireurs ennemis (à six jambes ou à huit ?) étaient censés se trouver. Il les perdit de vue très vite. Il tenait son arme prête à faire feu, guettant l'apparition de l'ennemi.

Pourquoi avait-il si peu de haine pour les soldats ennemis ? Pas plus qu'un Martien chasseur de dragons des sables pour les dragons des sables ! Ses rapports avec eux étaient limités, presque abstraits. Comment pourrait-il haïr quelque chose d'une forme si différente de la sienne ? Il pouvait seulement s'émerveiller qu'elle aussi soit dotée d'intelligence. Non, les ennemis n'étaient, hélas ! que des cibles dangereuses. Une fois, il en avait vu un échapper à la mort, et il en avait été heureux et avait eu envie de lui faire un signe amical, même si la seule réponse pouvait être la contorsion d'un tentacule. Mais les hommes qui combattaient côte à côte avec lui, il les haïssait, il avait une violente répugnance pour leur visage, leur voix, leurs habitudes physiques. La façon dont l'un mâchait, dont l'autre crachait. Leurs jurons, leurs clichés, leurs plaisanteries, toujours pareils. Tout cela grossi jusqu'à l'insupportable, comme des ordures dans lesquelles on lui plongerait le nez. Car ils faisaient partie du même misérable essaim galactique que lui-même, menteur et idolâtre de soi.

Il se demanda s'il haïssait autant ses collègues de bureau sur Altaïr I. Presque à coup sûr. Il se souvenait des rancœurs qui couvaient interminablement pour des babioles qui prenaient des proportions monstrueuses au long des heures mesurées par les miaulements de violon de la pendule. Mais il y avait alors les soupapes de sûreté et les amortisseurs qui rendent la vie supportable, et aussi l'illusion d'un but.

Maintenant, il n'y avait rien, et tout le monde le savait.

Ils n'avaient pas le droit d'en plaisanter et de prolonger la comédie.

Il tremblait de colère. Tuer au hasard servirait au moins à manifester ses sentiments. Diriger la mort sur le dos de ceux qui chargeaient avec une absurde hystérie. Jeter une bombe fusante nucléaire dans une tranchée où des hommes cherchaient dans les rêves une évasion secrète et répétaient comme des prières leurs ratiocinations sur les empires galactiques. Mourant de sa main, peut-être comprendraient-ils l'espace d'un instant leur propre hypocrisie malfaisante.

Là, devant, la mort fit parler une de ses petites machines, brièvement, rapidement ; comme l'appel d'un claxon que lui seul pouvait entendre.

La lumière d'une lune de rubis parcourut soudain le terrain grotesquement ravagé. Il leva son arme et visa. Le bruit lui fit plaisir parce qu'il ressemblait à un sourd gémississement de souffrance. Puis il se rendit compte qu'il avait fait

feu sur l'ombre brusquement apparue parce que c'était celle du soldat trapu qui l'avait plaisanté avant de s'éloigner en rampant.

Le clair de lune fit place au noir, comme si on avait tiré un rideau. Son cœur battait. Il grinça des dents, eut un rictus. Il avait des sentiments brûlants, mais pas encore définis. Il prit conscience des odeurs du sol, des produits chimiques, des métaux : fortes, acres, curieuses.

Puis il se surprit le regard fixé sur une tache blanchâtre qui ne s'élevait jamais à plus de vingt centimètres du sol. Elle émergeait lentement des ténèbres vers lui, comme la tête indiscreète d'un énorme ver fantôme. Elle devint un visage aux grands yeux et aux lèvres souriant niaisement, mangé par une barbe naissante roussâtre. Machinalement il tendit la main pour aider l'homme à descendre.

« C'est toi qui lui a mis du plomb dans l'aile ? Cette sale araignée m'aurait eu à tous les coups. Je l'avais pas vue avant qu'elle me tombe dessus. Je suis tout empoissé de sa sanie bleue. »

Alors ça, c'était la fin. Désormais il suivrait la foule, il chasserait avec la meute, il mourrait absurdement comme un lemming quand le moment viendrait. Il apprendrait même peut-être à bercer des idéaux, comme des poupées mortes, à rêver au sein du chaos. Plus jamais il n'aspirerait à cette intuition sombre et glaciale qui donnait à la vie un sens vrai, quoique épouvantable. Il n'était qu'un ridicule petit animal grégaire au sein d'une horde de lemmings courant à travers la galaxie, et c'est ainsi qu'il vivrait.

Il vit le petit objet noir qui tombait en fendant la brume. Le soldat trapu ne le vit pas. Il y eut une explosion assourdissante qui lui gifla la peau. En levant les yeux, il vit le soldat trapu toujours debout devant lui. Sans tête. Le corps fit quelques pas aveugles et vacillants en avant, buta et tomba ; et lui, il se mit à rire, à petits coups qui sifflaient entre ses dents. Il avait les lèvres retroussées, et les muscles des mâchoires crispés et douloureux.

Le soldat blond le remplissait d'un mépris amusé. Le soldat blond avait suivi des cours de technique nucléaire de troisième ordre, et estimait que c'avait été une grave erreur de le verser dans l'infanterie. Néanmoins, le soldat blond était ambitieux, et avait pour la guerre un intérêt exceptionnel.

Ils se tenaient seuls sur une crête dont les pentes étaient couvertes de vignes tachées de violet et de jaune. Dans les vallées de part et d'autre, leurs unités poussaient de l'avant. Des traînées de poussière et des traces faites de vignes écrasées s'étendaient à perte de vue. Divers gros engins s'avançaient comme des mastodontes, transportant des hommes, et des hommes couraient avec affairement de tous côtés, pour libérer les engins qui s'étaient trouvés arrêtés ou gênés, comme si les uns et les autres étaient inextricablement unis en quelque inimaginable symbiose. De petits véhicules portant des messagers allaient et venaient vivement, type supérieur d'individu du genre des centaures. D'autres appareils faisaient attentivement le guet du haut des airs. C'était comme un monstre immense et maladroit qui cherchait à tâtons son

chemin en émettant prudemment des pseudopodes, ou des cornes d'escargot, quitte à les rétracter avec perplexité à tout contact douloureux ou étrange, mais qui toujours rassemblait ses forces pour un nouvel effort. Ce n'était pas un flot continu : ça formait des bosses, ça louvoyait ; ou ça détalait. Comme une armée de cafards de Rigel. Ou de fourmis amazones de la Terre, et semblables à des Martiens en miniature avec leurs soldats aux armes noires, leurs fourrageurs, leurs éclaireurs, leurs bouchers, leurs porteurs.

Et de fait ce n'étaient ni plus ni moins que des fourmis. Lui-même n'était rien de plus qu'une cellule épidermique d'un monstre qui, dans son duel avec un autre monstre, prenait grand soin de ses organes internes, mais non de son épiderme. Il y avait quelque chose d'abstrait et d'impersonnel, qui réconfortait, dans l'idée qu'on était ainsi uni avec un grand nombre d'autres hommes, non par quelque but commun, mais simplement parce qu'on appartenait au même monstre, un monstre si grand qu'il pouvait facilement faire office de destin et de nécessité ; la solidarité du protoplasme.

Le soldat blond murmura un ou deux mots, et pendant un instant il crut que c'était l'armée entière qui lui avait parlé. Puis il comprit, et opéra le réglage demandé sur l'instrument qu'ils installaient.

Mais ces deux ou trois mots l'avaient plongé avec une brusquerie à couper le souffle dans la pire sorte de détresse. Ce qui était abstrait était devenu personnel, et ça n'avait rien d'agréable. Imaginer un monstre composé d'êtres humains était une chose ; c'en était une autre de se sentir aiguillonné sans considération et sans échappatoire par une cellule voisine, enserré par la pression dense et étouffante de l'ensemble. Il porta la main à son col. L'air lui-même lui semblait transmettre à sa peau les chocs et les frictions d'une cohue d'individus lointains et invisibles. Les heurts de la horde galactique.

Ils étaient au bout de la crête maintenant, en haut d'une petite butte, et il fixa son regard en avant, là où l'air était plus clair. Il avait l'impression de suffoquer. Sa nouvelle humeur avait surgi sans le moindre avertissement, comme la plupart de ses humeurs maintenant : jaillissement explosif montant de quelque profondeur sauvage et étrangère en expansion constante à l'intérieur de lui.

Alors, dans la vaste étendue de ciel aux nuages fantastiques qu'il avait devant lui, il revit le visage de ses amis, côte à côte en bon ordre, mais gigantesques, comme un panthéon de demi-dieux. Tout comme naguère dans la cave, et plusieurs fois depuis, mais cette fois tous ensemble. Les seuls visages qui signifient quoi que ce soit dans le cosmos. George-le-noir et son large sourire stupide en apparence, mais en apparence seulement. Loren-aux-joues-creuses levant les yeux, timide et finade, pour se lancer dans une discussion. La sombre Helen aux lèvres fières et subtiles. De nouveau Kenneth au teint plombé et au regard critique voilé. Et puis Albert, Maurice, Kate. Et d'autres aux traits estompés, évoquant pathétiquement des amis oubliés. Tous transfigurés, rayonnant de chaleur et de lumière. Aussi significatifs que des symboles, et renfermant pourtant chacun la quintessence

de l'individualité.

Il resta figé sur place et se mit à trembler, plein de remords. Comment avait-il pu les abandonner, les négliger ? Ses amis, les seuls qui méritaient sa loyauté, la seule île pour lui dans le cosmos submergé par la marée humaine, les seuls êtres qui aient une valeur et un sens, à côté desquels la race, la foi et l'humanité étaient sans signification. C'était aussi évident et indéniable qu'un postulat mathématique. Jusqu'alors il n'avait vu que les masques de la réalité, les reflets, les ombres portées. Maintenant, d'un seul bond, il était auprès des dieux des ténèbres qui tiraient les ficelles.

La vision se dissipa, ne fut plus qu'une pensée. Il se retourna, et ce fut comme s'il voyait le soldat blond pour la première fois. Comment avait-il pu croire que celui-ci et lui-même eussent quoi que ce soit de commun ? L'abîme qui les séparait était beaucoup, beaucoup plus grand que s'ils appartenaient à deux espèces différentes. Pourquoi avait-il jamais attaché la moindre importance à un tel animalcule aux yeux louches, stupide et affairé ? Il ne recommencerait pas. Tout était bien clair.

« On les aura cette fois, dit l'autre soldat d'un ton convaincu. On a ce qu'il faut. On va leur montrer, à cette vermine. Allez, viens ! »

C'était merveilleux, hystérique, insupportable. Hier des araignées, aujourd'hui de la vermine, et demain : des vers ? L'autre soldat était vraiment persuadé que c'était important et noble. Il était encore à même de faire comme si un tel sens, un tel but s'attachaient à un tel massacre.

« Allez, viens ! Prends le circuit bêta », dit l'autre soldat avec impatience, en lui donnant un coup de coude.

Tout était bien clair. Et cette clarté ne lui échapperait plus. Par une seule action, il allait se couper de la meute galactique, se lier pour toujours aux visages apparus dans le ciel.

« Viens donc ! » ordonna l'autre soldat en le tirant par la manche.

Il dégaina son arme et pressa un bouton. Sans bruit, une tache noire terne, non pas un trou, apparut à l'arrière de la tête du soldat blond. Il cacha le corps, redescendit de l'autre côté de la colline, et se joignit à une autre unité. Quand vint le matin, ils étaient de nouveau en retraite, le monstre gravement atteint résistait instinctivement à la dissolution.

Il était officier maintenant.

« Il me plaît pas, disait un soldat. Bien sûr, ils essaient tous de vous faire peur, sans le savoir quelquefois. Ça fait partie du métier. Mais avec lui c'est différent. Je sais bien qu'il parle pas comme un dur, qu'il menace pas, qu'il joue pas à la brute. Je sais bien qu'il se montre assez agréable quand il prend le temps de s'apercevoir qu'on est là. Il montre même de la sympathie. Mais il y a quelque chose, j'arrive pas à mettre le doigt dessus. Quelque chose de froid. Comme s'il était pas vivant, ou que nous on le soit pas. Même quand il se montre particulièrement correct, qu'il a des égards pour moi, je sais qu'il s'en fiche éperdument. C'est ses yeux. Je peux trouver un sens à ce que je lis

dans les yeux aveugles d'un orvet de Fomalhaut. Mais dans les siens, je peux rien lire du tout. »

La ville à l'architecture élancée semblait étrangère, bien qu'elle eût été la sienne jadis. Il l'en aimait d'autant plus. Le contact des habits civils sur sa peau était insolite.

Il filait à vive allure le long du trottoir, prenant les tournants d'un air détaché aux embranchements des échangeurs pour piétons. Il dévisageait les passants avec une curiosité non dissimulée, comme au zoo. Il voulait simplement jouir de l'impression d'être anonyme pendant quelque temps. Il savait ce qu'il allait faire après. Il y avait ses amis, et il y avait les animaux. Et il fallait pousser la fortune de ses amis.

Près de l'échangeur suivant il y avait un orateur, avec un petit rassemblement. Ce genre de chose s'était multiplié depuis la trêve. Curieux, il écouta, conscient de la faiblesse des propos : barbouillés d'idéaux, infectés de haines mal choisies et sans profit. L'appel à l'action était teinté d'une amertume sous-jacente dont l'effet était que l'inaction vaudrait mieux. C'étaient des propos civilisés, et donc inutiles à quelqu'un qui voulait devenir dompteur à l'échelle galactique. Quel zoo il aurait un jour – et chaque animal y serait proclamé intelligent !

D'autres mots, d'autres expressions, commencèrent à s'infiltrer dans son esprit : « Penseurs ! Écoutez-moi... frustrés de ce que vous méritez... égarés par des gens égarés... le manège galactique... cette trêve manigancée... les êtres qui se servent de la guerre pour consolider leur pouvoir... La Déclaration Universelle de Servitude... vie – pour la perdre... liberté – pour obéir... et quant à la poursuite du bonheur – nous en sommes tous à un millénaire-lumière... nos droits universels... Nous avons trente planétoïdes blindés en orbite pour rien, trois cents navires interstellaires, trois mille navires interplanétaires, et trois millions de vétérans de l'espace suant et peinant à des besognes serviles rien que dans ce système ! Mars libre ! Terre pour tous ! Vengeance... »

Ces mots non prononcés, se disait-il, étaient les avant-coureurs du pouvoir. Alexandre l'avait fait. Hitler l'avait fait. Smith l'avait fait. Hrivlath l'avait fait. Le Neuron l'avait fait. Le Grand Centaure l'avait fait. Tous des meurtriers – seuls les meurtriers vainquaient. Il voyait les brillantes années-lumière de son avenir s'étendre devant lui sans fin. Il ne voyait pas les détails, mais tout était de la même couleur impériale. Jamais plus il n'hésiterait. Chaque moment serait décisif. Chacune de ses futures actions tomberait comme un grain de sable d'un antique sablier, inévitablement.

Il fut saisi d'un profond émoi. Le décor qui l'entourait grandit, grandit, jusqu'à ce qu'il se vît au centre d'une immense, d'une imposante foule magnétisée qui emplissait la galaxie. Le visage de ses amis était proche, plein d'ardeur et de confiance. Et très loin, comme si les étoiles mêmes en piquaient le dessin sur le fond sombre, il lui sembla voir son propre visage qui lui

rendait son regard, pâle, les yeux enfoncés dans le crâne, insatiablement avide.

Traduit par GEORGE W. BARLOW.

The Foxholes of Mars.

© Standard Magazines, 1952. Publié avec l'autorisation de l'auteur, de E.J. Carnell Agency, Londres et de l'Agence Hoffman, Paris.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

Michael Walker : VOTRE SOLDAT JUSQU'À LA MORT

Le paradoxe du conditionnement, c'est qu'il peut être si poussé qu'il transforme littéralement le soldat en machine. Mais alors, que faire quand la paix va être signée ?

LE jour qui marqua la fin du conflit, le commandant d'infanterie de troisième classe RB-1079AX, soldat au service de l'Homme, avait conduit, des Hautes Terres de l'Ouest, une colonne d'infanterie lourde à la rencontre des ennemis de ses maîtres.

Depuis longtemps, les tirs de roquettes avaient anéanti son véhicule de commandement et il luttait corps à corps aux côtés de ses soldats. Perpétuellement attentif aux ordres du super-commandement qui affluaient sans relâche sous son casque, il les relayait mécaniquement à sa phalange décimée d'un ton monocorde que l'usure du temps avait rendu éraillé. A la fin, le super-commandement avait lancé l'ordre de cesser le combat. Les émissions sur sa fréquence s'étaient tues brusquement, le laissant pantois et tremblant dans un silence insolite, son bâton de commandement à la main. Devant lui, une créature ennemie abaissa son arme, déroula ses anneaux et s'éloigna en sinuant dans la boue vitrifiée. De toutes parts, dans la lumière crépusculaire, des soldats dispersés, remontant les effluves de mort du champ de bataille, regagnaient lentement leur zone de repli.

Il savait déjà que la bataille sur cette planète ne pouvait durer. La fin brutale n'avait pris au dépourvu que son corps hypertendu, son esprit aguerri ayant récemment analysé l'évolution du combat. Les pertes avaient été lourdes. Si les forces de l'Homme avaient lancé une contre-offensive, le combat aurait pu durer un jour de plus. Mais jamais la guerre n'avait laissé place à la vengeance au point de sacrifier une position satisfaisante à un argument de caractère affectif. Bien qu'il n'eût qu'une faible idée de ce que le

concept d'affectivité signifiait ou du rôle plus ou moins déterminant qu'il jouait dans les décisions stratégiques des Hommes, son expérience lui avait suggéré que la fin était proche.

Encore hébété, il consulta un tableau incorporé à la manche de son armure de combat. Il fit volte-face et se dirigea vers le nord, trébuchant interminablement sur les corps qui jonchaient le champ de bataille. De temps à autre, parmi ce résidu d'une longue journée d'attrition, il reconnaissait un visage familier. Inexplicablement il ralentit et s'arrêta pour examiner de plus près l'un de ces visages.

RB-2442AY gisait sur le côté, la jambe gauche broyée juste au-dessous du genou par un tank. Un soignant qui passait se hâta vers eux, s'arrêtant juste le temps de vaporiser sur le plastron du soldat tombé un jet de peinture fluorescente : irrécupérable. Le soldat, conscient malgré sa blessure, l'ignora. Il posa sur son commandant un regard crispé de douleur mais dépourvu de lucidité. RB-1079AX le regarda un long moment en caressant du doigt la crosse de son pistolet et en se demandant vaguement si le soldat endommagé ne pourrait pas être rendu apte au combat – avec un membre artificiel, peut-être. Ils avaient combattu si longtemps côte à côte. Mais la tache de peinture disait : non, et le commandant poursuivit son chemin.

Une heure plus tard, il avait rassemblé les restes épuisés de sa phalange dans la zone de repli et diffusé un rapport sur la situation actuelle au super-commandement, où des Hommes écoutaient calmement et préparaient leurs plans pour l'avenir. Mais en ce qui le concernait, le travail ici était terminé.

Une période d'attente commençait maintenant. Tout d'abord, on viendrait les chercher. Plus tard, il recevrait un ordre de mission qui l'enverrait sur un autre champ de bataille, dans quelque monde lointain.

Accroupi au milieu d'eux, il contemplait placidement les survivants, attentif aux bruits métalliques précédant le départ et aux cris des blessés récupérables, ponctués à intervalles de plus en plus rapprochés par un sourd grondement venu de l'ouest. Finalement, une formation de vaisseaux apparut à l'horizon et passa à vitesse réduite au-dessus de la plaine. Dans la nuit grandissante, son transport décrocha et se posa un kilomètre plus loin.

Il conduisit ses hommes sur le terrain dévasté, jusqu'aux rampes d'accès abaissées, s'arrêtant un instant pour veiller à ce que tout le monde soit à bord. Là-haut, s'élevant au-dessus de l'horizon, une succession de points brillants traversaient le ciel, se frayant un passage au milieu des étoiles. Chaque point était un transport de troupes ennemies gravitant sur la même orbite. Tour à tour, à leur passage au zénith, ils s'embrasaient brièvement et ralentissaient, quittant leur orbite pour amorcer la descente vers quelque champ de bataille situé de l'autre côté de la planète. Il grimpa à bord.

Un peu partout dans la plaine, les blessés abandonnés laissèrent leur regard s'éteindre sous des paupières passives tandis que les transports s'élevaient dans le ciel sur des colonnes de flammes.

Les fenêtres de l'étroit bureau ouvraient sur une morne étendue de désert plat et ininterrompu qui mourait à l'horizon au pied d'une chaîne de montagnes embrumée. Plus près, le désert était quadrillé avec la précision géométrique de militaires en manœuvre. Sur la droite étaient visibles les débuts d'une série de casernements en tôle d'aluminium ondulée.

Il faisait très chaud. Le bourdonnement du climatiseur dominait les autres bruits de la base.

Le major général Blackwood, dont la silhouette se détachait dans la lumière des fenêtres, était installé derrière un bureau lisse et nu. Face à lui, assis sur une chaise dans une attitude guindée, un petit homme en civil au crâne dégarni tenait sur ses genoux un porte-documents en plastique. Entre les deux, assise dans un luxueux fauteuil en cuir sur un côté du bureau, une femme se penchait anxieusement vers eux.

« Nous avons été informés de la fin de la guerre par le canal habituel, dit le général. Je ne vois vraiment pas, Mr. Chalmers, l'utilité de votre visite. » Une pointe d'hostilité perçait dans sa voix assurée.

Chalmers toussota et tourna vers la femme un regard gêné : « En réalité, général, je suis ici pour une raison différente. Terra Central m'a donné pour mission de mettre l'Impératrice au courant de certains aspects diplomatiques de la paix que nous avons jugés trop délicats pour les communiquer directement. C'est elle qui a suggéré que nous en discussions avec vous, puisque vous êtes plus près, si je puis dire, du problème. » Il lança un regard significatif en direction de la fenêtre.

Le général Blackwood, refusant d'interpréter son regard, s'inclina légèrement en avant : « Venez-en au fait.

— Voici : comme vous le savez, la paix n'est nullement décisive. Il n'y a eu capitulation d'aucun côté. Nous avons seulement conclu des accords permanents. Au cours de l'année écoulée, la guerre était devenue si meurtrière que seule la ruine totale, aussi bien pour les Kreekal que pour nous, aurait pu en résulter. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais le conflit avait déjà débordé le cadre des planètes coloniales en litige pour s'installer au cœur de chaque empire. » Il fouilla nerveusement dans son porte-documents et en retira une photographie qu'il tenait soigneusement entre ses doigts. « Nous avons subi de terribles pertes. Le mois dernier, les Kreekal ont lancé le gros de leur flotte contre le système terrien. La Terre a été sauvée, mais pour les contenir nous avons été obligés de réduire terriblement notre sphère de défense. Mars a été sacrifié. »

Il fit glisser le document brillant sur le bureau. Le général le ramassa avec désinvolture et posa son regard sur un disque d'un éclat éblouissant, presque blanc, qui contrastait avec les ténèbres constellées environnantes. Il regarda Chalmers :

« Je suppose que ce n'est pas là l'albédo habituel de la planète Mars ?

— Il ne s'agit pas du tout d'un phénomène de réflexion, général. La surface

était encore incandescente lorsque cette photo a été prise, le surlendemain de l'attaque. Ils ont littéralement truffé de bombes le sol de la planète. Naturellement, il n'y a eu aucun survivant. Deux milliards de morts.

— J'espère que nous sommes vengés », dit le général, qui ne tenait pas vraiment à connaître la réponse, et surtout pas en ce moment. Il avait seulement dit ce qu'on attendait de lui.

« Nous avons frappé en plein cœur de leur système. Leur soleil a été détruit.

— Ce qui nous a mis sur un pied d'égalité, sans doute ? Après cela, finir la guerre n'était plus qu'une formalité sans importance... juste pour préserver les apparences, le temps de signer les traités ?

— Je suis navré, général. Je comprends votre amertume, mais quelle importance cela a-t-il maintenant ? »

Le général Blackwood considéra un instant l'Impératrice d'un regard impassible. Il se doutait de ce qui allait venir. Puis, il reporta son attention sur Chalmers :

« Mon armée à elle seule, Mr. Chalmers, a perdu plusieurs millions de soldats au cours de ces dernières semaines. Cela a une grande importance. Venez-en au fait.

— Le fait est, bon sang, que la race humaine se retrouve maintenant avec cinq milliards de soldats sur les bras et pas une seule guerre. Terra Central a ordonné leur destruction. »

Le général hocha la tête, les yeux baissés vers son bureau. « Oui. Je m'attendais à cela. Mais pourquoi vous a-t-on envoyé ?

— Terra Central a estimé qu'une directive de cette nature risquerait de paraître un peu trop arbitraire. Ils se sont dit que si je vous présentais la chose, ce serait peut-être... euh... » Chalmers hésita, embarrassé par ce qu'il avait à dire. « Ils ont pensé que ce serait moins inhumain de cette façon. »

Le général émit un rire strident. Aussitôt, il regretta de s'être montré cruel. Il n'enviait pas la responsabilité de Chalmers. Il s'aperçut que l'Impératrice était en train de lui parler.

« Ne pouvez-vous pas nous expliquer cela, général ? demandait l'impératrice. Mr. Chalmers nous assure que cet expédient est nécessaire ; nous ne comprenons pas très bien pourquoi. Pourquoi ne peut-on pas déconnecter ces hommes et les rendre à la vie civile ? »

Le général ne répondit rien. Au bout d'un moment, ce fut Chalmers qui prit la parole à sa place. Il se l'était répété tant de fois que lui-même ne parvenait plus à y croire vraiment ; mais il récita consciencieusement en soutenant le regard de l'Impératrice :

« Comme vous le savez, les Kreekal possèdent une société en forme de ruche. Leurs guerriers sont dérivés de leur importante communauté ouvrière et sont conditionnés au combat depuis la naissance. Jamais l'Humanité n'avait eu à faire face à une opposition de ce type ; et la nature même du conflit exigeait

que nous nous battions selon des modalités fixées par eux – c'est-à-dire dans des guerres de type planétaire sur les mondes qui faisaient l'objet d'un litige.

« Il y a deux siècles, les empires contrôlés par Terra Central ont commencé à produire une variété de guerriers destinée à la lutte contre les Kreekal. Un grand nombre d'individus était nécessaire, et chaque système se constituait une armée distincte à partir d'enfants mâles soustraits dès la naissance à leurs parents.

« Pour faire face aux exigences en effectifs, c'est finalement la quasi-totalité de l'élément mâle de la race humaine qui a dû être mobilisée au service de l'Homme. Leur conditionnement, qui se fait depuis la naissance, s'opère en deux phases. La première consiste à canaliser l'ensemble des tendances affectives dans une direction unique : la destruction du guerrier kreekal ; la seconde est le développement des aptitudes physiques et techniques nécessaires à l'accomplissement de la première. En bref, ces enfants sont habitués à n'éprouver qu'un seul sentiment : la haine du Kreekal, et à n'avoir qu'un seul talent : sa destruction. Ils sont la réplique exacte du guerrier kreekal. Il ne sont rien de plus que des machines conçues pour l'exécution d'une unique tâche. Avec la fin de la guerre, cette tâche a cessé d'exister. Leur vie est devenue sans objet. » Il se tut, ayant dit ce qu'il avait à dire. Des questions seraient posées, des objections seraient soulevées, mais il avait exposé l'affaire.

« Nous croyons entrevoir la difficulté, dit l'Impératrice. Mais pourquoi ? Pourquoi leur a-t-on fait cela ? »

Chalmers allait répondre, mais le général l'interrompit – plutôt brutalement, pensa-t-il.

« Votre Altesse, l'ennemi a beaucoup en commun avec les sociétés d'insectes de type communautaire : une aristocratie peu nombreuse, et une énorme classe ouvrière, dépourvue de conscience. J'emploie ce terme en connaissance de cause. Mais en réalité, ils ont une idée en tête. Ils sont faits pour travailler – ou, en temps de guerre, pour tuer. La différence est minime, puisque dans les deux cas aucune véritable émotion n'intervient. Pour eux, le maniement d'un fusil n'offre que très peu de différence avec le maniement d'une pelle. Chez un homme mûr, il n'en est pas ainsi. Jamais, dans le passé, l'entraînement à la guerre n'avait consisté, pour un certain humain adulte, à encourager l'instinct et la capacité de tuer – ils sont toujours présents, ne serait-ce qu'à l'état latent. Bien au contraire, le problème était de supprimer l'éventail de passions plus pacifiques auxquelles toute vie normale donne naissance : l'amour, l'ambition, les activités sociales, etc. C'est la suppression de toutes ces tendances qui était le plus difficile. Et pour affronter l'hostilité purement mécanique des Kreekal, il était malaisé de pendre à la base des hommes que leur mode de vie même avait conditionnés contre une lutte avec un adversaire absolument dépourvu de passions. C'était impossible, c'était fichtrement impensable. Il nous fallait un matériel vierge, et en grandes quantités.

— Mais, général, est-ce qu'on ne peut pas les reconditionner ?

— C'est impossible, Votre Altesse. A ce point de vue-là, ils sont tout à fait inutilisables. Naturellement, nous avons étudié la question en détail. Ils sont comme ces survivants que l'on retrouve parfois sur une planète éloignée dont on croyait que la population avait été décimée par une épidémie. Abandonnés dès l'enfance, ils sont entièrement livrés à eux-mêmes, ils errent lamentablement dans la nature, et lorsque enfin ils sont ramenés au bercail ils sont définitivement incapables de se réadapter. On leur apprend parfois quelques mots – quelques gestes très simples – mais ce sont à jamais des créatures subhumaines incapables de s'intégrer à la société.

— Mais, général, ces hommes appartiennent déjà à une société. Ils font partis d'une armée... ils ont des camarades. Et ils parlent !

— Fondamentalement, la carence est la même, expliqua le général d'un air contrit. Le facteur de base qui caractérise toute société ordonnée est l'instinct sexuel et son accomplissement. Mais ces hommes ne connaissent aucune motivation sexuelle au sens ordinaire du terme. Domestiquer cet instinct a été notre plus grand problème. Tout d'abord, nous avons envisagé la castration pure et simple ; mais pratiquée trop tôt, elle risquait de contrarier le développement physique dont nous avons besoin ; à l'âge adulte, c'était hors de question : le trauma aurait détruit le délicat équilibre psychologique dont nous les dotons à la naissance. Quant aux exutoires de nature homosexuelle, ils étaient également à exclure : nous ne tenions pas à voir se développer parmi eux des liens affectifs. Ils sont conditionnés de telle façon que pour eux, un soldat est une partie comme une autre du matériel militaire – comme une série de rouages dans un mécanisme dont eux-mêmes font partie – et c'est ce détail éminemment rationnel et impersonnel qui nous a permis de tenir tête victorieusement à l'ennemi.

« Il ne nous restait plus qu'à leur fournir des femmes à intervalles réguliers. C'est ce que nous faisons. Une seule femme peut servir à un grand nombre de soldats, et cette solution s'est avérée être la plus pratique. Naturellement, mis à part une espèce de tendresse très primaire qu'ils éprouvent à l'égard de leurs partenaires sexuelles, l'émotion n'entre en rien dans leurs relations. Ils n'ont *pas* d'émotions. Ils sont incapables d'entretenir des rapports réciproques de quelque nature que ce soit. Ils ne reconnaissent même pas à leurs femelles le statut d'être humain. D'ailleurs, ils ne se le reconnaissent pas non plus à eux-mêmes. Et nous n'apprenons pas à parler aux femelles, voyez-vous... il n'y a aucune raison de le faire. »

Ils gardèrent le silence un long moment. Lorsqu'elle prit la parole, l'Impératrice ne fit qu'exprimer le sentiment général : « Tout ceci me paraît affreux, général. Je ne crois pas que la plupart d'entre nous aient très bien compris ce qui se passait. »

Chalmers accourut au secours du général : « Précisément, Votre Altesse. C'est la raison pour laquelle Terra Central n'a pas envoyé ses directives par le

canal habituel. Personne ne devra *jamais* savoir ce qui s'est passé. Dieu sait combien nous avons frôlé de près l'extinction totale, dans cette histoire. Et si la race humaine a pu être préservée, c'est grâce à cette horrible chose que nous avons accomplie. Mais maintenant tout cela est du passé – pour le meilleur et pour le pire. La paix est rétablie, et le nouveau slogan est la coopération et la coexistence avec les Kreekal. Nos combattants seraient tout simplement incapables de survivre à un tel bouleversement. Ils sont incapables d'apprendre à subvenir à leurs propres besoins, et maintenant que nous ne sommes plus sur le pied de guerre nous ne pouvons nous permettre de les prendre à notre charge. Jusqu'ici, ils vivaient sur l'habitant dans des planètes dévastées. Qui assurera leur subsistance, à présent ? Nous avons accompli quelque chose de terrible en les créant, nous devons accomplir un acte tout aussi horrible en les détruisant !

« Nous n'avons pas la possibilité de transformer les épées en socs de charrues, cette fois-ci. Ce ne sont pas tant des hommes que des armes. Ils n'ont pas de possibilités d'adaptation. L'adaptation a été soigneusement extirpée de leur personnalité.

« Voyez-vous, Votre Altesse, on peut reconvertir des tanks en tracteurs, mais la vertu de cet acier humain réside dans sa trempe. Toute tentative pour le forger à nouveau serait vouée à l'échec. »

L'Impératrice sourit doucement :

« Vos arguments sont très convaincants, Mr. Chalmers. Mais je crois qu'à trop vouloir rationaliser, on risque parfois de tomber dans un excès de rhétorique. Nous avons affaire à des êtres humains, après tout. Parlons-en en termes humains.

— Je vous demande pardon, Votre Altesse, dit Chalmers. Je voulais seulement dire qu'ils ont été si bien ajustés à leur moule que si on retirait ce moule, ils s'effondreraient complètement. Je ne crois pas qu'ils soient psychologiquement équipés pour faire face à une autre situation que celle dans laquelle ils se trouvent. Ils ne sont en aucun cas capables d'agir par eux-mêmes. Ils ne réagissent qu'aux ordres de leurs supérieurs, qui sont en dernier ressort des hommes.

Bon sang, Chalmers, éclata le général. Cessez d'employer cette discrimination ridicule. Ce sont des hommes comme nous, Chalmers. Leur victoire n'a pas été acquise pour notre usage exclusif... elle appartient à la race humaine. Elle leur appartient. Il n'est pas juste de les en exclure. » Le général se tut brusquement, conscient d'avoir entamé son plaidoyer.

« Je sais que ce n'est pas juste, répliqua Chalmers. Mais c'est nécessaire. Jamais un si petit nombre n'a eu une telle dette envers un si grand ; et cependant, que pouvons-nous faire pour nous en acquitter ? Nous n'avons pas les moyens d'entretenir cinq milliards d'individus improductifs. En supposant qu'ils soient susceptibles d'être reconditionnés, nous n'avons pas les moyens d'effectuer même cela. Ils ne représentent plus une nécessité vitale pour notre survie, et nous avons d'autres tâches à accomplir. Si nous ne procédons pas à

leur destruction, ils mourront de faim ou d'une autre manière encore plus atroce. Vous le savez très bien. »

Le général ne répondit pas.

« Nous avons tellement besoin aujourd'hui d'accroître notre population, hasarda l'Impératrice. Ne pourraient-ils prendre une compagne ? Il y a tellement plus de femmes que d'hommes... nos femmes pourraient partager le poids du fardeau... Ce ne serait que pour une génération. »

Le général secoua négativement la tête : « Nos guerriers ignorent ce qu'est l'instinct de reproduction. Il n'existe pas de pouponnière sur cette planète, et ils n'ont jamais vu d'enfant. Ils ne pourraient servir que de reproducteurs, et pour cela il reste suffisamment d'hommes normaux.

— Mais qu'advient-il des soldats trop vieux pour combattre ? demanda-t-elle. Vous ne les liquidez sûrement pas ?

— Non. Votre Altesse. C'est un problème auquel nous n'avons jamais eu à faire face. Voyez-vous, personne ne devient très vieux au service de l'Homme. »

Elle lança un regard désesparé au général : « Mais vous ne dites rien en leur faveur ! Vous signez leur arrêt de mort, accusa-t-elle désespérément.

— Je sais », répondit le général, et il y avait dans sa voix une dureté qui lui fit détourner son regard, honteuse.

Au bout d'un moment, le général regarda Chalmers mais c'est à elle qu'il parlait : « J'ai donné des instructions pour qu'on fasse venir l'un de ces soldats. Peut-être désirez-vous lui parler. Il se trouve dans l'antichambre. Avec votre permission, j'attendrai ici. »

Le commandant d'infanterie de troisième classe RB-1079AX avait reçu l'ordre, tôt dans la matinée, de quitter le terrain d'exercice où il se trouvait et de se présenter à midi à l'état-major du général. Il avait passé la matinée dans une oisiveté inaccoutumée, assis au bord de son lit, à écouter les différents bruits qui filtraient par la porte entrouverte. Une demi-heure avant l'heure assignée, il s'était douché, avait enfilé un treillis propre et se trouvait maintenant dans la salle d'état-major désertée du général. Il attendait.

La porte intérieure s'ouvrit et deux Hommes qu'il ne connaissait pas apparurent et s'arrêtèrent devant lui. Il salua et se mit au garde-à-vous. Aucun des deux inconnus ne portait l'uniforme, et il se rendit compte que l'un d'eux n'était pas du tout un Homme, mais ressemblait plutôt à une espèce de femelle. Il n'avait jamais vu jusqu'à présent de femelle en compagnie d'un Homme, mais à considérer la coupe très spéciale de son ample tunique, il était clair que son corps devait plutôt ressembler à celui d'une femelle qu'à celui d'un Homme ou d'un guerrier. La tunique en elle-même était déjà surprenante, car il avait rarement eu l'occasion de voir une femelle qui portait des vêtements. De plus, ses jambes découvertes étaient dépourvues de toison et elle portait sur la tête une abondante excroissance chevelue, ce qui ne correspondait pas à la description d'une femelle. Il supposa qu'elle appartenait

peut-être à une espèce particulière aux Hommes : une sorte de Femelle-Homme, sans doute. Il attendit d'avoir d'autres éléments pour confirmer sa théorie.

Soudain, contre toute attente, la femelle se tourna vers lui... et parla :
« Quel Homme magnifique ! »

Il se retourna, mais il n'y avait pas d'Homme derrière lui. Intrigué, il regarda la femelle et s'aperçut qu'elle était malade. Il prit un téléphone sur l'un des bureaux, énonça le numéro de l'hôpital et ordonna de dépêcher un soignant de l'état-major du général. Lorsqu'il leva à nouveau les yeux, le général était à côté de lui.

« Mon général, la femelle avait de l'eau dans les yeux. J'ai fait venir un soignant, mon général. »

Le général lui retira l'appareil des mains, annula l'ordre et raccrocha :
« Tout va très bien, commandant. La femelle se porte mieux. » Il accompagna le commandant à l'autre extrémité de la pièce et, lui mettant une main sur l'épaule, lui murmura quelque chose à voix basse sans quitter les autres du regard : « Écoutez, commandant, cette femelle et l'Homme qui l'accompagne vont sans doute vouloir vous poser deux ou trois questions. Elles ne seront peut-être pas tout à fait pertinentes, mais efforcez-vous de répondre de votre mieux, et ne vous inquiétez pas du reste. D'accord ?

— Entendu, mon général. »

Prudemment, il fit à nouveau face aux deux inconnus. Le général leur parla. Au bout d'un moment, la femelle s'approcha de lui.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Commandant d'infanterie de troisième classe RB-1079AX, soldat au service de l'Homme... monsieur.

— Mais *qu'est-ce que vous êtes ?* » Il répéta le renseignement.

« Oui, je vois, dit-elle. Vous êtes un soldat. Mais serez-vous toujours un soldat ? » Sa voix était pondérée.

« Jusqu'à la mort.

— Mais qu'arriverait-il s'il n'y avait plus de guerres ? S'il n'y avait plus d'ennemi à combattre ? »

Il ne répondit rien.

« Ne savez-vous pas que vous êtes un homme ? »

Il ne répondit rien.

Le général s'interposa et lui adressa un clin d'œil complice : « Ce sera tout, commandant. Vous pouvez nous laisser, maintenant. Cet après-midi, vous reprendrez la routine habituelle. »

Il salua et quitta la pièce.

« Il n'a pas de grand uniforme ? demanda l'Impératrice, soucieuse de combler le hiatus de silence qui avait succédé au départ du soldat.

— Il n'y a pas de grand uniforme, répondit le général d'une voix sans expression. L'uniforme de parade symbolise la jonction entre les sphères

militaire et sociale. Il n'y a pas de sphère sociale, ici.

— Je suis désolée. Je croyais qu'il n'était peut-être pas assez intelligent pour... c'est-à-dire... je croyais qu'il ne savait pas que... » Elle se tut, ne sachant pas exactement ce qu'elle avait voulu exprimer. Puis elle ajouta simplement : « Il avait l'air tellement stupide. »

Le général ne sourit point :

« Sur le plan de l'intelligence, voyez-vous, pas une personne sur dix mille ne pourrait soutenir la comparaison avec lui. Naturellement, il est beaucoup plus habile que n'importe lequel d'entre nous. J'étais sûr qu'il s'acquitterait très bien de sa mission. »

Le général fit signe à Chalmers et s'adressa à l'Impératrice :

« Si vous voulez bien nous attendre ici un instant, Votre Altesse, j'aurais quelques mots à dire à Mr. Chalmers. »

Ils passèrent tous les deux dans le bureau du général.

« Je suppose qu'elle représente tout à fait la réaction type devant le soldat, fit remarquer Chalmers quand la porte se fut refermée sur eux. Une créature magnifique et pathétique dont le mode de vie est contraire à son sens de la bienséance et dont l'intelligence est orientée d'une façon qu'elle est incapable de comprendre. »

Le général n'avait pas écouté. « Je ne les laisserai pas mourir », murmura-t-il. C'était son devoir de dire cela.

— Les gaz neurotoxiques sont sans douleur et instantanés, dit Chalmers, ignorant le général et ignorant quelque chose qui, au fond de lui-même, faisait écho aux paroles du général. Plusieurs bases ont déjà été traitées. Les vaisseaux exterminateurs sont sur une orbite d'attente à quelques milliers de kilomètres. Je les ferai descendre demain matin. Ce sera fini en quelques minutes.

— Mais *je ne peux pas* les laisser mourir.

— Si, vous le pouvez, dit Chalmers avec emphase. Nous le pouvons tous. C'est notre devoir. »

Traduit par GUY ABADIA.

Your Soldier unto Death.

Tous droits réservés.

© Éditions Opta, pour la traduction

Joseph Wesley : LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE DEMEURE

Les deux nouvelles qu'on vient de lire nous le disent chacune à leur manière : les hommes sont presque tous prisonniers de leur agressivité et il n'est que trop facile d'obtenir leur adhésion à la guerre, qu'ils soient ou non concernés par la cause à défendre. Mais l'armée n'est pas satisfaite pour autant. Il lui faut aussi l'efficacité. Donc le conditionnement des combattants, à n'importe quel prix. Même s'il faut jouer sur ses pulsions les plus archaïques.

APRÈS avoir fait résonner le carillon d'urgence, le vocodeur de ma robosecrétaire m'annonça d'une voix claire et pressante : « Le sénateur Grimes se dirige vers votre bureau, monsieur. Je lui ai déclaré fermement, selon vos instructions, que vous ne receviez pas de visiteurs, mais il a poursuivi son chemin sans faire aucun cas de mes paroles. Je ne peux pas l'en empêcher – il a une carte d'identité bleue.

— C'est très bien », dis-je, tout en me levant. Je m'étais attendu à recevoir la visite du sénateur.

La porte de mon bureau s'ouvrit brusquement et le sénateur Grimes entra. Il était furieux et ne s'en cachait pas.

En tant que sénateur, il était une caricature délibérée de l'Amérique d'avant la Guerre Civile, un véritable Claghorn de la législature. Ses cheveux blancs soigneusement brossés en arrière étaient une curiosité historique, de même que la coupe démodée de son costume. On le savait extrêmement intelligent, infatigablement éligible, et on le tenait pour l'un des trois ou quatre hommes les plus puissants de l'univers connu.

« Que signifie cette façon de faire irruption dans mon bureau ? lui demandai-je avant qu'il pût prendre l'initiative de la conversation.

— Vous êtes donc l'administrateur Burkens », dit-il, comme si je n'avais

pas prononcé une parole.

Je hochai lentement la tête, une seule fois. « Je suis l'amiral Burkens.

— Ah ! oui, amiral Burkens, se reprit-il, administrateur de l'hôpital militaire du Centaure. » Il me tendit la main. « J'étais très désireux de faire votre connaissance, monsieur. »

Je feignis d'ignorer sa main, ainsi que son changement de tactique apparent, et je m'assis derrière mon bureau. « Alors pourquoi, sénateur, arriver de cette façon sans vous faire annoncer ? Vous devez comprendre l'importance de ce centre de rééducation, et le fait qu'il ne s'agit pas d'un hôpital – ni militaire ni civil. »

Le sénateur choisit le plus confortable des deux fauteuils et s'y installa.

« J'ai aidé à la fondation de cet établissement, dit-il, même si je n'en sais pas autant que je le devrais – et que je le saurai – sur ce qu'on fait ici. Je me suis arrangé pour que vous puissiez écarter les gens qui cherchent à vous contacter en les obligeant à suivre des voies hiérarchiques, à demander des rendez-vous et des entrevues – même les législateurs ordinaires. Je connais votre réputation, amiral. Je sais que vous tirez le meilleur parti possible des privilèges légaux que je vous ai octroyés pour ne pas prêter attention à de telles requêtes. Et je n'ai pas le temps présentement d'organiser un comité d'enquête législatif. Alors j'ai forcé votre porte grâce à ma Carte Bleue. Aucun robot ne peut agir contre une carte d'accès toutes-zones, même si c'est vous qui l'avez programmé.

— Je vous attendais, dis-je. Depuis le moment où votre fils a été admis ici pour y être soigné. »

Le masque public du législateur s'effaça instantanément de son visage. Il ne fut plus qu'un père angoissé qui avait renoncé aux joutes verbales, du moins pour le moment.

« Oui, dit-il. Mon fils Jim. Dites-moi – comment est-il ? Va-t-il bien ?

— Il va bien, dis-je. Son état s'améliore de façon satisfaisante. Il sera sorti d'ici et prêt à reprendre le combat dans moins de trois mois. C'est un garçon bien.

— Jim a toujours été un garçon bien, dit le sénateur d'une voix faible. Même quand il est parti pour aller se battre dans cette guerre sans fin. Et il en a toujours compris l'importance, contrairement à la plupart des amis de son âge. Il n'a jamais estimé, comme tant d'autres, que la capture de nos colonies sur des planètes situées à des centaines d'années-lumière de la Terre lui importait peu. Et il était d'accord avec moi sur le fait que nous devions entreprendre de reconquérir les planètes capturées. Mais se porter volontaire pour aller combattre les Kwartah ! Évidemment, je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher.

— Peut-être êtes-vous victime de votre propre rhétorique ? » dis-je, estimant que le moment de contact réel était sans doute passé.

Je m'étais trompé. Il me regarda d'un air angoissé, le visage à nouveau dépourvu de masque. « Victime de mes propres convictions, dit-il, mais ce

sont quand même mes convictions. »

— Diriger un centre de rééducation – remettre de jeunes épaves humaines en état de combattre est peut-être une tâche utile, mais ce n'est pas une tâche qui procure la paix de l'esprit. Je crains d'avoir laissé un instant glisser mon propre masque, et d'avoir montré un peu de la compassion que j'éprouvais malgré moi pour le vieil homme. « Votre fils s'en tire bien, dis-je. Il est en voie de guérison totale. N'oubliez pas qu'il savait parfaitement à quoi il s'engageait. Il devait savoir qu'il aboutirait ici. Et en ce moment même, s'il était capable de prendre une décision, il n'en déciderait pas autrement.

— Puis-je le voir ? »

Je hochai la tête, me levai, et le conduisis vers un escalier en spirale qui s'enfonçait dans le sol à l'angle opposé de mon bureau. « Ceux qui ont dit que la guerre était un enfer devaient faire allusion au gaspillage des vies humaines. Ici, nous nous efforçons de réduire ce gaspillage au minimum. On a qualifié cet établissement de centre de sauvetage. N'oubliez pas, monsieur, que sur les centaines de planètes qui appartiennent à l'humanité, nous n'avons pas trop de jeunes hommes capables de combattre en première ligne. Et parmi ceux-là, votre fils Jim s'est révélé l'un des meilleurs.

— Alors pourquoi devrait-il retourner au combat ? » Le sénateur parlait comme n'importe quel père.

Je m'arrêtai et me retournai vers lui. « Vous ne comprenez pas encore, lui dis-je. Votre fils, comme tous ceux qui sont ici, a fait beaucoup plus que sa part. Personne ne l'obligera à retourner au combat. Il voudra y retourner. Il suppliera d'y retourner dès qu'il pourra se souvenir – longtemps avant d'être prêt. » Je choisis soigneusement mes mots : « Et je vous assure que nous ne le laisserons pas reprendre le combat avant d'être absolument certains qu'il sera en condition de le faire. »

Le sénateur Grimes secoua la tête. « Alors vous avez raison, dit-il, je ne comprends pas. »

Nous parcourions maintenant l'un des tunnels labyrinthiques qui sillonnent les jardins de rééducation pour accéder aux multiples postes d'observation. Mon robosec m'avait indiqué sur l'écran de mon bureau la situation exacte du fils du sénateur, et j'entraînai ce dernier vers le poste qui nous permettrait d'observer au mieux le jeune homme à travers l'un des écrans de surveillance.

« Dites, sénateur, demandai-je tandis que nous marchions côte à côte, pour rompre le silence gêné plus que pour engager la conversation, vous devez vous souvenir comme moi du temps où des gens intelligents prétendaient sérieusement que la guerre spatiale était impossible ? »

Le sénateur hocha la tête d'un air peu intéressé. « Je suppose qu'ils faisaient allusion à la guerre dans l'espace intersidéral, entre des vaisseaux spatiaux. En cela, en tout cas, ils avaient raison. On ne peut pas intercepter un vaisseau déphasé qui se déplace plus vite que la lumière. C'est du moins ce qu'on m'a dit.

— Oui, mais il ne s'agissait pas seulement de cet aspect. Ils présumaient

que la population de n'importe quelle planète bien établie pourrait repousser facilement toute tentative d'invasion. Ils arguaient du fait que les envahisseurs seraient obligés de lancer des attaques de grande envergure sans reconnaissance préalable et sans disposer sur place d'aucune source de renseignements avant l'arrivée de leurs forces, ajoutant que ces forces n'atteindraient leur but qu'après des vols de plusieurs mois en temps subjectif, sans pouvoir compter sur le moindre renfort en cas de problème. Ces gens, je suppose, avaient oublié que tout au long de l'histoire il n'a jamais été possible d'empêcher un envahisseur décidé de prendre pied sur son objectif – de César à Eisenhower, et du conquérant normand au conquistador espagnol. Une fois sur place, la volonté et la qualité des combattants a généralement plus de poids que la quantité des renforts.

- Eh bien, les Kwartah en ont certes fait la démonstration, dit le sénateur. Ils ont conquis vingt-sept de nos planètes avant que nous ayons compris ce qui se passait. »

Je hochai la tête. « Et presque deux cents avant que nous ayons pu les arrêter une seule fois. Et comme vous le savez, la reconquête est longue et difficile. »

Je guidai le sénateur par un couloir transversal vers un escalier en colimaçon. « N'oubliez pas, sénateur, dis-je, que votre fils n'est pas entre nos mains depuis très longtemps. Il est en progrès, mais n'en espérez pas trop. » Je gravis le premier les marches de l'escalier. « Quand nous serons au poste d'observation, votre fils ne pourra ni nous voir ni nous entendre. Nous nous sommes aperçus qu'il valait mieux ne se manifester en aucune façon pendant les premiers jours de rééducation. »

Nous nous arrêtâmes devant l'écran d'observation unidirectionnel, qui ressemblait à une vaste fenêtre panoramique. Celle-ci donnait sur une pelouse verte onduleuse entourée d'arbres – une clairière au milieu d'une forêt, plus exactement, car les arbres, bien que clairsemés, semblaient occulter complètement la vue au-delà d'une certaine distance. Un ruisseau serpentait paresseusement dans l'herbe, mais on ne voyait personne.

Le sénateur me regarda d'un air inquiet.

« Ceci est un secteur isolé, dis-je, et il y est seul. Mais nous regardons dans la mauvaise direction. » Je manœuvrai une commande.

Le panorama pivota, jusqu'à ce qu'un arbre au tronc épais apparût au premier plan. Debout près de l'arbre, le front appuyé contre le tronc, se tenait un homme. D'un point de vue anatomique, du moins, c'était un homme, dont la taille aurait dépassé un mètre quatre-vingt-dix s'il s'était tenu droit. (Un mètre quatre-vingt-onze exactement – j'avais étudié son dossier, et j'avais même vérifié sa taille.) Il était musclé et un bronzage artificiel colorait uniformément sa peau, ce qu'on pouvait constater aisément car il était entièrement nu.

Son apparence masculine, cependant, était quelque peu gâtée par le fait qu'il tenait son pouce gauche fermement enfoncé dans sa bouche. Sa main

droite enserrait son poing gauche, l'index posé sur l'arête du nez, et il pleurait comme si son cœur était prêt à se briser. Son nez était aussi rouge et dégoulinant que l'étaient ses yeux aux paupières serrées.

« Vous le découvrez au plus mauvais moment, dis-je d'une voix tranquille. Il ne peut pas encore se rappeler son passé, mais il a atteint le stade où il prend conscience d'une perte déchirante. Son rétablissement sera très rapide, maintenant.

— Mais c'est monstrueux, dit le sénateur Grimes, bafouillant d'indignation. Vous pourriez au moins le traiter comme un être humain, non comme un animal. Les services qu'il a rendus dans le passé ne l'autorisent-ils pas à porter des vêtements ? A conserver un minimum de dignité humaine ? Et pourquoi n'a-t-il pas de garde-malade – quelqu'un pour s'occuper de lui et le reconforter ?

Il y a actuellement plus de cinquante-sept mille patients en rééducation dans cet établissement, dis-je d'une voix égale. Chacun d'eux, quand il arrive, semble à peu près sans exception dépourvu de facultés intellectuelles et d'habitudes de propreté. Nous sommes loin d'avoir assez de personnel pour changer les couches et moucher les nez de cinquante-sept mille hommes et femmes.

— Mais il y a certainement des robots, protesta le sénateur. Je sais pertinemment que le Congrès ne vous a jamais refusé les crédits que vous aviez demandés.

— Avez-vous la moindre idée de la complexité d'un robot changeur de couches ? Nous employons des machines pour laver nos patients et les poudrer – et ces machines parviennent généralement à appliquer la poudre du bon côté. Mais jamais nous ne tenterions de les programmer pour les faire procéder à l'habillage d'êtres humains – le risque de blessure serait trop grand.

« Et puis, à la réflexion, vous conviendrez peut-être avec moi qu'il y a au moins autant de dignité pour un homme adulte à être nu qu'à porter des couches ou une culotte de propreté.

« Quant au réconfort, il est préférable à ce stade de laisser nos patients livrés à eux-mêmes. De toute façon, il ne serait pas question de laisser une infirmière en compagnie de Jim. Au début du processus de guérison, toute excitation est à proscrire, et il est surprenant de constater combien nos jeunes patients masculins sont prompts à se rappeler qu'ils sont des hommes. Toute action ou tentative d'action sur ce souvenir peut retarder considérablement la guérison totale – qui n'est prévue que beaucoup plus tard dans le programme thérapeutique. Comme je vous l'ai déjà dit, les progrès de votre fils sont tout à fait satisfaisants. » Je lui pris le bras. « Allons, venez à mon bureau prendre un verre, sénateur. Vous en avez besoin. »

Le sénateur secoua lentement la tête, comme un lion déconcerté. « Voulez-vous dire que vous avez cinquante-sept mille patients, ici, qui sont tous dans le même état mental que... que mon fils ?

— Oui, monsieur. J'ai cinquante-sept mille patients, tous arrivés ici dans

un état de totale hébétude. » J'étais étonné qu'il prît la nouvelle tant à cœur.

« Dites-moi, sénateur, demandai-je, est-il possible qu'en dépit de la position que vous occupez dans la hiérarchie du pouvoir, vous ne sachiez pas véritablement ce qui se passe ici – alors même que votre fils s'est porté volontaire ? Ne savez-vous pas pourquoi ces hommes arrivent ici dans cet état ? Votre fils savait ce qui lui arriverait – du moins en ce qui concerne son état actuel – et il s'est néanmoins porté volontaire. »

Le sénateur, qui me suivait par les couloirs en direction de mon bureau, – parut soudain très las. « Eh bien, voyez-vous, dit-il, je tenais tellement à favoriser toute action entreprise contre les Kwartah – et à aider ceux qui savent comment agir contre les Kwartah – que je n'ai pas approfondi moi-même les efforts déployés pour y parvenir. Je sais que nos ennemis ont remporté leurs premières victoires grâce au fait qu'ils viennent d'une planète dont la gravité est colossale, et qu'ils sont capables de supporter d'énormes accélérations – plus de dix fois ce que peut supporter un humain avant de perdre conscience, je crois. Au début, j'ai donc apporté une grande attention aux détails, et j'ai insisté pour qu'on construise une série de véhicules sans pilotes – des vaisseaux spatiaux téléguidés capables de supporter des accélérations très élevées et de manœuvrer plus habilement que les Kwartah. Mais ça n'a pas marché, je m'étais trompé.

« Maintenant, je me garde de dire aux experts ce qu'ils doivent faire, et je n'ai pas le temps d'essayer de comprendre ce qu'ils font. Je me contente de les aider à le faire, même quand il s'agit de sacrifier à nouveau les hommes au lieu des machines comme les jeunes garçons qui sont ici, par exemple. Me reprocherez-vous de ne pas vouloir trop approfondir les détails ? »

Il resta un moment silencieux, et je fis mine de ne pas m'apercevoir qu'il luttait pour maîtriser ses émotions. « Je suis certain que les garçons sont bien sanglés dans leurs appareils, qu'on leur donne les drogues nécessaires et qu'on fait tout ce qu'on peut pour eux, reprit-il. Je comprends également que cette protection n'est pas aussi parfaite que nous le voudrions, et que la plupart de ceux qui survivent aboutissent ici en rééducation. Mais je m'étais imaginé que les dommages étaient purement physiques. Je ne comprends pas ce que sont ces dommages psychiques dont vous m'avez parlé. »

J'escortai le sénateur jusqu'à mon bureau, puis me tournai vers lui. « Nous vous devons beaucoup pour l'aide inconditionnelle que vous nous avez apportée pendant que nous apprenions à gagner. Mais il est temps que vous appreniez un peu *comment* nous parvenons à gagner, et quel est le prix que nous payons. Permettez-moi de vous montrer un enregistrement auquel j'ai participé en tant qu'acteur il y a un certain temps. C'est une bande qu'on montre à toutes les recrues au cours de leur entraînement avant leur admission définitive, mais seulement lorsqu'ils ont satisfait à des tests physiques et psychiques approfondis. Votre fils l'a vue avant de s'engager. »

J'effleurai un interrupteur placé sur mon bureau ; l'éclairage de la pièce se mit en veilleuse, tandis qu'un tableau fixé au mur s'estompait graduellement

pour révéler une cage de projection Tri-D. Je sélectionnai la bande voulue, et après le passage habituel des consignes de sécurité et des avis de classification confidentielle, une image de moi se matérialisa dans la cage. Je paraissais plus jeune, dans le film – beaucoup plus jeune. Il ne remontait pourtant qu'à quatre ans.

« J'ai été le premier cobaye du programme », dis-je, commentant moi-même la projection, dont j'avais coupé le son. On voyait à ce moment deux médecins en train de m'introduire un tube dans le nez.

« Toute cette affaire remonte au XX^e siècle, quand un idiot futé s'est dit que les mammifères devaient pouvoir respirer sous l'eau aussi bien que dans l'air, à condition que la pression y soit assez élevée pour accroître le pourcentage d'oxygène dissous dans des proportions suffisant à assurer la vie. Il s'est avéré qu'il avait presque raison. Les premiers sujets sont morts, mais pas à cause du manque d'oxygène. Ils ne parvenaient pas à éliminer suffisamment de gaz carbonique. Il se trouve que l'eau, avec la même concentration de sel que le sang, ne dissout que la moitié du gaz carbonique expiré. Ceux qui respiraient dans l'eau finissaient donc par s'empoisonner s'ils poursuivaient leur expérience trop longtemps.

« Mais comme vous l'avez fait remarquer, nous n'étions pas parvenus à construire un servo-pilote – un système de servo-guidage informatique – capable de rivaliser avec les Kwartah, car ceux-ci parvenaient à surpasser n'importe quelle machine. Nous ne pouvions pas non plus utiliser de waldos(16) pour le pilotage humain à distance, car les Kwartah brouillaient la liaison radio. Ils nous obligeaient à un filtrage qui ralentissait nos temps de réaction à un point tel que leur capacité de manœuvre était encore supérieure à la nôtre, et qu'ils continuaient à nous battre.

« Les scientifiques en ont donc conclu qu'il fallait utiliser l'ordinateur le plus compact et le plus perfectionné qu'on ait jamais conçu – un ordinateur capable d'une programmation non-linéaire efficace et d'un fonctionnement adéquat à partir d'informations insuffisantes ou inexactes. Il fallait l'utiliser sans l'aide d'aucune télécommande, l'installer à l'intérieur même de l'appareil de combat. Cet ordinateur, évidemment, c'était le cerveau humain, qu'on trouve normalement préemballé et connecté à un appareillage annexe extrêmement délicat, tarabiscoté et très fragile : le corps humain. »

Tout en parlant, je regardais les deux médecins de la cage Tri-D achever la tâche qui consistait à m'enfoncer un tube dans le nez, puis relier une autre série de tubes à tous les orifices les plus intimes de mon appareillage annexe. On les vit aussi me couvrir les yeux et les oreilles d'un casque qui me rendait aveugle, et duquel pendaient des câbles de connexion.

« Heureusement, Dieu soit loué, les experts ne sont pas parvenus à déconnecter l'ordinateur de son appareillage annexe tout en lui conservant ses facultés opérationnelles. Ils ont donc laissé le cerveau dans le corps. Mais comme vous le voyez, dis-je, la préparation d'une séance de pilotage, de nos jours, est beaucoup plus qu'une petite corvée insignifiante. »

Je montrai d'un geste la cage Tri-D. « En même temps qu'on me descendait dans le bac d'eau salée que vous voyez là, on m'emplissait les poumons d'un liquide de même teneur en sel – un liquide inodore de faible viscosité. Du moins les autorités le prétendent-elles inodore ; la plupart des pilotes vous diront que sa saveur rappelle l'intérieur d'une espadrille usagée. Ce liquide, en tout cas, résout le problème de l'empoisonnement par le gaz carbonique, car il a une capacité de dissolution plus de deux fois supérieure à celle de l'eau. Toute cette lamentable histoire remonte aux expériences de Gualtierotti-Spirelli, réalisées à la même époque que celles qui consistaient à respirer sous l'eau. On enfermait des rats femelles gravides dans des sphères métalliques emplies de liquide – un peu comme cette sphère dans laquelle vous me voyez entrer là – puis on laissait tomber les sphères d'une hauteur telle que les rats étaient tués sur le coup. On libérait ensuite le fœtus par césarienne – et on s'est aperçu que ces petits fœtus de rats survivaient à des décélérations de dix mille g !

« Les bébés rats baignant dans le fluide amniotique dont leurs poumons étaient eux-mêmes remplis, le choc se transmettait uniformément à travers le liquide sans provoquer aucun dommage. Voilà pourquoi les pilotes sont obligés de se soumettre à cette pratique pitoyable et humiliante qui consiste à se faire introduire, nus et garnis d'ombilics de toutes sortes, dans une matrice artificielle. C'est ce que vous voyez là. C'est aussi pourquoi tous ceux qui sont ou qui ont été pilotes se font appeler les R.F. : les Rats Femelles. Nous savons exactement ce qu'ont dû ressentir les cobayes originaux. Et tout comme ces premiers R.F., nous le faisons pour le bien de l'humanité. Elles ne s'en sont pas non plus très bien tirées.

— Voulez-vous dire que mon fils a subi ce genre de chose ? demanda le sénateur en pointant un doigt vers mon image nue.

— A chaque fois qu'il s'est équipé pour le vol, répondis-je. Il a passé plusieurs centaines d'heures en sphère humide avant sa première mission de combat sur l'une de nos planètes occupées par les Kwartah – dans le cadre de notre plan de reconquête. Et pendant chacune de ces heures, il a été malheureux. Je le sais, je suis passé par là.

— Voulez-vous dire que la douleur et la détresse endurées suffisent à briser mentalement tous ces jeunes gens ? Je connais trop bien mon fils, et je sais que le genre de douleur, d'inconfort et d'humiliation que vous m'avez montré là ne suffirait jamais à le briser, ni lui ni les autres jeunes de son âge. Je ne vous crois pas. »

Tout en parlant, il avait gardé les yeux fixés sur la cage Tri-D, comme fasciné. On avait vissé un bouchon sur l'orifice par lequel j'avais été introduit dans la sphère métallique emplies de liquide, puis la sphère avait été hissée à environ deux cents mètres au-dessus du sol, avant d'être lâchée en chute libre sur une surface bétonnée qui s'était sérieusement fissurée sous l'impact.

Le couvercle de la sphère venait d'être scié, et le sénateur me regardait me hisser hors du vagin métallique, traînant derrière moi une multitude de

cordons ombilicaux, mais apparemment indemne après ma chute.

« Vous concluez un peu hâtivement, dis-je. Le traumatisme psychique ne se produit pas comme vous le supposez. Ces conditions sont sévères, mais elles ne suffisent pas à briser les esprits.

— Alors si ce n'est pas cela, montrez-moi ce que c'est. »

Je fixai le sénateur Grimes sans qu'il baissât les yeux. Il avait paru quelque peu abattu, mais je le vis récupérer sa charge statique et retrouver son habituelle personnalité crépitante d'énergie.

« Je pourrais vous montrer la dernière bande enregistrée en combat par votre fils, dis-je enfin. Le film qu'on passe habituellement aux recrues avant leur engagement définitif – après celui que vous venez de voir – est l'enregistrement de mon premier combat. Mais si vous le préférez, je peux vous passer celui de votre fils.

— S'agit-il du combat qui l'a amené ici, dans cet endroit ? » En me posant cette question, le sénateur Grimes me fixait toujours dans les yeux. Je hochai lentement la tête.

« Passez-moi la bande », ordonna-t-il.

Sans rien dire, je manœuvrai un interrupteur ; mon image, qu'on était en train de déconnecter laborieusement de tous ses appendices, s'évanouit aussitôt dans une obscurité tourbillonnante. Puis j'abaissai un autre levier, et les points tourbillonnants se regroupèrent pour former un gros plan du jeune homme que nous avions vu un peu plus tôt en train de sucer son pouce. Loin d'être vide et inexpressif, le visage du fils du sénateur Grimes apparaissait dans la cage Tri-D souriant et plein de vie.

Un casque, beaucoup plus petit et plus élégant que celui dont j'avais été accoutré, fut placé sur sa tête, qui disparut bientôt sous la surface miroitante du liquide. Puis un panneau étanche se mit en place d'un rapide mouvement giratoire, et la caméra recula. Le caisson qui contenait le jeune Jim Grimes ressemblait au jaune d'un œuf puissamment blindé.

L'œuf fut hissé dans la carlingue d'un chasseur aérodynamique – un appareil également à l'aise dans l'atmosphère et dans l'espace cosmique. On voyait à l'arrière-plan une interminable rangée d'œufs similaires enfournés dans de petits appareils identiques. La scène se déroulait dans l'entrepont d'un énorme vaisseau porteur, et l'activité environnante indiquait que ce dernier approchait d'une planète, prêt à lancer une attaque bien qu'il fût encore en vol subspatial.

Puis le plan changea ; nous voyions maintenant par l'intermédiaire des senseurs de Jim Grimes – comme si nous regardions par ses propres yeux. Nous étions dans la rangée des vaisseaux de combat, avec au premier plan les répéteurs des instruments du vaisseau porteur. Ceux-ci indiquaient que nous étions déjà descendus au-dessous de la vitesse de la lumière, et que nous émergerions du subespace dans dix secondes ; l'entrée dans l'atmosphère de la planète se ferait dans quinze secondes ; le catapultage du premier appareil de combat aurait lieu dans quatre-vingt-sept secondes ; nous étions le vingt-

troisième dans notre ligne, et nous serions sortis dans un peu plus de deux minutes.

Le sénateur Grimes se pencha en avant en se mordant la lèvre inférieure. Le temps avançait aussi lentement pour lui, qui observait, que pour son fils qui vivait la réalité. L'émersion se produisit à l'instant prévu, et l'ambiance légèrement verdâtre causée par les perturbations subspatiales disparut aussitôt tandis que le son perçant produit par la pénétration dans l'atmosphère allait en s'amplifiant. Assis à mon bureau, je ressentis presque l'assaut des forces gravifiques provoqué par le freinage de l'air, tout comme j'avais presque ressenti l'absence de gravité au moment de l'émersion – tout cela en dépit du fait que cette sensation ne pouvait avoir aucune réalité objective dans la pièce où nous assistions à la projection tridimensionnelle.

Puis le petit vaisseau de guerre monoplace de Jim Grimes se mit à glisser doucement et régulièrement vers la fronde bâbord – l'une des deux catapultes affairées à l'éjection des vaisseaux dans l'atmosphère.

Brusquement, avec une telle soudaineté que le sénateur Grimes leva involontairement les bras pour se protéger les yeux, nous fûmes dans l'air. Je regardai autour de moi – ou plutôt le jeune Grimes regarda autour de lui, exactement comme je l'aurais fait à sa place, pour vérifier la position de son vaisseau par rapport à ceux de ses compagnons. Un bref coup d'œil jeté à l'écran radar nous révéla un déploiement de vaisseaux ennemis qui s'élevaient à grande vitesse depuis la surface de la planète. Comme toujours, les Kwartah réagissaient à l'attaque avec une rapidité terrifiante.

Un voyant d'alerte se mit à clignoter, et un anneau lumineux entoura l'un des spots du radar pour indiquer ma cible – la cible du jeune Grimes. Notre vaisseau s'engagea aussitôt dans une courbe savamment calculée afin de se placer sous l'angle d'avance adéquat. Aucune action du pilote n'était requise à ce stade ; sa tâche consisterait en corrections minimales vers la fin de l'action individuelle : retarder le feu un vingtième de seconde, par exemple, ou accroître le taux de courbure du virage d'un quart de g. Ces petites modifications du plan d'attaque programmé par la machine étaient le fruit de l'entraînement, d'un jugement précis, et de l'intuition – des éléments qu'on ne pouvait même pas ; envisager de faire calculer par des ordinateurs, mais qui décidaient souvent dans un engagement de la victoire ou de la défaite.

Alors que j'observais le déroulement de l'interception, je sentis mon index s'agiter comme pour essayer d'apporter une légère modification de trajectoire. Simultanément, l'aiguille du cadran de dérogation quitta sa butée, indiquant que le jeune Grimes procédait à la manœuvre que m'avaient commandée mes réflexes.

Le pilote laissa le déclenchement du tir à la décision de l'ordinateur, exactement comme je l'aurais fait dans cet engagement. L'écran optique à grossissement maximal s'obscurcit soudain sous la surcharge lumineuse, puis s'éclaircit à nouveau pour montrer la boule de feu à laquelle avait fait place le chasseur kwartah.

Au moment même où le vaisseau du jeune homme faisait feu, les cadrans enregistrèrent une brusque poussée des propulseurs, qui le lançaient avec une soudaine accélération de cent cinquante g dans une manœuvre d'évitement accompagnée du largage simultané de trois anti-missiles défensifs à courte portée. Ceux-ci avaient dû être efficaces, car l'appareil survécut. Mais une seconde cible était déjà marquée d'un anneau lumineux, le voyant clignotait, et nous étions en route pour une seconde interception.

Nous observâmes trois autres interceptions, trois autres mises à mort, deux autres esquives de contre-attaques. Puis il y eut un grondement soudain, un nuage de fumée obscurcit l'écran juste avant qu'il ne s'éteigne, et tous les cadrans tombèrent à zéro. Le petit écran auxiliaire clignota brièvement avant de s'allumer.

L'espace d'un instant, je me détendis complètement, envahi d'un sentiment familier de confort et de sécurité que brisa presque aussitôt un bruit importun. Le sénateur Grimes avait toussoté pour se dégager la gorge.

Je refoulai ma fugitive contrariété et assumai de nouveau les contraintes terrestres – du moins celle que constituait la présence du sénateur Grimes.

Je le regardai, vis son expression perplexe.

« Le vaisseau de votre fils a été frappé par un missile qu'avait lancé sa quatrième victime. Au moment même où son propre missile détruisait le vaisseau ennemi, le missile ennemi a détruit son vaisseau. Le module biofonctionnel de votre fils – son Œuf – a été automatiquement éjecté. Regardez dans la cage Tri-D, vous verrez d'après ses instruments qu'il est en chute libre. Le bourdonnement réconfortant que vous entendez en bruit de fond indique que sa balise d'alarme émet un signal d'appel.

— Ce n'est pas cet engagement qui a amené mon fils ici », dit le sénateur. Ce n'était pas une question, mais une simple constatation.

« Vous avez raison, sénateur, acquiesçai-je. Au signal émis par la balise de votre fils, son Œuf a été rejoint par un vaisseau de remplacement qui volait jusque-là en servo-pilotage. Deux de ces appareils sont régulièrement lancés pour chaque vaisseau de chasse piloté de main d'homme. L'Œuf blindé est beaucoup mieux équipé pour la survie que le vaisseau qui le porte. Et le pilote, dans son fluide amniotique, est protégé dans un confort parfait de presque n'importe quel danger.

— Confort parfait ? répéta le sénateur. Vous venez de me parler des conditions pénibles et inconfortables que vous deviez endurer à l'intérieur de ces sphères.

— Oui, sénateur, dis-je, mais c'était avant d'aller au combat. Quoi qu'il se passe ensuite, vous restez à l'abri, au chaud et en sécurité. Au cours de la bataille à laquelle vous assistez en ce moment, par exemple, votre fils a détruit dix-sept vaisseaux ennemis et a perdu quatre des siens, tout en restant confortablement protégé d'un bout à l'autre du combat. Regardez, maintenant. Son second vaisseau va le rejoindre avant même qu'il ait touché le sol. »

Sur le petit écran du radar auxiliaire apparut un spot dont le code

intermittent indiquait qu'il s'agissait d'un vaisseau ami. Celui-ci s'approcha rapidement, et l'écran de visualisation optique révéla bientôt un vaisseau de chasse identique à celui qu'avait piloté Jim jusque-là. Le cockpit du pilote ressemblait à un nid grand ouvert, prêt à recevoir son Œuf. L'appareil vint au contact ; il y eut un clignotement sur les écrans, puis ceux-ci s'éclaircirent pour révéler une nouvelle cible déjà marquée d'un anneau, tandis que le vaisseau de remplacement entamait sa courbe d'attaque.

Après cette nouvelle interception victorieuse, j'expliquai à Grimes : « Bien que le rythme se ralentisse considérablement par la suite, cette bataille se poursuit pendant un peu plus de cinq jours. Comme je vous l'ai dit, votre fils et son Œuf s'en sont sortis sans mal. Si vous êtes d'accord, j'aimerais sauter au dernier engagement, et vous montrer ce qui a suivi. »

Le sénateur hocha la tête, et je procédai aux réglages nécessaires sur les commandes de mon pupitre. La cage Tri-D s'obscurcit, puis revint au même plan que précédemment, à cela près que le cadran chronométrique avait progressé de plusieurs jours. Une nouvelle cible était sur le point d'être détruite.

« C'était sa dernière mise à mort, et le dernier ennemi abattu au cours de cette bataille, dis-je. Maintenant, je vais faire un saut de deux heures en avant. »

Les instruments indiquaient à présent que le vaisseau se livrait à une opération de quadrillage, et aucune cible n'apparaissait plus sur l'écran radar. À côté du voyant de procédure, une lumière verte s'alluma soudain, tandis que retentissait un léger carillon. Le son ne parut pas déplaisant au sénateur, qui se mit à tambouriner d'un doigt pour en marquer le rythme, mais je le trouvais quant à moi intolérable et baissai aussitôt le volume jusqu'à ce qu'il fût devenu presque inaudible.

« La bataille est terminée. Ce bruit métallique est le rappel général. »

Nous vîmes le vaisseau entamer un léger virage et prendre de la vitesse. Le fils de Grimes shunta aussitôt la manœuvre de retour automatique, écartant son appareil de la course qui le ramenait au vaisseau porteur interstellaire.

Quelques secondes plus tard, le son du carillon se fit plus fort et plus insistant, plus proche d'un rugissement que d'un carillon. Un voyant rouge se mit à clignoter, et le vaisseau du jeune homme reprit une fois encore sa manœuvre de retour à la base.

« Comme vous le voyez, votre fils ne veut pas retourner au vaisseau porteur. Le système automatique vient de couper les circuits de ses commandes manuelles et le ramène malgré lui. »

Je détournai les yeux de la cage Tri-D. « Après la première bataille où nous avons fait usage de ces appareils, il y a quelques années, nous avons perdu tous les pilotes à la fin de l'engagement, sauf un : moi. Je fus le seul à être sauvé, parce que mon Œuf était au sol. Après avoir été éjecté de mon premier appareil, j'étais tombé au fond d'un canyon étroit, où mon vaisseau de remplacement n'avait pas pu me repêcher. On est venu me récupérer, et j'ai

expliqué ce qui avait mal tourné – après avoir été remis sur pied.

— Et qu'est-ce qui avait mal tourné ? C'est ce qui est arrivé à mon fils ?

— Oui, monsieur. Au cours de l'entraînement, voyez-vous, nous haïssons tous nos capsules ; mais après quelques jours de combat, nous y sommes très attachés. Nos Œufs nous ont assuré une chaleur confortable, ils nous ont nourris, nous ont soignés et nous ont protégés au milieu d'un enfer de destruction. Nous ne supportons plus l'idée de devoir naître à nouveau. »

Je coupai la projection. « Je suppose que vous n'avez pas envie de voir la suite, dis-je. Mieux vaut ne pas regarder votre fils ramené malgré lui au vaisseau porteur et extrait de force de la sécurité de sa matrice. C'est une sorte de césarienne. Et naturellement, il entre en état de choc – le trauma de la naissance. Il retrouve la mentalité et le comportement d'un nouveau-né.

« La guérison, cependant, est assez rapide. Il sera bientôt prêt à retourner au combat sur l'une quelconque des autres planètes que nous reprendrons aux Kwartah.

— Vous ne voulez pas dire que vous l'obligerez à revivre cette expérience une autre fois ? demanda le sénateur.

Non, monsieur. Nous n'en ferons rien, à moins que ce ne soit d'une nécessité absolue pour gagner la guerre – les hommes hautement qualifiés sont rares. Mais ce n'est pas nécessaire. Tous les pilotes se portent volontaires pour retourner au combat. En fait, ils supplient qu'on les y renvoie. Le désir du retour à la matrice est presque plus fort que les pulsions sexuelles. Après plusieurs expériences, ce désir devient irrésistible, à tel point que le pilote est incapable de le surmonter. Il retourne à la position fœtale et se comporte comme si on ne l'avait pas arraché de force à la sécurité de la matrice.

« L'expérience nous a donc enseigné qu'il ne fallait accorder à un pilote qu'un maximum de trois combats – trois engagements dans le cadre de la reconquête des planètes que nous avons perdues. Nous le renvoyons ensuite à l'arrière sur l'une des planètes frontières, où il est disponible pour un seul combat en cas d'attaque ennemie. Après cela, il est envoyé sur l'une de nos planètes centrales, où les risques d'attaque sont réduits – il ne retournera dans un Œuf que si l'ennemi parvient jusqu'à proximité de la Terre. Et s'il est appelé une fois encore ; ses chances de guérison sont nulles. En fait, parmi ceux qui ont été envoyés au combat une quatrième fois pour protéger une planète frontière, pas un sur cent ne s'est remis.

« Je fais partie des chanceux. J'étais sur Dubbé IV l'an dernier quand elle a été attaquée – vous devez vous souvenir de cette bataille. Après un traitement intensif, j'ai récupéré. C'est pourquoi je dirige cette école sur Alpha du Centaure III – et pourquoi je n'ai pas le droit de remonter dans une capsule, même pour un vol de démonstration.

« Alors je sais qu'on n'obligera pas votre fils à retourner au combat. Il suppliera qu'on l'y renvoie. Et s'il a de la chance, il aura bientôt le droit de regagner la sécurité de son Œuf – de sa matrice. Mais je n'aurai jamais plus cette chance, à moins – à moins...

« Bon Dieu ! J'aimerais que les Kwartah nous attaquent ici même ! »

Traduit par JACQUES POLANIS.

Womb to Tomb.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

Fredric Brown : HYMNE DE SORTIE DU CLERGÉ

Si on réfléchit un peu, la victoire est désespérante. Parce que c'est la fin de la guerre et – pour le soldat – la perte d'une raison de vivre. Mais ce n'est peut-être pas le pire...

LE Roi mon suzerain est un homme découragé. Nous le comprenons et ne lui reprochons rien, car la guerre a été longue et dure et nous restons tragiquement peu nombreux ; mais nous déplorons qu'il en soit ainsi. Nous compatissons à sa douleur d'avoir perdu sa Reine, que nous aussi nous aimions, tous. Mais étant donné que la Reine des Noirs a disparu en même temps, cette perte n'entraînera pas la perte de la guerre. Et pourtant notre Roi, lui qui devrait être le parangon de la force, ne sourit que faiblement et les mots par lesquels il tente de nous donner courage sonnent faux, car nous percevons dans le ton de sa voix la crainte d'une défaite. Et pourtant nous l'aimons, et nous mourons pour lui, l'un après l'autre.

L'un après l'autre, nous mourons pour le défendre, sur ce dur et sanglant champ de bataille, où les cavaliers nous éclaboussaient de boue... tant qu'ils étaient en vie. Ils sont morts maintenant, aussi bien les nôtres que ceux des Noirs. Y aura-t-il jamais une fin, une victoire ?

Nous ne pouvons que garder la foi, éviter de jamais devenir incrédules et hérétiques comme mon pauvre ami l'évêque⁽¹⁷⁾ Thibaut. « Nous combattons et nous mourons, mais nous ne savons pas pourquoi », m'a-t-il murmuré jadis, au début de la guerre, alors que nous étions au coude à coude pour la défense de notre Roi, pendant que la lutte faisait rage à une extrémité du champ de bataille.

Mais cette remarque n'était que le signe avant-coureur de son hérésie. Il avait cessé de croire en Dieu et en était venu à ne plus croire qu'à des dieux, à des dieux pour qui nous ne sommes que des pions et pour qui nous ne comptons pas en tant qu'individus. Plus grave encore, il croyait que nous ne sommes même pas maîtres de notre progression, que nous ne sommes que des

mannequins livrant une guerre vaine. Plus grave encore – et combien absurde ! – il croyait que les Blancs ne représentent pas forcément le bien et les Noirs le mal, qu'à l'échelle cosmique il importe peu qui gagnera la guerre !

Ce n'est bien sûr qu'à moi seul, et d'une voix chuchotée, qu'il disait ces choses. Il connaissait son devoir d'évêque. Il combattit courageusement. Et il mourut courageusement, le jour même, transpercé par la lance d'un Cavalier Noir. J'ai prié pour lui : *Mon Dieu, faites que son âme repose en paix et soyez-lui miséricordieux ; ses paroles ne correspondaient pas à sa pensée.*

Sans la foi nous ne sommes rien. Comment Thibaut a-t-il pu se tromper ainsi ? Il faut que les Blancs gagnent. La victoire est la seule chose qui puisse nous sauver. Sans la victoire, nos camarades qui sont morts, ceux qui sur ce douloureux champ de bataille ont donné leurs vies pour que nous puissions vivre, seraient morts en vain. *Et tu, Thibaldus...*

Vous aviez tort, Thibaut, gravement tort. Dieu est, un Dieu si grand qu'il vous pardonnera votre hérésie, parce qu'il n'y avait pas une parcelle de mal en vous, Thibaut, à part votre doute... Non, le doute est une erreur, il n'est pas le mal.

Sans la foi nous ne sommes r...

Mais il se passe quelque chose ! Notre Tour, qui au Commencement était du côté de la Reine, glisse vers le Roi Noir du mal, notre ennemi, qui subit l'assaut... qui ne peut plus échapper. Nous avons gagné ! Nous avons gagné !

Et une voix venant du ciel dit calmement : « Échec et mat. »

Nous avons gagné ! La guerre, les souffrances, rien n'a été en vain. Vous aviez tort, Thibaut, vous...

Mais que se passe-t-il ? La Terre elle-même bascule ; un des côtés du champ de bataille se soulève et nous glissons, Blancs et Noirs mêlés, dans...

... dans une *boîte* monstrueuse dont je vois déjà qu'elle est une tombe commune où déjà gisent les morts.

CE N'EST PAS JUSTE, NOUS AVONS GAGNÉ !! MON DIEU, THIBAUT AVAIT-IL RAISON ? ? CE N'EST PAS JUSTE, NOUS AVONS GAGNÉ !

Le Roi, mon suzerain, glisse lui aussi le long des cases...

CE N'EST PAS JUSTE, CE N'EST PAS BIEN, CE N'EST PAS...

Traduit par JEAN SENDY.

Processionnal.

© Scott Meredith, 1963

Éditions Denoël, 1963, pour la traduction.

Ray Bradbury : LA VILLE

Fredric Brown et Michael Walker nous ont montré que la fin de la guerre peut être la fin de tout. Mais il peut aussi arriver que quelque chose continue sans que ça se sache. La vengeance est un plat qui se mange froid.

LA ville attendait depuis vingt mille ans. La planète suivait sa course dans l'espace, les fleurs des champs croissaient et se fanaient, mais la ville attendait. Les rivières de la planète se gonflaient d'eau, déperissaient, n'étaient plus que poussière. La ville attendait toujours. Les vents qui avaient été jeunes et violents étaient devenus vieux et sereins, et les nuages, qui avaient couru déchiquetés dans le ciel, flottaient maintenant comme une blancheur paresseuse. Et la ville attendait.

Avec ses fenêtres, ses murs d'obsidienne, ses tours et ses tourelles sans bannière, avec ses rues à l'asphalte vierge, ses poignées de porte sans empreinte digitale, ses trottoirs sans un papier. La ville attendait, tandis que la planète gravitait dans l'espace, suivant son orbite autour d'un soleil bleu-blanc, et que les saisons passaient de la glace au feu pour revenir à la glace, puis aux champs verts et aux prés jaunes de l'été.

Ce fut par un après-midi de l'été, au beau milieu de la vingt millième année, que la ville cessa d'attendre.

Dans le ciel, était apparue une fusée.

Elle fila au-dessus de la ville, vira, revint et se posa à cinquante mètres du mur d'obsidienne.

Des bottes foulèrent l'herbe fine, de l'intérieur de la fusée des voix parlèrent aux hommes dehors.

« Prêts ?

— Très bien ! De la prudence ! Pénétrez dans la ville. Jensen, vous et Hutchinson, en avant-garde ! Ouvrez l'œil ! »

La ville dégagea des narines secrètes dans ses murs noirs et l'air régulièrement aspiré souffla en trombe dans les profondeurs des conduits, à

travers des filtres et des dépoussiéreurs, jusqu'à une série de membranes et de toiles délicates et argentées. L'aspiration continue apporta les odeurs du pré.

« Odeur de feu, de météore, de métal chaud. Une fusée est arrivée d'un autre monde. Odeur de cuivre, odeur poussiéreuse de la poudre brûlée, du soufre, des gaz d'échappement. »

Ce renseignement impressionna une bande qui glissa dans une fente, le long d'un tube et de fins rouages jusqu'à d'autres mécanismes.

Un calculateur se mit à battre comme un métronome. Cinq, six, sept, huit, neuf. Neuf individus. Le message fut instantanément imprimé sur une bande qui se coula entre des rouleaux et disparut.

Les grandes narines de la ville se dilatèrent de nouveau.

L'odeur du beurre. Venant des hommes qui s'avançaient avec précaution, les effluves se décomposèrent à l'intérieur du Nez en souvenirs de matières grasses, de fromage, de crème glacée, senteurs d'une économie laitière.

Clic-clic, firent les machines.

« Attention, les gars !

— Jones, sortez votre arme. Ne faites pas l'idiot !

— C'est une ville morte. Pourquoi s'en faire ?

— On ne sait jamais ! »

Au son de ces mots aboyés, les Oreilles s'éveillèrent. Après des siècles de brises légères, de feuilles tombées planant doucement jusqu'au sol, d'herbe lente croissant quand la neige avait fondu, les Oreilles se lubrifièrent, se tendirent, étalèrent leurs vastes membranes que les battements du cœur des envahisseurs sensibilisaient comme le souffle des ailes d'une chauve-souris. Les Oreilles écoutèrent et le Nez huma.

La transpiration d'hommes effrayés s'éleva. Les mains qui tenaient les armes suaient.

Le Nez agita et analysa cet air, comme un connaisseur qui se concentre sur un vieux cru.

Les données s'inscrivirent sur des bandes parallèles. La sueur : chlorures, tant pour cent ; sulfates, tant ; acide urique, azote, nitrates ammoniacaux, tant ; créatinine, sucre, acide lactique...

Des touches crépitèrent. Des totaux se formèrent.

Le Nez souffla l'air ainsi décomposé. Les Oreilles écoutèrent :

« Je trouve que nous devrions retourner à la fusée, capitaine !

— C'est moi qui donne les ordres, Mr. Smith !

— Oui, capitaine.

— Hé, là-bas, la patrouille ! Vous voyez quelque chose ?

— Rien, capitaine ! La ville a l'air d'avoir été abandonnée depuis des années.

— Vous entendez, Smith ? Il n'y a rien à craindre.

— Je n'aime pas ça ! Je ne sais pas pourquoi. Vous n'avez jamais eu l'impression d'avoir déjà vu un endroit ? Hé bien, cette ville paraît familière, trop, même.

— C'est absurde ! Ce système planétaire est à des milliards de milles de la Terre. Il est impossible que l'on soit déjà parvenu jusqu'ici. Notre fusée est le seul vaisseau « année-lumière » qui existe.

— C'est l'impression que j'ai, capitaine. J'estime que nous devrions nous retirer. »

Les pas s'arrêtèrent. Il n'y eut plus que le son des respirations des envahisseurs dans l'air immobile.

Les Oreilles les perçurent, la machine accéléra. Des rotors girèrent, des liquides brillèrent dans des cornues et des distillateurs. Une formule conduisit à un composé. Quelques instants plus tard, répondant à la sollicitation du Nez et des Oreilles, par d'énormes orifices pratiqués dans les murs de la ville, une vapeur fraîche souffla sur les envahisseurs.

« Vous sentez ça, Smith ? Ah ! De l'herbe verte. Ce que ça sent bon ! Fichtre, que c'est agréable ! »

Des senteurs de chlorophylle se répandaient parmi les hommes arrêtés.

« Ah ! »

Les pas reprirent.

« C'est réconfortant, n'est-ce pas, Smith ? Poussons de l'avant ! »

Le Nez et les Oreilles se détendirent un centième de seconde. La contre-manœuvre avait réussi. Les pions avaient repris leur marche en avant.

Et maintenant les Yeux de la ville se dégagèrent de leurs brumes.

« Capitaine, les fenêtres !

— Quoi ?

— Ces fenêtres, là ! Je les ai vu bouger !

— Je n'ai rien vu du tout.

— Elles ont changé ! Elles ne sont plus de la même couleur. De sombres, elles sont devenues claires.

— Elles m'ont l'air d'être de simples fenêtres carrées. »

Les objets flous se précisèrent. Dans les entrailles mécaniques de la ville, des axes pivotèrent, des volants plongèrent dans l'huile verte. Les cadres des fenêtres s'ajustèrent. Les panneaux brillèrent.

Au-dessous d'eux, dans la rue, les deux hommes de la patrouille s'avançaient, suivis à quelque distance par les sept autres. Leurs uniformes étaient blancs, leurs visages aussi roses que si on les avait giflés ; leurs yeux, bleus. Ils marchaient droit, sur leurs membres postérieurs ; ils portaient des armes en métal. Leurs pieds étaient bottés. Ils étaient du sexe masculin, avec des yeux, des oreilles, des bouches, des nez.

Les fenêtres vibrèrent, se dilatèrent imperceptiblement, comme l'iris d'yeux innombrables.

« Je vous le dis, capitaine, ce sont les fenêtres !

— Marchez toujours.

— Je retourne, capitaine.

— Smith !

— Je ne veux pas tomber dans le piège.

— Vous avez peur d'une ville vide ? »

Les autres rirent, mal à leur aise.

« Oh ! vous pouvez toujours rire ! »

La rue était pavée, chaque pavé avait trois pouces de large sur six de long. D'un mouvement insensible, la rue céda. Elle pesait les envahisseurs.

Dans une cave, une aiguille rouge touchait un chiffre : 178 livres, 210, 154, 201, 198 livres ; chaque homme fut pesé, enregistré et le renseignement communiqué à d'ultérieures profondeurs.

A présent, la ville était complètement éveillée.

Les ventilateurs aspiraient et refoulaient l'air, avec l'odeur du tabac exhalée par les bouches des hommes, le parfum du savon de leurs mains. Même leurs globes oculaires avaient une odeur particulière. La ville la discernait, et cette notation formait un total qui filait ailleurs s'ajouter à d'autres totaux. Les fenêtres de cristal se concentraient, les Oreilles tendaient la peau de leurs tambours de plus en plus ; tous les sens de la ville étaient excités et enclenchés comme la chute d'une neige invisible, comptant les respirations, les battements sourds des cœurs, observant, surveillant, soupesant, goûtant.

Car les rues étaient comme des langues : là où les hommes étaient passés, le goût de leurs talons pénétrait les pores de la pierre pour être calculé avec des réactifs. Cet ensemble chimique, subtilement assemblé, fut ajouté aux sommes qui s'accroissaient et qui attendaient les données finales parmi les rues en révolution et les pistons lubrifiés.

Des pas précipités.

« Smith, revenez ici !

— Non, allez au diable !

— Rattrapez-le, les gars. » Une course sur les pavés.

Une dernière analyse, et la ville, après avoir écouté, observé, goûté, senti, pesé, doit accomplir une tâche ultime.

Une trappe s'ouvrit dans la chaussée. Le capitaine disparut ; les autres qui couraient, ne s'en aperçurent pas.

Pendu par les pieds, un rasoir lui ouvrant la gorge, un autre la poitrine et l'abdomen, sa carcasse instantanément vidée de ses entrailles, allongé sur une table dans une salle secrète sous la rue, le capitaine trépassa. De grands microscopes à cristal scrutèrent les fibres musculaires ; des doigts mécaniques sondèrent le cœur qui battait encore. Les lambeaux de sa peau furent épinglés à la table, tandis que des mains articulées disséquèrent les différentes parties du corps comme un joueur d'échecs rapide et curieux qui déplace ses pions et ses pièces.

Au-dessus, les hommes couraient après Smith en criant. Smith criait aussi, et au-dessous d'eux, dans cette étrange salle d'opération, le sang s'écoulait dans des ampoules, pour y être secoué, centrifugé, étalé sur des lamelles, exposé sous d'autres microscopes ; les numérations étaient effectuées, les températures mesurées, le cœur découpé en sections, le foie et les reins

partagés avec art. Le crâne fut trépané, l'encéphale dégagé, les nerfs retirés, les muscles allongés à la limite élastique ; tandis que dans la centrale souterraine de la ville, le Cerveau établit enfin le grand total et tout le mécanisme fit halte, monstrueusement.

Le total.

C'étaient des hommes. En provenance d'un monde éloigné, d'une *certaine* planète. Ils ont tels yeux, telles oreilles ; ils marchent sur leurs jambes d'une certaine façon, ils portent des armes ; ils pensent ; ils combattent ; ils ont certains cœurs et certains organes, tels qu'ils étaient enregistrés depuis très longtemps.

Dans la rue, les hommes couraient vers la fusée.

Le total.

Voici nos ennemis. Ceux que nous avons attendus vingt mille ans. Ce sont les hommes que nous attendions pour exercer contre eux notre vengeance. Le total est complet. Ce sont des hommes de la planète Terre, qui avaient déclaré la guerre à Taollan vingt mille ans auparavant, qui nous ont vaincus, asservis, ruinés et détruits par une grande maladie. Puis ils sont partis pour une autre galaxie, afin d'échapper à cette maladie qu'ils avaient répandue chez nous après nous avoir ravagés. Ils ont oublié cette guerre, et même cette époque, et ils nous ont oubliés. Mais nous, point. Ce sont nos ennemis. Le fait est certain. Notre attente est terminée.

« Smith, revenez ! »

Vite ! Sur la table rouge, avec le corps du capitaine écartelé et vidé, de nouvelles mains se mirent en branle. Dans l'intérieur humide furent placés des organes de cuivre, de laiton, d'argent, d'aluminium, de caoutchouc et de soie ; une toile fine fut tressée sous l'épiderme ; un cœur fut introduit dans le thorax, un cerveau de platine fixé dans le crâne, qui bruissait en émettant de minuscules étincelles bleues ; des fils furent établis jusqu'aux bras et aux jambes. Au bout d'un instant, le corps fut recousu, les incisions mastiquées, les cicatrices au cou, à la poitrine et sur le cuir chevelu, recouvertes. Tout était parfait, neuf, frais.

Le capitaine se mit sur son séant et fit jouer ses membres.

« Arrêtez ! »

Le capitaine reparut sur la chaussée, leva son arme et fit feu.

Smith tomba, une balle dans le cœur.

Les autres se retournèrent. Le capitaine courut vers eux.

« Cet imbécile ! Peur d'une ville ! »

Ils regardaient le corps de Smith à leurs pieds.

Ils levèrent les yeux vers le capitaine, et leurs paupières battirent.

« Écoutez-moi ! dit le capitaine. J'ai quelque chose d'important à vous dire. »

A présent la ville, qui les avait soupesés et analysés, qui avait utilisé tous ses pouvoirs sauf un, s'apprêta à se servir de sa dernière faculté. Mais elle ne parla pas avec la rage de ses tours massives ni avec le poids de ses pavés et de

ses machines. Elle parla avec la voix calme d'un homme.

« Je ne suis plus votre capitaine, dit-il. Ni même un homme. »

Les hommes reculèrent.

« Je suis la ville, dit-il, et il sourit. J'ai attendu deux cents siècles. J'ai attendu le retour des fils des fils des fils.

— Capitaine !

— Laissez-moi parler ! Qui m'a construit ? La ville. Les hommes qui sont morts m'ont construit. La vieille race qui vécut ici, jadis. Le peuple que les Terriens laissèrent mourir d'une maladie terrible, d'une forme de lèpre à laquelle il n'y avait pas de remède. Et les hommes de cette vieille race, songeant aux jours où les Terriens pourraient revenir, ont bâti cette ville. Et le nom de cette ville était et il est encore *Vengeance*, sur la planète des Ténèbres, au bord de la Mer des Siècles, au pied du Mont des Morts ; tout cela est très poétique. Cette ville était destinée à être une balance, un creuset, une antenne, pour analyser tous les futurs voyageurs de l'espace. En vingt mille ans, deux autres fusées seulement se sont posées sur ce sol. L'une venait d'une lointaine galaxie appelée Ennt, et les habitants du vaisseau furent éprouvés, pesés, sondés ; ce n'étaient pas des Terriens, ils furent relâchés, sains et saufs. Il en fut de même pour les visiteurs de la seconde fusée. Mais aujourd'hui ! Enfin, vous êtes venus ! La vengeance sera exécutée jusque dans ses moindres détails. Ces hommes sont morts depuis deux cents siècles, mais ils ont laissé une ville pour vous accueillir.

— Capitaine, vous ne devez pas vous sentir bien. Il vaudrait peut-être mieux revenir à la fusée, capitaine. »

La ville trembla.

La chaussée s'ouvrit et les hommes tombèrent en hurlant. Dans leur chute, ils virent l'éclat des bistouris qui venait à leur rencontre.

Un certain temps s'écoula. Mais bientôt, ce fut l'appel :

« Smith ?

— Présent !

— Jensen ?

— Présent !

— Jones, Hutchinson, Springer ?

— Présent, présent... »

Ils se tenaient devant le panneau de la fusée. « Nous retournons immédiatement sur la Terre.

— Bien, capitaine ! »

Les incisions à leur cou étaient invisibles, ainsi que leurs cœurs métalliques, leurs organes d'argent et les fils d'or de leurs nerfs. Leurs têtes émettaient un léger bruissement électrique.

« En vitesse ! »

Les neuf hommes chargèrent les bombes à maladie sur la fusée.

« On les jettera sur la Terre.

— Oui, capitaine ! »

Le panneau se referma. La fusée bondit dans le ciel.

Tandis que le tonnerre de celle-ci s'éloignait, la ville gisait sur la plaine verte. Ses yeux de verre s'éteignirent. Les oreilles se détendirent, les grands ventilateurs des narines s'arrêtèrent, les rues s'immobilisèrent, l'huile ne coula plus dans les tubulures.

Dans le ciel, la fusée s'évanouit.

Progressivement, la ville se mit à jouir du luxe de mourir.

Traduit par C. ANDRONIKOF.

The City.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Library Agency, Londres

© Éditions Denoël, 1954, pour la traduction.

Algis Budrys : LA GUERRE EST FINIE

Les machines programmées sont un moyen détourné de recommencer les guerres. Il y en a d'autres, atroces ou dérisoires, ou les deux...

UN vent léger soufflait sur le plateau poussiéreux où l'on faisait le plein de l'astronef et Frank Simpson, qui attendait l'heure du départ en tenue de vol, abaissa sur ses yeux irrités ses paupières nictitantes. En lui-même, pourtant, il continua de fixer la masse scintillante du vaisseau.

Le froid soleil de Château luisait faiblement au travers des nuages de cristaux de glace. La file des hommes s'étirait entre le bord du plateau où étaient érigés les treuils et les rangées de bidons, au pied de la coque. Un à un les bidons passaient de main en main, jusqu'au vaisseau. Un groupe de réserve attendait à l'écart. Dès qu'un homme avait une défaillance, un autre prenait sa place. Des malades ou des mourants s'éloignaient parfois en titubant jusqu'à l'endroit qui leur était assigné et s'y écroulaient. Certains avaient participé au transport du carburant depuis l'usine, à cinq cents kilomètres de là, de l'autre côté de la plaine. Chaque chariot apportait près de cinq cents bidons. Mais Simpson se souciait peu que les hommes meurent. Il ne leur prêtait pas la moindre attention. Il n'était là que pour le vaisseau. Bientôt, ce serait à lui d'agir.

Il essuya la poussière collée à ses joues, grattant les replis de sa peau d'un ongle dur. Lorsqu'il regarda le vaisseau, ce fut sans aucune émotion. Sa taille ne l'impressionnait pas et il n'était nullement séduit par ses formes gracieuses, pas plus qu'il n'était excité à l'idée du voyage qui l'attendait. Il ne ressentait rien d'autre que l'ancien et pressant désir de monter à bord, de fermer les écoutes, de tourner les manettes pour lancer les moteurs et partir... *partir !* Depuis sa naissance peut-être, en tout cas depuis sa première pensée intelligente, cette impulsion avait été là, dominant toute chose, pareille à un démon dans son dos. Chacun des hommes qui se trouvaient sur le plateau l'avait ressentie de la même façon. Mais seul Simpson allait partir, et il n'en

éprouvait aucun sentiment de triomphe.

Il tourna le dos à une bouffée de poussière plus dense que les autres et ses yeux se portèrent vers la ville, loin à l'horizon, au-delà des grandes plaines qui cessaient au pied du plateau.

La ville de Château. Il y était né et il songea avec une logique sardonique qu'il lui eût été difficile de naître ailleurs. Où pouvait-on vivre sur Château si ce n'était dans la ville ? Il se souvenait de son gîte familial sans le moindre sentiment d'affection. Pourtant, en cet instant, immobile dans le froid et la poussière qui le harcelaient, il en apprécia le souvenir. C'avait été un endroit douillet et confortable, tout empli de la senteur humide et généreuse de la terre. Une rampe accédait à la terrasse en surface : quelques mètres carrés de sol tassé par les générations qui s'y étaient succédé pour profiter de ce plaisir extatique et rare que représentait le tiède soleil.

Il courba les épaules contre le froid qui balayait le plateau et souhaita se retrouver au-delà des plaines, dans la cité qui s'étendait sur l'ample colline, au-dessus de la rivière tranquille, bien loin du démon qui l'avait poussé à venir ici.

Le souvenir de la ville entraîna celui de son père...

« C'est *maintenant*, Frank ! C'est ta génération qui achèvera la construction du vaisseau et qui désignera quelqu'un pour le piloter. Frank, ce pourrait être toi ! »

... et celui du long chemin parcouru, fait de travail difficile compensé par ses aptitudes naturelles et sa chance, qui l'avait fait choisir pour piloter le vaisseau qui devait aller jusqu'aux étoiles.

Sa rêverie l'ayant ramené au vaisseau, il détourna les yeux des plaines et de la ville et le contempla.

Il avait fallu des générations pour le construire et, auparavant, des générations pour apprendre à le construire avant que le premier écrou soit fixé. Il avait fallu parcourir la planète en quête d'une source de carburant. Des centaines d'expéditions s'étaient aventurées dans les territoires inconnus qui entouraient les déserts, certaines pour ne jamais revenir.

Elles avaient trouvé, enfin, et l'usine avait pu être construite. Mais, bien souvent, le carburant avait tué ceux qui le maniaient sans que l'on sût pourquoi.

Année après année, lentement, le vaisseau avait été érigé sur le plateau, au point de convergence des pistes des wagons venus des mines et des forges où les hommes luttaient contre le métal fondu dans les creusets et se déchiraient les mains dans des volées d'étincelles.

L'une après l'autre, les pièces avaient été hissées au flanc du plateau, là où l'on avait choisi de construire le vaisseau, là où l'air était plus ténu, à plus de mille mètres d'altitude et l'effort avait laissé des traces profondes dans les épaules calleuses des hommes.

Et le vaisseau, à présent, se dressait, prêt au départ.

Le gravier crissa, quelque part sur la gauche, et Simpson tourna la tête.

Wilmer Edgeworth s'approchait, tenant le coffret de métal rouillé, soigneusement scellé.

« Voilà. »

Edgeworth lui tendit le coffret. C'était un homme fruste, sans cérémonie, et Simpson n'aurait pu jurer qu'il l'aimait vraiment. Il prit le coffret. Edgeworth, à son tour, contempla le vaisseau :

« Il sera bientôt prêt, à ce que je vois. »

Simpson acquiesça :

« Le plein est presque fait. Lorsque les dernières plaques seront rivées, je pourrai partir.

— Oui, tu pourras partir, dit Edgeworth. Mais pourquoi ?

— Comment ?

— Pourquoi pars-tu ? répéta Edgeworth. Où vas-tu ? Sais-tu piloter un astronef ? L'un d'entre nous l'a-t-il jamais fait ? »

Simpson le regarda, perplexe. Cet homme était fou.

« *Pourquoi* ? cria-t-il. Mais je vais partir parce que... parce que je suis ici, parce que le vaisseau est là, parce que nous nous sommes éreintés pendant des générations pour que je puisse partir ! »

Il se mit à agiter violemment le coffret de métal sous le nez d'Edgeworth. Celui-ci recula :

« Je ne ferai rien pour t'arrêter », dit-il.

Simpson sentit sa fureur l'abandonner.

« Très bien, fit-il en reprenant son souffle et en fixant son interlocuteur avec curiosité. Dis-moi, pourquoi poses-tu de telles questions ? »

Edgeworth secoua la tête.

« Je ne sais pas, dit-il. (Il n'était pas fait pour poursuivre une offensive entamée et avait maintenant perdu une bonne partie de son assurance.) C'est-à-dire, reprit-il, que je ne sais pas vraiment, mais... mais quelque chose n'est pas normal. Pourquoi faisons-nous tout ça ? Nous ne comprenons même pas pourquoi nous avons bâti ce vaisseau. Écoute... Sais-tu que l'on a trouvé des villes comme Château, mais beaucoup plus petites ? Et il y avait des petits hommes qui les habitaient. Ils ne mesuraient pas plus de dix centimètres et ils vivaient tout nus. Ils marchaient à quatre pattes, ils ne pouvaient pas parler et leurs mains n'étaient pas de vraies mains.

— Quel rapport avec le vaisseau ? » Edgeworth hochait la tête :

« Je l'ignore, mais... as-tu jamais visité l'ossuaire ?

— Comment aurait-on une telle idée ?

— Je sais. Mais moi, je l'ai fait. Écoute, nos ancêtres étaient plus petits que nous. Leurs os sont plus petits. Et plus on remonte les générations, plus les os sont minuscules.

— Et cela veut dire quoi ?

— Rien, dit Edgeworth. (Sa respiration était sifflante entre ses dents serrées.) Cela ne veut rien dire, mais il fallait que j'en fasse part à quel qu'un.

— Pourquoi ? insista Simpson. Qui se soucie des ossements anciens ? Qui

voudrait visiter les ossuaires ? Seul le vaisseau compte. Nous nous sommes exténués pour lui. Certains ont perdu la vie dans des expéditions impossibles. Nous avons creusé, fondu, façonné le métal pour le vaisseau, alors que nous aurions pu construire tout autre chose. Nous avons lutté contre le temps, contre la faiblesse de nos corps, contre la distance en amenant tous ces chargements jusqu'ici. Nous avons construit le vaisseau et maintenant *je pars !* »

Simpson ne discernait plus Edgeworth qu'au travers d'une brume rougeâtre. Il cligna des yeux et, lentement, la réaction violente s'effaça au rythme de son flux sanguin jusqu'à ce qu'il se sentît quelque peu ridicule.

« Excuse-moi, Edgeworth », dit-il.

Il tourna la tête vers le vaisseau. Les bidons de carburant vides avaient été rejetés et, maintenant, la longue file des hommes se pressait au sol, observant les ultimes préparatifs tout en se reposant.

« J'y vais », dit-il.

Il plaça le coffret sous son bras et se dirigea vers l'échelle d'accès entre les rangs des hommes regroupés au sol. Nul ne lui accorda un regard. Peu leur importait *qui* partait. Seul le vaisseau les intéressait.

L'intérieur du vaisseau était comme une coquille creuse, garnie seulement de poutrelles qui convergeaient sur une série d'épais anneaux d'acier. Solidement arrimée dans l'espace libre entre les anneaux, il y avait une machine massive et complexe, remplie de circuits montés à la main et de tubes péniblement construits, groupés selon des schémas réduits, enrobés de faïence et de couches de silicone. Des câbles lourds reliaient le moteur au générateur en passant par des ouvertures pratiquées dans l'ultime cuirasse d'acier. D'autres câbles étaient rattachés à différents points de la coque interne. Nul ne connaissait leur fonction. Une équipe différente de celle qui avait assemblé la coque les avait mis en place, durant des années. Le regard de Simpson parcourut les points d'attache des différentes parties de la coque et il se rappela que ce genre de travail était appelé « soudure ».

Au-dessous du compartiment principal se trouvaient les moteurs, avec leur épaisse cuirasse de plomb. Simpson se souvint d'avoir demandé : « A quoi cela sert-il ? » au moment où la cuirasse avait été mise en place.

« Je n'en sais absolument rien, avait dit le chef d'équipe en élevant les mains en un geste d'impuissance. Tout ce que je sais, c'est que... que le vaisseau ne serait pas comme il faut sans ça.

— Vous voulez dire qu'il ne pourrait pas décoller sans cette tonne de poids mort ?

— Non. Non, je ne pense pas que ce soit ça. Je pense qu'il décollerait mais qu'alors vous mourriez avant d'atteindre le but, comme sont morts ceux qui ont manié le carburant. »

Le poste de pilotage se trouvait dans le nez du vaisseau, juste au-dessus de la tête de Simpson qui escaladait l'échelle intérieure, proche du sas. La

couchette était montée sur gyroscopes et les pédales de contrôle étaient fixées à la paroi. Le nez du vaisseau était opaque et Simpson se demanda comment il lui serait possible de voir à l'extérieur. Il songea qu'il devait exister un moyen. Une dernière fois il regarda autour de lui puis acheva d'escalader l'échelle qui accédait à la couchette, ses mouvements gênés par le coffret qu'il tenait sous le bras. Lorsqu'il fut allongé, il découvrit un berceau muni de fixations à ressorts, qui correspondait exactement aux dimensions du coffret.

Il s'installa et ajusta les courroies sur sa poitrine et ses hanches. Puis il tendit les mains et s'aperçut que les instruments se trouvaient exactement à la portée de ses doigts.

Eh bien, songea-t-il, je suis prêt.

Ses doigts coururent sur une rangée de boutons. Dans le ventre du vaisseau, il y eut un grondement ; les lumières clignotèrent et s'éteignirent, remplacées par d'autres. Au-dessus de Simpson, un groupe d'écrans montés sur gyroscopes lui révéla le paysage extérieur, tout autour du vaisseau. Il eut une ultime vision du plateau avec les hommes immobiles, du ciel et des plaines. Et pendant un instant, couché là, tout en haut du vaisseau, il eut l'impression qu'il allait discerner la colline où se trouvait la ville de Château.

Mais il n'en eut pas le temps. Ses mains couraient sur les contrôles. Des lampes s'allumaient sur le tableau et, quelque part dans la forêt d'appareils, derrière lui, les moteurs ne tarderaient plus à chanter à pleine voix. Il ramena les manettes de commande vers lui. Sa bouche s'ouvrit et il lutta pour reprendre son souffle. Il sentit osciller le vaisseau et la panique l'envahit. L'instant d'après, il recouvra son calme. Tout allait bien. Le vaisseau s'élevait. Il était indemne et le vaisseau était intact... Il partait. Enfin...

Les écrans de poupe étaient embrumés par le sable. Le vaisseau s'élevait en grondant, carbonisant les hommes couchés sur le plateau.

Jamais de toute son existence Simpson n'avait imaginé que ce qui se trouvait de l'autre côté du ciel pût être ainsi. Il n'y avait aucun nuage, aucune brume, pas le moindre reflet de lumière, pas le plus léger voile de poussière. Il n'y avait que les étoiles, rien que les étoiles à l'éclat jamais terni, jetées à poignées sur les ténèbres en formant des spirales figées, des rideaux de lumière, soleil après soleil, lentilles prodigieuses, germes de galaxies. Les étoiles que Simpson contemplait bouche bée, stupéfait, à mesure que le vaisseau les pénétrait. Mais lorsque vint le moment de manier des contrôles qu'il n'avait pas encore effleurés, il le fit avec précision, sans aucune hésitation. La machine nichée entre les gyroscopes derrière lui aspira l'énergie du générateur, l'insuffla à la coque tout entière ; en un instant Simpson comprit pourquoi le vaisseau avait été aussi solidement construit et il se trouva dans l'hyperespace. Pendant un moment il eut l'impression de dériver sur un fleuve immense, au milieu de la nuit, puis il resurgit, tandis que résonnaient des sonneries d'alarme dans le vaisseau et que les coques massives d'autres navires interstellaires occultaient les étoiles nouvelles.

Simpson franchit le sas qui menait au vaisseau terrien et s'arrêta, contemplant les deux êtres qui l'attendaient.

Leur peau était lisse et blanche. Une toison soigneusement taillée couvrait leur crâne. Le terme « lisse » pouvait résumer leur apparence. Leur peau semblait aussi flexible que du tissu et leur visage était rond, avec des traits mal définis. Leur chair semblait douce, pulpeuse. Simpson les contempla avec dégoût.

L'un d'eux murmura, ne se doutant pas que l'ouïe ultrafine de Simpson captait ses paroles :

« C'est *cette créature* qui nous a parlé en terrien ? Je ne peux pas le croire !

— Comment nous aurait-il suffisamment compris pour nous rejoindre, alors ? demanda l'autre. Soyez logique, Hudston. Vous l'avez entendu. Il a un accent horrible et sa langue est une sorte d'idiome, mais c'est quand même bien du terrien. »

Simpson percevait leurs chuchotements. Il n'était pas furieux, contre toute logique. Quelque chose se formait dans sa gorge, quelque chose d'enfoui bien avant lui, depuis des générations, quelque chose qui après tout ce temps resurgissait :

« La guerre est finie ! cria-t-il. Elle est finie... Nous avons gagné ! »

Le premier Terrien le fixa avec stupéfaction :

« Vraiment ? La guerre est finie ? Mais quelle guerre ? »

Simpson se sentit désemparé, bouleversé par ces mots qu'avait émis malgré lui son larynx. Il ne savait que répondre. Il attendit, espérant trouver quelque chose à dire, mais rien ne vint. D'un geste indécis, il tendit le coffret de métal.

« Voyons un peu ! » dit le second Terrien.

D'un geste vif, il s'empara du coffret. Il fixa le couvercle et dit :

« Grand Dieu !

— Qu'y a-t-il, amiral ? » demanda Hudston.

L'amiral lui montra l'estampille qui ornait le couvercle et qui, pour Simpson, n'avait jamais rien signifié, pas plus que pour n'importe quel habitant de Château.

« Courrier N.T.S. ? déchiffra Hudston. Que diable... Ah ! oui, j'y suis, amiral ! C'est un organisme qui a été dissous au XXIV^e siècle, n'est-ce pas ?

— A la fin du XXIII^e, murmura l'amiral, quand le réseau radio hyperspatial a été définitivement installé.

— Cela remonte à quatre cents ans, amiral ? Mais que fait cette créature ici ? »

L'amiral manipulait le couvercle du coffret que chacun, sur Château, avait cru scellé et qui pourtant s'ouvrit. Il retira de l'intérieur une liasse de cartes qui tombaient en miettes et un livre à couverture de cuir qui se trouvait dessous. Les deux terriens ne prêtaient plus la moindre attention à Simpson. Celui-ci s'agita, mal à l'aise.

L'amiral essuya soigneusement la couverture du livre, puis déchiffra les caractères dorés :

« *Journal* » de bord du V.N.T.S. Lièvre. Voilà, nous y sommes. »

Il feuilleta les premières pages, montra la date à Hudston, hocha la tête et poursuivit :

« Des mentions de routine. Voyons la suite. »

Il s'interrompt, regarda Simpson pendant un instant, secoua la tête et se remit à feuilleter les pages. Puis il s'écria :

« Ça y est, Hudston ! Écoutez : *Je fais route à pleine vitesse en direction du système solaire. Tout va bien à bord. A 600 GST, le gouvernement provisoire d'Eglin a conclu une trêve. Les signataires étaient... Bon, peu importe... Ils sont tombés depuis longtemps en poussière. Voyons plutôt ce qui a pu arriver à l'auteur du journal... (L'amiral tourna la page.) Voici ce qu'il a écrit le lendemain : Je me dirige vers le système solaire à pleine vitesse au sein de l'hyperespace. Arrivée à Base Griffon prévue à + 2 d, 8 h. Regardez, Hudston, ici sa main a tremblé. Je reprends après interruption : ma rencontre avec le vaisseau-éclaireur d'Eglin, apparemment dans l'ignorance de la trêve, s'est soldée par de sévères dommages dus à des torpilles dans les compartiments D-4, D-5, D-6 et D-7. Le vaisseau est hors de contrôle. Les moteurs et le générateur hyperspatial fonctionnent encore par intermittence mais le vaisseau a définitivement dévié de sa route. J'ai survécu aux brûlures et à des fractures simples à la jambe droite et au bras gauche.*

« Autre notation : *Le vaisseau est toujours hors contrôle, les moteurs et le générateur fonctionnent toujours encore par moments. A peu près tous les appareils ont sauté ou ont été court-circuités. Toute navigation est impossible. Le vaisseau quitte maintenant l'hyperespace à intervalles irréguliers. J'ai essayé le générateur de secours sans succès. Je soupçonne que des dommages graves ont frappé les circuits de coordination et les relais de réglage.*

— Pourquoi n'a-t-il pas demandé d'aide, amiral ? »

L'amiral regarda Hudston :

« Il ne le pouvait pas. La raison primordiale de sa situation était qu'il se trouvait dans l'incapacité de communiquer plus vite que la lumière, en dehors des courriers. Il était pris au piège, Hudston. Pris au piège et blessé. Regardons la suite : *Atterrissage en catastrophe à 1 200 GST sur une petite planète inconnue. Les constellations ne correspondent à rien, même en projection de navigation. Je suis cloué ici pour de bon.*

« *Le vaisseau a été réduit en cendres. J'ai maintenant deux jambes brisées et quelques blessures. J'ai réussi à sauver le médikit et il n'y a pas de grave problème de ce côté. Pas encore. Mais j'ai une hémorragie interne et je ne vois pas comment je peux poser un garrot Stedman.*

« *J'ai fait quelques explorations cet après-midi. De l'endroit où je me trouve, je ne vois que de l'herbe, mais j'ai aperçu des montagnes et des fleuves avant de m'écraser. Il fait froid mais pas assez pour que j'en souffre, à moins que ce ne soit l'été ou le printemps. Je ne me soucierai de l'hiver que lorsqu'il*

sera là.

« *Je me demande combien il faudra de temps à la Terre pour découvrir que la guerre est finie ?* »

Simpson sentit sa tête tourner. Encore ces mots. Il était de plus en plus absent, de plus en plus vide, inattentif. Ce vaisseau et ces gens auraient dû l'intéresser, mais il se contentait de hocher machinalement la tête et ni les machines luminescentes et massives ni les deux terriens en uniforme écarlate ne semblaient pouvoir le tirer de son apathie. Il était là. Il avait réussi. Peu lui importait ce qui devait arriver ensuite.

« *Il n'y a pas grand-chose de plus, disait l'amiral. Je me suis senti plutôt fatigué aujourd'hui. Je m'épuise sans aucun doute. J'ai dévoré des doses de prothrombine comme des bonbons, mais sans effet notable. De toute façon, je serai bientôt à court.*

« *La nourriture ne va pas tarder à devenir un problème. Il ne semble rien y avoir ici de comestible, à l'exception de petites bestioles qui ressemblent à des lézards mâtinés de chiens de prairie. Il en faut à peu près deux douzaines pour constituer un petit déjeuner.*

« *Inutile de m'abuser. Si l'AID ne peut maintenir ma cohésion, la vitamine K n'y parviendra pas plus. Finalement, la nourriture ne constituera plus un problème.*

« *Cela me conduit à une pensée intéressante. Je suis en possession de cette information et il y a l'AID qui vit en moi afin d'assurer son acheminement. Auparavant, je n'y avais pas tellement songé. Je suis toujours parvenu à transmettre mes messages par moi-même. Mais maintenant cette chose est là en moi, à moitié vivante. Elle a été conçue afin de transmettre à tout prix l'information que je détiens à qui de droit. J'ai même entendu dire que certains AID parviennent à sortir de l'homme pour pénétrer dans d'autres formes de vie et les obliger à transmettre le message. Ils ont une astuce diabolique dans leur genre. Rien ne les arrête, rien ne les décourage.*

« *Eh bien, me voici Dieu seul sait où, isolé, perdu, sans espoir d'être jamais retrouvé. Si j'avais un vaisseau, je pourrais repartir. Au bout d'un certain temps, j'atteindrais forcément la Fédération. Mais je n'ai rien. Et je ne suis plus bon à grand-chose. Je me demande ce que l'AID va faire maintenant.* »

L'amiral leva la tête vers Hudston :

« *Cela s'achève ici, dit-il. C'est signé : Norman Castle. Enseigne NTS. C'est tout.* »

Hudston le fixa, l'air absorbé.

« Fascinant, dit-il. C'était un terrible problème pour son AID, n'est-ce pas ? Mais il devait être pourvu d'un modèle primitif qui est mort avec lui, je suppose.

— Les AID ne meurent pas, Hudston, dit doucement l'amiral. (Il ferma le journal avec une expression pensive.) Et lorsqu'il y a un seul AID, c'est comme s'il y en avait des milliers. Ils n'abandonnent jamais. (Sa voix devint

un murmure.) Ils sont à la fois trop peu intelligents et trop doués de ressources pour abandonner. »

Il regarda Simpson :

« Je ne pense pas, cependant, que celui-ci ait progressé assez pour acquérir la perception du temps écoulé. Pas assez pour être capable de se rendre compte que sa mission était tombée en désuétude. (Il hocha la tête.) La guerre est finie, reprit-il. Oui, elle est finie depuis bien longtemps. Mais je vous remercie quand même. Vous avez accompli votre tâche. »

Mais Simpson ne l'entendait pas. Il se sentait entièrement vide. Le démon l'avait quitté et son esprit se refermait. Il avait perdu tout intérêt pour ce qui importait aux yeux des hommes. Il était à présent à quatre pattes sur le sol et, tout en gémissant, déchirait rageusement ses vêtements à belles dents.

Traduit par MICHEL DEMUTH.

The War is Over.

© Street and Smith Publications, 1957

© Casterman, 1968, pour la traduction. Extrait de *Histoires des temps futurs*.

Philip K. Dick : LE SACRIFIÉ

De toutes les guerres oubliées, voici bien la plus insolite. Pourtant nous la voyons se poursuivre sous nos yeux, jour après jour. C'est sans doute Wells qui s'en est aperçu le premier dans Le Royaume des fourmis (1905). Son idée a tout de suite inspiré beaucoup d'auteurs ; puis la mode a changé. Dick revient à ce thème traditionnel en le renouvelant complètement. Il ne conserve qu'une seule idée, à vrai dire essentielle : les êtres programmés font les meilleurs soldats. Parce qu'ils sont interchangeables.

L'HOMME sortit sur le perron et examina le temps. Clair et froid – avec de la rosée sur le gazon. Il boutonna son pardessus et enfonça ses mains dans ses poches.

Tandis que l'homme commençait à descendre les marches du perron, les deux chenilles qui attendaient auprès de la boîte aux lettres frémissaient de curiosité.

« Le voilà qui part, dit la première. Va faire ton rapport. »

Alors que l'autre commençait à agiter ses pattes, l'homme s'arrêta, se retournant rapidement.

« Je vous ai entendues », dit-il.

Il fit tomber les chenilles du mur en grattant celui-ci du pied et les poussant sur le ciment, il les écrasa.

Puis il descendit rapidement le chemin qui menait à la rue. Tout en marchant, il regardait autour de lui. Un oiseau sautillait dans un cerisier, l'œil vif, picorant les cerises. L'homme l'étudia. Ça allait ? ou bien... L'oiseau s'envola. Oui, les oiseaux, ça allait. Ils ne faisaient pas de mal.

Il poursuivit son chemin. Au coin, il frôla une toile d'araignée, tendue entre les buissons et le poteau téléphonique. Son cœur battit plus fort. Il se précipita en avant, les bras battant l'air. Tout en marchant, il jeta un regard par-dessus son épaule. L'araignée descendit lentement du buisson, vérifiant les dégâts causés à sa toile.

Il était difficile de se faire une opinion au sujet des araignées. Difficile de savoir exactement. Il aurait fallu plus de faits. Le contact n'était pas encore établi.

Il attendit à l'arrêt de l'autobus, battant la semelle pour se réchauffer les pieds.

L'autobus arriva et il y monta, éprouvant un plaisir soudain à s'asseoir parmi des gens chauds, silencieux, le regard fixé dans le vague avec indifférence. Une douce sensation de sécurité le traversa.

Il ricana et se détendit, pour la première fois depuis des jours.

L'autobus reprit sa route.

Tirmus agita ses antennes, très excité. « Eh bien ! si vous y tenez, vous n'avez qu'à voter, dit-il en les dépassant tous rapidement pour monter sur le monticule. Mais avant que vous commenciez, laissez-moi vous répéter ce que je vous ai déjà dit hier.

— Nous savons déjà tout ça, dit Lala, avec impatience. Allons de l'avant. Tous nos plans sont prêts. Qu'est-ce qui nous retient encore ?

— Voici une raison de plus pour moi de parler. »

Tirmus regarda les dieux assemblés autour de lui.

« La Colline entière est prête à marcher contre le Géant en question. Pourquoi ? Puisque nous savons qu'il ne peut pas raconter à ses semblables ce qu'il sait... Il ne saurait en être question. Le genre de vibrations, la langue dont ils se servent, lui interdisent de traduire ou d'exprimer les opinions qu'il a sur nous, au sujet de notre...

— Des bêtises, objecta Lala. Les géants savent très bien communiquer entre eux.

— Il n'y a aucun souvenir qu'un géant ait jamais rendu publics des renseignements nous concernant, on le prendrait pour un fou. »

L'armée s'agita.

« Eh bien, allez-y, dit Tirmus, mais je vous avertis que c'est un gaspillage de forces. Le géant est inoffensif... isolé. Considérez simplement le temps et toutes les... »

Lala le regarda les yeux ronds.

« Mais ne comprenez-vous pas ? Il sait ! »

Tirmus s'éloigna du monticule.

« Je suis contre toute violence qui n'est pas nécessaire. Nous devons épargner nos forces. Un jour nous en aurons besoin. »

On vota. Comme il fallait s'y attendre l'armée était en faveur de l'expédition contre le géant. Tirmus poussa un soupir et étala les plans sur le sol.

« Voici le chemin qu'il prend. On peut s'attendre à l'y voir paraître à son retour. Alors, à mon point de vue, la situation... »

Il poursuivit en traçant des plans sur la terre molle.

Un des dieux se pencha vers un autre, leurs antennes se touchant :

« Ce géant... il n'a aucune chance de s'en sortir. En un certain sens je le plains. Comment se fait-il qu'il se soit embarqué sur cette galère ?

— Purement par accident, ricana l'autre. Vous savez bien, ils ont la manie de fourrer leur nez partout.

— C'est vraiment regrettable pour lui. »

C'était le crépuscule. La rue était déserte et obscure. L'homme avançait le long du trottoir, un journal sous le bras. Il marchait vite, regardant autour de lui. Il frôla le grand arbre qui poussait en bordure du trottoir et bondit agilement sur la chaussée. Puis, traversant la rue, il prit le trottoir d'en face. En tournant le coin, il se jeta dans la toile d'araignée tendue du buisson au poteau télégraphique. Automatiquement il se débattit, enlevant les fils de son manteau. Alors que ces fils cassaient il entendit un faible bourdonnement, métallique et menu.

«... attendre !... »

Il s'arrêta.

«... prudent... intérieur... attendre... »

Sa mâchoire se serra. Le dernier fil cassa sous ses doigts et il poursuivit son chemin. Derrière lui, l'araignée s'engagea sur ce qu'il restait de sa toile, l'observant. L'homme jeta un regard en arrière.

« Je te dis zut ! dit-il. Je ne vais pas courir le risque de rester là, tout entortillé dans tes fils. »

Il continua sa route le long du trottoir, jusqu'au chemin. Puis il bondit le long de celui-ci, évitant les buissons obscurs. Sur le porche, il sortit sa clef, l'enfonça dans la serrure.

Il hésita. Entrer ? C'était tout de même préférable à attendre au-dehors, particulièrement la nuit. La nuit c'est mauvais. Trop de mouvements sous les buissons. Cela ne vaut rien. Il ouvrit la porte et entra. Le tapis s'étalait devant lui, une mare noire. De l'autre côté de la pièce il distingua la silhouette de la lampe.

Quatre pas jusqu'à la lampe. Son pied se leva. Restait suspendu en l'air.

Qu'avait dit l'araignée ? Attendre ? Il attendit, tendant l'oreille. Silence.

Il prit son briquet et l'alluma.

Le tapis de fourmis monta vers lui, s'élevant comme une vague. Il fit un bond de côté, sortit sur le perron. Les fourmis arrivaient en débouchant, se pressant, grattant contre le plancher dans la pénombre.

L'homme bondit en bas du perron et courut vers le côté de la maison. Lorsque le flot des fourmis atteignit les marches il ouvrait déjà rapidement le robinet et ramassait le tuyau d'arrosage.

Le jet d'eau souleva les fourmis et les éparpilla, les projetant au loin. L'homme ajusta la lance, louchant à travers le voile d'eau. Il avança en tournant le jet de tous les côtés.

« Que le diable vous emporte, dit-il, les dents serrées. M'attendre à l'intérieur... »

Il avait peur. A l'intérieur... encore jamais jusqu'à présent. Malgré le froid de la nuit la sueur perla sur son visage. Jusqu'à ce soir ils n'étaient encore jamais entrés à l'intérieur. Peut-être un papillon de nuit ou deux... naturellement des mouches, mais ceux-là étaient inoffensifs, voletants, bruyants...

Un tapis de fourmis !

Sauvagement il les arrosa jusqu'à ce qu'elles rompissent leurs rangs et s'enfuissent vers la pelouse, sous les buissons et sous la maison.

Elles prenaient vraiment la chose au sérieux. Ce n'était pas une attaque furieuse, enragée, spasmodique, mais elle était faite selon un plan, préparée. Elles l'attendaient. Un pas de plus et...

Dieu soit loué pour l'araignée.

Puis il ferma le robinet d'eau et se leva. Pas un son, le silence partout. Brusquement, il perçut un bruissement dans les buissons. Un scarabée ? Quelque chose de noir courait... il mit le pied dessus. Un messenger probablement. Un coureur rapide. Il entra hardiment dans la maison obscure, éclairant le chemin à la lueur de son briquet.

Maintenant, il était assis à son bureau, le pulvérisateur à côté de lui, un appareil robuste en cuivre et acier. Il passa ses doigts sur la surface humide.

Sept heures. Dans son dos la radio jouait doucement. Il étendit la main et changea la lampe de place de sorte qu'elle éclairât le plancher à côté du bureau.

Il alluma une cigarette, prit du papier et son stylo. Il fit une pause, réfléchissant.

Donc ils tenaient réellement à l'avoir, ils tenaient à l'avoir sérieusement puisqu'ils préparaient même des plans à cet effet. Un désespoir noir déferla sur lui comme un torrent. Que pouvait-il faire ? Qui pouvait le conseiller ? A qui pourrait-il en parler ? Assis à son bureau, droit comme s'il avait avalé un sabre, il serra les poings.

A côté de lui l'araignée se laissait glisser sur la tablette du bureau.

« Excusez-moi. J'espère ne pas vous avoir fait peur ? »

L'homme la regarda fixement.

« Êtes-vous la même ? Celle du coin de la rue ? Celle qui m'a averti ?

— Non. C'est une autre. Une Tisseuse. Je suis strictement une Croqueuse. Regardez mes mandibules. »

Elle ouvrit sa bouche et la referma.

« Oui, moi je les croque ! »

L'homme sourit.

« Tant mieux pour vous.

— Oui ! Savez-vous combien nous sommes sur... disons un hectare ? Devinez ?

— Un millier, peut-être.

— Non. Six millions. De toutes les espèces, des Croqueuses, comme des

Tisseuses et des Piqueuses.

— Des Piqueuses ?

— Les meilleures d'entre nous. »

L'araignée réfléchit.

« Tenez, par exemple, l'espèce que vous appelez la Veuve Noire. Extrêmement précieuse ! » Elle s'interrompit, puis ajouta :

« Mais il y a un hic.

— Lequel ?

— Nous avons nos propres problèmes. Les dieux...

— Les dieux ?

— Oui, ce que vous appelez les fourmis. Les dirigeants. Ils sont hiérarchiquement au-dessus de nous. C'est très regrettable. Ils ont un goût répugnant, de quoi vous rendre malade. Nous sommes obligées de les abandonner aux oiseaux. »

L'homme se leva.

« Les oiseaux sont-ils...

— Eh bien, nous avons un arrangement avec eux. Cela dure depuis des siècles. Je vais vous conter toute l'histoire. Nous avons encore le temps. »

Le cœur de l'homme se serra. « Nous avons encore le temps ? Que voulez-vous dire par là ?

— Oh ! rien de particulier. Je crois qu'il y aura un léger incident un peu plus tard. Mais laissez-moi vous exposer le fond du problème. Je ne crois pas que vous le connaissiez.

— Allez-y. Je vous écoute. »

Il se leva et se mit à arpenter la pièce.

« Il y a un milliard d'années environ, *ils* gouvernaient très bien la Terre. Comprenez-vous, les hommes sont venus d'une autre planète ? Laquelle ? Je l'ignore. Ils ont atterri et ont trouvé la Terre bien cultivée par *eux*. Il y eut une guerre.

— Ainsi nous sommes les envahisseurs ?

— Certainement. Cette guerre réduisit les deux antagonistes à la barbarie, aussi bien eux que vous. Vous avez oublié comment attaquer et il ont dégénéré en factions sociales fermées : fourmis, termites...

— Je vois.

— Nous fûmes créées par le dernier groupe des vôtres qui connaissait l'histoire complète. Nous fûmes élevées... », l'araignée ricana de la façon qui lui était propre, «... nous fûmes élevées quelque part dans ce but très digne. Et nous *les* maîtrisons très bien. Savez-vous comment *ils* nous appellent ? Les Mangeuses, c'est plutôt désagréable, vous ne trouvez pas ? »

Deux nouvelles araignées descendirent sur leurs fils, se posant sur le bureau. Les trois se concertèrent.

« La situation est bien meilleure que je ne le croyais, dit la Croqueuse. Il est vrai que je ne possédais pas tous les renseignements. Cette Piqueuse... »

La Veuve Noire s'approcha du bord de la table.

« Géant, piailla-t-elle métalliquement, j'aimerais vous parler.

— Allez-y, dit l'homme.

— Il va y avoir du grabuge ici. *Elles* sont en marche, se dirigeant ici en foule. Nous pensons rester avec vous pendant un moment... participer à ceci.

— Je vois. »

L'homme hocha la tête. Il se passa la langue sur les lèvres et ses doigts tremblants dans les cheveux.

— Croyez-vous... c'est-à-dire, quelles sont les chances...

— Les chances ? »

La Piqueuse ondula pensivement.

« Eh bien, il y a bien longtemps que nous sommes de ce monde. Presque un million d'années. Je crois que nous *les* tenons, en dépit de certaines servitudes. Nos accords avec les oiseaux, et naturellement celui avec les crapauds...

— Je crois que nous pourrons vous sauver, interrompit gaiement la Croqueuse. En fait, nous attendions des événements dans le genre de celui-ci. Nous sommes prêtes à y faire face. »

Sous les lames du parquet on entendait un grattement distinct, le bruit d'une multitude de petites mandibules et d'ailes vibrant légèrement à une certaine distance. L'homme l'entendit. Son corps sembla s'affaïsser.

« Vous en êtes vraiment certaines ? Vous croyez vraiment pouvoir réussir ? »

Il essuya la sueur sur sa lèvre supérieure et prit le pulvérisateur, écoutant toujours.

Le son s'amplifiait, s'enflant au-dessous d'eux, sous leurs pieds. A l'extérieur de la maison des buissons bruissaient et quelques papillons de nuit vinrent se heurter contre les vitres. Le son devenait de plus en plus fort, au-delà et en dessous, partout. Un bourdonnement de rage et de décision, en train de croître. L'homme regarda de tous les côtés.

« Vous êtes certaines de pouvoir réussir ? murmura-t-il. Vous croyez réellement pouvoir *me* sauver ?

— Oh ! dit la Piqueuse embarrassée. Ce n'est pas *ça* que je voulais dire. Je parlais de l'espèce, de la race... et non de *vous* en tant qu'individu. »

L'homme la regarda bouche bée et les trois Mangeuses s'agitèrent, mal à l'aise. D'autres papillons de nuit vinrent heurter les vitres. Sous eux le plancher bougeait et commençait à s'affaïsser.

« Je comprends, dit l'homme consterné. Je n'avais pas réalisé que pour vous l'individu n'était rien, seule compte l'espèce. »

Et ses yeux terrifiés voyaient déjà le plancher s'effondrer et l'énorme masse de l'armée souterraine prête à le dévorer.

Expendable.

© Fantasy House, 1954.

© Éditions Opta, pour la traduction.

William Tenn :

LA LIBÉRATION DE LA TERRE

Les guerres éternelles sont le cauchemar des combattants, c'est une affaire entendue. Chez les alliés et chez l'ennemi. Mais on pourrait penser un peu à ceux qui ne sont ni les alliés ni les ennemis, et qui se retrouvent impliqués dans le conflit sans l'avoir voulu. Ils ne sont pas libres d'en sortir indemnes. Heureusement, ils sont libres d'assumer leur sort.

CECI, donc, est l'histoire de notre libération. Aspirez l'air et accrochez-vous aux branches. Holà ! voici l'histoire.

C'était en août, un mardi. Ces mots n'ont plus de sens maintenant, tant nos progrès ont été grands ; mais il y a tant de choses connues et discutées par nos ancêtres primitifs, nos pères non libérés et non reconstruits, qui sont dénuées de sens pour nos esprits libres ! Et pourtant cette histoire doit être racontée, avec tous ses noms de lieux incroyables et tous ses points de référence disparus.

Pourquoi doit-elle être dite ? Est-ce que quelqu'un a quelque chose de meilleur à proposer ? Nous avons eu de l'eau et des herbes folles, et nous avons reposé dans une vallée balayée par les vents.

Aussi reposez-vous, détendez-vous et écoutez. Et avalez l'air, avalez l'air !

Un certain mardi du mois d'août, le vaisseau apparut dans le ciel au-dessus de la France, dans une partie du monde alors connue sous le nom d'Europe. Il avait cinq kilomètres de long et l'on dit qu'il ressemblait à un énorme cigare d'argent.

Le conte se poursuit en nous décrivant la panique et la consternation qui régnèrent parmi nos ancêtres lorsque l'engin se matérialisa abruptement dans le ciel d'un bleu estival. Ils couraient en hurlant et en le montrant du doigt !

On nous dit aussi comment ils signalèrent avec excitation aux Nations Unies, l'une de leurs institutions les plus importantes, qu'une étrange embarcation métallique d'une taille inimaginable était apparue au-dessus de leur pays. Comment ils envoyèrent *ici* un ordre prescrivant à l'aviation

militaire d'entourer l'engin avec des armes chargées, et donnèrent là des instructions pour que des savants groupés à la hâte et munis d'un dispositif de signalisation, s'en approchent en faisant des gestes amicaux. Comment, sous le grand vaisseau, des hommes le photographiaient ; comment d'autres, munis de machines à écrire, tapaient des histoires à son sujet ; comment d'autres encore, ayant obtenu des concessions, en vendaient des maquettes.

Nos ancêtres rirent toutes ces choses, esclaves et inconscients qu'ils étaient.

Alors une énorme partie de l'engin s'ouvrit brusquement en son milieu et le premier des extra-terrestres en descendit, marchant avec cette démarche complexe sur ses trois pieds, démarche que les humains allaient bientôt découvrir et aimer. Il portait un vêtement métallique pour se protéger des effets de nos particularités atmosphériques, l'habit opaque et ample que portèrent les premiers de nos libérateurs durant tout leur séjour sur la Terre.

Parlant dans une langue que nul ne pouvait comprendre mais rugissant d'une manière assourdissante avec son énorme bouche située à peu près au milieu de son corps haut de huit mètres, l'étranger discourt pendant exactement une heure. Puis il attendit poliment une réponse et, n'en recevant pas, il se retira dans le vaisseau.

Ah ! *cette* nuit-là, la première de notre libération ! Ou, devrais-je dire, la première de notre première libération ! *Cette* nuit-là, de toute manière ! Imaginez nos ancêtres s'affairant à leurs primitives activités : jouant au hockey sur glace, télévisant, brisant des atomes, politiquant, bavardant à tort et à travers et signant des affidavits – toutes ces incroyables petites choses qui faisaient des temps anciens une effroyable masse de détails accumulés dans lesquels il fallait vivre – en opposition avec la simplicité fiévreuse et majestueuse des temps actuels.

La grosse question, naturellement, était de savoir ce qu'avait dit l'étranger. Avait-il engagé la race humaine à se rendre ? Avait-il annoncé qu'il avait pour mission de commercer pacifiquement et, ayant fait ce qu'il tenait pour une offre raisonnable – en échange de, disons, la calotte glaciaire septentrionale –, s'était-il poliment retiré pour que nous puissions en discuter les termes entre nous dans une relative intimité ? Ou peut-être avait-il annoncé qu'il venait d'être nommé ambassadeur sur la Terre d'une race intelligente et amicale et nous demandait de le conduire à la personne habilitée à recevoir ses lettres de créance ?

Ne pas savoir rendait à demi-fou !

Puisque la décision à prendre incombait aux diplomates, ce fut la dernière possibilité que l'on retint comme la plus vraisemblable, ceci fort tard dans la nuit ; en conséquence, tôt le lendemain, une délégation des Nations Unies s'installa sous le ventre de l'engin spatial immobile et attendit. Cette délégation avait reçu pour consigne de souhaiter la bienvenue aux étrangers jusqu'à la limite de ses possibilités linguistiques collectives. Pour donner une

preuve supplémentaire des intentions amicales de la race humaine, tous les engins militaires patrouillant autour du grand vaisseau reçurent l'ordre de ne transporter qu'une seule bombe atomique et d'arborer-, outre l'emblème des Nations Unies et leur propre pavillon national, un petit drapeau blanc. Ce fût ainsi que nos ancêtres affrontèrent l'ultime défi de l'histoire.

Quand l'étranger reparut, quelques heures plus tard, les membres de la délégation s'avancèrent vers lui, s'inclinèrent et, dans les trois langues officielles des Nations Unies – l'anglais, le français et le russe – lui demandèrent de bien vouloir se considérer comme chez lui sur cette planète. Il écouta gravement, puis se lança dans un discours prononcé dans la même langue qu'il avait employée la veille, et qui était de toute évidence aussi chargé pour lui d'émotion et de significations qu'il était complètement incompréhensible pour les représentants du gouvernement mondial.

Heureusement, un jeune Indien cultivé qui était membre du secrétariat détecta une similarité suspecte entre la langue de l'étranger et un obscur dialecte du Bengale dont les anomalies l'avaient un jour rendu perplexe. La raison en était, comme nous le savons tous maintenant, que la dernière fois que la Terre avait été visitée par des étrangers de ce type particulier, la civilisation la plus avancée de l'humanité résidait dans une vallée humide du Bengale ; on avait écrit des dictionnaires fort importants de ce langage de manière qu'un groupe d'explorateurs qui pourraient éventuellement se présenter n'eût aucun mal à communiquer avec les habitants de la Terre.

Toutefois, je raconte mon histoire comme quelqu'un qui mâchonnerait les racines succulentes d'une plante avant la tige plus sèche. Laissez-moi me reposer et aspirer l'air un moment. Ohé ! Ce furent vraiment des expériences extraordinaires pour notre race.

Vous, monsieur, asseyez-vous à nouveau et écoutez. Vous n'êtes pas encore à l'âge de raconter l'Histoire. Je me souviens, *oui, je me souviens bien* de quelle manière mon père la racontait, et son père avant lui. Vous attendrez votre tour comme je l'ai fait ; vous attendrez jusqu'à ce qu'un pari de terre trop élevé entre les trous d'eau vienne me soustraire à la vie.

Alors *vous* pourrez avoir votre place au sein de ces herbes si savoureuses et, reposant gracieusement entre deux courses, réciter aux jeunes en train de s'entraîner négligemment, réciter la grande épopée de notre libération.

Conformément aux suggestions du jeune Indien, on alla chercher le seul professeur de linguistique comparée du monde qui fût capable de comprendre et de parler cette version particulière du dialecte mort. Il assistait à New York à un congrès académique, où il donnait connaissance d'un essai auquel il travaillait depuis dix-huit ans, *Étude préalable des relations apparentes entre plusieurs participes passés de l'ancien sanscrit et un nombre égal de substantifs du setchouanais moderne*.

Ouais, en vérité, toutes ces choses – et d'autres, beaucoup d'autres –, nos ancêtres, malgré leur ignorance crasse, ont imaginé de les faire. Nos libertés ne sont-elles pas vraiment innombrables ?

Le savant mécontent, privé – comme il ne cessait de le répéter amèrement – de certaines de ses listes de mots les plus importantes, fut amené par un avion des plus rapides jusqu'à cette région au sud de Nancy qui, en ces jours reculés, était assombrie par l'ombre énorme projetée par un navire spatial étranger.

Là, il fut mis au courant de sa tâche par les membres de la délégation des Nations Unies, dont la nervosité avait été apaisée par un événement nouveau et déconcertant. Plusieurs autres étrangers avaient surgi du navire, transportant d'énormes quantités de pièces immenses d'un métal scintillant qu'ils entreprirent d'assembler pour en faire quelque chose qui ressemblait à une machine – bien que cela fût plus grand que n'importe quel gratte-ciel qui ait jamais été construit, et cela semblait produire des bruits comme une créature dotée des sens et de la parole. Le premier étranger se tenait toujours dans une attitude courtoise à proximité des diplomates qui transpiraient abondamment ; il se remettait à parler à tout bout de champ dans une langue qui avait déjà presque complètement sombré dans l'oubli au moment où la pierre angulaire de la bibliothèque d'Alexandrie avait été abattue. Les hommes des Nations Unies répondaient, chacun d'eux espérant désespérément compenser le manque de familiarité de l'étranger vis-à-vis de leur langue par des procédés tels que des gestes de la main et des mimiques. Beaucoup plus tard, une commission d'anthropologues et de psychologues signala brillamment les difficultés de tels gestes physiques en présence de créatures possédant – comme ces étrangers – cinq appendices manuels et un œil unique composé ne clignant pas, semblable à ceux des insectes.

Les problèmes et affres que connut le professeur, ballotté dans le monde dans le sillage des étrangers, essayant d'amasser un vocabulaire utilisable dans une langue dont il ne pouvait qu'extrapoler les particularités à partir des échantillons limités qui lui avaient été fournis par quelqu'un qui devait inévitablement parler cette langue avec le plus bizarre des accents étrangers – toutes ces vexations étaient vraiment négligeables comparées à l'inquiétude que ressentaient les représentants du gouvernement mondial. Chaque jour, ils voyaient les visiteurs extra-terrestres se diriger vers un nouvel emplacement de leur planète et se mettre à y assembler une structure métallique gigantesque et vacillante qui marmonnait toute seule sur un ton nostalgique comme pour garder vivant le souvenir de ces usines lointaines qui lui avaient donné naissance.

En vérité, il y avait toujours l'étranger qui s'arrêtait dans son travail de supervision pour faire le petit discours habituel ; mais même les excellentes manières dont il faisait preuve en écoutant environ cinquante-six réponses proférées en autant de langues différentes n'arrivaient pas à dissiper la panique qu'éprouvaient les savants humains lorsque l'un d'entre eux, examinant l'une des machines brillantes, en touchait un bord saillant et se mettait incontinent à rétrécir pour être réduit finalement à la dimension d'une tête d'épingle. Même si ce phénomène ne survenait qu'occasionnellement, il y avait néanmoins

suffisamment de cas de ce genre pour causer aux humains une indigestion chronique et de l'insomnie.

Finalement, ayant épuisé une grande partie de son système nerveux dans ses efforts, le professeur glana suffisamment de mots de la langue étrangère pour qu'une conversation fût rendue possible. On lui raconta donc – et par son intermédiaire au monde entier – ce qui suit :

Les étrangers appartenaient à une civilisation très avancée qui avait propagé sa culture dans toute la galaxie. Connaissant les limitations des animaux encore sous-développés qui étaient devenus récemment dominants sur la Terre, ils nous avaient placés dans une sorte d'ostracisme bienveillant. Jusqu'à ce que nous ayons, nous ou nos institutions, atteint un niveau qui permette au moins de nous accorder le rang de membre *associé* dans la Fédération Galactique (sous la tutelle, durant les premiers millénaires, de l'une des espèces les plus anciennes, les plus répandues et les plus importantes de cette fédération) – jusqu'à ce que ce stade soit atteint, toute invasion de notre intimité et de notre ignorance, à l'exception de quelques expéditions scientifiques qui s'étaient déroulées dans le plus grand secret, avait été strictement interdite par accord universel.

Plusieurs individus qui avaient violé cette règle – au grand détriment de notre bon sens racial et au grand avantage des religions en vigueur – avaient été si promptement et si sévèrement punis qu'aucune autre infraction connue n'avait été commise durant un certain temps. Notre récente courbe de croissance avait été suffisamment satisfaisante pour laisser espérer que quelque trente ou quarante siècles de plus suffiraient à nous autoriser à solliciter un statut applicable au sein de la Fédération.

Malheureusement, les peuples de cette communauté stellaire étaient nombreux et tout aussi variés dans leur aspect moral que dans leur composition biologique. Un certain nombre d'espèces étaient considérablement retardées par rapport aux Dendi, nom que se donnaient nos visiteurs. Parmi elles, une race de créatures horribles semblables à des vers de terre et connues sous le nom de Troxxt – presque aussi avancée technologiquement qu'elle était retardée dans son développement moral – s'était soudain présentée comme seul et absolu dirigeant de la galaxie. Elle s'était emparée de plusieurs soleils clefs avec leurs systèmes planétaires alternants et, après une décimation des races ainsi capturées, avait annoncé son intention de punir en les détruisant sans pitié toutes les races incapables d'apprécier d'après ces leçons la valeur de la capitulation sans conditions.

En désespoir de cause, la Fédération Galactique s'était tournée vers Dendi, qui était l'une des races les plus anciennes, les plus désintéressées et en même temps les plus puissantes de l'espace civilisé, et l'avait chargée – en tant que force militaire de la galaxie – de pourchasser les Troxxt, de les vaincre dans tous les domaines où ils avaient acquis une suzeraineté illégale et de détruire à jamais leur pouvoir de faire la guerre.

Cet ordre était arrivé presque trop tard. Les Troxxt avaient gagné partout

un tel avantage que les Dendi ne purent les contenir qu'au prix d'énormes sacrifices. Durant des siècles, ce conflit avait sévi dans notre vaste univers insulaire. Pendant ce temps, des planètes très peuplées s'étaient désintégrées ; des soleils avaient explosé et s'étaient transformés en novae et des groupes entiers d'étoiles avaient été réduits en poussière cosmique tourbillonnante.

Un pat temporaire avait été atteint peu de temps auparavant et – en titubant et en haletant – on profitait de cette accalmie des deux côtés pour renforcer les points faibles du territoire.

Finalement, les Troxxt avaient débarqué dans cette section paisible auparavant qui contenait notre système solaire – parmi d'autres. Ils se désintéressaient complètement de notre petite planète avec ses maigres ressources : ils ne se souciaient pas non plus de voisins célestes tels que Mars et Jupiter. Ils avaient établi leurs quartiers sur une planète de Proxima Centauri – l'étoile la plus proche de notre propre soleil – et commencé à consolider leur réseau d'offensive et de défense entre Rigel et Aldébaran. A ce point de leur explication, les Dendi firent remarquer que les exigences de la stratégie interstellaire tendaient à devenir si compliquées qu'il fallait recourir à des cartes à trois dimensions ; acceptons là simple déclaration qu'ils formulèrent, à savoir qu'il devint immédiatement essentiel pour eux de frapper rapidement et de rendre la position troxxt sur Proxima Centauri intenable – afin d'établir une base à l'intérieur de leurs lignes de communication.

L'endroit le plus indiqué pour une telle base était la Terre.

Les Dendi se confondirent en excuses pour avoir fait intrusion dans notre évolution, intrusion qui risquait de nous coûter cher dans notre délicat état évolutif. Mais comme ils nous l'expliquèrent – dans un impeccable langage pré-bengali – avant leur arrivée, nous étions en effet devenus (sans le savoir) une satrapie des horribles Troxxt. Nous pouvions nous considérer maintenant comme libérés.

Nous les en remercîâmes beaucoup.

D'ailleurs, comme leur chef le fit fièrement remarquer, les Dendi étaient engagés (pour l'amour de la civilisation) dans une guerre contre un ennemi si horrible, si obscène dans sa nature et si entièrement ignoble dans ses manières d'agir qu'il ne méritait même pas d'être considéré comme doté d'intelligence. Ils ne combattaient pas uniquement pour eux-mêmes mais pour tous les membres loyaux de la Fédération Galactique ; pour toutes les espèces petites et sans défense ; pour toutes les races obscures incapables de se défendre contre un conquérant ravageur. Est-ce que l'humanité se tiendrait à l'écart d'un tel conflit ?

Il y eut simplement une légère hésitation lorsque toutes ces informations furent bien comprises. Puis : « *Non !* » rugit en réponse l'humanité à travers des moyens de communication tels que la télévision, les journaux, les tambours de la jungle et les messagers des forêts montés à dos de mulet. « *Nous ne resterons pas à l'écart ! Nous vous aiderons à détruire ce péril qui menace l'essence même de la civilisation ! Dites-nous simplement ce que vous*

voulez que nous fassions ! »

Eh bien, rien en particulier, répondirent les étrangers avec quelque embarras. Il y aurait peut-être quelque chose à faire dans quelque temps – *plusieurs* petites choses en fait – qui pourraient s'avérer *tout à fait* utiles ; mais pour le moment, si nous pouvions nous appliquer à ne pas nous trouver sur leur chemin tandis qu'ils procédaient à l'entretien de leurs canons-montagnes, ils nous en seraient vraiment très reconnaissants...

Cette réponse eut tendance à susciter une grande incertitude parmi les deux milliards d'habitants de la Terre. Durant plusieurs jours après cette déclaration, il y eut une tendance planétaire – comme nous le dit la légende – à éviter de se regarder dans les yeux.

Mais ensuite, l'Homme se releva de ce coup essentiel porté à son orgueil. Il se rendrait utile, même de manière très humble, à la race qui l'avait libéré de cette domination éventuelle des ignobles Troxxt. Rendons hommages à nos ancêtres ! Louons leurs efforts sincères au sein de leur ignorance !

Toutes les armées permanentes, toutes les flottes maritimes et aériennes furent réorganisées en patrouilles de garde placées autour des armes des Dendi : aucun humain ne pouvait approcher à moins de deux milles des engins bourdonnants sans un laissez-passer contresigné par les Dendi. Mais comme on ne les vit jamais signer un seul de ces laissez-passer pendant tout leur séjour sur cette planète, cette disposition ne fut jamais exercée, pour autant qu'on le sache ; et le voisinage immédiat des armes extra-terrestres devint ainsi et demeura tout à fait sagement exempt de créatures à deux jambes.

La coopération avec nos libérateurs prit le pas sur toutes les autres activités humaines. L'ordre du jour fut un slogan exprimé en premier par un professeur de Harvard au cours d'une table ronde assez agitée à la radio sur « La place de l'Homme dans un Univers quelque peu trop civilisé ».

« Oublions nos personnalités individuelles et nos vanités collectives, s'écria le professeur à un moment donné. Subordonnons tout au but de préserver la liberté du système solaire en général et de la Terre en particulier. »

En dépit de son caractère emphatique, ce slogan fut répété partout. Et pourtant il était parfois difficile de savoir exactement ce que les Dendi voulaient – en partie à cause du nombre limité d'interprètes disponibles à la tête des différents États souverains, et en partie en raison de la tendance qu'avait leur leader à disparaître dans un vaisseau après des déclarations ambiguës et équivoques – tel ce bref avertissement : « Évacuez Washington ! »

A cette occasion, le secrétaire d'État et le Président des États-Unis transpirèrent horriblement durant cinq heures d'un jour de juillet, dans tout l'appareil diplomatique fait de chapeaux de soie, de cols raides et de costumes sombres que notre passé barbare exigeait des leaders politiques qui avaient

des rapports avec les représentants d'un autre peuple. Ils se desséchèrent sur pied sous l'énorme vaisseau – dans lequel aucun humain n'avait jamais été invité à pénétrer, en dépit des allusions pleines de convoitises faites constamment par des professeurs d'université et des dessinateurs aéronautiques – et ils attendirent patiemment et en nage que le chef dendi en émerge et leur précise s'il avait voulu parler de l'État de Washington ou de la ville de Washington.

Le conte devient alors un conte glorieux : on parle du Capitole qui fut démantelé en quelques jours et reconstruit presque parfaitement dans les collines qui se trouvent au pied des Montagnes Rocheuses ; des archives qui manquaient et que l'on devait plus tard retrouver dans la salle réservée aux enfants de la bibliothèque municipale de Duluth, en Iowa ; des bouteilles d'eau du Potomac que l'on transporta avec soin vers l'ouest et dont le contenu fut cérémonieusement déversé dans le fossé circulaire bétonné construit autour de la demeure du Président, eau qui devait malheureusement s'évaporer en moins d'une semaine en raison du taux d'humidité relativement peu élevé de la région – de tous ces fiers moments de l'histoire galactique de nos espèces auxquelles même le fait que les Dendi ne souhaitaient construire aucune base stratégique à cet endroit ni même un entrepôt de munitions mais simplement une salle de récréation pour leurs troupes, ne put priver de la grandeur de notre coopération déterminée et de nos sacrifices bien consentis.

On ne peut nier toutefois que l'individualité de notre race fut grandement atteinte par la découverte, au cours d'une interview journalistique de routine, que les étrangers ne formaient pas un groupe plus puissant qu'un simple escadron ; et que leur chef, loin d'être le grand scientifique et le grand stratège qu'on aurait pu s'attendre à recevoir de la Fédération Galactique pour la protection de la Terre, avait le rang interstellaire équivalent à celui d'un sergent.

Que le Président des États-Unis, le commandant en chef de l'Armée et de la Marine se soient ainsi tenus à la disposition d'un simple sous-officier sans attributions fut un peu dur à avaler ; mais que la bataille de la Terre imminente dût avoir une dignité historique à peine plus élevée que celle d'une simple action de patrouille était humiliant au plus haut degré.

Puis il y eut la question du « lendi ». Les étrangers, tandis qu'ils installaient ou entretenaient leur système planétaire de défense armée, jetaient parfois de côté un fragment paraissant inutilisable du métal parlant. Séparée de la machine dont elle avait fait partie, cette substance paraissait perdre toutes les qualités qui étaient nuisibles à l'humanité et en retenir plusieurs tout à fait utiles. Par exemple, si l'on attachait une portion de cette étrange substance à un métal terrestre quelconque – et qu'on l'isolât soigneusement de tout contact avec les autres substances – elle devenait en quelques heures exactement de la même nature que le métal qu'elle touchait, que ce soit du zinc, de l'or ou de l'uranium.

Cette matière – » lendi », comme les hommes l'avaient entendue nommer par les étrangers – fut vite frénétiquement recherchée dans une économie brisée par de constantes et inattendues liquidations de ses centres industriels les plus importants.

Dans tous les endroits où se rendaient les étrangers, en direction ou en provenance de leurs bases stratégiques, des hordes d'humains en haillons psalmodiaient, dans la limite des deux milles imposés : « Vous avez du lendi, Dendi ? » Toutes les tentatives faites par les agences de la planète afin de faire respecter la loi pour mettre fin à cette manière de mendier sans vergogne en masse échouèrent – surtout du fait que les Dendi eux-mêmes semblaient prendre un plaisir inexplicable à distribuer de minuscules échantillons de lendi à la foule. Lorsque la police et les soldats commencèrent à se joindre à cette multitude meurtrière de vagabonds qui se précipitaient au coin des prairies où le métal si loquace et si versatile était tombé, les gouvernements renoncèrent à agir.

L'humanité commença presque à souhaiter que l'attaque se produise, afin d'être soulagée du poids empoisonné du sentiment de ses propres infériorités. Certains de nos ancêtres les plus fanatiquement conservateurs commencèrent même probablement à regretter la libération.

Ils la regrettaient, mes enfants ! Vraiment ! Espérons que ces troglodytes en puissance furent les premiers à être désintégréés et dissous par les météores rouges. On ne peut après tout tourner le dos au progrès !

Deux jours avant la fin du mois de septembre, les étrangers annoncèrent qu'ils avaient détecté de l'activité sur l'une des lunes de Saturne. Les Troxxt se faufilaient de toute évidence perfidement vers l'intérieur du système solaire. Étant donné leurs tendances vicieuses et fourbes, on pouvait s'attendre à tout moment, nous avertirent les Dendi, à ce que ces monstrueuses larves passent à l'attaque.

Peu d'humains s'endormirent lorsque la nuit tomba et dépassa le méridien où ils habitaient. Presque tous les yeux étaient fixés vers un ciel soigneusement privé de nuages par les Dendi toujours sur leurs gardes. Il y eut un important trafic de télescopes à bon marché et de débris de verre fumé dans certaines régions de la planète ; alors que d'autres régions connurent une vague énorme de maléfices et de phénomènes occultes totaux...

Les Troxxt attaquèrent simultanément à l'aide de trois vaisseaux cylindriques noirs ; l'un dans l'hémisphère Sud, deux dans le nord. De grandes traînées de flammes vertes s'échappaient en ronflant de leurs minuscules engins, et tout ce qu'elles touchaient se transformait en un sable translucide comme du verre. Aucun Dendi pourtant n'était atteint et de chaque canon maintenant en mouvement se dégageait une série de nuages écarlates qui poursuivaient avidement les Troxxt jusqu'à ce qu'ils soient contraints par leur perte de vitesse à retomber sur la Terre.

Là, ils produisaient un malheureux contrecoup. Toutes les régions

peuplées sur lesquelles ces pâles petits nuages rouges s'abattaient se trouvaient rapidement transformées en cimetières – des cimetières qui, s'il faut dire la vérité telle qu'elle nous a été révélée, dégageaient plutôt une odeur de cuisine que celle de tombes. Les habitants de ces infortunées localités étaient soumis à d'énormes augmentations de température. Leur peau rougissait, puis noircissait ; leurs cheveux et leurs ongles rétrécissaient ; leur chair se transformait en liquide et bouillonnait en se détachant de leurs os. Ce fut vraiment une désagréable manière de mourir pour un dixième de l'humanité.

La seule consolation fut la capture d'un cylindre noir par l'un des nuages rouges. Lorsqu'il devint ainsi chauffé à blanc et qu'il déversa sa substance en forme d'averse métallique, les deux engins attaquant l'hémisphère Nord se retirèrent brusquement vers les astéroïdes où les Dendi – en raison de leurs effectifs strictement limités – refusèrent fermement de les poursuivre.

Dans les vingt-quatre heures qui suivirent, les étrangers – appelons-les les étrangers *résidents* – tinrent des conférences, réparèrent leurs armes et compatirent à notre malheur. L'humanité enterrait ses morts. C'était une coutume de nos ancêtres des plus remarquables ; coutume qui n'a naturellement pas survécu à notre ère.

Lorsque les Troxxt revinrent, l'Homme était prêt à les affronter. Il ne pouvait malheureusement pas prendre les armes comme il désirait ardemment le faire ; mais il pouvait se servir d'instruments occultes et de formules incantatoires magiques.

Une fois de plus, les petits nuages rouges éclatèrent joyeusement dans les couches supérieures de la stratosphère ; une fois de plus, les flammes vertes gémirent et attaquèrent les flèches bavardes de l'endi ; une fois de plus, des hommes moururent par milliers dans le remous bouillonnant de la guerre. A ce moment-là, il y eut une légère différence : les flammes vertes des Troxxt changèrent abruptement de couleur chaque fois que la bataille durait plus de trois heures ; elles devenaient plus sombres, plus bleuâtres. Et ce faisant, les Dendi tombaient à leurs postes les uns après les autres et mouraient dans des convulsions.

On sonna évidemment le rappel. Les survivants se frayèrent un passage pour rejoindre l'énorme vaisseau dans lequel ils étaient venus. Avec une explosion de ses moteurs qui lancèrent un sillon chauffé au rouge vers le sud à travers la France et envoyèrent Marseille dans la Méditerranée, le vaisseau rugit dans l'espace et disparut honteusement.

L'humanité se durcit pour faire face à l'horrible épreuve de la domination troxxt.

Ils ressemblaient véritablement à des vers. Dès que les deux cylindres aussi noirs que la nuit eurent atterri, ils sortirent des engins avec leurs corps formés de petits segments soutenus au-dessus du sol par un harnais complexe maintenu par de longues et minces béquilles de métal. Ils élevèrent un fort en forme de dôme autour de chaque vaisseau – l'un en Australie et l'autre en

Ukraine –, capturèrent les quelques individus courageux qui s'étaient aventurés près de leurs terrains d'atterrissage et disparurent de nouveau dans leur sombre engin avec leur butin qui se tortillait dans tous les sens.

Tandis que certains hommes s'exerçaient nerveusement à des manœuvres suivant les anciennes méthodes militaires, d'autres se plongeaient anxieusement dans des textes et études scientifiques ayant trait à la visite des Dendi, dans l'espoir désespéré de découvrir un moyen de préserver l'indépendance terrestre contre ce conquérant rapace de la galaxie criblée d'étoiles.

Et pendant tout ce temps les captifs humains qui se trouvaient à l'intérieur des engins spatiaux assombrés artificiellement (les Troxxt n'ayant pas d'yeux se souciaient peu de la lumière et les individus les plus sédentaires de leur race trouvaient ces radiations désagréables pour leurs peaux sensibles et non pigmentées) n'étaient pas torturés pour qu'ils répondent à des questions – ni l'objet de séances de vivisection pour satisfaire à un désir ardent de connaissance à un niveau légèrement plus élevé – mais instruits.

Instruits dans la langue des Troxxt, bien entendu.

En fait, il arriva qu'un grand nombre d'entre eux s'avèrent incapables d'assumer les fonctions que les Troxxt avaient prévues pour eux et devinrent temporairement serviteurs des étudiants qui avaient mieux réussi qu'eux. Et un autre groupe plus restreint fut atteint de différentes formes de frustration hystérique allant du chagrin supportable à la dépression catatonique – à cause des difficultés présentées par une langue dont tous les verbes étaient irréguliers et dont les myriades de prépositions étaient formées à partir de combinaisons noms-adjectifs dérivant du sujet de la phrase précédente. Mais en fin de compte, onze créatures humaines furent relâchées, clignant frénétiquement des yeux dans le soleil, pour jouer le rôle d'interprètes certifiés des Troxxt.

Ces libérateurs n'avaient jamais, semblait-il, visité le Bengale dans les beaux jours de sa civilisation de plusieurs millénaires.

Oui, ces *libérateurs*. Car les Troxxt avaient atterri le sixième jour de l'ancien mois d'octobre presque mystique. Et le 6 octobre est bien sûr le jour sacré de la Seconde Libération. Souvenons-nous et célébrons. (Si seulement nous pouvions savoir de quel jour il s'agit sur notre calendrier !)

L'histoire que les interprètes racontèrent fit baisser la tête de honte aux hommes qui grinçaient des dents en voyant comment ils s'étaient laissé bernier par les Dendi.

Il était vrai que les Dendi avaient été chargés par la Fédération Galactique de poursuivre les Troxxt et de les détruire. C'était grandement en partie parce que les Dendi *étaient* la Fédération Galactique. Ces immenses créatures qui représentaient l'une des premières arrivées intelligentes sur la scène interstellaire, avaient organisé une vaste force de police pour se protéger, elles et leur puissance, contre les révoltes qui pourraient se produire à l'avenir.

Cette force de police était ostensiblement un assemblage de toutes les formes de vie pensantes de toute la galaxie ; c'était en fait un moyen efficace de les garder sous un contrôle rigide. La plupart des espèces découvertes jusqu'alors s'étaient avérées dociles et maniables ; les Dendi avaient gouverné depuis des temps immémoriaux, disaient-ils, alors pourquoi ne pas les laisser continuer à régner ? Cela faisait-il une différence quelconque ?

Mais, à travers les siècles, l'opposition à l'égard des Dendi grandit et le noyau de l'opposition fut formé par les créatures à base de protoplasme. Que l'on était d'ailleurs arrivé à appeler la Ligue Protoplasmique.

Bien que de nombre restreint, les créatures dont les cycles vitaux dérivait des propriétés chimiques et physiques des protoplasmes différaient largement en taille, structure et adaptation biologique. Une communauté galactique dérivant d'elles les principales sources de sa puissance serait une base dynamique, et non pas statique, où l'on encouragerait les voyages extragalactiques au lieu de les craindre comme c'était le cas actuellement, les Dendi redoutant de rencontrer une civilisation supérieure. Ce serait une véritable démocratie d'espèces – une vraie république biologique – où toutes les créatures possédant une intelligence et un développement culturel satisfaisants pourraient contrôler leurs destins comme seuls le faisaient les Dendi à base de silicones.

Dans ce but, les Troxxt – seule race importante qui ait fermement refusé le désarmement total, demandé à tous les membres de la Fédération – avaient été suppliés par des membres mineurs de la Ligue Protoplasmique de les sauver de la dévastation que les Dendi entendaient leur infliger comme punition d'une excursion exploratrice illégale en dehors des limites de la galaxie.

Se heurtant à la détermination des Troxxt de défendre leurs cousins en chimie organique et à l'hostilité brusquement montrée par au moins les deux tiers des peuples interstellaires, les Dendi avaient provoqué une réunion du Conseil fantoche de la galaxie ; ils avaient déclaré qu'il existait un état de révolte et commencé à étayer leur puissance désintégrant avec ces maudites forces vitales d'une centaine de mondes. Les Troxxt, inférieurs en nombre et en équipement de manière désespérée, n'avaient pu continuer le combat que grâce à la grande naïveté et au manque d'égoïsme d'autres membres de la Ligue Protoplasmique qui risquaient l'anéantissement complet en leur fournissant des armes secrètes qui venaient d'être créées.

N'avions-nous pas deviné la nature du monstre d'après les énormes précautions qu'il avait prises pour empêcher que la moindre partie de son corps soit exposée à l'atmosphère intensément corrosive de la Terre ? Les vêtements sans couture, à peine translucides, que nos visiteurs avaient portés pendant tout leur séjour dans notre monde, auraient dû nous faire soupçonner une chimie corporelle dérivée de composés siliconés complexes plutôt que de ceux du carbone.

L'humanité baissa la tête collectivement et admit que cela ne lui était jamais venu à l'esprit.

Eh bien, dirent gentiment les Troxxt, nous étions extrêmement inexpérimentés et peut-être un peu trop confiants. Notre naïveté, même si elle leur coûtait cher – à eux, nos libérateurs – ne nous priverait pas de ce droit de cité complet que les Troxxt revendiquaient comme patrimoine. Mais quand à nos chefs, nos chefs probablement corrompus, certainement irresponsables...

Les premières exécutions d'officiels des Nations Unies, chefs d'État et interprètes de la langue prébengali, considérés comme « traîtres au protoplasme » – après le jugement le plus long et le plus presque parfaitement juste qu'ait connu l'histoire de la Terre – eurent lieu une semaine après le Jour G-J, occasion inspirante pour laquelle – au sein de cérémonies merveilleuses – on invita l'Humanité à entrer tout d'abord dans la Ligue Protoplasmique, et à partir de là dans la nouvelle et démocratique Fédération de toutes les espèces et de toutes les races.

Mais ce ne fut pas tout. Alors que les Dendi nous avaient écartés de manière méprisante tandis qu'ils s'occupaient de libérer notre planète de la tyrannie et avaient probablement construit des dispositifs spéciaux qui rendaient le contact de leurs armes fatal pour nous, les Troxxt – avec l'amitié sincère qui avait fait de leur nom un synonyme de démocratie et de décence dans tous les endroits sous les étoiles où vivaient des créatures – nos Seconds Libérateurs, comme nous les appelions avec amour, *préféraient*, pour leur part, nous faire participer au travail intensif et urgent de la défense planétaire.

Les intestins des hommes se dissolvaient sous l'invisible éclat des forces utilisées pour construire les nouvelles armes d'une complexité incroyable ; des hommes tombaient malades et mouraient, en hordes désordonnées, à l'intérieur des mines que les Troxxt avaient rendues plus profondes que la plus profonde que nous ayons eue jusqu'ici ; des corps humains se déchiraient et explosaient dans les puits de pétrole sous-marins que les Troxxt avaient jugés essentiels.

On réclama que certains jours de classe des enfants soient occupés à des quête collectives destinées à ramasser des « bouts de platine pour Procyon » et des « débris radioactifs pour Deneb ».

On implorait aussi les maîtresses de maison afin qu'elles économisent le sel le plus possible – cette substance étant utile pour les Troxxt de douzaines de manières incompréhensibles – et des affiches colorées conseillaient : « *Ne salez pas – sucrez !* »

Et au-dessus de tout cela – veillant courtoisement sur nous tel un parent intelligent – il y avait nos mentors marchant à pas de géant pour tout superviser avec leurs béquilles métalliques, tandis que leurs pâles petits corps étaient tapis dans les hamacs qui étaient accrochés à chacune de leur paire de pattes brillantes.

Vraiment, même au sein d'une paralysie économique complète occasionnée par la concentration de toutes les facilités essentielles de production sur d'autres armements militaires détachés de ce monde et en dépit

des cris d'angoisse de ceux qui souffraient de blessures industrielles particulières que nos médecins n'étaient pas équipés pour traiter, au sein de cette désorganisation torturante, il était quand même très réconfortant de se rendre compte que nous avions pris notre place légale dans le futur gouvernement de la galaxie et que nous contribuions même maintenant à préserver l'Univers et sa Démocratie.

Mais les Dendi revinrent briser cette idylle. Ils arrivèrent dans leurs énormes vaisseaux spatiaux argentés et les Troxxt, à peine avertis à temps, réussirent tout juste à se grouper sous le coup et à opposer une sorte de défense. Mais même ainsi, le vaisseau troxxt qui se trouvait en Ukraine fut presque immédiatement forcé de fuir vers sa base dans les profondeurs de l'espace. Trois jours plus tard, les seuls Troxxt qui demeuraient sur la Terre étaient les membres dévoués d'un petit groupe qui gardait le navire fixé en Australie. Ils s'avèrent, en quelque trois mois, plus difficiles à déloger de la surface de notre planète que le continent lui-même ; et, puisqu'on était maintenant dans un état de siège hostile bien serré avec les Dendi d'un côté du globe et les Troxxt de l'autre, la bataille prenait des proportions terrifiantes.

Les mers bouillonnaient ; des steppes entières brûlaient ; le climat lui-même variait et se transformait sous la pression éreintante du cataclysme. Lorsque les Dendi eurent résolu le problème, la planète Vénus avait été expulsée du système au cours d'une manœuvre compliquée et la Terre avait vacillé dans les cieux comme un substitut orbital. La solution était simple : puisque les Troxxt étaient trop solidement implantés sur le petit continent pour en être chassés, les Dendi, supérieurs en nombre, avaient apporté assez d'armes atomiques pour désintégrer l'Australie en des cendres qui souillèrent le Pacifique. Ceci se produisit le 24 juin, le jour sacré de la Première Relibération. Un jour d'expiation pour ce qui restait de la race humaine.

Comment avions-nous pu être assez naïfs pour nous laisser avoir par cette propagande chauvine pro-protoplasme ? C'était ce que les Dendi désiraient savoir. Si les caractéristiques physiques devaient représenter les critères de notre empathie raciale, nous ne nous orienterions pas sur une base chimique limitée ! Il était vrai que le plasma vital des Dendi se basait sur des silicones et non sur du carbone, mais est-ce que les vertébrés – ceux qui avaient des *appendices*, comme nous et les Dendi – n'avaient pas beaucoup plus en commun, en dépit d'une ou deux *mineures* différences biochimiques, que des vertébrés sans pattes et sans bras rampant dans la vase qui se trouvaient par accident posséder une substance organique identique ?

Quand à cette fantastique image de la vie dans la galaxie... Eh bien, les Dendi levaient leurs épaules quintuples en accomplissant le travail compliqué d'élever leurs armes bruyantes sur la rocaïlle de notre planète. Avions-nous déjà vu un représentant de ces races protoplasmiques que les Troxxt étaient censés protéger ? Non, et nous n'en verrions pas. Car dès qu'une race – animale, végétale ou minérale – se développait assez pour constituer un

danger *éventuel* pour ces sinueux agresseurs, sa civilisation était systématiquement démantelée par les Troxxt toujours sur leurs gardes. Nous étions dans un état tellement primitif qu'ils n'avaient pas du tout considéré qu'il était dangereux de nous laisser participer pleinement en apparence à leur action.

Pourrions-nous dire que nous avons appris un seul renseignement utile sur la technologie des Troxxt – malgré tout le travail que nous avons accompli sur leurs machines et toutes les vies qui avaient été perdues ? Non, bien sûr que non ! Nous n'avions qu'apporté notre contribution à l'asservissement de races éloignées qui ne nous avaient causé aucun tort.

Nous avons beaucoup de raisons de nous sentir coupables, nous dirent gravement les Dendi une fois que les quelques interprètes de dialecte prébengali qui survivaient furent sortis de leur cachette. Mais notre responsabilité collective était minime en comparaison de celle qui incombait à ces « collabos vermiculaires » – ces traîtres qui avaient supplanté nos anciens chefs martyrs. Puis il y avait les innombrables interprètes humains qui avaient eu des rapports linguistiques avec des êtres qui détruisaient une paix galactique vieille de deux millions d'années. Il ne suffirait même pas de les tuer, murmuraient les Dendi en les tuant.

Lorsque les Troxxt se frayèrent un passage pour reprendre possession de la Terre quelque dix-huit mois plus tard, nous apportant les suaves fruits de la Seconde Relibération – ainsi qu'une réfutation complète des Dendi fort convaincante – peu d'humains acceptèrent de se charger avec enthousiasme des responsabilités de nouvelles charges fort bien rémunérées dans le domaine des langues, de la science et du gouvernement.

Évidemment, les Troxxt, pour relibérer la Terre, ayant jugé nécessaire de produire une énorme explosion sur l'hémisphère Nord, il restait fort peu d'humains.

Et parmi ceux qui restaient, un grand nombre se suicidèrent plutôt que de porter le titre de secrétaire général des Nations Unies lorsque les Dendi revinrent pour une glorieuse Re-Relibération peu de temps après. Ce fut cette libération, au fait, qui dépouilla notre planète de sa profonde enveloppe de substance et lui donna ce que nos ancêtres appelèrent une « forme de poire ».

Ce fut peut-être à ce moment-là – ou une libération ou deux plus tard – que les Troxxt et les Dendi découvrirent que la Terre était devenue bien trop excentrique dans son orbite pour posséder les conditions minimales de sécurité demandées à une zone de combat. La bataille s'éloigna en zigzag et en scintillant de manière meurtrière, dans la direction d'Aldébaran.

Ceci se passait il y a neuf générations, mais l'histoire, qui s'est transmise de père en fils, n'a pas perdu beaucoup de ses détails. Je vous l'ai contée presque exactement comme on me l'a contée. Mon père me la racontait pendant que je courais avec lui de flaque en flaque dans la chaleur desséchante du sable jaune. Ma mère me l'a racontée tandis que nous aspirions de l'air et

saisissions frénétiquement les arbrisseaux verts lorsque la planète, au-dessous de nous, était ébranlée par un sinistre spasme géologique qui aurait pu nous faire disparaître au sein de ses entrailles consumées ou par une giration cosmique qui menaçait de nous projeter dans le vide de l'espace.

Pourtant, nous faisons comme maintenant, nous racontions l'histoire en poursuivant notre course effrénée sur des kilomètres et des kilomètres dans une chaleur insupportable, à la recherche de nourriture et d'eau ; en menant de farouches batailles contre les lapins géants pour nous jeter, les uns ou les autres, sur la charogne de l'ennemi et toujours, toujours et à jamais, aspirant désespérément cet air précieux qui ne cesse de quitter notre monde en quantités toujours –accrues à chaque folle révolution de son orbite.

Nus, mourant de faim et de soif, nous sommes arrivés dans le monde ; et c'est nus, mourant de faim et de soif que nous passons notre vie à courir sous l'énorme soleil immuable.

C'est toujours la même histoire, qui a la même fin traditionnelle que lorsque je l'ai apprise de mon père et lui de son père. Aspirez de l'air, arrachez des arbrisseaux et écoutez la dernière observation sacrée de notre histoire :

« En regardant autour de nous, nous pouvons dire avec un orgueil excusable que nous avons été aussi complètement libérés qu'il est possible, pour une race et pour une planète, de l'être ! »

Traduit par MARCEL BATTIN.

The Liberation of Earth.

© Columbia Publications, Inc., 1953.

© Éditions Opta, pour la traduction.

J.G. Ballard : CHAMP DE BATAILLE

On a réussi jusqu'ici à parler de la guerre en contournant les problèmes politiques qu'elle pose inévitablement. Parfois en les frôlant de très près, comme le fait Alfred Coppel. Mais tout de même, l'agressivité des combattants a toujours été envisagée indépendamment de la cause qu'ils défendent ; à la limite, amis et ennemis étaient interchangeables, ainsi qu'on l'a vu notamment chez Fredric Brown. Il est temps d'élargir le débat et d'envisager les valeurs en cause dans la guerre – en commençant par celles que pouvait incarner en 1969, au plus fort de la crise contestataire, un écrivain anglais très hostile à l'intervention américaine au Vietnam.

QUAND les dernières fumées du véhicule de transport de troupes qui avait brûlé se dissipèrent dans l'air humide de l'aube, le major Pearson put distinguer le ruban argenté du fleuve à trois cents mètres de son poste de commandement sur la colline. Pulvérisées par les tirs d'artillerie, les deux rives du canal s'étaient effondrées, ne formant plus qu'un tapis perforé d'entonnoirs. L'eau se répandait dans la prairie, tachée par le fuel des réservoirs du véhicule. Maniant les jumelles de ses mains fines, Pearson étudiait les arbres sur la berge opposée. Le fleuve n'était pas très large et l'eau ne montait qu'à la hauteur de la ceinture, mais des deux côtés les champs étaient aussi découverts que des tables de billard. Les hélicoptères américains avaient déjà décollé de leurs bases implantées autour de la ville et caquetaient en essaims au-dessus de la vallée comme autant d'oiseaux sans cervelle.

Une explosion à l'intérieur de la cabine de pilotage du transport de troupes fit voler les portes et le pare-brise. L'éclair illumina la prairie inondée, révélant un bref instant les caractères à demi effacés gravés sur le monument qui formait le mur arrière du poste de commandement. Pearson observait l'escadrille d'hélicoptères la plus proche. Ils décrivaient des cercles au-dessus du pont carrossable, à quinze cents mètres en aval, trop éloignés pour remarquer le véhicule détruit et les cadavres qui l'entouraient. L'embuscade,

bien que réussie, n'avait pas été préméditée. Le véhicule s'était engagé à l'aveuglette sur la route de la berge alors que l'unité de Pearson s'apprêtait à passer le cours d'eau.

Avec un minimum de chance, espérait Pearson, l'opération de franchissement serait annulée et ils recevraient l'ordre de se replier dans les hauteurs. Il frissonnait dans son uniforme en loques. Le caporal Benson avait, la veille, dépouillé de son pantalon un mitrailleur des Marines qui avait été tué, et il n'avait pas eu le temps de laver le sang caillé sur les cuisses et la ceinture.

Derrière le monument, s'ouvrait l'entrée bordée de sacs de sable du tunnel où étaient emmagasinés les approvisionnements. Là, le sergent Tulloch et le lieutenant de dix-sept ans, envoyé dans la nuit directement des cadres de la jeunesse, travaillaient sur l'appareil de radio de campagne, remplaçant les fils des écouteurs et rebranchant les accus. Autour du dépôt, les trente hommes de Pearson surveillaient les armes, les caisses de munitions et les bobines de fil téléphonique entassées à leurs pieds. Épuisés après l'embuscade, ils ne devaient plus guère avoir la force de traverser le fleuve.

« Sergent... sergent Tulloch ! » cria Pearson en durcissant volontairement sa voix trop précise de maître d'école. Comme il s'y attendait à moitié, Tulloch feignit de ne pas entendre son appel. Serrant dans sa bouche pincée deux extrémités de fil de cuivre, il continua de former son épissure. Bien que Pearson fût le commandant de l'unité de guérilla, la véritable initiative émanait de l'Écossais. Sous-officier de carrière dans les Gordon Highlanders avant les débarquements américains, six ans auparavant, le sergent s'était joint aux premières bandes de rebelles qui avaient constitué le noyau de l'Armée de Libération Nationale. Comme Tulloch s'en vantait ouvertement, il avait surtout été attiré dans l'armée des insurgés par la perspective de tuer des Anglais. Pearson se demandait souvent dans quelle mesure le sergent l'identifiait encore au gouvernement fantoche de Londres, appuyé par les Forces d'occupation américaines.

Alors qu'ils sortait de la tranchée, une fusillade éclata sur la travée centrale du pont. Pearson attendit, abrité derrière la base du monument. Il écoutait le grondement des mortiers lourds qui tiraient de l'enclave américaine, à huit kilomètres à l'ouest. Neuf cents artilleurs des Marines y résistaient depuis des mois à la pression de deux divisions de forces rebelles. Avec l'appui aérien de leurs hélicoptères-bombardiers, les Américains continuaient à combattre du fond de leurs abris bétonnés, tirant mille coups par jour avec leurs soixante-dix pièces. Les prairies qui entouraient l'enclave ressemblaient à un paysage lunaire inondé.

Les obus gémissaient dans l'air humide et les explosions soulevaient le sol détrempé. Entre les impacts, on percevait le tir des armes légères tandis que l'attaque se poursuivait sur le pont. Pearson accrocha sa Sten en travers de ses épaules étroites et regagna en courant le tunnel.

« Qu'est-ce qui ne va pas, sergent ? Cette radio aurait dû être vérifiée au

bataillon. »

Il tendit la main vers le pupitre maculé de boue, mais Tulloch la lui repoussa avec sa clef à molette. Sans prêter attention au salut timide du jeune lieutenant, Tulloch aboya : « Elle sera prête à temps, major. Ou préférez-vous vous replier dès maintenant ? »

Évitant le regard du lieutenant, Pearson répondit : « Nous obéirons aux ordres, sergent, quand vous aurez réussi à réparer cet engin.

— Je vais le réparer, ne vous en faites pas, major. »

Pearson déboucla la jugulaire de son casque. Il était clair qu'au cours des trois mois qu'ils avaient passés ensemble, le sergent était arrivé à la conclusion que Pearson avait perdu courage. Naturellement, Tulloch avait raison. Pearson examina la position fortifiée, protégée des attaques aériennes par les saules déchiquetés, en dénombrant les visages tendus des hommes tassés autour du réchaud de campagne. Vêtus d'uniformes en haillons, rafistolés avec des courroies américaines en toile, vivant des mois durant dans les trous du sol, sous-alimentés et mal armés, qu'est-ce qui les incitait donc à continuer ? Ce n'était pas la haine envers les Américains, dont ils avaient vu fort peu de soldats, sinon les morts. Bien à l'abri dans leurs bases, protégées par une énorme technologie guerrière, les forces expéditionnaires américaines étaient aussi distantes que quelque légion d'archanges au jour du Jugement dernier.

D'ailleurs, c'était une chance que les Américains fussent si peu nombreux sur le terrain, sinon tout le front de libération aurait été balayé depuis longtemps. Même avec leurs vingt millions d'hommes sous les drapeaux, les Américains pouvaient à peine en réserver 200 000 pour les îles Britanniques, secteur lointain de leur guerre globale contre des douzaines d'armées de libération nationale. Le réseau de radio clandestine que Pearson et Tulloch écoutaient le soir, tassés dans leurs tunnels, sous les vols d'hélicoptères de reconnaissance, signalaient des combats incessants des Pyrénées aux Alpes bavaises, du Caucase à Karachi. Trente ans après le conflit originel dans le sud-est de l'Asie, le globe tout entier n'était plus qu'une énorme conflagration insurrectionnelle, un Vietnam à l'échelle mondiale.

« Benson ! » Le caporal s'approcha en boitant, sa carabine prise sur l'ennemi lui pesant lourdement aux bras. Pearson désigna d'un geste coléreux les hommes affalés contre les sacs de sable. « Caporal, dans une demi-heure, nous partons à l'attaque ! Tâchez au moins de les tenir éveillés ! »

Le caporal salua mollement et partit faire le tour de la position, secouant d'un pied sans conviction les hommes qu'il rencontrait. Pearson contemplait la ligne du fleuve à travers les arbres. Au nord, près du château de Windsor en ruine, des colonnes de fumée s'élevaient sous les hélicoptères quand ils piquaient pour lancer leurs roquettes dans les forêts déchiquetées qui envahissaient les rues des faubourgs désertés. Dans cette immense plaine de violence, seule la prairie en contrebas semblait calme, avec son lent cours d'eau. Le flot montait autour du véhicule de transport de troupes, agitant les

jambes des cadavres. Distraitement, Pearson se remit à compter ses hommes. Il leur faudrait traverser en courant le terrain à découvert, franchir à gué le fleuve et passer la ligne d'arbres sur la rive opposée. Peut-être les Américains y étaient-ils embusqués avec leurs Gatling à tir rapide, attendant que l'ennemi se découvre.

« Major Pearson. » Le lieutenant lui toucha le coude. « Vous vouliez voir les prisonniers.

— D'accord. On va essayer encore une fois. » Pearson suivit le jeune garçon autour du monument. La présence de ce jeune homme – à peine plus âgé que ses élèves de l'école dans les montagnes du nord de l'Ecosse – était pour Pearson une forme d'encouragement. Déjà son âge pesait doublement sur lui. Les pertes de main-d'œuvre avaient été si fortes au cours des années – un million de soldats et un autre million de civils tués – que l'on affectait aux hommes plus âgés les missions les plus dangereuses, en conservant les jeunes en vue de la paix qui viendrait bien un jour sous une forme ou une autre.

Les trois Américains étaient derrière le monument, sous la garde d'un soldat armé d'un fusil Bren. Un sergent de race noire, blessé à la poitrine, était étendu sur le dos. Il avait les épaules et les bras couverts de sang séché et son souffle passait irrégulièrement à travers la croûte épaisse qui recouvrait sa bouche et son menton. Tout contre lui, un jeune se tenait courbé sur le sac à dos posé sur ses genoux. Ses yeux d'étudiant, fatigués, contemplaient les menottes à ses poignets, comme s'il eût été dans l'incapacité de comprendre sa capture.

Le troisième prisonnier était un capitaine, le seul officier de la patrouille prise en embuscade, un homme à la carrure mince, aux cheveux gris coupés en brosse, au visage mou mais intelligent. Malgré son uniforme et son ceinturon de grosse toile, il avait plutôt l'air d'un correspondant de guerre ou d'un observateur que d'un officier combattant. Il avait les poignets entourés de fil téléphonique, ce qui lui rapprochait les coudes. Néanmoins il surveillait attentivement les préparatifs de l'attaque. Pearson le voyait faire l'inventaire des hommes et des armes, des deux mitrailleuses et des caisses de munitions.

Quand ses yeux bleus pénétrants se tournèrent vers Pearson pour noter son uniforme usé et son équipement, il éprouva une vague de ressentiment envers ces hommes intelligents et sûrs d'eux qui avaient occupé le monde entier avec leurs énormes corps expéditionnaires. L'Américain l'examinait avec cette surprise que Pearson avait déjà vue sur le visage d'autres prisonniers, un étonnement sincère que ces petits hommes en haillons puissent poursuivre si longtemps la lutte. Le terme même qu'employaient les Américains pour désigner les soldats rebelles – « Charlie » – qui remontait à la première guerre du Vietnam, montrait assez leur mépris, que leur ennemi fût un membre d'une tribu du Rif, un paysan de Catalogne ou un ouvrier de l'industrie japonaise.

Cependant, et l'Américain ne le savait que trop, si l'ordre d'attaque arrivait, ils seraient tous les trois fusillés sur place.

Pearson s'agenouilla près du sergent noir. Il poussa du canon de sa Sten le

jeune soldat qui tenait le sac à dos. « Vous ne pouvez rien faire pour lui ? Où est votre morphine ? »

Le soldat leva les yeux sur Pearson, puis laissa retomber sa tête, regardant les taches couleur arc-en-ciel du fuel sur ses chaussures. Pearson leva la main, prêt à le frapper. Mais les bruits de la fusillade sur le pont carrossable se noyèrent dans le grondement d'un obus au-dessus d'eux. Le lourd projectile de 120 mm, après avoir franchi le fleuve, s'éleva au-dessus de la prairie pour aller s'enfoncer dans les bois derrière la crête. Pearson s'était accroupi derrière le monument, espérant que ce ne fût qu'un obus lancé par hasard. Puis le sergent Tulloch fit signe que deux autres étaient en route. Le deuxième tomba sans exploser dans la prairie inondée. Le troisième s'abattit quinze mètres en contrebas du monument, le bombardant de mottes de terre. '

Quand le calme se fut rétabli, Pearson attendit patiemment pendant que le caporal Benson prenait le sac du jeune soldat et en répandait le contenu. Il fendit ensuite les poches du capitaine, de la pointe de sa baïonnette, et lui arracha ses plaques d'identité.

Il n'y avait pas grand-chose à attendre d'un interrogatoire dans les règles. La technologie des armes américaines avait progressé au point de n'avoir plus aucune signification possible pour les commandants rebelles. Les tirs d'artillerie, les dispositifs de combat et les sorties d'hélicoptères étaient à présent dirigés par des ordinateurs, patrouilles et sorties étant programmées d'avance. Le matériel américain était si perfectionné que même les montres-bracelets prélevées sur les prisonniers morts étaient trop compliquées pour y lire le moindre renseignement utile.

Pearson porta la main sur le petit tas de monnaie et de clefs, à côté du jeune soldat. Il ouvrit un agenda à reliure de cuir. Celui-ci renfermait une succession de notations illisibles, ainsi qu'une lettre pliée émanant d'un ami, de toute évidence objecteur de conscience, qui parlait des mouvements pacifistes au pays. Pearson jeta l'agenda dans la mare qui s'était formée au pied du monument. Il ramassa ensuite un livre broché, taché d'huile, de caractère éducatif : *Appelez-moi Ismaël* par Charles Olsen.

Le livre entre les mains, Pearson reporta les yeux sur le sergent Tulloch penché sur l'émetteur radio, sachant fort bien que le sous-officier réprouverait ce goût incorrigible qu'il avait pour la littérature. Il essuya l'huile qui maculait l'aigle américain. Quelle armée que celle-là, où les simples soldats n'étaient plus incités à porter dans leur sac leur bâton de maréchal, mais des livres comme celui-ci

Pearson s'adressa au capitaine : « L'armée des États-Unis doit être la plus cultivée depuis celle de Xénophon. » Il glissa le livre dans sa poche. Le capitaine regardait par-dessus son épaule, en direction du fleuve. « Savez-vous où nous sommes ? » lui demanda Pearson.

Le capitaine pivota en s'efforçant de soulager la meurtrissure de ses poignets. Il leva sur Pearson ses yeux perçants. « Je le crois. Runnymede, sur la Tamise. »

Surpris, Pearson n'hésita pas à constater : « Vous êtes mieux renseigné que mes hommes. J'ai habité à une quinzaine de kilomètres d'ici. Près d'un des villages pacifiés.

— Peut-être y retournerez-vous un jour.

— Je l'espère, capitaine. Et peut-être signerons-nous par-dessus le marché un nouveau traité de paix garantissant les libertés civiles. Depuis combien de temps êtes-vous par ici ? »

Le capitaine hésita, cherchant à évaluer l'intérêt que manifestait Pearson. « Un peu plus d'un mois.

— Et vous voilà déjà au combat ? Je croyais qu'on vous laissait trois mois pour vous acclimater ? Votre situation ne doit pas être meilleure que la nôtre.

— Je ne suis pas combattant, major. Je suis architecte, attaché à la Commission militaire de sauvegarde des monuments. Je m'occupe des monuments commémoratifs et funéraires dans le monde entier.

— Un sacré boulot. A la façon dont vont les choses, vos perspectives sont infinies, ou presque.

— Je suis désolé de devoir en convenir, major. » Les manières de l'Américain étaient devenues nettement plus amènes, mais Pearson était trop préoccupé pour y prêter attention. « Croyez-moi, il y a chez nous des tas de gens pour penser que la guerre n'a abouti absolument à rien.

— A rien ? répéta Pearson. Elle a abouti à tout. » Un hélicoptère blindé passa au-dessus de la crête, secouant les feuillages du battement de ses pales. D'une part, la guerre avait transformé toute la population de l'Europe en une paysannerie armée, la première communauté agraire intelligente depuis celle du XVIII^e siècle. C'était déjà cette paysannerie-là qui avait provoqué la révolution industrielle. Mais celle-ci, qui s'enfonçait littéralement comme une espèce de termites évolués dans le sous-sol du XX^e siècle, pourrait avec le temps aboutir à quelque chose de plus grandiose. Heureusement, les Américains étaient dénués du moindre espoir de réussite en raison même de leurs bonnes intentions, de leur refus de recourir aux armes nucléaires quoi qu'il leur en coûtât de pertes.

Deux blindés s'étaient avancés jusqu'au parapet du pont et balayaient la route du feu de leurs mitrailleuses. Un hélicoptère de reconnaissance abattu dans les champs de l'autre côté du fleuve brûlait farouchement et ses pales se tordaient dans les flammes.

« Major ! » Le caporal Benson accourut à l'entrée du tunnel. Tulloch, coiffé des écouteurs, se penchait sur la radio ; il fit signe à Pearson d'approcher. « Nous avons la liaison avec le commandement, major. »

Dix minutes plus tard, quand Pearson passa devant le monument pour gagner le poste avancé, le capitaine américain avait réussi à se mettre à genoux. Les poignets joints devant la poitrine, il semblait prier comme devant un sanctuaire en ruine au bord d'un chemin. Le sergent noir blessé avait ouvert les yeux, et son souffle court passait toujours entre ses lèvres raidies de sang séché. Le jeune soldat dormait contre le soubassement du monument.

Le capitaine leva ses mains liées vers les hommes qui ficelaient leur paquetage. Pearson n'y prêta pas attention et s'apprêta à s'éloigner. Mais la position de l'Américain, ainsi que ce qu'ils avaient en commun de fatigue et de désespoir, le fit revenir sur ses pas.

« Nous avançons. »

Les yeux mi-clos, l'Américain regardait ses poignets comme s'il se rendait compte de l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour empêcher les écorchures de saigner. « Pas de chance. Ce n'est pas mon jour de chance. » Son visage se durcit tandis que ses joues blêmissaient.

Pearson observa le sergent Tulloch qui dirigeait le chargement de la radio et faisait la tournée des hommes qui attendaient, l'arme au pied. « Pourquoi êtes-vous venu de ce côté du fleuve ? »

Le capitaine frappa de ses poings liés la pierre du monument. « Nous voulions voir s'il était possible de transporter ça. Le mémorial de Kennedy...

— Kennedy ? » Pearson se retourna pour examiner les caractères à demi effacés dans la pierre. Il se rappelait vaguement le monument érigé par un ancien gouvernement britannique, à Runnymede, en hommage au président assassiné. En un geste sentimental mais louable, il avait été fait don d'un arpent de sol anglais au peuple américain. La veuve du président avait assisté à l'inauguration.

L'Américain tâta des doigts les caractères. Il ôta sa casquette et la plongea dans l'eau souillée de carburant contre le soubassement. Puis il se mit au travail, grattant la boue, tandis que Pearson s'engageait entre les arbres pour gagner le poste avancé.

Quand Pearson revint peu après, l'Américain continuait à travailler de ses mains liées. Sous la saleté de la surface apparaissaient les traces d'atteintes plus anciennes, des slogans tracés à la graisse de machine ou avec la pointe des baïonnettes. Il y en avait même un : *Halte aux atrocités américaines au Vietnam*, qui était presque aussi vieux que le monument même. Pearson se rappela que depuis son inauguration le mémorial avait été régulièrement profané, écritoire favori des vandales et des agitateurs.

« Nous sommes prêts à partir, major », dit Tulloch en le saluant réglementairement pour la première fois de la journée. L'Américain grattait toujours la pierre et avait réussi à dégager au moins la moitié du fronton.

Le peloton de tête descendait la pente. Au moment où le capitaine lâchait sa casquette en se rasseyant, Pearson fit un signe au sergent Tulloch.

« Allez, Charlie... debout ! » Tulloch s'était armé de son automatique de calibre 45. Le peloton de queue déniait, les yeux des hommes fixés sur les trouées entre les arbres ; aucun ne prêtait attention aux prisonniers.

L'Américain se releva, les yeux presque fermés. Il rejoignit les deux prisonniers étendus derrière le mémorial. Au moment où il s'asseyait à nouveau, Tulloch passa derrière lui et lui tira une balle dans la tête. L'Américain s'écroula sur le soldat endormi. Tulloch lui enjamba le corps. Tel

un fermier tondant un mouton avec une calme précision, il tua les deux autres hommes en les maintenant pendant qu'ils se débattaient. Ils demeurèrent écroulés tous les trois au pied du monument, les jambes dégoulinantes de sang.

Au-dessus d'eux, la pierre qui séchait devenait gris pâle dans la faible clarté solaire.

La lumière était presque blanche vingt minutes après quand ils entamèrent leur progression à travers la prairie. A cinquante mètres de la berge, ils furent accueillis par le feu meurtrier des Américains dissimulés parmi les arbres sur l'autre rive. Pearson vit Tulloch s'abattre dans l'herbe inondée. Il cria au caporal Benson de s'abriter. Tout en gisant aplati dans un petit entonnoir, il distinguait derrière lui le rectangle blanc du mémorial, plus distinct à présent qu'il n'avait dû l'être le matin. En ses derniers moments, il se demanda si le nettoyage du monument n'avait pas été un signal que les Américains aux aguets avaient correctement interprété et si le capitaine ne s'était pas volontairement joué de lui.

Des obus de mortier pleuvaient dans l'herbe humide autour de lui. Pearson se leva, faisant signe au jeune lieutenant de le suivre, et partit en courant vers la carcasse du véhicule de transport. Au bout de dix pas, il était abattu dans l'eau souillée de carburant.

Traduit par BRUNO MARTIN.
The Killing Ground.

© J.G. Ballard, 1969.

© Casterman, 1973, pour la traduction. Extrait de *Espaces inhabitables*, Tome I.

Simon Bagley : BIENVENUE, CAMARADE !

L'exemple de Ballard vient de nous montrer que les situations concrètes sont ambiguës quel que soit l'idéal qu'on défend. Allons plus loin : les valeurs sont réversibles, y compris lorsqu'on les traduit dans un programme de conditionnement aussi radical (et en principe aussi objectif) que chez Walker et Wesley.

J'AI travaillé au Projet Américain pendant cinq ans avant de savoir vraiment de quoi il retournait. Cela peut paraître sans importance à l'homme de la rue, qui est peu observateur la plupart du temps, mais pour un journaliste chevronné comme j'étais sensé l'être, cela dénotait un manque lamentable de tout ce qui permet justement de mériter ce qualificatif.

J'insiste là-dessus pour bien montrer que le Projet Américain était vraiment secret. Comparé à lui, le Projet Manhattan était la Voix de l'Amérique – ce qui n'est pas une mauvaise comparaison parce que dans les deux il y eut infiltration d'un nombre à peu près égal d'agents communistes.

On se rendra compte à quel point c'était secret quand j'aurai dit que même le Pentagone n'était pas au courant. Quelque type brillant avait, à juste titre, fait le raisonnement suivant : là où il y a des uniformes, il y a des espions. Aussi les uniformes étaient-ils tenus à l'écart et ignoraient même que le Projet existait. Et cela en dépit du fait que ce dernier avait pour objet la mise au point de l'arme absolue, de l'arme la plus puissante du monde. Évidemment, chacun sait aujourd'hui combien elle s'est révélée efficace.

Ça se passait au début de 1962. Je prenais un verre avec un camarade de faculté, Jack Lindstrom. C'est à la faculté que tout s'était décidé pour nous : j'avais choisi le journalisme, tandis que Jack s'était spécialisé en anthropologie, avait suivi des cours par la suite et était à présent en passe de devenir quelqu'un dans le monde académique.

Il débarqua un jour dans mon bureau en déclarant qu'il venait juste d'arriver d'un trou perdu au fin fond du Matto Grosso et qu'il prendrait bien un

verre en souvenir du bon vieux temps. Demander à un journaliste débordé de travail de prendre un verre équivaut à proposer du fromage à une souris – aussi nous retrouvâmes-nous bientôt dans un bar tranquille, à siroter une bière tout en échangeant des tas de mensonges sur l'heureux temps où nous étions étudiants.

Il me toucha ensuite un mot de son travail au Brésil, tandis que je prenais mentalement des notes, car il y avait là la matière d'un bon article pour le supplément du dimanche si je pouvais passer sous silence les choses vraiment importantes et m'en tenir aux banalités.

Après avoir bavardé de la sorte pendant près d'une heure, il me dit qu'il allait se joindre à un groupe de recherches qui se proposait d'appliquer les techniques de l'anthropologie à l'étude du mode de vie américain. Il semblait enthousiasmé par ce projet et déclara que c'était l'initiative la plus importante de l'anthropologie moderne.

« Nous allons disséquer l'Américain moderne pour voir ce qui le fait agir. Ça n'a jamais été fait jusqu'à présent sur une échelle rentable.

— Et l'enquête Middletown ?

— De la broutille, fit-il avec dédain. C'était l'étude d'une seule ville, faite par un petit groupe. Nous allons mener la nôtre dans le pays tout entier. Nous serons des centaines à travailler là-dessus.

— D'où vient l'argent ?

— La plupart des grandes Fondations nous assurent leur concours et je crois qu'il y aura une contribution de l'Oncle Sam. C'est important pour le gouvernement, tu sais. Quand les résultats auront été évalués, il possèdera enfin un étalon de mesure auquel il pourra se référer pour établir sa politique.

— Combien de temps estimez-vous qu'il vous faudra pour mener à bien cette entreprise ? »

Jack haussa les épaules.

« Dix, quinze, vingt ans... Qui peut savoir avec un truc pareil ?

— Vous voyez les choses sur une échelle cosmique », dis-je d'un air sérieux.

Il commanda deux autres bières et demanda :

« Pourquoi ne te joindrais-tu pas à nous ?

Je le regardai en ouvrant de grands yeux.

« Écoute, Jack. Il y a maldonne. Je suis Johnny Murphy, journaliste. Que diable puis-je bien connaître en anthropologie ?

— Quel est l'anthropologue qui s'y entend autant que toi dans le domaine du journalisme ? me rétorqua-t-il. Cette histoire ne concerne pas seulement des gens comme moi, tu sais. Nous recrutons dans toutes les industries de communication – radio, télévision, journaux et périodiques. Tout ce qui concerne l'opinion, depuis Madison Avenue jusqu'à la Gazette d'Oshkosh. En fait il n'y a pas suffisamment d'anthropologues pour faire le travail. Il nous faudra des gens expérimentés pour recueillir les informations et pour rédiger les rapports. Nous aurons besoin de gens comme toi. »

Il but une gorgée.

« D'après quelques réflexions que tu as faites en passant, tu sembles en tout cas en avoir assez du métier de journaliste. »

C'était exact. Comme tout journaliste, j'éprouvais secrètement l'envie d'écrire un roman. J'étais convaincu de pouvoir écrire mieux qu'Hemingway si je m'en donnais vraiment la peine. Je savais aussi que le travail de journaliste rend un homme irrémédiablement inapte à la littérature sérieuse, et mon seul espoir de me mettre à un roman était de laisser tomber mes occupations au journal.

« Et le salaire n'est pas négligeable, reprit Jack. Il est certainement supérieur à ce que tu gagnes actuellement. »

C'était un bon argument. Je faiblissais rapidement.

« Qu'aurai-je à faire ? »

Il mit ses coudes sur la table.

« Avant tout, tu feras partie d'un service de documentation. C'est plus commode pour nous d'avoir sur place des personnes qualifiées que de devoir aller chercher ailleurs chaque fois que nous aurons besoin d'une réponse à une question. Tu dirigeras certainement la section journalisme si tu entres maintenant – ta réputation est assez bonne.

« Nous te poserons des colles sur le monde du journalisme – ses fonctions et ses méthodes. Si tu ne connais pas les réponses, tu iras les chercher. Nous pensons qu'un journaliste a des contacts et plus de chances qu'un anthropologue d'obtenir des renseignements de ses anciens confrères.

— Quelqu'un a dû sérieusement réfléchir à la question », fis-je.

Jack esquissa un sourire.

« Je te dis que c'est une grosse affaire, insista-t-il. Si tu te joins à nous maintenant, je crois pouvoir te garantir que tu seras à la tête d'un service avec ta propre équipe de collaborateurs. »

Je réfléchis un instant puis déclarai :

« Très bien. Je parlerai à celui qui est chargé du recrutement. Mais à une condition. Avant d'être engagé je voudrais rédiger un article là-dessus. Si c'est aussi important que tu le dis, je peux me faire un gentil petit bénéfice en annonçant la nouvelle.

— D'accord, répondit Jack tranquillement. Il n'y a rien de secret là-dedans. »

Je ne le savais pas alors, mais je venais d'être recruté pour l'ultrascret « Projet Américain ».

J'entrai dans l'organisation facilement. Je ne sais pas si c'était grâce aux histoires qu'avait racontées Jack ou à cause de ma brillante personnalité. Quoi qu'il en fût, ça marchait. On me mit à la tête du service d'informations, et la première année fut principalement consacrée aux problèmes d'organisation, pour que tout soit en place lorsque l'on s'attaquerait au travail proprement dit.

Un poète a dit quelque part : « Pas pour une époque, mais pour toujours ». Ce vers définit parfaitement notre organisation. Elle était énorme et chacun y

travaillait à un rythme constant, sans hâte, avec une lenteur trompeuse, mais l'œuvre s'édifiait, même si les résultats finals n'en devaient être visibles qu'une demi-existence plus tard – ou une existence plus tard, peut-être même deux. Personne ne le savait parce que c'était une entreprise sans précédent.

Je ne parvins jamais à m'y faire vraiment. J'étais un journaliste, et habitué à travailler dans le présent. Le travail que j'avais fait la veille était oublié – il n'est rien qui s'oublie plus facilement que les nouvelles de la veille – et le travail du jour serait oublié le lendemain. La vie d'un journaliste est tout entière sous le signe de la non-permanence, ce qui est une des raisons pour lesquelles écrire un roman lui est impossible. Il me fut difficile de m'adapter à ce nouveau rythme et de voir un peu plus loin que le lendemain matin.

Les responsables savaient certainement ce qu'ils faisaient. Dans les six mois, nous nous installâmes à notre quartier général de New York, un gratte-ciel de belle taille dans le style classique d'une pyramide aztèque. Mon bureau personnel était luxueux. Une table immense, un tapis de Turquie, des panneaux de bois aux murs, et un nombre inimaginable d'accessoires. Après que j'eus installé un petit bar secret, je fus fin prêt pour me mettre au travail.

Je me sentais vraiment plein de pitié pour les gars restés là-bas dans les bureaux du journal, à Faire crépiter leur machine à écrire dans la cohue bruyante d'une salle de rédaction. Au bout d'un certain temps cependant, le calme me porta sur les nerfs ; aussi je fis venir ma secrétaire personnelle et l'installai dans un coin de mon bureau. Je me sentis mieux, je n'étais plus aussi seul.

Ainsi nous mîmes l'organisation en état de marche, après quoi je n'eus plus le temps de me sentir seul, ni le loisir de me prélasser souvent dans le confort de mon bureau.

Je voyageai – Dieu sait si je voyageai. Quand on m'eut bien pressuré le cerveau, ainsi que Jack me l'avait promis, on m'envoya à San Francisco organiser le siège pour la côte Ouest, de là à Chicago et dans une douzaine d'autres villes.

Je répondais à des questions – les plus empoisonnantes qui soient – et je recrutais, et je répondais à d'autres questions et j'organisais une fois de plus une agence locale et je mettais des quantités d'équipes dans la nature, et je répondais encore à quelques questions ; certaines demeuraient sans réponse et j'allais par monts et par vaux pour les résoudre – et les années passaient.

Je ne vis guère Jack Lindstrom mais parfois nos routes se croisaient et nous passions une soirée ensemble à échanger quelques propos sur l'organisation. Une fois je le rencontrai à Columbus, dans l'Ohio, et nous dînâmes ensemble. Je m'intéressais alors à certains aspects curieux du travail que je faisais et je désirais quelques éclaircissements pour ma gouverne, au lieu de les fournir à d'autres.

Après le steak, je demandai :

« Combien, d'après toi, y a-t-il à présent de personnes travaillant pour l'organisation, Jack ? »

Il haussa les épaules.

« Il doit y en avoir pas mal.

— C'est ce que je veux dire, fis-je. Curieux, n'est-ce pas ?

— Qu'y a-t-il de curieux là-dedans ? C'est une grosse affaire.

— Oui, c'est une grosse affaire ; mais le but de tout ça ?

— Tu le sais aussi bien que moi, dit Jack. C'est la plus vaste étude de cette sorte jamais entreprise. Nous réunissons des quantités d'éléments passionnants. »

Ses yeux brillaient en disant cela. C'était le type même du savant qui ne voit pas au-delà des données qu'il a devant le nez.

« Je me demande combien de milliards ça coûte, dis-je.

— De milliards ? fit Jack en hésitant. Je ne pense pas que... voyons... peut-être...

— Écoute-moi, repris-je patiemment. Mon propre salaire n'est pas mince, et j'ai plus de deux cents personnes dans mon service, dont je connais les appointements. Il y a ensuite les autres services de publicité – radio, TV, etc. Ils ne sont pas aussi importants que le mien, mais tout s'ajoute. Il y a encore tous les autres services recueillant toutes sortes de bon Dieu d'informations, depuis une évaluation de la dette nationale jusqu'à la vente du popcorn dans les foyers de théâtre le mercredi de la semaine précédente.

« Au-dessus de ça il y a les cerveaux qui analysent et évaluent tous ces matériaux. Tout ça, ce sont ceux qui travaillent – les gens comme toi et moi. Ajoute à cela le personnel auxiliaire – les secrétaires, les sténographes, les femmes de ménage, les portiers, les ingénieurs électroniciens qui empêchent les ordinateurs d'attraper des indigestions – et l'on arrive à un joli total. J'estime que ça ne fait pas loin de 25 000 personnes.

— Tant que ça ?

— Probablement davantage, dis-je avec conviction. Et tu ne peux engager tant de gens dans une association sans but lucratif comme celle-ci sans prélever de larges parts sur l'argent des contribuables.

— Je crois t'avoir dit une fois que l'Oncle Sam était dans le coup, répliqua Jack.

— Certes – mais il y a une chose curieuse. Ce projet n'est pas secret. Bon sang, je l'ai écrit moi-même avant d'entrer dans l'organisation. Mais ça, c'était pour la galerie. Tout le monde sait qu'elle existe, mais personne ne connaît l'énormité de l'entreprise. Pour le public ce n'est qu'un organisme de recherches de plus. Tu sais ce que pense l'homme de la rue : « Tout ça c'est très intéressant, mais à quoi diable ça peut servir ? »

Je pointai mon couteau vers Jack : « Mais je connais un ou deux membres du Congrès qui, s'ils avaient vent de la provenance de l'argent que le gouvernement met là-dedans, feraient un sacré raffut à la Chambre. Ça ferait un magnifique sujet d'interpellation.

— Je ne les mettrai pas au courant, tu sais, fit doucement Jack.

— Pourquoi le ferais-je ? dis-je. C'est mon gagne-pain. Mais si j'ai jamais

vu un gaspillage de temps et de dollars, c'est bien à propos de ce projet. Seulement j'en profite, et je ne devrais pas me poser de questions. Mais je voudrais bien savoir à quoi ça rime. »

Jack ouvrit la bouche pour parler mais je levai la main.

« Et ne viens pas me sortir un baratin du genre : c'est pour aider le gouvernement à mieux gouverner. Pas un gouvernement ne dépenserait des milliards pour découvrir comment mieux gouverner. Pourquoi le ferait-il alors qu'il est convaincu qu'il sait déjà comment gouverner mieux que quiconque ? Et qui plus est, il peut aussi le prouver : n'est-ce pas ce que les citoyens disent aux élections, et les électeurs ne se trompent jamais, au grand jamais. Bon sang ! mon vieux, tu n'as jamais rencontré un de ces politiciens grand teint !

— Je suppose que le gouvernement sait ce qu'il fait », répliqua Jack.

Il semblait mal à l'aise.

« Ne te casse pas la tête. Contente-toi de faire ton boulot et d'encaisser un salaire royal.

— Certes, acquiesçai-je. J'ai là une situation à vie. »

Je conclus que Jack n'occupait pas dans l'organisation une position aussi haute que je le pensais. Tous les renseignements que je lui avais soutirés auraient tenu dans une tête d'épingle, aussi je laissai tomber le sujet et nous parlâmes d'autre chose.

Je me trompais au sujet de Jack car deux jours après cette conversation d'où si peu de lumière avait jailli, je fus rappelé au bureau de New York où l'on me mit sur le gril.

J.L. Haggerty était le nom inscrit sur la porte. C'était un homme grand, au visage mince, aux cheveux blancs et aux yeux aussi froids que le canon d'une arme à feu. Il renvoya d'un geste la secrétaire qui m'avait conduite jusqu'à son bureau et dit :

« Asseyez-vous, Mr. Murphy. »

Sa voix était aussi glaciale que ses yeux. Il posa ses mains à plat sur le bureau et reprit :

« J'ai appris que vous vous étiez livré à quelques réflexions, en dehors de vos heures de travail, sur le but final de notre organisation. »

Je n'avais pas grand-chose à répondre à cela, car ce n'était pas une question – c'était une simple constatation. N'eût été la manière dont il l'avait dit, j'aurais pu penser que c'était un préambule à des félicitations et à une promotion. De toute façon, je me contentai d'acquiescer.

Ses yeux eurent un éclair.

« Qui plus est, vous avez pensé tout haut, en public, dans un endroit où on pouvait vous entendre. »

Je laissai tomber l'idée de promotion. Il ne s'agissait pas d'avancement, mais bien d'une mercuriale. La voix de Haggerty résonnait de façon déplaisante.

« Je me suis étonné à propos de quelques petites choses. Principalement l'envergure de cette opération », dis-je avec précaution.

Haggerty eut un simple hochement de tête et abaissa son regard sur un dossier qu'il avait devant lui. Il tourna une page et dit :

« Selon toute apparence vous êtes un fureteur professionnel – un bon journaliste. Heureusement pour vous, vous êtes blanc comme neige, sans le moindre point noir sur votre dossier. Pas d'attache communiste, aucun contact avec des sympathisants – vous n'allez même pas voir de films européens. »

Alarmé, je regardai le dossier. Il était épais et devait peser dans les deux kilos. Si c'était ça mon dossier, Haggerty en savait sur moi plus que je n'en savais moi-même. Je me mis à transpirer quelque peu.

Haggerty leva la tête et ses yeux me transpercèrent de la même manière qu'un naturaliste aurait épinglé un papillon sur un carton.

« Je tiens à vous dire que s'il n'en était pas ainsi, si vous n'aviez pas été blanc comme neige, si vous aviez seulement salué quelqu'un connaissant quelqu'un qui ait lu *Le Capital*, je vous faisais fusiller. Ça aurait pesé lourd sur ma conscience, mais je l'aurais fait. »

Je le croyais. Rien qu'à voir son regard. J'étais persuadé qu'il l'aurait fait.

Il s'éclaircit la voix.

« Vous avez de la chance, Murphy. Je ne vais pas vous mettre à la porte. Je vais au contraire tout vous dire. Je vais vous révéler le reste du secret. Vous devrez jurer de garder le silence, ce qui signifie que si vous ouvrez encore la bouche après, je pourrai vous faire fusiller *sans* l'avoir sur la conscience. C'est clair ? »

En fait, ça ne l'était guère.

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait. Mais le sens général était net et sans équivoque. J'étais tombé sur quelque chose qui ne me regardait pas. Je ne savais pas ce que c'était, mais les services de sécurité s'en étaient mêlés, et quoi que ce fût, le torchon brûlait. Moi aussi j'avais chaud ; je transpirais de plus belle à présent.

« Je comprends, dis-je.

— Vous ne comprenez rien du tout – pour l'instant », répliqua froidement Haggerty.

Il actionna l'interphone et dit :

« Envoyez Mr. Lindstrom dans mon bureau. »

Puis il leva la tête et esquissa un sourire.

« Nous avons appris que vous vous livriez à haute voix à quelques réflexions non dénuées d'intérêt, aussi j'ai envoyé Lindstrom pour savoir exactement ce qu'il en était. C'était de la dynamite. Savez-vous la raison précise qui motive votre présence ici ? »

Je secouai la tête sans répondre.

« C'est cette remarque stupide d'après laquelle vous connaissiez un ou deux députés à l'esprit d'économie. » Sa voix se durcit. « Le Congrès n'est pas au courant de tout ceci, le Sénat non plus. Il n'y a pas plus d'une centaine de personnes dans tout le pays qui sachent exactement de quoi il s'agit dans ce projet.

« Nous ne pouvons prendre le risque de vous laisser parler à des gens qui ont à la fois les moyens et le désir de causer des ennuis, c'est la raison pour laquelle vous allez être mis dans le secret – vous saurez ainsi pourquoi il doit être gardé. C'est un vieux principe : « Si vous ne pouvez les battre, faites-en des alliés. » C'est ce que nous faisons avec vous. »

Il avait parlé d'un ton définitif.

Soulevant le dossier, il le laissa retomber avec un bruit sourd.

« Je *sais* que vous êtes un Américain patriote. Je *sais* que je peux vous faire confiance.

— A parler franchement, je ne sais pas du tout de quoi il s'agit ; mais quoi que ce soit, vous pouvez vous fier à moi », fis-je.

Il me dédia un sourire glacial mais ne dit rien.

Jack Lindstrom entra à ce moment et Haggerty lui dit :

« Bon, finissons-en. »

Il fouilla dans son bureau et en sortit une épaisse chemise qu'il poussa vers moi :

« Lisez ça. »

J'obéis. Cela semblait être la prestation de serment habituelle, puis un tas de clauses relatives à la transmission de brevets à l'État dans le cas où je ferais une découverte – ce qui paraissait hautement improbable. J'arrivai à la fin de ce jargon de juriste et je levai la tête.

« Avez-vous lu ? demanda Haggerty.

— Oui.

— Je dois vous poser cette question dans les formes légales : avez-vous compris ce que vous avez lu ?

— Oui. »

Il éclata d'un rire bref.

« Vous êtes un menteur. Personne en dehors d'un homme de loi n'est capable de comprendre ce jargon, et seulement après l'avoir étudié pendant deux jours. Mais venons-en au fait. Si vous soufflez un mot du projet à partir de maintenant, vous êtes un homme mort. Compris ? »

J'avalai ma salive et fis signe que oui.

« Parfait. Signez ceci, à chaque page. »

Je fis comme il me dit. Haggerty et Jack contresignèrent en tant que témoins. Quand ce fut fait, Haggerty dit :

« Très bien. Jack, emmenez-le et mettez-le au courant. »

Il semblait soudain en avoir assez de moi.

« Tout ? Même vous-savez-quoi ? » demanda Jack.

Haggerty fit un geste.

« Tout. Pas de demi-mesures. D'ailleurs j'ai toujours trouvé que c'était une bonne politique de faire confiance à la presse. Si vous jouez franc jeu avec elle, elle en fera de même avec vous. »

Il me désignait du doigt mais parlait comme si je n'avais pas été là.

« Cet homme est encore un journaliste au fond du cœur. Il sera peut-être

commode de l'avoir sous la main quand tout sera au point, pour expliquer les choses à son public en termes accessibles à tous. »

Sur ce, il nous congédia d'un geste.

Quand nous fûmes dehors, je me tournai vers Jack.

« Vas-tu me dire ce que signifie tout ce micmac ? » demandai-je.

Il grimaça un sourire.

« Tu es tombé en plein sur le plus grand secret depuis le Projet Manhattan. Ça nécessite pas mal d'explications.

— Parfait. Allons dans mon bureau et tu me raconteras. »

Il secoua la tête.

« Pas question. Tu fais partie de l'élite à présent. Tu es monté en grade et quelqu'un d'autre va prendre ta place ici. »

Nous entrâmes dans un bureau vide et Jack me dit :

« Reste ici un moment et ne bouge pas. »

Je fis comme il me disait. Au bout de quelques minutes survint un petit type timide, un Leica à la main, qui voulait prendre ma photo. Je le laissai faire. Un quart d'heure plus tard ce fut le tour d'un gars costaud qui désirait prendre mes empreintes digitales. Je le laissai faire. Il n'était pas sorti depuis deux minutes qu'arriva une sémillante infirmière avec une seringue. Elle voulait un échantillon de mon sang. Elle l'eut.

Jack revint enfin et me donna une carte avec ma photo et une reproduction de mes empreintes. Il en ressortait que je travaillais pour la Carson Electronics comme membre du personnel administratif. J'étais attaché aux cadres subalternes.

J'allai avec Jack jusqu'au garage et nous montâmes dans sa voiture. Dès qu'il démarra je lui dis :

« Maintenant, dis-moi de quoi il s'agit. »

Il répondit sur le ton de la conversation :

« Normalement, une voiture en marche est considérée comme comportant un minimum de risques pour une discussion privée. Cette voiture est soumise à un contrôle permanent, mais il se peut qu'on y ait installé un système d'écoute, aussi je ne te dirai rien jusqu'à ce que nous soyons arrivés à destination.

— Où allons-nous ? »

Il me jeta un regard qui me cloua le bec. Nous arrivâmes à un aéroport et nous montâmes à bord d'un avion civil qui nous attendait. Se dirigeant vers l'ouest, l'avion vola un long moment puis atterrit sur ce qui semblait être un terrain privé. Nous montâmes dans une voiture qui se trouvait là pour nous et nous roulâmes en pleine campagne. Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à la Carson Electronics. Je savais que c'était ça parce qu'un immense panneau l'indiquait.

« La Carson Electronics travaille à des projets secrets pour l'armée de l'air, me dit Jack. Aussi y a-t-il un tas de dispositifs de sécurité. Les relations

patron-ouvriers sont très bonnes, et il y a de nombreux avantages : un foyer doté d'une piscine, d'un cinéma et un tas d'autres agréments pour le bien-être et le moral du personnel. Aussi personne ne veut-il quitter la Carson, bien qu'elle soit très éloignée d'une ville. »

Nous franchîmes un portail qui s'ouvrit devant nous et se referma après le passage de la voiture. Nous étions dans une petite cour entourée de murs. Jack descendit de voiture et je l'imitai. En claquant la portière il me dit :

« Ça, c'est évidemment la couverture, pour le cas où quelqu'un manifesterait un intérêt excessif. Jusqu'à présent, ça n'est jamais arrivé, autant que nous ayons pu en juger. Ce n'est pas qu'une couverture d'ailleurs. Carson expédie un tas de matériel à l'armée de l'air, afin de rendre la chose convaincante. »

Un homme sortit de nulle part et Jack lui tendit sa carte de sécurité. Je fis de même. Nous passâmes ensuite par une porte qui menait à un ensemble de bureaux. Jack me montra une pièce pas plus grande qu'une cabine téléphonique.

« Voilà où tu accrocheras ton chapeau et où tu feras tout ce que nous te donnerons à faire – si nous te trouvons quelque chose. Ça va être un problème », dit-il pensivement.

Je compris et me sentis déprimé. J'étais un poids mort ; quelqu'un qu'on avait amené dans la place pour le réduire au silence. Je dis d'un ton acide :

« Puis-je être informé à présent de ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'un équipement électronique a à voir avec une enquête anthropologique ? Et pourquoi toutes ces allures de conspirateur ?

— Très bien, fit-il. On va te mettre au courant. Je vais te donner les grandes lignes, suffisamment pour que ça ait un sens, et les autres combleront les trous. » Il s'anima. « Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Tu peux être l'historien du Projet Américain.

— Le Projet Américain ?

— L'organisation pour laquelle tu travaillais constitue la moitié du Projet Américain, la partie que nous ne pouvons garder entièrement secrète. Celle-ci est l'autre moitié, et elle relève du secret *absolu*. »

Je poussai un soupir. Jack eut un sourire et leva les mains.

« Ne t'impatiente pas, j'y arrive ; mais c'est assez compliqué. »

Je m'entêtai :

« Tout ce que je veux savoir c'est comment un anthropologue se trouve mêlé à l'électronique.

— Voilà, je suis un de ceux qui eurent les premiers l'idée de ce projet. Plusieurs d'entre nous, dans différents domaines, en virent les possibilités. C'est pour cela que je suis là-dedans jusqu'au cou. » Il grimaça un sourire forcé. « Je parie que je suis le seul anthropologue qui ait jamais travaillé à la disparition de son métier. »

Il vit mon expression et se hâta de poursuivre :

« Voilà. Pourquoi l'avion a-t-il été inventé en 1903 ? »

Je battis des paupières.

« Euh !... parce que le moment était venu. Je suppose. »

Jack hocha la tête en signe d'assentiment.

« Tu auras un bon point. » Il tapota le bout de ses doigts. « L'avion était impossible sans moteur à essence, aussi celui-ci dut-il être d'abord inventé. Il devait être léger ; il fallait pour cela qu'il y eût de l'aluminium. Pour extraire l'aluminium, il faut de l'énergie électrique, et en grande quantité ; il s'ensuit que sans une technologie basée sur l'électricité, il ne pouvait y avoir d'avions.

« Ce que j'essaie de montrer, c'est que tout développement spécifique est le résultat de l'ensemble d'une culture particulière. Peu importe de quelle culture il s'agit – elle pourrait aussi bien être sur Vénus ou Mars.

— Hein ! Est-ce que les extra-terrestres et la navigation spatiale sont mêlés à cette histoire ? »

Il eut un petit rire.

« Pas exactement, bien que nous allions utiliser un satellite pour le projet.

— Cette fois, mon vieux, je nage complètement.

— J'y arrive. De nos jours il arrive parfois que certaines sciences, apparemment sans rapport entre elles, acquièrent un autre sens si on les considère en bloc. C'est ce qui s'est passé vers les années 40 avec la cybernétique, et c'est ce qui se passe aujourd'hui avec le Projet Américain.

« Dans notre projet il entre une bonne part d'électronique, une partie non négligeable de la théorie psychologique relative à l'hypnose, une forte dose de neurologie, la théorie de l'espace autant qu'il est nécessaire, et pour parachever le tout et faire du projet ce qu'il est, ma propre contribution en anthropologie.

« Ce qui se passa d'abord, c'est que les neurologues et les psychologues s'attaquèrent de concert au problème de l'hypnose et le résolurent. Autrefois, il y avait autant de théories sur l'hypnose qu'il y avait d'hypnotistes – c'était un domaine de recherches plutôt en désordre. On savait que l'hypnose était un processus purement mécanique – on avait par exemple hypnotisé des gens avec un disque de phonographe – mais aujourd'hui nous savons exactement ce que c'est.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne pourrais te l'expliquer, me dit-il d'un ton aimable. Je ne le sais pas moi-même, ce n'est pas ma partie. Tout ce que je peux te dire c'est que ça a quelque chose à voir avec la conductivité électrique au niveau des synapses – des connexions neuronales. Modifie la conductivité sélectivement et les pensées du sujet varient, les opérations mentales empruntent des voies différentes. Ce que je te dis là est évidemment une simplification excessive.

« Heureusement, toutes ces recherches étaient secrètes dès le début, parce qu'elles faisaient partie des moyens pour lutter contre les méthodes communistes de lavage de cerveau. Ce qui arriva ensuite, c'est que l'un des neurologues avait des dispositions pour l'électronique – il avait l'habitude de construire lui-même son matériel d'expérience, et il inventa un dispositif qui modifiait la conductivité électrique de l'extérieur, automatiquement et à

distance.

— Tu veux dire une onde ou un rayon – quelque chose dans ce genre ?

— C'est plutôt un champ. Bien sûr, il n'était pas question d'hypnose à proprement parler. C'était plus que cela. Le champ neural, correctement manipulé, change le cerveau du sujet *de façon permanente*. C'est-à-dire qu'on actionne le champ, orienté dans le sens voulu, et la structure mentale du sujet change selon le schéma établi. Tu coupes le courant – le sujet *demeure inchangé*. »

Je réfléchis à cela pendant un instant, puis je lui dis d'un ton prudent :

« Ce que tu as là, en fait, c'est une super-machine à laver le cerveau. »

Jack hocha la tête.

« C'est juste, mais nous n'aimons pas employer le terme « lavage de cerveau ». Nous appelons ça un appareil de réadaptation. Et c'est ainsi que le considérait Harrod – c'est le type qui a mis l'ensemble sur pied. Son idée était que ce serait un accessoire du divan du psychiatre qui aiderait au traitement des maladies mentales. En fait, c'est ce à quoi ça servira un jour ; il y a un grand avenir dans ce domaine. »

Je pensai aux dizaines de milliers d'aliénés et aux millions de névrosés qui pourraient désormais être guéris et revenir à une vie normale.

« C'est ainsi que l'officier chargé du secret vit la situation, reprit Jack. L'affaire demeura dans le domaine public pendant trente-six heures ; c'est alors que j'en eus connaissance. J'en discutai avec deux ou trois personnes et nous écrivîmes une lettre urgente à une personne haut placée. Quelqu'un comprit ensuite l'importance du problème et mit l'embargo sur la découverte.

« Ne te tracasse pas, elle ne restera pas toujours classée *top secret*. Mais nous avons une tâche importante à accomplir d'abord, beaucoup plus importante que la guérison des malades mentaux. »

« Qu'est-ce qui peut être plus important que cela ? fis-je.

— Réaliser l'union de l'humanité entière », répondit Jack d'une voix calme. J'ouvris de grands yeux.

« Es-tu sûr que tu n'es pas toi-même un candidat pour ce champ neural ? demandai-je.

— Nous sommes tous candidats, fit-il tranquillement. Maintenant, cramponne-toi pendant que je te donne les grandes lignes. Le prototype de Harrod avait plusieurs inconvénients. La puissance n'était pas suffisante, et il n'était pas directionnel. Nous l'avons amélioré, mais c'est encore un champ et non un rayon. Ça n'a aucune importance pour ce que nous voulons en faire ; en fait, c'est un avantage. »

Il se frotta le menton.

« Sais-tu ce qui est à l'origine des guerres ? »

Ce coq-à-l'âne me prit au dépourvu. Je dis :

« Qui le sait ? De mémoire d'homme il y a toujours eu des guerres, mais personne ne s'est donné la peine de chercher la cause de ce fait. »

Jack eut un sourire.

« Nous autres anthropologues, nous nous en sommes quelque peu occupés mais la plupart de nos résultats reposent enfouis dans des revues que les responsables de l'ordre public ne lisent jamais. Pour autant que nous puissions le comprendre, la guerre résulte du conflit entre cultures. Une différence de culture signifie une différence de perspective. Un groupe d'individus pense nord et sud, un autre pense est et ouest – résultat, le malentendu et la violence.

« Il arrive que nous tombions parfois sur une communauté unie et isolée, comme les Indiens Zunis. Ils n'ont même pas de mot pour « guerre », du moins ils n'en avaient pas jusqu'à ce que nous le leur apprenions.

— Ça n'explique pas les guerres civiles », dis-je.

Il hocha la tête.

« Tu as l'esprit vif. Mais il ne faut pas de grandes différences pour causer une guerre. Prends la Guerre de Sécession. Ce pays était partagé entre deux cultures différentes. Le Sud, agrarien et féodal, et le Nord, industriel et démocrate. Les deux cultures ne pouvaient coexister sous la même loi. L'une des deux devait disparaître. La violence est la seule réponse que l'homme ait trouvée pour décider quelle serait la culture qui survivrait – jusqu'à présent.

Il s'arrêta pour me laisser le temps de réfléchir.

« Continue. Tu allais en tirer une conclusion. »

Il frappa sur la table.

« Cette machine est la réponse. Vois-tu, je suis parti de l'idée qu'on peut transformer l'humanité tout entière, en donnant aux hommes un même mode de pensée, une culture commune. Mais l'humanité ne se laisserait pas transformer sans réagir. De plus, l'opération doit être faite partout à la fois. Pour y parvenir, il faut construire une machine très puissante, l'installer dans un satellite, l'envoyer autour de la terre et plonger toute la planète dans le champ neural aussi longtemps qu'il sera nécessaire. »

Je pris une profonde inspiration. « Tu veux dire que vous allez imposer une structure mentale à chaque individu sur Terre ?

— Oui. »

Je restai silencieux pendant un long moment. C'était trop énorme pour qu'on puisse réaliser d'un seul coup. Mille pensées diverses défilèrent dans ma tête. Finalement, je lui dis :

« Quel conditionnement mental avez-vous choisi ?

Ce fut là le point litigieux qui suscita maintes discussions parmi les gros bonnets. Il y eut un tas de considérations oiseuses sur « l'homme idéal ». On consulta à ce sujet de nombreux philosophes. Ils n'aboutirent à rien. » Il secoua la tête d'un air découragé. « Pour un philosophe qui dit une chose, on peut en trouver deux qui soutiennent le contraire. C'était la pagaille ; le projet tout entier faillit tourner court.

— Je comprends ça. C'est une différence d'opinions qui cause une course de chevaux ou une compétition politique. Qu'arriva-t-il ensuite ?

— Eh bien, comme c'est moi qui avais eu l'idée de ce projet, on m'a laissé

me débrouiller. Je déclarai qu'on devait s'en tenir à la science, aux choses mesurables, et oublier les idéaux. Et c'est ce qui s'est produit. Nous mîmes sur pied un programme pour établir ce qui faisait qu'un Américain était un Américain – c'est l'enquête dont tu t'es occupé jusqu'à présent. Quand nous aurons trouvé, nous aurons le modèle type que nous utiliserons. »

Je laissai tomber ma tête dans mes mains. « Maintenant, mon vieux, j'ai tout entendu. » Ce projet était un mélange détonant ; ce n'était pas étonnant qu'il soit secret et que Haggerty m'ait si vite réduit au silence. Si un mot en transpirait, les bombes h se mettraient à pleuvoir dans l'heure suivante. Les Russes ne resteraient pas à attendre les bras croisés qu'on vienne les améliorer. Ni aucune autre nation.

« Mais c'est de l'impérialisme – de l'impérialisme mental. Ce n'est pas le genre de choses dont nous sommes coutumiers », repris-je.

Jack me répondit d'une voix dure :

« C'est le genre de choses que nous devons faire. Tu as mis toi-même le doigt sur le problème quand tu as dit « le moment est venu ». Si *nous* ne le faisons pas, nous risquons de nous réveiller un beau matin en pensant que Marx fut le plus grand homme qui ait jamais vécu. »

Son ton s'adoucit.

« C'est la plus grande de toutes les armes – et la dernière. Quand elle sera en action, nous pourrons commencer à licencier toutes les armées et à mettre au rebut les stocks de bombes. Le monde pourra pousser un soupir de soulagement, regarder autour de lui et se débarrasser de son linge sale. La seule chose, c'est que je me serai mis au chômage ; il n'y aura plus qu'une seule culture à étudier, et elle aura été étudiée à fond afin de faire ce travail. »

Je secouai la tête.

« Ça ne me paraît pas bien.

— Tu es Américain. N'es-tu pas content de l'être ?

— Bien sûr que si. » Jack haussa les épaules.

« Tout ce que nous autres, Américains, nous avons, nous l'avons obtenu grâce à notre façon de penser. Tout ce que nous sommes en train de faire dans ce Projet Américain, c'est de donner cette façon de penser à tous les hommes. Le monde connaîtra vraiment un essor extraordinaire quand ce projet aura été réalisé. »

Je secouai la tête avec une impression de vertige. Je pensais à 600 millions de Chinois Américains et à 250 millions de Russes Américains.

Jack parlait toujours, mais doucement, plus – semblait-il – pour se convaincre lui-même que pour me tracer un tableau de la situation.

« Nous qui travaillons à ce projet, nous sommes comme les physiciens atomistes des années 40. Nous avons attrapé un tigre par la queue et nous n'osons pas le lâcher parce que, si nous le faisons, quelqu'un de moins compatissant s'en saisira. Mais quelques-uns des nôtres qui travaillent ici ont le cœur malade à l'idée de ce que nous sommes en train de faire. Je sais que je le suis, et c'est moi qui en ai eu l'idée. »

Soudain il me prit la main.

« Johnny, crois-tu que ce que nous faisons est bien ? »

Je secouai la tête.

« Je ne sais pas, Jack. Vraiment je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Cette histoire m'a pris au dépourvu. » Je réfléchis un instant, puis j'ajoutai : « Peut-être auriez-vous mieux fait de vous en tenir à la solution de l'homme idéal. »

Il fit un geste d'ignorance.

« Qui sait ce qu'est l'homme idéal ? Il nous faut travailler avec ce que nous savons.

— Dans ces conditions, vous ne pouviez rien faire d'autre. Être Américain, ce n'est pas une mauvaise chose... pour un Américain. »

Il poussa un soupir et dit :

« C'est vrai. Tu connaîtras tout plus en détail quand tu verras les autres personnes travaillant au projet. A partir de maintenant, tu es l'historien. Autre chose encore. Tu ne dois pas quitter la Carson Electronics jusqu'à ce que tout soit terminé. »

Je protestai.

« Que diable... ? »

Il eut un sourire sardonique.

« Ce sont les ordres. Ça ne vient pas de moi, mais de Haggerty. Viens, je vais te montrer ton domaine. »

Je le suivis docilement, pensant avec amertume à la curieuse façon qu'avait Haggerty de faire confiance à la presse. Mais vu les circonstances, je ne pouvais dire que je le blâmais. Loin de là.

La Carson Electronics était la prison la plus luxueuse où j'aie jamais été incarcéré. Le foyer surpassait le Westchester Country Club et possédait même des cours de tennis et un terrain de golf. Le cinéma passait chaque soir les films les plus récents et le bar était bien approvisionné.

Je commençai par me la couler douce, mais je finis par trouver le temps long, aussi je m'attaquai à mon boulot d'historien – une vraie sinécure. D'après ce qu'on m'avait dit, j'étais à la Carson pour longtemps, et j'en conclus qu'il valait mieux que je maintienne mes cellules grises en activité.

L'usine n'était pas très vaste, du moins la section consacrée au Projet Américain. C'était en fait une petite entreprise – les gros capitaux étaient dépensés au-dehors, pour l'enquête d'anthropologie. La machine de « réadaptation » devait tenir dans un petit satellite, et bien qu'elle fût fort complexe, elle n'était pas très volumineuse. Ça n'avait rien de l'immensité de ce vieux Projet Manhattan, ce qui rendait plus facile le travail des gens chargés de la sécurité.

Je parlai à toutes les personnes travaillant au projet. Il y avait les anthropologues qui opéraient sur les données brutes arrivant du dehors. Ces données avaient déjà fait l'objet d'un tri préliminaire, aussi n'y en avait-il pas

autant qu'on aurait pu le penser. Avec l'aide des mathématiciens, ces éléments d'information étaient transformés en séries d'équation que les électroniciens pouvaient ensuite introduire dans leurs circuits.

Un ingénieur m'avoua qu'il n'avait jamais tracé le plan de circuits aussi aberrants.

« Regardez », me dit-il en mettant en marche un oscilloscope. Sur l'écran apparut le tracé vert d'une forme mouvante qui semblait avoir été dessiné par un Picasso en état d'ébriété. « Ce n'est que l'image préliminaire. Je dois superposer là-dessus tout un tas de machins avant que tout soit terminé. »

Le projet était passé au crible par des psychologues et des neurologues qui contrôlaient tous les aspects de l'opération, s'assurant qu'on n'utilisait que les matériaux qu'ils avaient choisis. Il y eut une seule personne que je ne vis pas – Harrod, le génie qui avait démarré toute l'affaire. Il s'était coupé le cou avec un vieux rasoir juste avant que l'opération soit mise en route.

Le docteur Paul Harden, diplômé en psychologie et en neurologie, dirigeait les recherches. En tant qu'historien du Projet, je devins très ami avec lui – et il me le rendit. C'était un homme qui avait un œil tourné vers l'avenir et un sens aigu de sa publicité personnelle. Il m'expliqua avec un grand luxe de détails à quoi était destiné le projet, y compris un certain nombre de choses à propos desquelles Jack avait été des plus vagues.

« Nous ne touchons pas au libre arbitre, ou à quoi que ce soit de ce genre, me dit-il. Mais nous allons réformer l'humanité selon le modèle américain. Les Russes, qui sont de fieffés salauds, le seront toujours quand nous en aurons terminé avec eux ; mais ce seront des salauds américains.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dis-je. Vous dites que vous n'allez pas changer les convictions des gens, mais vous affirmez en même temps que leurs conceptions politiques changeront. N'y a-t-il pas là une contradiction ?

— Suivez mon raisonnement. Un Italien a des habitudes de pensée italiennes, qui ont été conditionnées en lui par son environnement italien. Il émigré en Amérique. Il adopte peu à peu le mode de pensée américain – plus rapidement s'il s'agit d'un homme jeune. C'est toujours le même homme, mais ses pensées se manifestent par des actes différents. Dans une rixe par exemple, il aura tendance à se servir de ses poings plutôt que d'un couteau, parce que le combat à mains nues est un mode d'agression américain.

« Il ne s'américanise pas complètement, car les habitudes du pays natal sont longues à mourir, mais ses enfants seront de purs Américains. Il est évident que la même chose se produirait, mais inversement, si un Américain était transplanté en Italie.

« Ce que nous faisons en ce moment avec ce dispositif, c'est une sorte d'éducation forcée ou de conditionnement. Le mode de pensée américain sera imprimé sur tous les cerveaux de façon indélébile, ce qui signifie qu'à toute situation donnée, les gens auront tendance à répondre par un mode d'action américain. Ils montreront leurs préférences politiques en votant

démocratiquement au lieu de lancer des bombes. Les Orientaux perdront leurs préjugés de race et nous deviendront beaucoup plus compréhensibles.

« Mais il s'agira toujours des mêmes individus avec les mêmes travers. L'Anglais conservateur convaincu aura toujours les mêmes vues politiques, mais il votera probablement pour le programme républicain. Le Français radical continuera de voter radical, mais dans la tradition américaine.

— Ainsi les Russes renonceront au communisme parce que ce n'est pas un régime naturel aux Américains. Ils adopteront notre système ? dis-je.

— Exactement.

— Et il n'y aura aucun risque de voir retomber les gens dans les vieilles habitudes, parce que tout le monde aura été traité simultanément, fis-je d'un ton pensif.

— C'est bien ça. Ils ne pourront pas revenir en arrière parce qu'il n'y aura plus rien sur quoi revenir. C'est un système d'éducation qui se consolide de lui-même. » Il eut un large sourire. « Remarquable, n'est-ce pas ? »

Je pensais que les doutes et les problèmes de conscience soulevés par cette entreprise ne semblaient pas troubler particulièrement le docteur Harden. Et il avait raison ; c'était remarquable. Pourtant je souhaitais que cette satanée machine n'ait pas été inventée. Certes, nous étions en train de faire marche arrière pour nous montrer justes envers tout un chacun, pour voir se continuer les progrès de la démocratie. Mais tôt ou tard, surviendrait quelque fanatique qui, comme tous les fanatiques, voudrait que tout le monde pense exactement comme lui. Dès lors, l'humanité serait sur le chemin qui la mènerait à grands pas vers une civilisation de termites.

Mais le moment était venu : si nous ne faisons rien, quelqu'un d'autre le ferait, et il m'aurait fort déplu de revenir par exemple au culte de nos aïeux.

Le temps passait de la sorte. Au bout de trois ans, la machine était prête à être mise sur orbite. La seule chose qui retardait le déclenchement du Projet Américain, c'était l'enquête anthropologique qui n'était pas encore terminée. C'était une besogne délicate de s'assurer que lorsque l'émetteur entrerait en action, ce serait seulement la quintessence de l'américanisme qui passerait, et rien d'autre. On ne pouvait prendre aucun risque.

Les données étaient rassemblées, soigneusement examinées et évaluées, et l'organisation extérieure s'accroissait sans cesse. Harden me dit que soixante mille personnes y travaillaient et que le camouflage tenait encore le coup. Selon toute apparence, après que j'eus presque vendu la mèche, on avait fait une sorte de système de cellules, de sorte qu'il était impossible à quiconque de seulement deviner l'ampleur de l'organisation.

Quand on se mit à assembler le satellite, je sus que le moment était proche. Je demandai à Harden combien de temps prendrait l'opération une fois que l'engin serait sur orbite. Il se frotta l'oreille et me répondit d'un ton léger :

« Oh ! une semaine environ suffira. L'effet est cumulatif et je pense évidemment que nous le laisserons un peu plus longtemps. L'orbite passe par

les pôles, comprenez-vous ; ça nous donnera un champ d'application complet. »

Il y avait encore un point qui m'intriguait.

« Quel sera l'effet sur les Américains d'origine ?

— A peu près nul. Ça les affermira seulement dans leur américanisme. Autant dire pas grand-chose. » Soudain il grimaça un sourire. « Le Comité des Activités Anti-Américaines sera définitivement au chômage toutefois. »

La tension montait à la Carson. Une semaine avant le jour prévu pour l'envoi du satellite, toute communication avec l'extérieur fut interdite, et tout le monde était sur les nerfs. Le bar vendit plus d'alcool que d'habitude et il y eut quelques grosses pertes au poker.

Deux jours avant le coup d'envoi, Harden fit savoir qu'une réunion générale se tiendrait au foyer. Je m'étais réveillé tard et je me sentais les idées vagues bien que je n'aie pas du outre mesure. Il me semblait que j'avais la tête garnie de coton en me rendant à la réunion.

Harden et une demi-douzaine de responsables étaient sur l'estrade, assis autour d'une table. Au bout de quelques minutes, Harden se leva et frappa sèchement sur la table avec un marteau.

« Camarades travailleurs scientifiques, commença-t-il, je vous ai réunis afin que nous puissions élire pour notre organisation un Comité de Travailleurs régulièrement constitué. »

Je levai la main.

« Je nomme le Camarade Docteur Harden Président. »

Il me semblait que c'était ce qu'il convenait de faire.

Quelqu'un d'autre cria : « J'appuie cette proposition. »

Et la motion fut adoptée.

Le Camarade Harden leva la main et arrêta les acclamations.

« Camarades travailleurs scientifiques, vous devez vous être rendu compte à présent que la grande et glorieuse Union Soviétique a montré une fois de plus sa supériorité sur l'impérialisme bourgeois. »

Tous les communistes présents – c'est-à-dire nous tous – applaudirent.

Traduit par CLAUDE CARME.

Welcome, Comrade.

© Mercury Press, Inc., 1964. Repris de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

© Éditions Opta, pour la traduction

Fritz Leiber : SI LES MYTHES M'ÉTAIENT CONTÉS

La morale de ces deux histoires, c'est qu'on n'échappe jamais à l'ambiguïté, à droite comme à gauche. On ne voit même plus très bien ce que la guerre nous ferait éventuellement gagner. Alors, pensons à ce qu'elle nous fera perdre à coup sûr. Mais cette position-là est-elle dépourvue, elle, d'ambiguïté ? S'attaquer à la guerre, c'est aussi s'attaquer à ses causes – dont la première, incontournable, est l'existence de deux empires matériellement prêts à en découdre. Et aussi le déplacement des forces, même minime, qui peut persuader l'un des rivaux de déclencher l'affrontement. On en arrive alors à chercher le traître. Autre personnage réversible...

UN après-midi, je m'éveillai dans le patio, sur ma chaise-longue, rôti de soleil et délicieusement reposé. J'avais l'esprit clair et, cependant, la brume dorée des rêves m'habitait encore. Je caressai ma barbe et décidai de la couper, décision absurde s'il en fut, car elle était aussi douce au toucher que de la soie et d'un beau gris argenté. C'est alors que je vis venir mon arrière-petite-fille, la tête baissée et arborant un air qui ne me disait rien qui vaille. Sous son bras maigre, elle transportait un vieux livre gris à la couverture fatiguée, sur laquelle on distinguait vaguement trois cornes dorées entrelacées. Je connaissais ce détail parce que j'avais récemment remarqué la couverture abîmée de ce livre qui traînait sur quelque meuble ; mais je n'avais jamais cherché à vérifier de quoi il s'agissait, bien que j'en aie eu l'intention.

Elle s'arrêta devant moi, leva la tête, rejeta en arrière une longue mèche blonde, eut un bâillement pas très convaincant. Ça ne prenait pas, car je savais qu'elle essayait de m'empêcher d'être trop sur mes gardes. Enfin elle attaqua :

« Grand'ppa – elle prononçait toujours le mot avec une double occlusive – grand'ppa, répéta-t-elle comme se jetant à l'eau, pourquoi les géants des neiges parlent-ils toujours russe ?

— Eh bien, il me semble que les gens sont plutôt grands en Russie, dis-je sans me compromettre, et les hivers n'y sont guère cléments, comme Napoléon et Hitler ont pu s'en rendre compte pour leur malheur. Et d'abord, comment sais-tu que ces géants des neiges parlent russe ?

— Parce qu'ils écrivent B pour V et P pour R, s'écria-t-elle avec impatience, et pour le G, ils font une petite potence.

— Ça c'est du langage écrit, pas du langage parlé », commençai-je mais elle se mordit les lèvres avec fureur et, plongeant ses yeux dans les miens, me demanda d'un air soupçonneux :

« Grand'ppa, est-ce que tu sais quelque chose sur la mythologie nordique ?

— Il aurait fallu dire : « Est-ce que tu es un caïd en... ? » Tu devrais bien parler comme tous ces brillants petits blousons noirs de huit ans, dont les pères ou les arrière-grands-pères sont écrivains, parce que moi, j'en connais des écrivains qui ont fait fortune en recopiant ce que leur petite fille de dix ans disait au téléphone.

— Oh ! grand'ppa, interrompit-elle, il y a vingt ans qu'il n'y a plus de blousons noirs.

— Très heureux de l'apprendre, dis-je. Et quant à ton truc nordique, eh bien, c'est plein d'histoires sanglantes et atroces. Il y a neuf mondes, je crois. Je me souviens du Jotunheim où vivent les géants des neiges, et de l'Asgard où vivent nos héros.

— Alors tu admetts que ce sont nos héros ?

— Heu, oui en quelque sorte. Il y a les Aesir.

— Comment ça s'écrit : A E Z ?

— Non, A E S, à moins qu'on mette un C cédille.

— A.E., ça peut être mis pour American Empire ? suggéra-t-elle.

— Écoute donc ce que je te raconte : il y a ces Aesir : Odin, Thor, et Cie. Ils vivent en Asgard où ils s'agitent beaucoup et se cuisent à longueur de temps. Aux frontières de l'Asgard, il y a le pont Bifrost, gardé par Heimdall.

— C'est l'orbite de lancement, interrompit-elle, très excitée. Bifrost est l'orbite de lancement et Heimdall est la grande station radar qui défend le pays contre les missiles du Jotunheim et des autres nations.

— Ça fait trop science-fiction, dis-je. Pourtant je crois me rappeler que Heimdall voyait à cent kilomètres à la ronde, et entendait pousser l'herbe.

— Sonar aussi, dit-elle. Radar et hyper-sonar. »

J'éclatai de rire, car c'était vraiment très astucieux. Pourtant un frisson glacé me courait le long de l'échine, car j'avais toujours trouvé que, de nos jours, les mythes nordiques prenaient une signification effrayante : ces mondes hostiles avec leurs armes magiques brandies comme des menaces permanentes contre l'adversaire, jusqu'à ce qu'enfin le conflit éclate, les détruisant jusqu'au dernier à Ragnaroc.

« Continue, dit-elle, raconte tout ce que tu sais.

— Eh bien, dis-je, caressant ma barbe d'argent, c'est une très vieille histoire. Je ne sais pas comment ça a commencé, mais je sais qu'il est question

d'une querelle entre des nains pour savoir qui ferait le plus beau cadeau aux dieux.

— Voilà, ça c'est les savants, dit-elle d'un ton définitif. Les nains sont les savants et les ingénieurs.

— Si tu veux. Alors, ces cadeaux pour les Aesir, qui étaient les dieux naturellement...

— Naturellement, ils le croyaient, c'est normal », dit-elle d'une petite voix douce.

Je la regardai sans broncher, et continuai :

« Parmi ces cadeaux se trouvait la Flèche de Glunguir qui touchait toujours le but quel qu'il soit, même si l'archer était maladroit. »

Je crois l'avoir entendu dire :

« Autocorrection de la trajectoire. »

Je poursuivis :

« Il y avait aussi le navire Skidbladnir qu'on pouvait plier et fourrer dans sa poche.

— Cuirassé de poche, dit-elle sans sourciller. C'est exactement ça.

— Et le Sanglier Gold Bristle qui volait sans jamais s'arrêter en crachant de la lumière, dis-je, décidé à continuer mon énumération.

— Ça, c'est un astronef atomique, dit-elle, ou photonique peut-être...

— Et le marteau de Thor Mjolnir.

— Un autre missile, naturellement. Il y en a bien un qui s'appelle Thor, n'est-ce pas ?

— Et l'anneau d'or Draupnir qui donnait naissance à huit anneaux semblables toutes les neuf nuits.

— Transmutation atomique, dit-elle songeuse, à moins que ce ne soit la Société Capitaliste.

— Maintenant, écoute-moi bien... – et je criai très fort, car je voulais finir cette conversation absurde avant qu'elle ne devienne un vrai cauchemar –, écoute-moi, tu emploies de bien grands mots et tu te lances dans des explications bien trop compliquées même pour une gamine montée en graine.

— Je suis ta propre petite-fille, non ? » répliqua-t-elle.

Il n'y avait rien à redire à un pareil argument.

« Bien sûr, bien sûr, répondis-je, mais vois-tu, à vivre dans les nuages, te voilà maigre comme un coucou. » C'était vrai, cela me tracassait depuis quelque temps : sa maigreur et son regard tendu et fiévreux. « Rentre donc à la maison, continuai-je, et ta grand-mère te donnera des tartines de confiture et un bol de lait.

— Plus tard, peut-être, dit-elle. Parce que maintenant, je veux que tu me racontes tout ce que tu te rappelles des neuf mondes. » Elle s'approcha de ma chaise-longue et, se penchant vers moi, plongea ses yeux intenses dans les miens.

« Tu m'en demandes trop, protestai-je, surtout avec tes interprétations science-fiction ! Tu as l'air d'en savoir plus que moi, alors dis-moi les

réponses : pourquoi les géants des neiges parlent-ils toujours russe ? »

Elle se pencha davantage et murmura : « Parce que les géants des neiges *sont* les Russes. Tu comprends ?

— Bon, dis-je, décidé à entrer dans le jeu. Admettons que les Russes ont un parler plutôt rude, qu'ils se trimbalent en manteau de fourrure et qu'ils se détruisent eux-mêmes, et qu'ils sont idiots mais constituent une menace permanente exactement comme les géants des neiges. »

Elle acquiesça.

« Khrouchtchev était le Géant Skymir, j'en suis sûre, et le Jotunheim et l'Asgard sont la Russie et l'Amérique, toutes prêtes à renvoyer leurs missiles sur l'adversaire en passant par l'Angleterre et l'Europe, qui doit être le Midgard, naturellement, quoique, parfois, je me demande si les Anglais ne seraient pas plutôt les Vanir. »

Je me sentais de plus en plus angoissé.

« Alors tu as lu toutes ces inepties dans le livre gris ? Je me souviens maintenant : les trois cornes entrelacées, c'est le symbole d'Odin, n'est-ce pas ? Fais voir.

— Plus tard, peut-être, dit-elle, s'écartant pour mettre le livre hors de ma portée. Maintenant, grand'ppa, il faut retrouver plusieurs faits importants enfouis dans ta mémoire. Il y a une tradition qui montre Odin parcourant le Midgard sous un déguisement. Qui pourrait être Odin, si on considère que Skymir est Khrouchtchev ou Abraham Lincoln ? »

De nouveau j'essayai d'entrer dans le jeu.

« William O'Douglas, suggèrai-je à tout hasard. Il a voyagé dans le monde entier pour se faire une idée des choses par lui-même et a écrit des tas de livres sur ses voyages. »

Elle secoua la tête.

« Non, je ne crois pas. Mais, après tout, ce n'est pas si important que ça. Odin était un bon héros. C'est pour ça que tous les Aesir étaient bons ou tout au moins braves et honnêtes dans leurs intentions. Mais l'un d'entre eux ne l'était pas. »

Elle s'arrêta, hésitant un peu, et je frissonnai.

« Loki ne l'était pas », dit-elle.

Elle me fixa de ses yeux trop grands et le patio sembla vaciller derrière sa silhouette.

« Loki semait toujours la perturbation. C'était un Aesir. Ils l'avaient adopté, et il faisait tout le mal possible.

— Bon, maintenant, tu vas t'arrêter, dis-je, ou on va se retrouver à Ragnaroc. »

Je ris et lui ébouriffai les cheveux d'une chiquenaude. Mais, en fait, j'avais un peu peur. Voyez-vous, depuis que je m'occupe des mythes nordiques, je n'ai jamais cru une seconde à tout ce fatras qui finit trop bien, avec les fils d'Odin et de Thor qui fondent un nouveau monde après la mort des autres dieux et des géants. J'ai toujours pensé que Ragnaroc est suspendu au-dessus

de nos têtes, tragique destin vers lequel l'humanité marche sans repos. Toute autre solution est fausse, c'est là le drame. Et maintenant, je ne veux pas qu'une petite fille aille jeter un coup d'œil sur cet univers de terreur et de désespoir.

Mon accès de gaieté forcée n'avait pas dû être très convaincant, car elle recula encore et dit :

« Mais, grand'ppa, tu ne vois donc pas qu'il *faut* que nous nous retrouvions à Ragnaroc. C'est le sens de toute l'histoire. Tout se tient parfaitement bien. Midgard, le serpent, enroulé autour du monde au fond de la mer et qui ne sortira qu'à la fin, c'est le sous-marin atomique. Fenris, le loup qui broie sous ses mâchoires la terre et les étoiles, c'est le vol spatial, et les missiles ! Et Surtur qui est arrivé de Muspelheim pour terminer la guerre avec une arme qui a tout détruit, est sans doute le général en chef d'un pays... pas la Russie ni l'Amérique qui ont commencé à lancer des bombes atomiques... Grand'ppa, quel pays était Muspelheim ? Qui était Surtur, et qui était celui qui les a tous trahis ? Qui était Loki ? »

Maintenant, c'était elle qui s'avançait vers moi, avec de grands yeux désespérés et brillants d'une flamme inquiétante. Et c'était moi qui essayais de reculer en me tassant le plus possible dans ma chaise-longue. Avait-elle changé ? Ou bien était-ce moi qui n'avais jamais remarqué auparavant qu'elle avait les joues si creuses et les jambes si maigres, zébrées d'écorchures, et que sa robe était- en loques ?

« Qui était Loki, grand'ppa ? répéta-t-elle. Si tu le savais, tu pourrais l'arrêter. Nous ne nous en souvenons pas. Nous avons une amnésie partielle concernant juste cet épisode. Nous avons envoyé le livre et les mythes dans le passé pour que vous sachiez ce qui devait arriver et que vous interveniez. Mais ça n'a servi à rien. Alors nous avons essayé de revenir nous-mêmes dans le passé. Grand'ppa, je t'en prie. »

Elle tendit la main, caressa ma barbe, puis me prit aux épaules et se mit à me secouer rudement. Ses doigts étaient de glace.

« *Grand'ppa, qui était Loki ?*

— Assez ! criai-je, me dégageant de son étreinte, assez ! *Je ne sais même pas ton nom.* »

Au moment où je prononçais ces mots, une ombre passa sur le soleil, et une violente vibration ébranla l'atmosphère. Quand je rouvris les yeux, mon arrière-petite-fille avait disparu.

Et ma barbe aussi avait disparu. Il me fallut me frotter le menton à plusieurs reprises pour m'en convaincre.

Alors, je me souvins que je n'avais jamais eu de barbe, et sûrement pas une barbe d'argent. Je me souvins aussi que je n'avais pas d'arrière-petite-fille. En fait, j'ai une petite-fille, mais elle a deux ans !

Ah ! autre chose ! Ma femme et un ménage ami se souviennent d'avoir vu traîner ce livre gris tout abîmé avec le symbole d'Odin sur la couverture, mais personne ne l'a jamais regardé ; et, maintenant, il nous est impossible de

remettre la main dessus.

Et voilà ! Je vous ai raconté l'histoire telle qu'elle m'est arrivée. Mais, attendez, j'ai une toute petite correction à faire, et cela me rend songeur.

Je n'ai pas d'arrière-petite-fille, oui... pas encore.

Traduit par CHRISTINE RENARD.

Myths My Great-Grand-Daughter Taught Me.

Publié avec l'autorisation de l'agence Hoffman, Paris

© Éditions Opta, pour la traduction.

Philip K. Dick : LES DÉFENSEURS

Dressons un bilan provisoire avant l'assaut final. Les valeurs prônées par les hommes ne méritent pas que les hommes s'entretuent. S'ils le font, c'est parce qu'ils sont agressifs, et seulement pour cette raison. Où est alors le remède ? Dick l'avait trouvé dans cette nouvelle de 1953, dont il devait tirer, une dizaine d'années après, La Vérité avant-dernière.

TAYLOR, assis dans son fauteuil, lisait le journal du matin. La cuisine accueillante et le parfum du café se mêlaient au plaisir de ne pas devoir aller au travail. C'était sa Période de Repos, la première depuis longtemps, et il en était heureux. Il replia la seconde moitié du journal et poussa un soupir de satisfaction.

« Qu'y a-t-il ? demanda Mary qui se tenait devant le réchaud.

— Ils ont encore assaisonné Moscou, la nuit dernière. »

Taylor eut un hochement de tête approbateur. « Ils y ont mis un sérieux coup. Une de ces bombes R-H. Il était presque temps. »

Il hocha encore la tête. Il goûtait le confort de la cuisine, la présence de sa femme potelée et séduisante, le couvert mis pour le petit déjeuner, et le café. C'était ça, le repos. Et les nouvelles de la guerre étaient satisfaisantes. Il pouvait en ressentir une émotion justifiée, faite de fierté, de la sensation d'une victoire personnelle.

Après tout, il faisait partie intégrante du programme de guerre. Non pas comme un quelconque travailleur poussant un chariot de décombres, mais comme un technicien, un de ceux qui mettaient au point et préparaient l'orientation vitale de la guerre.

« Ils disent que les nouveaux sous-marins sont presque parfaits. Attends seulement qu'ils arrivent. » Il plissa les lèvres à cette idée, rempli de plaisir. « Lorsqu'ils vont sortir, les Soviets auront sûrement une drôle de surprise.

— Ils font du bon travail, dit Mary, distraitement. Sais-tu ce que nous avons vu, aujourd'hui ? Notre équipe a ramené un soldomate pour le montrer

aux enfants de l'école. Je l'ai vu, rien qu'un instant. Il est bon que les enfants voient ainsi le résultat de leur contribution, ne penses-tu pas ? »

Elle regarda son mari.

« Un soldomate », murmura Taylor. Il reposa lentement le journal. « Il faut être sûr qu'il a été décontaminé comme il se doit. Nous ne devons prendre aucun risque.

— Oh ! ils les stérilisent toujours avant de les ramener de la surface, dit Mary. Ils ne songeraient pas un instant à les ramener sans cela. Crois-tu qu'ils oseraient ? » Elle hésitait, cherchant dans ses souvenirs. « Tu sais, Don, cela me rappelle... »

Il acquiesça. « Je sais. »

Il savait à quoi elle songait. Une fois, pendant les toutes premières semaines de la guerre, avant que tout le monde ait été évacué de la surface, ils avaient vu un train-hôpital ramenant des blessés qui avaient été exposés aux retombées radioactives.

Il se rappelait cette image, l'expression des visages – pour autant que les blessés aient eu encore un visage. Cela n'avait pas été un spectacle très plaisant.

Il y en avait eu beaucoup, durant les premiers jours, avant que le transfert au sous-sol fût terminé. Il y en avait eu beaucoup, de ces spectacles, et il était difficile de ne pas les rencontrer.

Taylor regarda sa femme. Elle pensait trop à cela, ces derniers temps. Tous, ils y pensaient beaucoup trop.

« Oublie cela, dit-il. C'est du passé. Il n'y a plus personne là-haut, en dehors des soldomates, et ils ne craignent rien.

— Mais j'espère qu'ils font attention quand ils font revenir l'un d'eux. S'il s'en trouvait un qui reste irradié... »

Il rit, se renversant en arrière. « Oublie cela. Voilà un moment merveilleux : je vais être ici durant les deux prochains congés. Rien d'autre à faire que de rester assis et prendre du bon temps. Nous pourrions peut-être regarder un spectacle, non ?

— Un spectacle ? Pourquoi ? Je n'aime pas ces images de destruction, ces ruines. Parfois, je vois des endroits dont je me souviens, comme San Francisco. Ils ont montré une vue de San Francisco, le pont détruit, dans l'eau. J'en ai été malade. Je n'aime pas regarder cela.

— Mais ne veux-tu pas savoir ce qui se passe ? Aucun être humain n'est blessé, sais-tu ?

— Mais c'est tellement terrible ! » Son visage était fermé et crispé. « S'il te plaît, Don, non. »

Taylor reprit son journal, l'air sombre. « Très bien, mais il n'y a pas la plus petite chose que nous puissions faire. Et n'oublie pas : *leurs* villes sont encore plus touchées. »

Elle acquiesça. Taylor se mit à tourner les pages du journal. Le papier en

était mince et rêche. Sa bonne humeur avait disparu. Pourquoi Mary devait-elle se tourmenter sans cesse ? Dans l'état actuel des choses, ils se trouvaient bien à l'abri. On ne pouvait espérer que tout soit parfait en vivant sous terre, avec un soleil artificiel et une nourriture synthétique. Bien sûr, c'était une dure épreuve. Ne pas voir le ciel, ne pas pouvoir aller où bon vous semblait, ni voir autre chose que des murs de métal, de grandes usines ronronnantes, des piles et des baraquements. Mais cela valait mieux que d'être à la surface. Et un jour, cela se terminerait et ils pourraient remonter. Nul ne *voulait* vivre de la sorte, mais c'était nécessaire.

D'un geste coléreux, il tourna une page et le papier se déchira. Satané papier, qui devenait de plus en plus mauvais, mal imprimé et jaune...

Bien sûr, tout était sacrifié au programme de guerre. Il devait le savoir. N'était-il pas un des stratèges ?

Il se fit un reproche intérieur et passa dans l'autre pièce. Le lit n'était toujours pas fait. Il valait mieux s'y mettre avant l'inspection de la septième heure. Il y avait une unité qui...

Le visophone sonna. Il s'arrêta. Qui cela pouvait-il être ? Il s'approcha et mit le contact.

Un visage apparut. Celui d'un homme âgé, grisonnant, à l'expression sinistre. « Taylor ? Ici Moss. Désolé de vous déranger pendant votre Période de Repos, mais il est arrivé ceci. » Il brassa des papiers. « Je veux que vous veniez tout de suite. »

Taylor se raidit. « Qu'y a-t-il ? Il n'y a pas moyen d'attendre ? » Les yeux calmes et gris l'étudiaient, sans expression, sans colère. « Si vous avez besoin de moi au labo, grommela Taylor, je suppose que je peux venir. Je vais mettre mon uniforme...

— Non. Venez comme vous êtes. Et pas au labo. Rendez-vous au Second Étage dès que possible. Cela vous prendra à peu près une demi-heure si vous empruntez un véhicule rapide. Je vous verrai là-bas. »

L'image s'effaça et Moss disparut.

« Qui était-ce ? demanda Mary depuis le seuil.

— Moss. Il a besoin de moi pour quelque chose.

— Je savais que cela arriverait.

— De toute façon, tu n'avais envie de rien faire. Quelle importance ? » Sa voix était amère. « C'est la même chose, chaque jour. Je te ramènerai quelque chose. Je monte au Second Étage. Peut-être serai-je assez près de la surface pour...

— Non ! Ne me ramène rien ! Rien de la surface !

— Très bien, je ne te ramènerai rien. Mais c'est absurde... »

Elle le regarda enfiler ses bottes sans répondre.

Moss n'eut qu'une inclinaison de tête et, comme il s'éloignait, Taylor lui emboîta le pas. Une série de chargements montait vers la surface. Les véhicules hermétiques, cliquetant comme des chariots de mines,

disparaissaient par la trappe, au-dessus d'eux. Taylor examina le chargement de lourde machinerie tubulaire, d'armes inconnues. Partout, des ouvriers en uniforme gris du Corps des Travailleurs chargeaient, soulevaient en criant à droite et à gauche. L'étage entier était plein d'un vacarme assourdissant.

« Nous allons monter, dit Moss. Ensuite, nous pourrons parler. Ici ce n'est pas l'endroit idéal pour entrer dans les détails. »

Ils empruntèrent un escalateur. Le convoi disparut derrière eux et, avec lui, une grande partie du fracas et des claquements. Ils émergèrent bientôt sur la plate-forme d'observation, sur le côté du Tube. Le vaste tunnel s'en allait vers la surface qui n'était plus guère qu'à un kilomètre au-dessus, à présent.

« Mon Dieu ! dit Taylor en regardant involontairement vers le bas. Nous sommes très haut. » Moss se mit à rire. « Ne regardez pas ! » Ils ouvrirent une porte et pénétrèrent dans un bureau. Derrière la table, était assis un Officier de la Sécurité Intérieure. Il les regarda.

« Je suis à vous, Moss. »

Il détailla Taylor. « Vous êtes un peu en avance.

— Voici le commandant Franks, dit Moss à Taylor. Il a été le premier à faire la découverte. J'ai été mis au courant la nuit dernière. » Il désigna les colis qu'il tenait. « A cause de ceci. »

Franks fronça les sourcils et se leva. « Nous allons monter au Premier Étage. Là-haut, nous pourrons parler.

— Au Premier Étage ? » répéta nerveusement Taylor. Tous les trois prirent un passage dérobé jusqu'à un petit ascenseur. « Je n'ai jamais été là-haut. Ce n'est pas radioactif, non ?

— Vous êtes comme tous les autres, dit Franks. De vieilles femmes qui ont peur des cambrieurs. Les radiations ne pénètrent pas jusqu'au Premier Étage. Il y a du plomb et du rocher, et tout ce qui vient d'en haut est décontaminé.

— Quel est le problème ? demanda Taylor. J'aimerais en savoir davantage.

— Dans un instant. »

Ils pénétrèrent dans l'ascenseur et montèrent. Lorsqu'ils ressortirent, ils se retrouvèrent dans un hall plein de soldats, d'armes et d'uniformes. Taylor, surpris, écarquilla les yeux. Ainsi, c'était là le Premier Étage, le niveau le plus proche de la surface ! Après il n'y avait que de la roche, du plomb et de la roche et les grands tubes qui montaient vers la surface, pareils aux cheminements de vers de terre. Plomb et rocher, et au-dessus, là où s'ouvraient les tubes, le grand espace que nulle créature vivante n'avait revu depuis huit ans, les ruines immenses, sans fin, de ce qui avait été auparavant la demeure de l'Homme, où il vivait huit ans plus tôt.

A présent, la surface était un désert mortel de scories et de nuages qui traînaient au ras du sol. Nuages sans fin, rampant de tous côtés, obscurcissant le soleil rouge. Parfois, quelque chose de métallique bougeait dans les restes d'une cité, se frayait un chemin au travers des terrains défoncés. Un soldomate, un robot de surface immunisé contre le rayonnement, construit

dans la hâte fébrile des derniers mois avant que la guerre froide fût devenue brûlante.

Les soldomates, rampant sur le sol, traversant les océans ou le ciel dans des engins effilés et noirs, créatures qui pouvaient exister là où nulle *vie* n'aurait pu subsister, êtres de plastique et de métal qui menaient une guerre conçue par l'homme mais à laquelle il ne pouvait participer lui-même. Les êtres humains avaient inventé la guerre, avaient mis au point et fabriqué des armes. Ils avaient même créé des joueurs, des combattants. Les acteurs de la guerre. Mais ils ne pouvaient s'aventurer au-dehors, ils ne pouvaient mener la guerre eux-mêmes. Dans le monde entier – en Russie, en Europe, en Amérique et en Afrique – il ne restait pas un seul être humain. Tous, ils étaient sous la surface, dans les abris profonds qui avaient été soigneusement conçus et construits, même après les premières bombes.

C'était une idée brillante et la seule qui pût marcher. Au-dessus, à la surface bouleversée, ravagée, de ce qui avait été autrefois une planète vivante, les soldomates progressaient et luttaien, poursuivant la guerre des Hommes. Sous terre, dans les profondeurs, les êtres humains travaillaient sans relâche pour produire les armes destinées à la poursuite du combat, mois après mois, année après année.

« Premier Étage dit Taylor. Un malaise étrange s'emparait de lui. Presque la surface.

— Mais pas tout à fait », dit Moss.

Franks les précéda parmi les soldats jusqu'à l'un des côtés du hall, près de l'embouchure du Tube.

« Dans quelques minutes un ascenseur amènera quelque chose de la surface, expliqua-t-il. Voyez-vous, Taylor, de temps à autre la Sécurité examine et interroge un soldomate de la surface, un qui ait été là-haut pendant un certain temps, afin de découvrir certaines choses. Nous entrons en liaison avec les états-majors de surface. Nous avons besoin de ces entrevues directes ; nous ne pouvons dépendre uniquement de contacts par vidéo. Les soldomates font du bon travail mais nous voulons être certains que tout se déroule comme nous le souhaitons. »

Franks fit face à Taylor et à Moss. Il poursuivit : « L'ascenseur va ramener un soldomate de la surface, un soldomate de classe-A. Il y a une chambre d'examen dans la salle à côté, avec un mur de plomb au milieu. Ainsi, les Officiers qui vont participer à l'interrogatoire ne seront pas exposés aux radiations. Nous avons trouvé que c'était plus pratique que de décontaminer le soldomate. Il vient directement ; il a un rôle à remplir.

« Il y a deux jours, un soldomate de classe-A fut amené et interrogé. J'ai conduit la séance moi-même. Nous étions intéressés par une arme nouvelle que les Soviets utilisent, une mine atomique qui poursuit tout ce qui bouge. Les militaires ont envoyé des instructions pour que cette mine soit observée et fasse l'objet d'un rapport détaillé.

« Ce soldomate de classe-A fut amené ici avec les informations. Nous avons appris peu de chose en dehors du rapport habituel et du film. Nous l'avons renvoyé. Il quittait la chambre pour aller à l'ascenseur lorsqu'il s'est produit une chose curieuse. Je pense que ce fut au moment où... »

Il s'interrompt. Une lampe rouge clignotait. « L'ascenseur arrive. » Il fit un signe à quelques soldats. « Entrons dans la salle. Le soldomate sera là dans quelques instants.

— Un soldomate de classe-A, dit Taylor. J'en ai vu sur les écrans, lorsqu'ils faisaient leur rapport.

— C'est une expérience, dit Moss. Ils sont presque humains. »

Ils entrèrent dans la salle et prirent place derrière le mur de plomb. Après un moment, le signal clignota et Franks fit un geste.

La porte au-delà du mur s'ouvrit. Taylor regarda par la fente de vision. Il aperçut quelque chose qui s'avançait lentement, une silhouette métallique et étroite qui se déplaçait sur ses pieds, les bras au repos le long du corps. La chose s'arrêta et regarda en direction du mur de plomb. Elle attendait.

« Nous voudrions savoir quelque chose, dit Franks. Avant que je vous questionne, avez-vous un quelconque rapport à présenter sur les conditions actuelles en surface ?

— Non. La guerre se poursuit. » La voix du soldomate était mécanique, dépourvue d'inflexion. « Nous manquons un peu d'engins de poursuite rapides, de type monoplace. Nous aurions aussi besoin de...

— Tout a été noté. Ce que je veux vous demander, c'est ceci : nous ne sommes en contact avec vous que par vidéo. Nous devons nous reposer uniquement sur des rapports indirects, puisque nul d'entre nous ne peut vivre en surface. Nous ne pouvons que déduire les événements et il nous faut accepter des informations de seconde main. Certains des dirigeants commencent à penser que les possibilités d'erreur sont trop grandes.

— Erreur ? demanda le soldomate. Quel genre d'erreur ? Nos rapports sont soigneusement vérifiés avant de vous être transmis. Nous sommes constamment en contact avec vous ; tout ce qui est important vous est rapporté. Toute arme nouvelle utilisée par l'ennemi...

— Je sais tout cela, grogna Franks derrière la fente de vision. Mais nous pourrions peut-être voir par nous-mêmes. Il doit bien exister un endroit non exposé assez grand pour abriter quelques humains. Si un certain nombre d'entre nous montaient en tenue plombée, pourrions-nous vivre assez longtemps pour observer les conditions actuelles ? »

La machine hésita avant de répondre : « J'en doute. Vous pouvez examiner des échantillons d'air, bien sûr, et décider par vous-mêmes. Mais, depuis huit ans que vous êtes partis, les choses n'ont cessé de se dégrader. Vous ne pouvez avoir aucune idée des conditions qui règnent là-haut. Il est devenu très difficile de survivre pour tout objet mouvant. Il existe toutes sortes de projectiles sensibles au mouvement. Les nouvelles mines continuent même à

poursuivre l'objet indéfiniment, jusqu'à ce qu'elles l'atteignent. Et partout, règnent les radiations.

— Je vois. » Franks se tourna vers Moss. Ses yeux s'étaient étrangement rétrécis. « Eh bien, c'est tout ce que je voulais savoir. Vous pouvez aller. »

La machine retourna vers la sortie. Elle s'arrêta.

« Chaque mois, le pourcentage de particules mortelles dans l'atmosphère augmente. Peu à peu, le rythme de la guerre...

— Je comprends. » Franks se leva. Il tendit la main et Moss lui passa le paquet. « Autre chose, avant que vous partiez. Je voudrais que vous examiniez un nouvel alliage. Je vais vous faire passer un échantillon avec la pince. »

Il déposa le paquet dans le grappin et fit pivoter la pince afin qu'elle saisisse l'autre extrémité. Le paquet descendit jusqu'au soldomate qui le prit. Ils le regardèrent déplier la plaque de métal et la saisir entre ses mains. Il la retourna dans tous les sens.

Soudain, il devint rigide.

« Très bien », dit Franks.

Il poussa de l'épaule contre le mur et une section de celui-ci glissa. Taylor eut un cri étouffé : Franks et Moss bondissaient vers le soldomate !

« Grand Dieu ! dit-il. Mais il est radioactif ! »

Le soldomate était immobile, tenant toujours la plaque de métal. Des soldats surgirent dans la chambre. Ils entourèrent le soldomate et promènèrent un compteur Geiger sur lui avec précaution.

« Ça va, chef, dit l'un d'eux à Franks. Aucun indice de radiation.

— Bon, j'en étais sûr mais je ne voulais prendre aucun risque.

— Vous avez vu ? dit Moss à Taylor. Ce soldomate n'est pas plus irradié que vous ou moi, il vient directement de la surface, sans même avoir été décontaminé.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Taylor, désespéré.

— Il se peut que ce soit un accident, dit Franks. Il y a toujours une possibilité pour qu'un objet échappe à l'exposition, en surface. Mais c'est la seconde fois que cela se produit. Il pourrait y en avoir d'autres.

— La seconde fois ?

— La première fois, ce fut au cours de l'interrogatoire précédent. »

Moss prit la plaque de métal d'entre les mains du soldomate. Il appuya sur la surface avec précaution puis remit l'objet entre les doigts raidis, paralysés.

« Nous l'avons court-circuité avec ceci, afin de pouvoir l'approcher d'assez près pour un examen consciencieux. Il va se remettre en marche dans une seconde. Il vaut mieux retourner derrière le mur. »

Ils repartirent et le mur de plomb revint en place derrière eux. Les soldats quittèrent la salle.

« D'ici deux périodes, maintenant, dit doucement Franks, un premier groupe d'investigation se tiendra prêt à gagner la surface. Nous emprunterons le Tube, en scaphandres, jusqu'au sommet. Nous serons les premiers humains

à quitter le sous-sol depuis huit ans.

— Cela peut très bien ne rien signifier du tout, dit Moss, mais j'en doute. Il se passe quelque chose, quelque chose d'étrange. Le soldomate nous a dit que nulle vie ne pouvait exister là-haut sans se trouver grillée. Cette histoire ne colle pas. »

Taylor acquiesça. Il regarda par la fente la silhouette de métal, immobile. Déjà, le soldomate renaissait à l'activité. Il était cabossé en de nombreux endroits, martelé et tordu, noirci et corrodé. C'était un soldomate qui avait été là-haut depuis longtemps ; il avait connu la guerre et la destruction, il avait vu des ruines dont nul humain ne pouvait imaginer l'ampleur. Il avait rampé et glissé en un monde de rayonnement et de mort, où nulle vie ne pouvait exister.

Et Taylor l'avait touché impunément !

« Vous venez avec nous, dit Franks, tout à coup. J'ai besoin de vous. Je pense que nous irons tous les trois. »

Mary le fixait, blême de frayeur.

« Je le sais. Tu vas aller à la surface. C'est cela ? »

Elle le suivit jusqu'à la cuisine. Taylor s'assit, évitant son regard.

« C'est un projet secret », dit-il. Il cherchait à s'esquiver. « Je ne peux t'en dire plus.

— Tu n'as pas besoin de me le dire. Je sais. Je le sais depuis que tu es entré. Il y avait quelque chose sur ton visage, quelque chose que je n'y ai pas vu depuis très, très longtemps. Une expression ancienne. »

Elle vint vers lui. « Mais comment peuvent-ils t'envoyer à la surface ? » Elle prit son visage entre ses mains qui tremblaient et le força à la regarder. Ses yeux avaient une étrange avidité. « Personne ne peut vivre là-haut. Regarde, regarde ça ! »

Elle ramassa un journal et le lui tendit.

« Regarde cette photographie. L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique... rien que des ruines. Nous avons vu cela tous les jours sur l'écran. Tout est détruit, empoisonné. Et ils t'envoient là-haut. Pourquoi ? Aucun être vivant ne peut séjourner là-haut, pas même une herbe, un lichen. Ils ont dévasté la surface, non ? *Non* ? »

Taylor se leva. « C'est un ordre. Je ne sais rien. On m'a dit de me joindre au groupe de reconnaissance. C'est tout ce que je sais. »

Il resta immobile un long moment, les yeux levés. Lentement, il prit le journal et le plaça en pleine lumière.

« Cela paraît vrai, murmura-t-il. Ruines, mort, cendres. C'est convaincant. Tous les rapports, les photographies, les films, même les échantillons d'air. Pourtant, nous n'avons rien vu par nous-mêmes, pas depuis les tout premiers mois...

— De quoi parles-tu ?

— De rien. » Il reposa le journal. « Je partirai très tôt, après la Période de

Sommeil. Allons. »

Elle s'éloigna, le visage dur, crispé.

« Fais ce que tu veux. Nous pourrions aussi bien aller là-haut tous les deux pour mourir tout de suite, plutôt que d'attendre lentement la mort ici, comme des vermines dans la terre. »

Il n'avait jamais réalisé jusqu'à maintenant combien elle était écœurée. Étaient-ils tous dans ce cas ? Que pensaient ceux qui travaillaient dans les usines, sans relâche, jour et nuit ? Les hommes et femmes courbés, pâles, travaillant d'arrache-pied, éblouis par la lumière incolore, qui vivaient de nourriture synthétique...

« Tu ne devrais pas être aussi amère », dit-il.

Elle eut un faible sourire. « Je suis amère parce que je sais que tu ne reviendras jamais. » Elle se retourna. « Je ne te reverrai plus, après ton départ. »

Il fut troublé. « Comment ? Comment peux-tu dire une chose pareille ? »

Elle ne répondit pas.

Il s'éveilla. Une émission publique hurlait à l'extérieur.

« Bulletin spécial d'information ! Les forces de surface rapportent qu'une attaque soviétique se déroule actuellement. De nouvelles armes sont utilisées ! Retrait des groupes clefs ! Toutes les unités de travail aux usines, immédiatement ! »

Taylor, ahuri, se frotta les yeux. Puis il sauta à bas du lit et courut au visophone. Un instant plus tard, il entra en contact avec Moss.

« Écoutez, dit-il. Que signifie cette nouvelle attaque ? Le projet est-il abandonné ? » Il pouvait voir le bureau de Moss, couvert de rapports et de paperasses.

« Non, dit Moss. Nous filons immédiatement. Soyez ici dans un instant.

— Mais...

— Ne discutez pas. » Moss brandit une poignée de bulletins émanant de la surface, les froissant sauvagement. « C'est un mensonge. Venez ! » Et il coupa la communication.

Taylor se redressa, furieux. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête, l'éblouissant.

Une demi-heure plus tard, il sautait d'un véhicule rapide et grimpait l'escalier du Building des Synthétiques. Les couloirs étaient pleins d'hommes et de femmes qui couraient de tous côtés. Il entra dans le bureau de Moss.

« Vous voilà. » Moss se leva aussitôt. « Franks nous attend à la station de départ. »

Ils empruntèrent une voiture de la Sécurité dont la sirène ululait. Sur leur chemin, les travailleurs s'écartaient.

« Qu'en est-il de cette attaque ? » demanda Taylor.

Moss haussa les épaules.

« Nous sommes certains de les avoir coincés. La conclusion approche. »

Ils descendirent à la station, à l'extrémité du Tube. Un instant plus tard, ils filaient à grande vitesse vers le haut, en direction du Premier Étage.

Ils émergèrent dans une activité étourdissante. Les soldats revêtaient leurs tenues plombées et discutaient à voix haute, excitée. Des armes étaient distribuées. Les instructions circulaient.

Taylor observa l'un des soldats. Il était armé du terrible pistolet Bender, la nouvelle arme à canon court qui venait tout juste de sortir des chaînes de montage. Certains des soldats semblaient assez effrayés.

Moss avait suivi le regard de Taylor. Il dit : « J'espère que nous ne faisons pas erreur. »

Franks s'approcha d'eux. « Voici le programme. Nous allons d'abord partir, tous les trois, seuls. Les soldats suivront d'ici un quart d'heure.

— Qu'allons-nous dire aux soldomates ? demanda Taylor, d'un ton inquiet. Il faudra bien leur raconter quelque chose.

— Que nous désirons observer cette nouvelle attaque soviétique, dit Franks en souriant ironique ment. Étant donné qu'elle semble si sérieuse, il faut que nous y soyons présents en personne.

— Et ensuite ?

— Le reste les regarde. Allons-y. »

Ils montèrent à bord d'un petit véhicule et commencèrent à s'élever rapidement dans le Tube, soutenus par les rayons anti-gravifiques. De temps à autre, Taylor jetait un coup d'œil vers le bas. Ils étaient déjà très haut et montaient toujours. Il était nerveux et sentait couler la sueur sous sa tenue. Il serrait maladroitement son pistolet Bender.

Pourquoi l'avaient-il choisi, lui ? Hasard, pur hasard. Moss lui avait demandé de venir en tant que membre du Service, puis Franks l'avait choisi en une seconde. Et maintenant ils filaient vers la surface, de plus en plus vite.

Une peur tenace habitait ses pensées, une peur qui avait été en lui depuis huit ans. Les radiations, la mort certaine, un monde ravagé...

Et le véhicule montait toujours, de plus en plus haut. Taylor saisit les accoudoirs de son siège et ferma les yeux. A chaque seconde ils étaient plus près de la surface, premiers êtres vivants à dépasser le Premier Étage et à monter dans le Tube bien au-delà du rocher et du plomb, vers la surface. L'horreur le fit frissonner. C'était la mort ; ils le savaient tous. N'avaient-ils pas vu les films des milliers de fois ? Les villes et la poussière qui tombait, les nuages qui tourbillonnaient...

« Ce ne sera plus long, dit Franks. Nous y sommes presque. La tour de surface ne nous attend pas. J'ai donné des ordres afin qu'aucun signal ne soit envoyé. »

Le véhicule bondit en avant, furieusement. Taylor donna de la tête, se rattrapa et ferma les yeux. Toujours plus haut...

Ils s'arrêtèrent. Il rouvrit les yeux.

Ils se trouvaient dans une vaste salle éclairée par une lumière fluorescente.

Une caverne encombrée ; de machines et d'équipement où du matériel était empilé, rang sur rang. Les soldomates travaillaient en silence au milieu de tout cela, poussant des chariots et des remorques.

« Les soldomates », dit Moss. Son visage était pâle. « Nous sommes bien à la surface. »

Les soldomates allaient en tous sens, déplaçant d'énormes chargements de fusils, de pièces détachées, de munitions et de fournitures qui avaient été amenés en surface. Et ce n'était là qu'une seule des stations terminales. Il en existait beaucoup d'autres, dispersées sur tout le continent.

Taylor regarda nerveusement autour de lui. Ils se trouvaient réellement sur le sol, à la surface. Ici, régnait la guerre.

« Allons, dit Franks. Un garde de classe-B vient à notre rencontre. »

Ils sortirent du véhicule. Un soldomate approchait rapidement. Il s'arrêta devant eux et les contempla. Ses armes étaient braquées sur les hommes.

« Nous sommes de la Sécurité, dit Franks. Allez me chercher un classe-A immédiatement. »

Le soldomate hésita. D'autres gardes-B arrivaient en trotinant, rapides et alarmés. Moss regarda tout autour d'eux.

« Obéissez ! dit Franks à voix haute, sur le ton du commandement. Je vous ai donné un ordre ! »

Le soldomate s'éloigna à regret. Une porte glissa tout au bout de la salle. Deux soldomates de classe-A apparurent et se dirigèrent lentement vers les hommes. Chacun d'eux arborait sur le front une bande verte.

« Ils sont du Conseil de Surface, murmura Franks, tendu. Nous y sommes. Tenez-vous prêts. »

Les deux soldomates approchaient avec précaution. Sans un mot, ils s'arrêtèrent à proximité et regardèrent les trois hommes de haut en bas.

« Je suis Franks, de la Sécurité. Nous venons du sous-sol afin de...

— C'est incroyable, interrompit froidement un des soldomates. Vous savez que vous ne pouvez vivre ici. Toute la surface est mortelle, pour vous. Il est impossible que vous demeuriez ici.

— Ces tenues nous protégeront, dit Franks. De toute façon, ceci n'est pas de votre ressort. Ce que je veux, c'est une réunion immédiate du Conseil afin que je sois mis au courant des conditions actuelles. Cela est-il possible ?

— Vous autres, humains, ne pouvez survivre ici. Et la nouvelle attaque soviétique est dirigée sur cette région. Le danger est considérable.

— Nous le savons. Veuillez rassembler le Conseil. » Franks contempla la vaste salle sous la clarté des lampes dissimulées dans le plafond. Une note d'hésitation perça dans sa voix. « Est-ce le jour ou la nuit ?

La nuit, dit l'un des soldomates après un instant. L'aube sera là dans deux heures, à peu près. »

Franks hocha la tête. « Nous resterons donc au moins deux heures. Par pur sentiment, nous voudrions observer le soleil, lorsqu'il se lèvera. Voudriez-

vous nous conduire ? Nous apprécierions beaucoup. »

Les soldomates s'agitèrent.

« C'est un spectacle déplaisant, dit l'un d'eux. Vous savez ce que vous allez contempler. Des nuages de particules en suspension obscurcissant la lumière. Le pays entier détruit, couvert de cendres. Pour vous, ce sera une vision atroce, plus terrible que les images et les films.

— Quoi que cela puisse être, nous resterons jusqu'à ce que nous puissions le voir. Allez-vous convoquer le Conseil ?

— Par ici. » Avec une certaine répugnance, les deux soldomates les précédèrent vers l'extrémité du hangar. Les trois hommes les suivirent, leurs lourdes chaussures résonnant sur le ciment. Les deux soldomates s'arrêtèrent devant le mur.

« Voici l'entrée de la Chambre du Conseil. Il y a des fenêtres mais il fait encore noir dehors, bien sûr. Vous ne verrez rien à présent mais dans deux heures...

— Ouvrez la porte », dit Franks.

La porte glissa. Ils entrèrent lentement. La pièce était petite, simple, avec une table ronde au centre et des fauteuils tout autour. Ils s'assirent tous trois en silence et les deux soldomates prirent place à leur côté.

« Les autres membres du Conseil sont en route. Ils ont déjà été convoqués et arrivent aussi vite que possible. A nouveau, je vous engage à redescendre. » Le soldomate regarda les trois êtres humains. « Il n'est pas possible, pour vous, d'affronter les conditions qui règnent ici. Même nous, nous ne survivons que difficilement. Comment pouvez-vous espérer tenir ? »

Le chef s'approcha de Franks.

« Ceci nous étonne et nous intrigue, dit-il. Bien sûr, nous devons faire ce que vous ordonnez, mais permettez-moi de vous faire remarquer que si vous demeurez ici...

— Nous savons, dit Franks d'un ton impatient. Néanmoins, nous avons l'intention de rester, au moins jusqu'à l'aube.

— Si vous insistez... »

Ce fut le silence. Les soldomates semblaient maintenant conférer entre eux, bien que les trois hommes n'entendissent aucun son.

« Pour votre propre sécurité, dit enfin le chef, il vous faut retourner en bas. Nous venons d'en discuter et il semble que vous agissiez contre votre bien.

— Nous sommes des êtres humains », dit Franks. Son ton était sec. « Ne comprenez-vous pas ? Nous sommes des hommes, et non des machines.

— C'est justement pour cette raison que vous devez redescendre. La salle est radioactive. Tout ce qui est en surface est radioactif. Nous avons calculé que vos tenues ne vous protégeraient pas plus de cinquante minutes encore. Donc... »

Les soldomates se rabattirent brusquement sur les hommes, formant un rempart en demi-cercle, un obstacle solide. Les trois hommes se dressèrent. Taylor tâtonna à la recherche de son arme. Ses doigts étaient paralysés,

maladroits.

Ils affrontèrent les silencieuses créatures de métal.

« Nous devons insister, dit le chef d'une voix sans émotion. Nous devons vous ramener au Tube et vous renvoyer par le premier véhicule. Je suis désolé, mais c'est nécessaire.

— Qu'allons-nous faire ? » demanda nerveusement Moss. Il toucha son revolver. « Devons-nous les détruire ? »

Franks secoua la tête. « Très bien, dit-il au chef. Nous allons repartir. »

Il se dirigea vers la porte, faisant signe à Moss et à Taylor de le suivre. Surpris, ils le regardèrent puis lui emboîtèrent le pas. Les soldomates les suivirent au-dehors, dans le vaste hangar. Lentement, ils se dirigèrent tous vers l'entrée du Tube, sans un mot.

Une fois arrivé, Franks se retourna. « Nous repartons parce que nous n'avons pas le choix. Nous sommes trois et vous êtes une douzaine. De toute façon si...

— Le véhicule arrive », dit Taylor.

Il y eut un raclement profond dans le Tube. Des soldomates de classe-D se dirigèrent vers l'orifice, prêts à la réception.

« Désolé, dit le chef, mais c'est pour votre bien. Nous veillons sur vous, totalement. Vous devez rester en bas et nous laisser mener la guerre. En un sens, elle est devenue *notre* guerre. Nous la menons comme nous l'entendons. »

Le véhicule atteignit la surface.

Douze soldats armés de pistolets Bender en surgirent et entourèrent les trois hommes.

Moss eut un soupir de soulagement.

« Eh bien, voilà qui change les choses. Juste à temps. »

Le chef des soldomates recula, s'éloignant des soldats. Il les détaillait avec attention, l'un après l'autre, essayant apparemment de comprendre. Finalement, il fit un signe aux autres soldomates qui se rassemblèrent, laissant un passage vers le hangar.

« Même à présent, dit-il, nous pourrions vous renvoyer par la force. Mais il est bien évident que ceci n'est pas vraiment un groupe de reconnaissance. Ces soldats prouvent que vos intentions étaient tout autres ; tout cela a été soigneusement préparé.

— Très soigneusement », dit Franks.

Ils se rapprochèrent.

« Nous ne pouvons que deviner vaguement tout cela. Je dois admettre que nous n'étions pas préparés. Nous ne nous attendions pas du tout à affronter une telle situation. A présent, l'emploi de la force serait absurde, parce qu'aucun des deux partis ne peut se permettre d'attaquer l'autre ; nous, parce que nous possédons des instructions restrictives à l'égard de la vie humaine, et vous parce que la guerre exige... »

Mais des soldats tirèrent, rapidement. Ils étaient effrayés. Moss s'agenouilla et fit feu. Le chef se dispersa en un nuage de particules. De tous côtés, des soldomates D et B se ruaient à l'assaut. Certains étaient armés, d'autres ne tenaient que des fragments métalliques. Le désordre envahit la salle. Dans le lointain, une sirène hurla. Franks et Taylor furent coupés des autres, séparés des soldats par un mur de corps métalliques.

« Ils ne peuvent riposter, dit calmement Franks. C'est encore un bluff. Ils ont appris à nous bluffer, constamment. » Il tira sur un soldomate qui se désintégra. « Ils ne peuvent que tenter de nous effrayer. Souvenez-vous de cela. »

Ils s'avancèrent en tirant et les soldomates disparurent, l'un après l'autre. La salle était pleine de l'odeur du métal fondu, de la puanteur du plastique grillé. Taylor fut jeté à terre. Il lutta pour récupérer son arme, plongeant résolument au milieu des membres métalliques. Il tendit les doigts, cherchant à atteindre la crosse. Soudain, quelque chose s'abattit sur son bras : un pied de métal. Il se mit à hurler.

Et puis, ce fut terminé. Les soldomates se repliaient et allaient se rassembler à l'écart. Seuls, quatre membres du Conseil de Surface restaient. Les autres n'étaient plus que des particules radioactives flottant dans l'air. Des soldomates de classe-D ramenaient déjà l'ordre, rassemblaient les robots endommagés et les débris et commençaient à réparer.

Franks se secoua.

« Très bien, dit-il. Vous pouvez nous ramener aux fenêtres. Ce ne sera plus long, maintenant. »

Les soldomates se séparèrent et le groupe des humains – Franks, Moss, Taylor et les soldats – se mit en marche à travers la salle. Ils pénétrèrent dans la Chambre du Conseil. Déjà, une légère touche de gris apparaissait dans les ténèbres, de l'autre côté des fenêtres.

« Menez-nous dehors, dit Franks, d'un ton impatient. Nous regarderons directement, pas d'ici. »

Une porte glissa. Un souffle d'air glacé du petit matin pénétra dans la pièce. Les hommes frissonnèrent sous leurs tenues. Ils se regardèrent, mal à l'aise.

« Venez, dit Franks. Dehors. »

Il passa la porte et les autres le suivirent.

Ils étaient sur une petite colline et contemplaient une vaste vallée. Lentement, les montagnes se dessinaient sur le ciel gris. Peu à peu, elles se faisaient plus nettes.

« D'ici quelques minutes, dit Moss, il fera assez clair pour que nous puissions voir. » Il frissonna à nouveau comme le vent glacé passait sur lui. « Cela vaut la peine, vraiment. Revoir cela après huit années. Même si c'est la dernière chose que nous voyions... »

— Écoutez », coupa Franks.

Ils obéirent, silencieux, subjugués. Le ciel devenait plus clair, plus brillant d'instant en instant. Quelque part, très loin, éveillant un écho dans la vallée, un coq chanta.

« Un coq ! souffla Taylor. Est-ce que vous entendez ? »

Derrière eux, les soldomates étaient sortis et attendaient, immobiles. Eux aussi observaient. Le ciel gris devint blanc et les montagnes apparurent plus nettement. La lumière coula dans la vallée, se glissa jusqu'aux hommes.

« Dieu du ciel ! » s'exclama Franks.

Des arbres, des forêts. Une vallée avec des arbres et des plantes, avec des routes qui s'y enroulaient. Des fermes, un moulin. Une grange, tout en bas.

« Regardez », murmura Moss.

La couleur naissait dans le ciel. Le soleil approchait. Des oiseaux commencèrent à chanter. Non loin des hommes, les feuilles d'un arbre dansaient dans le vent.

Franks se tourna vers la rangée de soldomates.

« Huit ans. Nous avons été trompés. Il n'y a pas de guerre. Dès que nous avons abandonné la surface...

— Oui, dit un soldomate de classe-A. Dès que vous avez quitté la surface, la guerre a cessé. Vous avez raison, c'était un mensonge. Vous travaillez dur dans le sous-sol, nous envoyant des fusils et des armes que nous détruisons dès leur arrivée.

Mais pourquoi ? » demanda Taylor, troublé. Il regarda l'immense vallée.
« Pourquoi ?

— Vous nous avez créés, dit le soldomate, pour poursuivre la guerre à votre place, pendant que vous autres, humains, demeuriez sous la surface afin de survivre. Mais, avant de poursuivre la guerre, il nous était nécessaire de l'analyser afin de découvrir quel en était le but. C'est ce que nous avons fait, et nous avons trouvé qu'elle n'avait aucun but. Excepté, peut-être, en termes humains. Et même ceci n'est pas prouvé.

« Nous avons cherché plus avant. Nous avons découvert que les différentes cultures humaines passent par certaines phases, chacune en son temps. Quand chaque culture vieillit et commence à perdre sa raison d'être, des conflits surgissent entre ceux qui désirent abandonner pour construire une nouvelle société et ceux qui souhaitent continuer comme par le passé, avec le minimum de changements.

« C'est ici qu'apparaît un grand danger. Le conflit interne menace d'entraîner la société dans la guerre, groupe contre groupe. Les traditions vitales peuvent être perdues – non pas simplement altérées ou refoulées mais complètement détruites – en cette période de chaos et d'anarchie. Nous avons trouvé maints exemples de cette situation dans l'histoire de l'humanité.

« Il est nécessaire que cette haine intérieure soit drainée vers l'extérieur, vers un groupe externe, de telle façon que la culture survive à cette crise. Le résultat est la guerre. La guerre, pour un esprit logique, est une absurdité. Mais, en termes humains, elle joue un rôle vital. Et elle continuera d'exister

jusqu'à ce que l'homme soit assez grand pour ne pas connaître la haine. »

Taylor écoutait intensément.

« Pensez-vous que ce jour viendra ?

— Bien sûr. Il est presque là. Ceci est la dernière des guerres. L'homme est *presque* uni en une seule société, une culture mondiale. En ce moment, il est continent contre continent, une moitié du monde affrontant l'autre moitié. Plus qu'un seul pas, à présent, vers une société unie. Lentement, l'homme a monté vers le sommet, tendant constamment à cette unification. Ce ne sera plus long...

« Mais ce n'est pas encore fait et la guerre doit donc se poursuivre afin de satisfaire la dernière poussée de violence et de haine de l'homme. Huit ans se sont écoulés depuis le début de cette guerre. Durant ces huit ans, nous avons observé des changements importants dans l'esprit humain. Nous avons constaté que la fatigue et l'indifférence succédaient graduellement à la haine et à la peur. Durant cette période, la haine s'est progressivement usée. Pour le moment, nous devons poursuivre la supercherie, au moins pour quelque temps encore. Vous n'êtes pas prêts pour la vérité. Vous voudriez reprendre la guerre.

— Mais comment avez-vous fait ? demanda Moss. Toutes les photographies, les échantillons, le matériel endommagé...

Venez par ici. » Le soldomate les entraîna vers un bâtiment long et bas. « Le travail se poursuit constamment, toutes les équipes sont à l'œuvre afin de maintenir un tableau cohérent et convaincant de la guerre totale. »

Ils pénétrèrent dans le bâtiment. De tous côtés, des soldomates étaient au travail, penchés sur les tables.

« Examinez cette maquette », dit le soldomate de classe-A. Deux soldomates photographiaient consciencieusement un modèle détaillé installé sur une table. « Ceci est un bon exemple. »

Les hommes se rassemblèrent autour de la table, s'efforçant de voir. La maquette était celle d'une ville en ruine. Pendant un moment, Taylor l'examina en silence. Il releva finalement les yeux.

« C'est San Francisco, dit-il à voix basse. C'est une maquette de San Francisco détruit. J'ai vu ça sur la vidéo, lorsqu'ils nous l'ont transmis. Les ponts étaient détruits...

— Oui, remarquez les ponts. » Le soldomate désigna les arches démantelées de son doigt de métal. C'étaient de minuscules fils d'araignée, presque invisibles. « Sans aucun doute, vous avez déjà vu des photographies de cela, de nombreuses fois. Et aussi des autres tables de ce bâtiment.

« Le véritable San Francisco est totalement intact. Nous avons reconstruit ce qui avait été endommagé au début de la guerre, peu après votre départ. La confection des informations se poursuit sans cesse dans ce bâtiment. Nous veillons particulièrement à ce que tout corresponde. Nous dépensons beaucoup de temps et d'effort. »

Franks toucha un minuscule bâtiment à demi détruit. « Ainsi, c'est à cela que vous employez votre temps. A fabriquer des maquettes de villes pour les détruire ensuite.

— Non, nous faisons beaucoup plus. Nous protégeons le monde entier, nous veillons sur lui. Ses propriétaires l'ont quitté pour un temps en nous le confiant, et nous devons entretenir les villes afin qu'elles ne se détériorent pas. Il faut que tous les rouages soient huilés pour qu'ils continuent à tourner en de bonnes conditions. Les jardins, les rues, les canalisations d'eau, tout doit être maintenu dans le même état qu'il y a huit ans, de telle façon que, lorsque les propriétaires reviendront, ils ne soient pas mécontents. Nous voulons être certains qu'ils seront totalement satisfaits. »

Franks toucha le bras de Moss.

« Venez par ici, dit-il à voix basse. Je veux vous parler. »

Il entraîna Moss et Taylor au-dehors, loin des soldomates, sur la colline. Les soldats les suivirent. Le soleil montait et le ciel devenait bleu. L'air était doux et agréable, plein de la senteur des plantes.

Taylor ôta son casque et aspira profondément. « Je n'ai pas respiré ainsi depuis longtemps, dit-il.

Écoutez-moi », dit Franks à voix basse. Son ton était dur. « Nous devons redescendre immédiatement. Il y a beaucoup à faire. Tout cela peut encore tourner à notre avantage.

— Que voulez-vous dire ? demanda Moss.

— Il est certain que les Soviets ont également été trompés, tout comme nous. Mais *nous*, nous l'avons découvert. Cela nous donne un avantage sur eux.

— Je vois. » Moss hocha la tête. « Nous, nous savons, mais eux ignorent tout. Leur Conseil de Surface les a trahis, tout comme le nôtre. Et il travaille aussi contre eux. Si nous pouvions...

Avec une centaine d'hommes décidés, nous pourrions reprendre le contrôle, tout faire rentrer dans l'ordre ! Ce serait facile ! »

Moss toucha le bras de Franks. Un soldomate de classe-A venait de sortir du bâtiment et se dirigeait vers eux.

« Nous en avons assez vu, dit Franks en haussant la voix. Tout cela est très grave. Nous devons faire notre rapport en bas et décider de la politique à suivre. »

Le soldomate ne dit rien.

Franks fit signe aux soldats. « Allons. » Et il se mit en marche vers le hangar. De nombreux soldats avaient ôté leur casque. Certains avaient aussi quitté leur tenue plombée et se reposaient, parfaitement à l'aise dans leur uniforme de coton. Ils regardaient tout autour d'eux, vers le bas de la colline, les arbres et les buissons, vers le grand espace vert, les montagnes et le ciel.

« Regardez le soleil, murmura l'un d'eux.

— Ce qu'il est brillant, dit un autre.

— Nous redescendons, dit Franks. En colonne par deux. Suivez-nous. »

Les soldats se regroupèrent à regret. Les soldomates contemplèrent sans émotion les hommes qui se dirigeaient lentement vers le hangar. Franks, Moss et Taylor marchaient en tête, fixant les soldomates.

Ils pénétrèrent dans le hangar. Des soldomates de classe-D chargeaient du matériel et des armes dans des chariots. De tous côtés, des grues et des derricks étaient au travail. Tout se déroulait avec efficacité, sans hâte ni excitation. Les hommes s'arrêtèrent et regardèrent. Des soldomates poussant de petits chariots passaient devant eux, échangeant des signes. Des fusils et des pièces détachées étaient enlevés par des grappins magnétiques et redéposés doucement dans les chariots en attente.

« Venez », dit Franks.

Il se tourna vers l'ouverture du Tube. Une rangée de soldomates de classe-D, immobiles et silencieux, les attendaient, leur barrant la route. Franks s'arrêta puis recula. Il regarda autour d'eux. Un soldomate de classe-A approchait.

« Dites-leur de nous laisser passer », dit Franks. Il porta la main à son revolver. « Vous feriez mieux de les faire se déplacer. »

Un moment passa, un moment sans fin. Les hommes attendaient, nerveux, inquiets, surveillant la rangée de soldomates, en face.

« Comme vous voudrez », dit le soldomate de classe-A. Il fit un geste et les soldomates de classe-D s'animèrent. Ils s'écartèrent lentement du passage.

Moss eut un soupir de soulagement.

« Je suis heureux que ce soit fini, dit-il à Franks. Regardez-les tous. Pourquoi ne tentent-ils pas de nous arrêter ? Ils savent certainement ce que nous allons faire. »

Franks rit. « Nous arrêter ? Vous avez vu ce qui est arrivé lorsqu'ils ont essayé. Ils ne le peuvent pas ! Ils ne sont que des machines. Nous les avons construites de telle façon qu'ils ne peuvent lever la main sur nous. Et ils le savent. »

Sa voix s'éteignit.

Les hommes regardaient le Tube. Autour d'eux, les soldomates observaient, silencieux, impassibles. Leurs visages de métal étaient dépourvus d'expression.

Pendant un long moment, les hommes restèrent immobiles. Finalement, Taylor se retourna.

« Grand Dieu », dit-il. Il était comme paralysé, il ne ressentait plus rien.

Il n'y avait plus de Tube. Il avait été fermé, scellé et soudé. Les hommes ne voyaient plus qu'une surface mate de métal qui se refroidissait. Le Tube était obturé.

Franks se retourna. Son visage était pâle et absent.

Le soldomate de classe-A fit un geste. « Comme vous pouvez le constater, nous avons fermé le Tube. Nous étions prêts à cela. Dès que vous avez tous

été en surface, l'ordre a été donné. Si vous étiez repartis lorsque nous vous l'avons demandé, vous seriez maintenant en bas, en sécurité. Il nous a fallu travailler très vite car l'opération était colossale.

Mais pourquoi ? demanda Moss d'un ton furieux.

Parce qu'il est impensable que nous vous permettions de recommencer la guerre. Tous les Tubes scellés, il faudra des mois avant que des forces venues du sous-sol puissent atteindre la surface, sans parler d'organiser un programme militaire. A ce moment-là, le cycle sera entré dans sa dernière phase. Vous ne serez pas si malheureux de retrouver votre monde intact.

« Nous avions espéré que vous seriez sous terre au moment du scellement. Votre présence ici est un ennui. Quand les Soviets sont venus, nous avons pu sceller leurs Tubes sans... »

— Les Soviets ? Ils sont venus ?

— Il y a plusieurs mois. Ils sont montés à l'improviste pour voir pourquoi ils n'avaient pas encore gagné la guerre. Nous avons dû agir rapidement. En ce moment, ils tentent désespérément de forer de nouveaux Tubes vers la surface, pour recommencer la guerre. Mais, de toute façon, nous avons réussi jusqu'à présent à sceller chaque nouveau Tube au moment de son apparition. »

Le soldomate regarda calmement les trois hommes.

« Nous sommes coupés des autres, dit Moss avec un frisson. Nous ne pouvons repartir. Qu'allons-nous faire ? »

— Comment êtes-vous parvenus, interrogea Franks, à boucher si rapidement l'entrée du Tube ? Nous n'avons passé ici que deux heures.

Des bombes sont placées juste au-dessus du Premier Étage de chaque Tube pour de telles urgences. Ce sont des bombes à fusion thermique. Elles provoquent la fonte du plomb et de la roche. »

Saisissant son arme, Franks se tourna vers Moss et Taylor.

« Si nous ne pouvons repartir, nous pouvons toujours faire du dégât. Nous sommes quinze. Nous avons des pistolets Bender. Qu'y a-t-il ? »

Il regarda autour de lui. Les soldats s'étaient à nouveau dispersés vers la sortie. Ils se tenaient au-dehors, regardant la vallée et le ciel. Quelques-uns s'engageaient avec précaution sur la pente de la colline.

« Voudriez-vous abandonner vos tenues et vos revolvers ? demanda poliment le soldomate. Vos tenues sont inconfortables et vous n'avez pas besoin d'armes. Comme vous pouvez le voir, les Russes ont abandonné les leurs. »

Les doigts se raidirent sur la détente des armes. Quatre hommes en uniforme russe venaient de descendre d'un engin aérien. Les hommes réalisaient tout à coup que cet appareil venait de se poser non loin de là, en silence.

« Allons-y ! lança Franks.

— Ils sont sans armes, dit le soldomate. Nous les avons amenés ici pour que vous puissiez commencer à parler de paix.

— Nous n'avons aucune autorité pour parler au nom de notre pays, dit

Moss d'un ton sec.

— Nous ne voulons pas parler de conversations diplomatiques, expliqua le soldomate. Il n'y en aura plus jamais. Des discussions sur les problèmes de la vie courante vous apprendront à vivre dans un même monde. Ce ne sera pas facile mais vous y parviendrez. »

Les Russes s'arrêtèrent et tous se regardèrent avec une franche hostilité.

« Je suis le colonel Borodoy, et je regrette que nous ayons abandonné nos armes, dit le chef des Russes. Vous auriez pu être les premiers Américains tués en presque huit ans.

— Ou les premiers Américains à tuer, corrigea Franks.

— Nul ne le saurait excepté vous, fit remarquer le soldomate. Ce serait de l'héroïsme inutile. Le véritable problème, pour vous, est plutôt de vivre à la surface. Nous n'avons aucune nourriture pour vous, vous savez. »

Taylor remit son arme dans son étui. « Ils nous ont complètement neutralisés. Je propose que nous gagnions une ville, que nous commencions à l'aménager avec l'aide de quelques soldomates et, surtout, que nous nous installions.

— Si je puis faire une suggestion, dit un autre Russe, mal à son aise, nous avons essayé de vivre dans une cité. Tout y est trop vide... C'est aussi très difficile à entretenir pour un si petit nombre. Nous nous sommes finalement installés dans le village le plus moderne que nous ayons trouvé.

— Ici, dans cette région, intervint un troisième Russe. Nous avons certaines choses à apprendre de vous. »

Soudain, les Américains se surprirent à rire.

« Vous en avez probablement à nous apprendre aussi », dit Taylor, magnanime.

Le colonel russe eut un sourire. « Voulez-vous venir avec nous jusqu'à notre village ? Cela nous faciliterait le travail, et nous donnerait de la compagnie. »

Les Russes attendirent pendant que les Américains réfléchissaient.

« Je vois ce que les soldomates voulaient dire : la diplomatie est démodée, dit enfin Franks. Les gens qui travaillent ensemble n'ont pas besoin de diplomate. Ils résolvent leurs problèmes au niveau de l'action au lieu de se tenir autour d'une table de conférence. »

Le soldomate les accompagna jusqu'à l'appareil. « Tel est l'objectif de l'Histoire, unifier le monde. De la famille à la tribu, de la cité à l'état, de la nation à l'hémisphère, le but fut toujours l'unification. Maintenant, les hémisphères vont se rejoindre, et... »

Taylor n'écoutait plus. Il s'était retourné et regardait le Tube. Mary était là-bas, sous la surface. Il ne voulait pas la quitter. Il ne la reverrait pas avant que le Tube soit rouvert. Mais il haussa les épaules et suivit les autres.

Si ce groupe minuscule d'anciens ennemis était de bon exemple, il ne faudrait pas longtemps avant que lui, Mary, et le reste de l'humanité vivent à

la surface comme des êtres humains raisonnables et non comme des taupes aveugles et haineuses.

« Il a fallu des milliers de générations pour en arriver là, conclut le soldomate. Des centaines de siècles d'effusion de sang et de destruction. Mais chaque guerre était un pas de plus vers l'unité Maintenant, la fin est en vue : un monde sans guerre. Mais même ceci n'est que le commencement d'une nouvelle période de l'Histoire. »

La parole se referma et l'appareil décolla, les emportant vers leur nouvelle demeure.

Traduit par MICHEL DEMUTH.

The Defenders.

© Galaxy Publishing Co., 1953

© Éditions Opta, pour la traduction.

Poul Anderson : PAS DE TRÊVE AVEC LES ROIS

Le point de vue qu'on vient de lire n'est pas isolé en S.-F. Il correspond même à la tradition dominante. Dans Fondation, dans 2001 et ailleurs, nous lisons que les hommes ne sont pas mûrs pour prendre en charge leur propre destin ; il faut qu'une fraternité secrète, unissant des esprits supérieurs (étrangers ou initiés), agisse dans le mystère pour nous faire sortir de la barbarie. Mais si le remède à la guerre réside ailleurs qu'en l'homme, est-ce vraiment un remède pour l'homme ? Anderson, qui passe parfois pour l'héritier de Clarke et d'Asimov, s'insurge ici contre leur idéologie. Si je ne sais pas ce qui est bon pour moi, au nom de quoi pourrais-je me fier à ceux qui ailleurs prétendent le savoir ? Ceux qui, au nom d'un plan multiséculaire, déclenchent des guerres présentes pour prévenir des guerres futures, prennent une lourde responsabilité. Comment saurais-je qu'ils ont maîtrisé leur propre agressivité ? Comment le savent-ils eux-mêmes ? Comment osent-ils s'en dire sûrs ? La critique d'Anderson fait mouche ; le problème est qu'il prend appui sur elle pour rendre une valeur positive à l'agressivité, munie d'une cause à défendre (une cause qui justement est liée à sa critique) et transcendée en héroïsme. Pour la première fois dans ce recueil, nous lisons que l'homme peut tout faire, même l'impossible. On en pensera ce qu'on voudra ; mais cette apologie du courage n'est pas si éloignée dans son principe de telle ou telle critique de la lâcheté qu'on a pu lire plus haut sous la plume de William Tenn. Le message de base est le même : mieux vaut la liberté que la servitude. Il est vrai que la liberté n'existe pas aux yeux de Tenn ; Anderson, pour sa part, croit qu'elle est nécessaire avant d'être possible et qu'il faut la savoir nécessaire pour la rendre possible. Sa liberté n'est pas la vôtre ? Alors, à vous de jouer. Et veuillent les dieux de la guerre que vous défendiez votre cause aussi énergiquement que ce vieux Mackensie.

Que s'élèvent, anciennes et immuables, les Trompettes !
Une fois encore les Trompettes, dont la lame de fond frémissante apporte
Sur l'océan les rauques et pourchasseuses clameurs,

1

« UNE chanson, Charlie ! Une chanson ! »

Le mess tout entier était ivre et les jeunes officiers, à l'autre bout de la table, se montraient à peine plus bruyants que leurs aînés, placés près du colonel. Tapis et tapisseries étaient impuissants à étouffer le tumulte. Les cris, les bottes heurtant le plancher, les poings assénés sur les tables, le tintement des coupes s'entrechoquant pour des toasts incessants se répercutaient d'un mur de pierre à l'autre. Tout en haut, au milieu des ombres qui cachaient les poutres auxquelles ils étaient accrochés, les drapeaux régimentaires flottaient au gré du courant d'air, comme pour se joindre au chaos. Au-dessous, les reflets des lanternes suspendues et des feux qui ronflaient dans les cheminées venaient jouer sur les armes et les trophées.

L'automne est précoce à Echo Summit et la tempête faisait rage au-dehors. Le vent ululait dans les tours de guet, la pluie fouettait les cours intérieures, formant un arrière-plan sonore qui emplissait les bâtiments, glissait au long des corridors : étaient-ce, comme le voulait la légende, les morts de l'unité qui, chaque nuit du 19 septembre, quittaient le cimetière pour se joindre aux réjouissances et remplissaient la nuit de leurs lugubres plaintes ? Mais ici, pas plus que dans les baraquements des hommes de troupe, nul ne se laissait impressionner, si ce n'est peut-être le major. La troisième division, les Catamounts, était réputée comme la plus turbulente de l'armée des États Pacifiques d'Amérique, et, parmi les régiments qui la composaient, celui des Rolling Stones, en garnison au fort Nakamura, était le plus enragé.

« Vas-y, mon pote ! Dans toute cette maudite Sierra, c'est encore toi qui possèdes ce que l'on pourrait à la rigueur appeler une voix », s'écria le colonel Mackensie. Il défit le col de sa tunique noire et se renversa sur sa chaise, les jambes écartées, tenant sa pipe d'une main et de l'autre un gobelet de whisky : c'était un homme trapu, yeux bleus au milieu de paupières couturées de rides, à la face tannée. Ses cheveux coupés court tournaient au gris, mais sa moustache gardait un rouge agressif.

« Charlie est mon chéri, mon chéri, mon chéri », chantait le capitaine Hulse. Il s'arrêta et le bruit s'apaisa quelque peu. Le jeune lieutenant Amadeo se leva, sourit et se lança dans un refrain qu'ils connaissaient bien :

Je suis un Catamountain,

*Je monte la garde à la frontière,
Chaque fois que je mets le nez dehors,
Le vent me gèle le...*

« Je vous demande pardon, mon colonel. »

Le colonel se retourna, se trouva nez à nez avec le sergent Irwin. L'expression du sous-officier le frappa. « Oui ?

— Un message vient d'arriver, mon colonel. Le major Speyer voudrait vous voir immédiatement. »

Speyer, qui n'aimait pas s'enivrer, s'était porté volontaire pour le service cette nuit : habituellement on tirait au sort pour désigner l'officier de quart. Se souvenant des dernières nouvelles reçues de San Francisco, Mackensie sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Le mess reprit en chœur le refrain, et nul ne vit le colonel secouer sa pipe et se lever.

*Les canons font boum badaboum,
Les flèches font zim et les raquettes font zoum,
Ça manque de place entre les balles,
Emmenez-moi d'ici et ramenez-moi chez moi !*

Tous les Catamounts dignes de ce nom prétendaient qu'ils ne se trouvaient jamais plus en forme que lorsqu'ils étaient pleins d'alcool jusqu'aux oreilles. Mackensie ignore le bruissement de ses veines. Il se dirigea vers la porte d'un pas assuré, sans jamais dévier de la ligne droite, et au passage reprit machinalement son pistolet au râtelier. La chanson le poursuivit dans le vestibule :

*On a des chenilles plein nos rations,
Et des cailloux dans nos sandwiches,
Le café, c'est de la boue premier choix,
Et le ketchup, du vieux piment qui ravigote !*

(Refrain)

*Les tambours font rantanplan
Les trompettes taratata...*

Les lanternes s'espaciaient dans le passage. Les portraits des anciens commandants surveillaient le colonel et le sergent avec des yeux qui se dissimulaient dans des ombres grotesques.

*J'ai une flèche dans les fesses
Demi-tour droite, en arrière marche, les héros !*

Mackensie s'engagea entre une paire de pièces de campagne qui flanquaient un escalier – elles avaient été prises à Rock Springs pendant la guerre du Wyoming, il y avait de cela une génération – et monta.

De longues distances séparaient les divers services et ses jambes commençaient à renâcler. La place forte était vieille ; elle s'était étendue décennie après décennie ; ses murailles épaisses étaient faites du granit et du mortier de la Sierra, car elle constituait un rempart essentiel pour la nation. Plus d'une armée était venue se briser contre ses murs, avant la pacification des marches du Nevada, et combien de jeunes hommes en étaient sortis pour aller mourir dans les combats ! Mackensie ne voulait pas y penser.

Jamais aucune attaque n'est venue de l'Ouest. Dieu, épargne-nous cela !

Le poste de commandement était solitaire à cette heure. La pièce où le sergent Irwin avait installé son bureau était plongée dans le silence : aucun secrétaire ne faisant grincer sa plume sur le papier, aucune allée et venue d'estafette, aucune femme ne mettant une note de couleur dans le vestibule où les villageoises attendaient habituellement avant de venir exposer leurs doléances au colonel. Néanmoins, lorsqu'il ouvrit la porte de la pièce intérieure, Mackensie entendit le vent mugir en frappant l'angle du mur. La pluie fouettait les vitres noires et ruisselait en rigoles que les lanternes illuminaient.

« Voici le colonel », dit Irwin d'une voix mal assurée. Il avala sa salive et referma la porte derrière Mackensie.

Speyer était debout auprès du bureau du commandant de la place. C'était un vieux meuble fatigué garni d'un minimum d'accessoires : un encrier, une corbeille pour le courrier, un interphone, une photographie de Nora, jaunie et passée par les nombreuses années qui s'étaient écoulées depuis sa mort. Le major était un homme grand et maigre, au nez crochu. Le haut de son crâne était affligé d'un début de calvitie. Son uniforme semblait toujours mal repassé. Mais c'était l'homme le plus intelligent des Catamounts, pensa Mackensie ; et le nombre de livres qu'il pouvait lire ! Officiellement il était major de garnison, en pratique il était le conseiller du chef.

« Eh bien ? » dit Mackensie. L'alcool ne semblait pas amoindrir ses facultés, bien au contraire il exacerbait ses perceptions : comme ces lanternes dégageaient une odeur chaude (quand disposeraient-ils d'un groupe électrogène suffisamment puissant pour fournir le courant aux lampes électriques ?) et le sol était dur sous ses pieds, il y avait une fissure dans le revêtement de plâtre sur le mur nord et le poêle ne chauffait guère. Il affecta une attitude désinvolte, passa les pouces dans son ceinturon et se balança sur ses talons. « Eh bien, Phil, qu'y a-t-il de cassé ?

— Une dépêche de San Francisco », dit Speyer. Il lui tendit une feuille de papier qu'il pliait et déplaît entre ses doigts.

« Hein, pourquoi pas un appel par radio ?

— Un télégramme risque moins d'être intercepté. Ce dernier est en code. Irwin l'a déchiffré pour moi.

— Quelle stupidité ont-ils encore manigancée ?

— Lisez, Jimbo. C'est pour vous, en provenance directe du quartier général. »

Mackensie se concentra sur l'écriture d'Irwin. Les formules habituelles précédant un ordre, puis :

Nous portons à votre connaissance par la présente que le Sénat des États Pacifiques a lancé un décret de mise en accusation contre Owen Brodsky, ex-juge des États Pacifiques d'Amérique, et l'a révoqué de ses fonctions. A dater d'aujourd'hui, 20 heures, l'ex-juge assistant Humphrey Fallon est nommé juge des États Pacifiques d'Amérique conformément à la loi de Succession. La présence d'éléments dissidents constituant un danger public, le juge Fallon a estimé nécessaire de proclamer la loi martiale dans toute la nation. Cette mesure prendra effet à partir de 21 heures, ce jour.

En conséquence, vous êtes prié de vous conformer aux instructions suivantes :

1° Les renseignements ci-dessus devront demeurer strictement confidentiels jusqu'à la proclamation officielle. Toutes les personnes qui ont été informées de ce message au cours de sa transmission ne devront le divulguer à quiconque sous aucun prétexte. Les contrevenants et les personnes qui auraient reçu leurs confidences seront immédiatement mises au secret jusqu'à leur comparution devant une cour martiale.

2° L'embargo sera mis immédiatement sur toutes les armes et les munitions qui seront mises en lieu sûr sous bonne garde, à l'exception d'un contingent de 10 p. 100 du stock disponible.

3° Tous les hommes seront consignés dans la région du fort Nakamura jusqu'au moment où vous serez relevé de votre commandement. L'officier désigné pour vous remplacer est le colonel Simon Hollis. Il partira dès demain matin de San Francisco, à la tête d'un bataillon. Ils parviendront probablement au fort Nakamura dans un délai de cinq jours et, à ce moment, vous lui remettrez votre commandement.

Le colonel Hollis désignera les officiers et les hommes de troupe qui devront être remplacés par des membres de son bataillon qui seront intégrés dans le régiment. Vous ramènerez les hommes remplacés à San Francisco et vous vous présenterez au brigadier général Mendoza à New Fort Baker. Pour éviter les provocations, ces hommes seront désarmés. Seuls les officiers garderont leurs pistolets.

4° A titre d'information, nous vous informons que le capitaine Thomas Danielis a été nommé aide de camp du colonel Hollis.

5° Nous vous rappelons une fois encore que les États Pacifiques d'Amérique se trouvent sous le coup de la loi martiale parce que la nation est

en péril. Une loyauté totale au gouvernement légal est exigée. Tous les propos subversifs doivent être impitoyablement punis. Tous ceux qui accorderont leur aide à la faction Brodsky seront poursuivis pour haute trahison.

Signé : Général Gerald O'Donnell.

Le tonnerre éclata dans les montagnes comme une décharge d'artillerie. Mackensie demeura immobile pendant un certain temps, puis se contenta de reposer la feuille de papier sur la table. Il avait toutes les peines du monde à rassembler ses esprits après ce grand vide qui s'était fait en lui.

« Ils ont osé, dit Speyer d'une voix sans timbre. Cette fois, ça y est !

— Hein ? » Les yeux de Mackensie se posèrent sur le visage du major. Mais Speyer ne rencontra pas son regard. Son attention était accaparée par ses mains qui roulaient une cigarette. Mais les mots s'échappaient de ses lèvres, durs et rapides.

« Je devine ce qui s'est passé. Les partisans de la guerre exigent la destitution de Brodsky depuis qu'il a résolu l'incident de frontière avec le Canada Ouest par un compromis. Fallon est ambitieux, mais ses partisans sont une minorité, et il le sait fort bien. Son élection au poste de juge assistant a quelque peu calmé les tenants de la guerre, mais il ne serait jamais devenu juge par la voie légale, parce que Brodsky ne mourra pas de vieillesse avant Fallon. Dans tous les cas, cinquante pour cent des sénateurs sont des bossmen satisfaits qui ne pensent pas que les États Pacifiques d'Amérique détiennent un mandat de droit divin pour réunifier le continent. Je ne vois pas comment cette destitution pourrait être approuvée par un Sénat régulièrement convoqué. Il est vraisemblable que Fallon se trouverait éliminé.

Mais le Sénat a été convoqué », dit Mackensie. Il avait l'impression que les mots étaient sortis de la bouche d'un autre. « La radio nous l'a appris.

— Bien sûr. Hier, "pour discuter de la ratification du traité avec le Canada Ouest". Mais les bossmen sont éparpillés dans le pays, chacun dans son district. Il leur faut le temps d'arriver à San Francisco. Quelques retards judicieusement préparés – qu'un pont saute sur la ligne de chemin de fer de Boise : une bonne douzaine des plus fidèles parti sans de Brodsky n'arriveraient pas à temps – le quorum est atteint, sans doute, mais pas un seul des supporters de Fallon ne manque à l'appel. Et comme la plupart des adversaires sont absents, ce sont les partisans de la guerre qui emportent la majorité. Ils se rencontrent ensuite, pendant les vacances, à une époque où chacun se désintéresse quelque peu des affaires publiques. Le juge est révoqué en un tournemain, et un autre le remplace. » Speyer termina sa cigarette et la glissa entre ses lèvres en fouillant ses poches à la recherche d'une allumette.

« Vous en êtes sûr ? » marmotta Mackensie. Cela lui ramenait en mémoire le jour où il avait visité Puget City et avait été invité à faire une promenade sur le yacht du gardien : la brume s'était refermée sur le bateau. Partout le froid, le néant, rien que l'on puisse saisir avec les mains.

« Naturellement que je ne suis pas sûr ! ricana Speyer. On n'est jamais sûr

de rien avant qu'il soit trop tard. » Sa main secouait la boîte d'allumettes.

« Ils ont également nommé un nouveau commandant en chef.

— Oui. Tous ceux en qui ils n'ont pas confiance, ils les remplacent aussi vite que possible, et de Barros était une créature de Brodsky. » L'allumette prit feu avec un craquement. Speyer ravala ses joues dans une aspiration profonde. « Vous et moi faisons partie de la charrette, naturellement. Le régiment désarmé au maximum ; ainsi personne n'aura idée de résister lorsque se présentera le nouveau colonel. Remarquez qu'un bataillon le suit, à toute éventualité. Sans quoi il aurait pu prendre un avion, et être ici demain.

— Pourquoi pas le train ? » Mackensie renifla l'odeur de tabac et tâta sa poche. Le fourneau de sa pipe était encore chaud dans la poche de sa tunique.

« Le matériel roulant devra probablement prendre la route du nord. Il faudra qu'ils placent des troupes parmi les bossmen pour prévenir une révolte. Les vallées sont relativement sûres, étant peuplées de fermiers paisibles et de colonies d'Espers. Ce ne sont pas eux qui tendront des embuscades aux soldats de Fallon qui rejoignent leurs garnisons d'Écho et de Donner. » Speyer donnait à ses paroles le poids d'un terrible mépris. « Qu'allons-nous faire ?

— Je suppose que Fallon a pris le pouvoir dans les formes légales ; que le quorum des sénateurs indispensable a été atteint, dit Speyer. Personne ne saura jamais si cet acte a été vraiment constitutionnel... J'ai lu et relu ce maudit message des dizaines de fois depuis qu'Irwin l'a déchiffré. Il y a beaucoup à lire entre les lignes. Ainsi, j'imagine que Brodsky a pris le large. S'il avait été prisonnier, on n'aurait pas manqué d'en faire mention dans le message et les risques de rébellion eussent été moindres. Il est possible que sa garde personnelle ait assuré sa fuite alors qu'il en était encore temps. Bien entendu, ils vont lui donner la chasse comme à un lapin de garenne. »

Mackensie tira sa pipe de sa poche et oublia son existence aussitôt après. « Tom fera partie de la relève, dit-il d'une voix sans timbre.

— Oui, votre beau-fils. Manœuvre subtile, n'est-ce pas ? Une sorte d'otage qui garantira votre bonne conduite, mais aussi la promesse implicite que ni vous ni les vôtres ne souffrirez si vous exécutez les ordres. Tom est un brave garçon ; il soutiendra les siens.

Il appartient aussi à notre régiment », dit Mackensie. Il redressa les épaules. « Il voulait combattre le Canada Ouest, bien sûr. Young et bien d'autres pacifiens se sont fait tuer dans l'Idaho au cours des escarmouches. Des femmes et des enfants se trouvaient parmi les victimes.

— Eh bien, dit Speyer, vous êtes le colonel, Jimbo. Que faisons-nous ?

— Juste ciel, je n'en sais rien. Je ne suis rien de plus qu'un soldat. » Le tuyau de la pipe se brisa entre les doigts de Mackensie. « Mais nous ne constituons pas la milice personnelle d'un quelconque bossman. Nous avons juré fidélité à la Constitution.

— Sans doute Brodsky a concédé quelques-unes de nos prétentions dans l'Idaho. Méritait-il la destitution pour cela ? Je pense qu'il a eu raison.

— Eh bien...

— Supposons que le coup d'État ait été perpétré par un autre homme, en serions-nous plus avancés ? Vous ne vous intéressez pas tellement aux événements quotidiens, Jimbo, mais vous savez aussi bien que moi ce que signifie le pouvoir entre les mains de Fallon. La guerre contre le Canada Ouest n'en est peut-être pas la conséquence la plus importante. Fallon est également partisan d'un gouvernement central fort. Il trouvera bien le moyen d'abaisser les vieilles familles bossmen. Un grand nombre de leurs chefs de famille et de leurs rejetons périront sur la ligne de front. Cette politique remonte à David et Urie. D'autres seront accusés de collusion avec les Brodsky – ce qui ne sera pas entièrement faux – et ruinés à force d'amendes. Les communautés Esper(18) se verront attribuer de vastes domaines, et de cette façon leur concurrence économique amènera la banqueroute de nouveaux États. Des guerres subséquentes éloigneront les bossmen pendant des années. Comme ils seront incapables d'assurer la gestion de leurs affaires, celles-ci périliteront. Et ainsi marcherons-nous vers le but glorieux que constitue la réunification.

— Si la centrale Esper le favorise, que pouvons-nous faire ? J'ai assez entendu parler du rayon Psi. Je ne puis demander à mes hommes de l'affronter.

— Vous pourriez leur demander d'affronter la Superbombe elle-même, Jimbo : ils vous obéiraient. Il y a eu un Mackensie des Rolling Stones pendant plus de cinquante ans.

— Oui, j'ai pensé, Tom, qu'un jour ou l'autre...

— Cela fait longtemps que nous voyons ces événements se préparer. Souvenez-vous de notre conversation de la semaine dernière.

— Hmm, oui.

— Je pourrais aussi vous rappeler que la Constitution a été rédigée expressément pour confirmer les régions séparées dans leurs libertés anciennes...

— Laissez-moi tranquille ! Je ne sais plus distinguer le vrai du faux ! Laissez-moi tranquille. »

Speyer demeura silencieux, l'observant à travers un écran de fumée. Mackensie marchait de long en large, en faisant sonner le parquet comme un tambour. Enfin il jeta la pipe cassée à travers la pièce.

« Très bien. » Les mots franchissaient sa gorge avec la plus grande difficulté. « Irwin est un brave garçon qui sait garder un secret. Envoyez-le à quelques kilomètres avec mission de couper les fils télégraphiques. Que cela ressemble à une rupture accidentelle. Les fils se brisent assez souvent, chacun le sait. Officiellement, nous n'avons pas reçu le message du G.Q.G. Cela nous donne quelques jours pour contacter le Q.G. de la Sierra. Je ne veux pas m'opposer au général Cruikshank... mais je sais très bien de quel côté il ira si on lui en donne l'occasion. Demain nous nous préparons à l'action. Ce ne sera qu'un jeu de repousser le bataillon de Hollis, et il leur faudra un certain temps pour amener des renforts contre nous. Avant cela, les premières neiges seront tombées et nous serons bloqués pour l'hiver. Seulement nous pourrons

nous servir de skis et de chaussures à neige pour garder le contact avec les autres unités afin d'organiser quelque chose. Lorsque viendra le printemps, nous verrons bien ce qui se passera.

— Merci, Jimbo. » Le vent avait presque étouffé les paroles de Speyer.

« Il... vaudrait mieux que je prévienne Laura.

— Oui. » Speyer étreignit l'épaule de Mackensie. Il y avait des larmes dans les yeux du major.

Mackensie sortit au pas de parade, sans s'occuper d'Irwin ; il franchit un vestibule, descendit un escalier à l'autre bout, passa devant des portes gardées par des sentinelles auxquelles il rendit machinalement leur salut et rejoignit enfin ses propres quartiers dans l'aile sud.

Sa fille était déjà allée se coucher. Il décrocha une lanterne dans son blême petit parloir et entra dans sa chambre. Elle était revenue près de son père pendant que son mari se trouvait à San Francisco.

Pendant une minute, Mackensie ne parvint pas à se souvenir pourquoi il avait envoyé Tom dans cette ville. Il passa une main sur les cheveux drus comme pour en extirper quelque chose... ah ! oui... apparemment pour s'occuper d'une affaire d'uniformes ; et en réalité pour écarter le jeune homme pendant la durée de la crise politique. Tom était trop honnête pour sa propre sécurité. Il admirait Fallon et le mouvement Esper. Son franc parler avait amené des frictions entre lui et ses camarades officiers. Ils étaient pour la plupart d'extraction bossman ou de familles de protégés prospères. L'ordre social existant leur avait été profitable. Mais Tom Danielis avait fait ses débuts comme apprenti-pêcheur dans un village misérable sur la côte de Mendocino. Dans ses moments de loisir il avait appris les premiers rudiments auprès d'un Esper local ; une fois nanti d'une certaine instruction, il s'était engagé dans l'armée et avait gagné ses galons grâce à son courage et à son intelligence. Il n'avait jamais oublié que les Espers aidaient les pauvres et que Fallon avait promis d'aider les Espers...

Ensuite, les batailles, la gloire, reconstitution de la démocratie fédérale. Rêves généreux qui montent à la tête des jeunes !

La chambre de Laura avait peu changé depuis qu'elle l'avait quittée pour se marier l'année dernière. A cette époque, elle n'avait que dix-sept ans. Certains objets survivaient, qui avaient appartenu à une petite personne aux cheveux tressés et aux robes amidonnées – un ours en peluche que l'excès d'amour avait rendu informe, une maison de poupée que son père avait fabriquée, la photo de sa mère, œuvre d'un caporal qui avait reçu une balle à Salt Lake. Dieu, comme elle avait fini par ressembler à sa mère !

Sur un oreiller, ruisselaient des cheveux noirs que la lumière transformait en fils d'or. Mackensie la secoua aussi doucement qu'il put. Elle s'éveilla instantanément et il discerna la terreur qui l'habitait.

« Papa, tu as des nouvelles de Tom ?

— Il va bien. » Mackensie posa sa lanterne sur le sol et s'assit lui-même

sur le bord du lit. Il sentit ses doigts froids qui se posaient sur sa main.

« Ce n'est pas vrai, dit-elle, je te connais trop bien.

— Il n'a pas encore été blessé. J'espère qu'il ne le sera pas. »

Mackensie rassembla son courage. Parce qu'elle était fille de soldat, il lui dit la vérité en quelques mots ; mais il n'était pas suffisamment fort pour la regarder ce faisant. Lorsqu'il eut terminé, il demeura silencieux, écoutant la pluie.

« Tu vas te révolter, chuchota-t-elle.

— Je vais consulter le quartier général de la Sierra et j'obéirai aux ordres de mon chef, dit-il.

— Tu sais parfaitement quels seront ces ordres lorsqu'il saura que tu le soutiens. »

Mackensie haussa les épaules. Sa tête commençait à lui faire mal. Déjà la G.d.B. ? Il lui faudrait encore pas mal d'alcool avant qu'il puisse dormir cette nuit. Non, pas le temps de dormir – mais si, au contraire. Demain, il serait bien assez tôt pour rassembler le régiment dans la cour et lui adresser la parole du haut de la brèche du Black Hepzibah, comme un Mackensie des Rolling Stones s'adressait toujours à ses hommes... et soudain il se souvint d'un jour où il était allé canoter sur le lac Tahoe en compagnie de sa femme et de sa fille. L'eau était de la couleur des yeux de Nora, verte et bleue avec des traînées de soleil à la surface, mais si claire que l'on distinguait les rochers sur le fond ; et le petit derrière de Laura s'était dressé tout droit vers le ciel tandis qu'elle laissait traîner sa main dans l'eau.

Elle demeura songeuse pendant un moment avant de lui dire à brûle-pourpoint : « Inutile d'essayer de te dissuader, je suppose ? » Il secoua la tête. « Dans ce cas, puis-je partir demain de bonne heure ?

— Oui, je te procurerai une voiture.

— Au diable ta voiture. Je me sens mieux en selle que toi !

— Soit. Je te fournirai une escorte de deux hommes. » Mackensie prit une longue inspiration. « Peut-être pourras-tu persuader Tom...

— Non. Je ne pourrai pas. Je t'en prie, papa, ne me demande pas cela. »

Il lui offrit le dernier présent qu'il était en son pouvoir de lui donner. « Je ne voudrais pas que tu restes ici. Ce serait esquiver ton propre devoir. Dis à Tom qu'il est toujours le meilleur mari possible pour toi. Bonsoir, mon petit canard. » Il avait parlé vite, mais il craignait de s'attarder. Lorsqu'elle commencerait à pleurer il lui faudrait dénouer les bras qui enserraient son cou et quitter la pièce.

— Ni moi... du moins à ce stade. Il coulera encore, j'en ai peur, avant que notre projet immédiat ne soit accompli.

— Vous aviez dit...

— Je vous avais fait part de nos espoirs, Mwyr. Vous savez aussi bien que moi que la Grande Science n'est exacte que sur une grande échelle historique. Les événements individuels sont soumis aux fluctuations statistiques.

— Façon élégante, n'est-ce pas, de décrire des êtres pensants en train d'agoniser dans la boue ?

— Vous êtes nouveau ici. La théorie est une chose, l'ajustement aux nécessités pratiques en est une autre. Croyez-vous que je ne souffre pas de voir se produire ces événements à l'élaboration desquels j'ai participé ?

— Sans doute, sans doute, mais je n'en vis pas plus facilement avec mes remords.

— Avec vos responsabilités, voulez-vous dire ?

— Comme vous l'entendrez.

— Non, il ne s'agit pas ici d'un artifice de sémantique. La distinction est réelle. Vous avez lu des rapports et vu des films, mais j'étais ici avec la première expédition. Et ici, je suis depuis plus de deux siècles. Leur agonie ne constitue pas pour moi une abstraction.

— Mais c'était différent lorsque nous les avons découverts pour la première fois. Les conséquences de leurs guerres nucléaires étaient toujours si affreusement présentes. A cette époque, ils avaient besoin de nous – les pauvres anarchistes affamés – et nous, nous ne faisons qu'observer.

— Maintenant, vous perdez la tête. Pouvions-nous venir en aveugles, ne sachant rien d'eux, et espérer être autre chose pour eux qu'un nouvel élément de troubles ? Troubles dont nous étions incapables de prévoir les conséquences. C'eût été criminel. Quel est le chirurgien qui se permettrait d'opérer son patient sans même le soumettre à un examen préliminaire, sans s'informer de ses antécédents ? Nous devons les laisser agir à leur guise pendant que nous les étudions en secret. Vous n'imaginez pas les efforts que nous avons déployés pour obtenir des renseignements. Ce travail se poursuit. Il y a seulement soixante-dix ans que nous nous sommes sentis suffisamment sûrs pour introduire un nouvel élément dans cette société sélectionnée. A mesure que nous en apprendrons davantage, nous modifierons nos méthodes. Il nous faudra peut-être mille ans pour terminer notre mission.

— Mais dans l'intervalle, ils ont fini par se sortir du chaos. Ils trouvent eux-mêmes des solutions à leurs propres problèmes. De quel droit nous...

— Je me demande de quel droit, Mwyr, vous vous arrogez même le titre de psychodynamicien. Considérez les résultats actuels. La plus grande partie de la planète se trouve toujours à l'état barbare. Ce continent a pris le premier rang sur la voie du progrès, parce qu'avant la destruction il possédait le niveau technique le plus élevé et la plus grande puissance industrielle. Mais la structure sociale, à quoi a-t-elle abouti ? A un fouillis d'États querelleurs. A la féodalité lorsque le pouvoir militaire, politique et économique se trouve

entre les mains d'une aristocratie terrienne. Système archaïque s'il en fût. Des langages et des sous-cultures se développant par dizaines selon leur propre voie, dont chacune est incompatible avec la voisine. Une adoration aveugle de la technique héritée des sociétés ancestrales, qui, livrée à elle-même, les ramènera à une civilisation machiniste aussi démoniaque que celle qui se détruisit elle-même il y a trois cents ans.

« Êtes-vous affecté par le fait qu'une centaine d'hommes ont été tués à la suite d'une révolution fomentée par nos agents, et qui malheureusement ne s'est pas déroulée avec toute la douceur que nous avions espérée ? Eh bien, la Grande Science vous l'enseigne, sans notre intervention, la misère totale endurée par cette race au cours des cinq prochains millénaires dépasserait de trois ordres de magnitude la souffrance que nous sommes contraints de lui infliger.

— Bien sûr. Je me rends compte maintenant que je manifeste une sensibilité hors de propos. Il est difficile d'y échapper au début, je suppose.

— Vous devriez vous féliciter que les nécessités du plan auxquelles vous avez dû initialement vous soumettre aient été si bénignes. Le pire est encore à venir.

— C'est ce que l'on m'a dit.

— En termes abstraits. Mais considérons les faits. Un gouvernement désireux de restaurer l'ordre ancien se lancera dans d'interminables guerres avec de puissants voisins. A la fois directement et indirectement, par la pression de facteurs économiques qu'ils sont trop naïfs pour pouvoir contrôler, les aristocrates et les propriétaires fonciers seront éliminés par ces guerres. Une démocratie élémentaire remplacera leur système, dominée tout d'abord par un capitalisme corrompu, et plus tard par une dictature. Mais il ne restera plus de place pour le vaste prolétariat déraciné, les expropriétaires terriens et les étrangers incorporés par la conquête. Ils offriront le sol fertile au premier démagogue venu. L'empire subira des soulèvements sans fin, des guerres civiles, le despotisme et l'invasion étrangère. Il nous faudra résoudre bien des problèmes avant d'en avoir terminé !

— Lorsque nous verrons le résultat final... le bain de sang nous sera-t-il épargné ?

— Non, nous paierons plus cher que tous les autres. »

3

Le printemps dans la haute Sierra est froid, humide, les névés accrochés à la forêt et aux roches géantes fondent pour former des rivières qui se jettent dans les canyons. Sur les routes, la brise ride les mares. Les premières traînées vertes sur les trembles paraissent infiniment tendres en contraste avec les pins

et les sapins qui tranchent sur un ciel brillant. Un corbeau plonge vers le sol : croâ croâ : attention à ce maudit faucon ! Puis vous émergez de la forêt et le monde devient une immensité bleu-gris, le soleil dardant ses rayons sur ce qui reste de neige, et le vent faisant un bruit de coquillage dans vos oreilles.

Le capitaine Thomas Danielis, de l'artillerie de campagne, armée loyaliste des États Pacifiques, fit pivoter son cheval. C'était un jeune homme brun, mince, au nez camus. Derrière lui, un escadron glissait et jurait. Les hommes étaient couverts de boue des pieds à la tête : ils essayaient de dégager un tracteur d'artillerie qui s'était enlisé. Son moteur à alcool était trop faible et suffisait tout juste à faire tourner ses roues.

Les fantassins les dépassèrent, le dos voûté, épuisés par l'altitude, la nuit passée dans un bivouac humide et les kilos de glaise qui leur collaient à chaque pied. On les voyait émerger derrière un promontoire en forme de proue, gravir à la file indienne la route en lacet pour apparaître enfin au sommet de la falaise, vers l'avant.

C'étaient de braves diables, pensa-t-il. Sales, têtus, ils faisaient de leur mieux tout en jurant et sacrant comme des templiers. Sa compagnie, au moins, mangerait chaud ce soir, dût-il pour cela faire cuire le sergent d'intendance à la marmite.

Les sabots du cheval claquaient sur le bloc de ciment ancien émergeant de la boue. Ah ! si l'on avait été au bon vieux temps... mais les désirs ne sont pas des balles. Au-delà de cette région s'étendaient des terres, désertiques pour la plupart, réclamées par les Saints. Ceux-ci ne constituaient plus une menace, toutefois les échanges commerciaux se poursuivaient sur une échelle très réduite. C'est pourquoi on n'avait pas jugé utile de repaver les routes de montagne, et le chemin de fer n'allait pas plus loin que Hangtown. En conséquence, le corps expéditionnaire qui se rendait dans la région de Tahoe devait patauger à travers des forêts désertes et de hauts plateaux glacés. Dieu vienne en aide à ces pauvres diables !

Que Dieu leur vienne en aide à Nakamura aussi, pensa Danielis. Il serra les lèvres, claqua des mains et donna des éperons avec une violence inutile. Le cheval s'élança en faisant feu des quatre fers et quitta la route pour atteindre le point le plus élevé de la falaise. Le sabre de l'officier ballottait sur sa jambe.

Il tira sur les rênes et saisit ses jumelles de campagne. De son poste d'observation, il apercevait un enchevêtrement montagneux où l'ombre des nuages glissait sur falaises et rochers, plongeait dans les profondeurs d'un canyon pour reparaître de l'autre côté. Quelques touffes d'herbes apparaissaient çà et là tout autour de lui, et une marmotte, sortie précocement de son sommeil hivernal, siffla quelque part dans le chaos rocheux. Il n'apercevait toujours pas le château. Il ne s'était pas attendu à le voir, du moins pas encore. Combien il connaissait ce pays !

Une certaine activité hostile pourrait fort bien se manifester d'ici peu. Quelle impression étrange que d'avoir marché jusqu'à ce jour sans que

l'ennemi donnât le moindre signe de vie, sans rencontrer âme qui vive ; de lancer des patrouilles à la recherche d'unités rebelles insaisissables, de marcher les muscles tendus en prévision de la flèche du tireur embusqué qui ne venait jamais. Le vieux Jimbo Mackensie n'était pas homme à demeurer inactif derrière les murs d'un fort et ce n'était pas pour rien que le régiment avait reçu le sobriquet de Rolling Stones.

Si Jimbo est encore vivant. Comment pourrais-je le savoir ? Ce vautour qui plane dans le ciel vient peut-être de lui arracher les yeux.

Danielis se mordit les lèvres et se contraignit à regarder à travers ses jumelles. Ne pas penser à Mackensie... Comment il bâillait, comment il buvait, comment il riait, toujours plus que vous sans qu'on en ait cure, comment il jouait aux échecs, les sourcils froncés (on le battait dix fois sur dix, il s'en moquait éperdument), comme il était fier, comme il était heureux en mariage... Ne pas penser non plus à Laura, qui faisait de son mieux pour vous cacher qu'elle pleurait la nuit, souvent, bien souvent, qui portait maintenant un enfant sous son cœur et qui s'éveillait seule, la nuit, dans la maison de San Francisco. Chacune de ces têtes de bois qui marchaient obstinément vers le château qui avait écrasé toutes les armées lancées contre lui – chacun de ses hommes avait quelqu'un qui l'attendait à la maison, et – ô joie pour l'Enfer ! – combien d'entre eux possédaient des parents du côté rebelle. Mieux valait attendre les manifestations d'hostilité et laisser courir.

Danielis se raidit. Un cavalier ! Il régla les jumelles. *Un des nôtres.* L'armée de Fallon ajoutait une bande bleue à son uniforme. *Un éclaireur revenant de patrouille.* Un frisson lui courut le long de l'épine dorsale. Il décida d'entendre son rapport de première main. Mais l'homme était encore à 1 500 mètres, avançant lentement sur le terrain glaiseux. Il avait toujours le temps de l'intercepter. Danielis continuait d'observer le terrain.

Un avion de reconnaissance apparut, libellule sans grâce dont l'hélice brillait au soleil. Le ronronnement du moteur se répercutait sur les falaises rocheuses, écho renvoyé de montagne en montagne. Sans doute servait-il d'auxiliaire aux éclaireurs, avec un émetteur-récepteur de radio. Plus tard, l'appareil servirait au réglage d'artillerie. Quant à en faire un bombardier, inutile d'y penser. Le fort Nakamura était à l'épreuve des bombes que le dérisoire avion pouvait emporter dans ses soutes et risquait fort de l'abattre.

Une chaussure crissa contre le sol derrière Danielis. Homme et cheval pivotèrent d'un bloc. Le pistolet lui sauta dans la main.

« Oh ! excusez-moi, Philosophe », dit-il en abaissant l'arme.

L'homme en robe bleue inclina la tête. Un sourire adoucissait son visage austère. Il paraissait la soixantaine, ses cheveux étaient blancs et sa peau ridée, mais il se hissait sur ces pentes comme une chèvre sauvage. Le symbole du Yang et du Yin était une flamme d'or sur sa poitrine.

« Vous êtes inutilement nerveux, mon fils », dit-il. On décelait une trace d'accent du Texas dans sa façon de parler. Les Espers se conformaient aux

lois, quel que fût le lieu de leur résidence, mais ils ne se reconnaissaient pas de patrie : ils se réclamaient de l'humanité tout entière et, en dernier ressort, peut-être de la vie dans l'espace-temps universel. Néanmoins, les États Pacifiques avaient énormément gagné en prestige et en influence lorsque l'impénétrable Central de l'Ordre était venu s'établir à San Francisco à l'époque où l'on avait sérieusement entrepris la reconstruction de la ville. Nul n'avait fait la moindre objection – bien au contraire – au désir exprimé par le Grand Chercheur de voir le Philosophe Woodworth faire partie de l'expédition en qualité d'observateur. Les aumôniers eux-mêmes n'avaient pas fait de difficulté ; les églises avaient fini par comprendre que l'enseignement prodigué par les Espers était neutre du point de vue religieux.

Danielis réussit à sourire. « Vous ne pouvez guère m'en vouloir !

— Vous en vouloir, pas le moins du monde. Mais si vous me permettez une remarque, votre comportement n'est pas efficace. Il n'a d'autre résultat que d'épuiser vos forces. Voilà des semaines que vous menez une bataille qui n'a même pas encore commencé. »

Danielis se souvenait de l'apôtre qui était venu faire visite à son foyer à San Francisco – sur sa propre invitation, dans l'espoir que Laura apprendrait à préserver une certaine paix de l'esprit. Son collègue avait été encore plus simple. « Il vous suffit de laver une seule assiette à la fois... » Autrement dit, il y a un temps pour chaque chose. Ce souvenir amena un picotement aux yeux de Danielis, si bien qu'il dit avec une certaine brusquerie :

« Je pourrais me détendre si vous usiez de vos pouvoirs pour me dire ce qui nous attend.

— Je ne suis pas un adepte, mon fils. Je suis trop profondément plongé dans le monde matériel, j'en ai bien peur. Il faut bien que quelqu'un se charge des travaux pratiques de l'Ordre. Mais un jour, j'aurai l'occasion de me retirer et d'explorer les frontières qui limitent mon être intérieur. Mais il faut débiter de bonne heure et persévérer pendant toute sa vie afin de développer pleinement ses pouvoirs. » Woodworth jeta son regard sur les pics et sembla se plonger dans la contemplation de leur solitude.

Danielis hésitait à interrompre cette méditation. Quel dessein pratique le Philosophe accomplissait-il au cours de cette randonnée ? Pensait-il rédiger un rapport plus précis grâce à ses sens parfaitement entraînés, à ses émotions rigoureusement disciplinées ? Oui, ce devait être cela. Les Espers pouvaient encore se décider à participer à la guerre. Bien qu'avec la plus grande répugnance, le Central avait permis à plusieurs reprises le recours au terrible rayon Psi, lorsque l'Ordre s'était trouvé sérieusement menacé. D'autre part, Fallon entretenait avec eux des relations d'amitié plus étroites que ne l'avaient jamais fait Brodsky ou le Sénat des bossmen et de la Chambre des Députés du Peuple.

Le cheval se mit à piaffer et à renâcler. Woodworth leva les yeux vers le cavalier. « Je ne pense pas que vous trouviez grand-chose dans les environs.

J'ai moi-même fait partie des Rangers, dans mon pays. Cela, c'était avant d'avoir trouvé la Voie. Ce pays me semble vide.

— Si je pouvais le savoir, explosa Danielis. Ils ont eu tout l'hiver pour agir à leur guise dans les montagnes, pendant que la neige nous tenait à dis tance. Les éclaireurs que nous avons pu faire passer dans leurs lignes nous ont signalé une activité de ruche... il n'y a guère plus de deux semaines de cela. Que nous préparent-ils ? »

Woodworth ne répondit pas.

Mais Danielis était impuissant à endiguer le flot de ses souvenirs. Il revoyait Laura, lui faisant ses adieux, lors de la deuxième expédition contre son père, six mois après que les débris ensanglantés de la première eurent rejoint leurs bases.

« Si seulement nous possédions les ressources suffisantes ! Quelques misérables petites lignes de chemin de fer, un nombre ridicule d'automobiles, une poignée d'avions, nos convois de ravitaillement traînés par des mulets — voilà tout ce dont nous disposons. Avec de tels moyens, quelle peut être notre mobilité, je vous le demande ! Et pourtant j'enrage lorsque je pense que nous pourrions réaliser ce qui existait aux temps anciens. Rien ne nous manque, ni les livres ni les renseignements, nous sommes peut-être mieux outillés que nos ancêtres. J'ai vu au fort Nakamura fabriquer des postes transistor pas plus gros que le poing avec une largeur de bande suffisante pour transmettre la télévision. J'ai vu les journaux scientifiques, les laboratoires de recherche. Tout est là : biologie, chimie, astronomie, mathématiques. Et tout est inutilisé !

— Je ne pense pas, répondit Woodworth doucement. De même que mon propre Ordre, la communauté de l'Enseignement devient supranationale. Les presses à imprimer, les radiophones, les téléscripteurs...

— Inutilisé, vous dis-je, et inutile. Comment empêcher les hommes de s'entre-tuer puisqu'il n'existe aucune autorité suffisamment puissante pour s'opposer à leurs dissensions ? A quoi bon arracher un cultivateur à sa charrue pour lui mettre entre les mains le volant d'un tracteur ? Nous possédons la connaissance, mais nous n'avons pas les moyens de l'appliquer.

— Vous l'appliquez, mon fils, là où cela n'exige pas trop de puissance industrielle. Rappelez-vous que le monde est beaucoup plus pauvre en matières premières qu'avant les superbombes. J'ai vu de mes propres yeux les Terres Noires sur lesquelles a passé l'ouragan de feu : les champs pétrolifères du Texas. » La sérénité de Woodworth semblait quelque peu entamée. Il ramena son regard vers les pics.

« Il y a du pétrole partout, insista Danielis, et du charbon, du fer, de l'uranium, tout ce dont nous avons besoin. Mais le monde ne possède pas l'organisation qui permettrait d'exploiter ces ressources. Du moins pas en quantités appréciables.

« Alors nous encombrons la Vallée Centre de plantes dont nous extrayons l'alcool afin d'alimenter quelques moteurs ; en contrepartie, nous importons un

dérisoire contingent d'autres matières par l'entremise d'une chaîne d'intermédiaires extrêmement inefficaces et dont la majeure partie est immédiatement absorbée par l'armée. » Il désigna de la tête le coin du ciel où était apparu l'avion fait à la main. « C'est l'une des raisons pour lesquelles nous devons opérer la Réunification. Alors seulement nous pourrions reconstruire.

— Et l'autre raison, quelle est-elle ? demanda doucement Woodworth.

— La Démocratie – le suffrage universel... » Danielis avala sa salive. « Ainsi pères et fils n'auront plus besoin de s'entre-tuer.

« Je préfère ces dernières raisons, dit Woodworth, des raisons que les Espers seront prêts à soutenir. Mais pour ce qui est de ce machinisme après lequel vous soupirez... (il secoua la tête) non, là vous vous trompez. Ce n'est pas une façon de vivre pour des hommes.

— Peut-être, dit Danielis, et pourtant, mon père n'aurait pas été épuisé par le surmenage s'il avait disposé de quelques machines pour l'aider... Oh ! et puis, je ne sais pas. Il vaut mieux procéder par ordre d'urgence. Finissons-en avec cette guerre, nous aurons tout le loisir de discuter plus tard. » Il se souvint de l'éclaireur qui avait maintenant disparu. « Excusez-moi, Philosophe, j'ai une course à Faire ! »

L'Esper leva la main en gage de paix : Danielis s'éloigna au petit galop.

Tandis qu'il pataugeait sur le bord de la route, il aperçut l'homme qu'il cherchait, arrêté auprès du major Jacobsen. Ce dernier, qui avait dû l'envoyer en reconnaissance, se trouvait à cheval non loin de la colonne d'infanterie. L'éclaireur était un Indien Klamath, râblé dans ses vêtements de peau, l'arc sur l'épaule. De nombreux hommes originaires des districts du nord préféraient les flèches aux armes à feu : elles étaient moins chères que les balles, et silencieuses. Leur portée était moindre, mais leur puissance de feu ne le cédait en rien au fusil sans chargeur. Dans l'ancien temps, lorsque les États Pacifiques n'avaient pas encore formé leur union, les archers, cheminant le long des sentiers de forêt, avaient sauvé maintes villes de la conquête ; ils contribuaient toujours à maintenir un certain jeu dans les liens qui unissaient les différents États de l'Union.

« Hé, capitaine Danielis ! le héla Jacobsen. Vous arrivez juste à temps. Le lieutenant Smith se préparait à faire son rapport sur ce que son détachement a découvert.

— Et l'avion, poursuivit Smith imperturbablement. Ce que le pilote nous a dit avoir remarqué du haut des airs nous a donné le cran d'aller voir sur place.

— Eh bien ?

— Personne.

— Comment ?

— Le fort a été évacué. De même que la colonie. Pas une âme.

— Mais, mais... » Jacobsen reprit son sang-froid.

« Continuez.

— Nous avons étudié de notre mieux les traces qu'ils ont laissées. Il semble que les non-combattants soient partis il y a déjà quelque temps. En traîneaux et en skis, probablement. Ils ont dû se rassembler dans une place forte dans le nord. Je suppose que les hommes de troupe ont petit à petit déménagé leurs propres bagages dans le même temps, ce qu'ils ne pouvaient pas transporter au moment du départ définitif. En effet, le régiment et les unités de soutien, même l'artillerie de campagne, sont partis il y a seulement trois ou quatre jours. Le sol est complètement défoncé sur leur passage. Ils sont descendus le long des pentes, dans la direction ouest-nord-ouest, autant que nous ayons pu nous en rendre compte. »

Jacobsen s'étrangla. « Mais quelle est leur destination ? »

Un coup de vent frappa Danielis au visage et fit voler la crinière du cheval. Derrière son dos, il entendait le lent piétinement des souliers dans la boue, le grincement des roues, la pulsation des moteurs, le choc du bois et du métal, les cris et les claquements de fouets des muletiers. Mais cette rumeur lui paraissait lointaine. Une carte se dressa devant ses yeux, lui masquant le monde entier.

L'armée loyaliste avait farouchement combattu pendant tout l'hiver depuis les Trinity Alps jusqu'à Puget Sound – car Brodsky avait réussi à atteindre Mount Rainer, dont le seigneur avait fourni les appareils de radio, et Rainer était trop bien fortifié pour être pris sur la lancée. Les bossmen et les tribus locales avaient pris les armes, persuadés qu'un usurpateur menaçait leurs misérables privilèges. Leurs protégés avaient combattu à leurs côtés, sans d'autre raison que leur allégeance à leurs suzerains directs. Le Canada Ouest, craignant les entreprises de Fallon lorsqu'il aurait les mains libres, avait accordé aux rebelles une aide à peine clandestine.

Néanmoins, l'armée nationale était la plus forte : matériel plus important, meilleure organisation et, avant tout, un idéal pour l'avenir. Le général en chef O'Donnell avait défini une stratégie : concentrer les forces loyales en quelques points, écraser la résistance, ramener l'ordre, établir des bases puis se déplacer un peu plus loin – et cela avait donné des résultats. Le gouvernement contrôlait maintenant la côte tout entière au moyen d'unités navales, afin de surveiller les Canadiens de Vancouver et garder les importantes routes maritimes vers Hawaii ; la moitié nord de Washington, presque jusqu'à la ligne de l'Idaho ; la Columbia Valley ; la Californie centrale jusqu'à Redding, vers le nord. Les derniers postes et villes rebelles se trouvaient isolés les uns des autres, dans les montagnes, les forêts, les déserts. Les places bossmen tombaient les unes après les autres sous la pression des loyalistes qui battaient l'ennemi en détail, coupant ses voies de communication et par là même ses espoirs. Le seul point noir dans ce tableau était constitué par la Sierra de Cruikshank qui commandait une véritable armée, nombreuse, entraînée et habilement dirigée, et non pas une troupe hétéroclite de bouviers et de citadins. Cette expédition contre le fort Nakamura n'était qu'une petite partie de ce qui avait paru dès le premier jour une difficile campagne.

Maintenant les Rolling Stones avaient battu en retraite, sans offrir la moindre résistance. Ce qui signifiait que leurs frères, les Catamounts, avaient également évacué la place. On n'abandonne pas les deux extrémités d'une ligne qu'on a l'intention de défendre, n'est-ce pas ?

« Ils sont là-bas, dans les vallées », dit Danielis : et il revint à ses oreilles la voix de Laura, quand elle chantait : *Là-bas dans la vallée, dans la vallée si basse...*

« Miséricorde ! » s'exclama le major, et même l'Indien grogna comme s'il avait reçu un coup dans le ventre. « Non, ils n'ont pas pu ! Nous l'aurions su ! »

Penche la tête, écoute siffler le vent...

Il sifflait effectivement autour des rochers.

« Il ne manque pas de sentiers de forêt, dit Danielis. Cavalerie et infanterie pourraient les emprunter s'ils ont l'habitude du pays. Ce qui est le cas pour les Catamounts. Pour ce qui est des véhicules, chariots, canons de gros calibre, c'est plus difficile, plus lent aussi. Il leur suffirait de nous déborder par les flancs. Ils nous tailleraient en pièces si nous tentions la poursuite. J'ai l'impression qu'ils nous tiennent.

— La contre-pente est... dit Jacobsen d'un ton sans espoir.

— A quoi bon ? Vous voulez occuper une savane plantée de sauge ? Non, nous sommes cernés ici jusqu'au moment où ils se déploieront dans la plaine. » Danielis étreignit le pommeau de sa selle à en blanchir les jointures de sa main. « Si je ne me trompe, il s'agit là d'une idée du colonel Mackensie. En tout cas c'est dans son style !

— Mais lorsqu'ils se trouveront entre nous et San Francisco ! Avec tout le gros de nos forces dans le nord... »

Entre moi et Laura, pensa Danielis. Il dit tout haut : « Je suggère, major, que nous allions prévenir le commandant immédiatement. Et ensuite nous irons au poste de radio. » Il leva la tête, et le vent lui cingla les yeux. « Nous ne courons pas nécessairement au désastre. Il nous sera plus facile de les battre à découvert, une fois que nous serons aux prises. »

4

Les pluies d'hiver qui noient les terres basses de la Californie étaient sur le point de cesser. Vers le nord, sur une grande route dont les pavés claquaient sous les pas des chevaux, Mackensie s'avancait au milieu d'une extraordinaire verdure. Sur les branches des eucalyptus et des chênes qui bordaient la route, c'était une explosion de feuilles nouvelles. Devant eux, de part et d'autre du chemin, s'étendait un damier de champs et de vignobles, aux teintes

subtilement graduées, qui montait jusqu'aux collines lointaines, à droite, et celles plus hautes et plus proches qui, sur la gauche, formaient comme des sortes de murailles. Les maisons des propriétaires qui jusqu'à présent apparaissaient çà et là au milieu des terres avaient disparu. Cette extrémité de la Napa Valley appartenait à la communauté Esper de Sainte-Hélène. Les nuages s'amoncelaient comme de blanches montagnes sur les contreforts ouest. La brise apportait aux narines de Mackensie une odeur d'herbe et de terre retournée.

Derrière lui, le paysage était noir de monde. Les Rolling Stones étaient en marche. Le régiment proprement dit avançait sur la grand-route, trois mille bottes qui martelaient ensemble la chaussée avec un bruit de tremblement de terre. Les chariots suivaient. Aucun danger d'attaque immédiate. Mais les cavaliers rattachés au régiment s'étaient déployés de chaque côté. Le soleil faisait jaillir des éclairs de leurs casques et de leurs pointes de lances.

L'attention de Mackensie se dirigeait vers l'avant. Des murs ambrés et des toits de tuiles rouges émergeaient des pruniers au milieu d'un océan de fleurs rosés et blanches. La communauté était importante et comprenait plusieurs milliers de personnes.

Les muscles de son estomac se tendirent. « Croyez-vous qu'on puisse leur faire confiance ? » demanda-t-il et pas pour la première fois. « Nous les avons contactés par radio et nous avons obtenu leur agrément pour une conférence. »

Speyer, qui chevauchait à ses côtés, hocha la tête. « J'espère qu'ils se comporteront honnêtement. Particulièrement avec nos hommes qui resteront à l'extérieur. Les Espers sont partisans de la non-violence.

— Sans doute, mais si nous en venions aux mains... Je sais que pour l'instant, les adeptes ne sont pas nombreux. L'Ordre ne se trouve pas dans la région depuis assez longtemps. Mais lorsque tant d'Espers se trouvent rassemblés, il y a des chances que les uns ou les autres dissimulent dans quelque coin leur maudit rayon Psi. Je ne tiens pas à voir désintégrer mes hommes, à les voir projetés dans les airs et le reste. »

Speyer lui jeta un long regard de côté. « Avez-vous peur d'eux, Jimbo ? murmura-t-il.

— Jamais de la vie ! » dit Mackensie. Il se demanda s'il mentait. « Mais je ne les aime pas, je l'avoue !

— Ils font beaucoup de bien, particulièrement chez les pauvres.

— Bien sûr, bien sûr. Les bossmen aussi s'occupent de leurs protégés et de notre côté nous disposons d'églises et d'hôpitaux. Ils se montrent charitables, c'est entendu – les bénéfices qu'ils tirent de leurs exploitations le leur permettent – mais je ne vois pas en quoi cela leur donne le droit d'élever les orphelins et les enfants pauvres de cette manière : ils sont incapables de s'adapter à la vie en dehors de la communauté.

— L'objectif de cette formation est, comme vous le savez, de les orienter vers la prétendue frontière intérieure. Ce qui n'intéresse guère la civilisation américaine en général. A dire vrai, et sans parler des remarquables pouvoirs

que certains Espers ont acquis, je me prends souvent à les envier.

— Vous, Phil ? » Mackensie regarda son ami avec des yeux ronds.

Le visage de Speyer se tira : « Cet hiver, j'ai participé à l'exécution de plusieurs de mes semblables, dit-il à voix basse. Ma mère, ma femme et mes enfants sont enfermés avec le reste du village dans le fort de Mount Lassen, et lorsque nous nous sommes dit adieu, nous savions que la séparation pouvait être définitive. Dans le passé, j'ai fait également fusiller des hommes qui ne m'avaient rien fait personnellement. » Il soupira. « Ah ! connaître la paix intérieure aussi bien que la paix tout court. Je me suis souvent demandé à quoi cela pouvait ressembler. »

Mackensie chassa Laura et Tom de son esprit.

« Naturellement, continua Speyer, vous et moi nous avons une raison fondamentale de nous défier des Espers : ils représentent quelque chose qui nous est étranger, quelque chose qui est susceptible de détruire éventuellement le concept de vie qui fut celui de notre jeunesse. Il y a quelques semaines, à Sacramento, je suis allé visiter le laboratoire de recherche de l'Université. Il s'y passait des choses incroyables ! Un homme de troupe aurait certainement juré qu'il s'agissait de sorcellerie. Cela dépassait de loin les phénomènes de télépathie et de lévitation, lesquels consistent, vous le savez, à soulever des objets grâce à la seule puissance du regard. Mais pour vous comme pour moi, il s'agit d'une chose merveilleuse. A s'y jeter à corps perdu !

« Et pourquoi cela ? parce qu'il s'agit de travaux scientifiques. Ces gens travaillent avec des produits chimiques, avec l'électronique, des particules subvirales. Cela s'adapte parfaitement à la mentalité de l'Américain évolué. Mais l'unité mystique de la création... non, ce n'est pas notre affaire. La seule façon de réaliser l'unité, c'est de brûler tout ce que nous avons adoré jusqu'à présent. A votre âge et au mien, Jimbo, un homme est rarement disposé à tirer un trait sur sa vie et à repartir de zéro.

— Peut être », dit Mackensie. La conversation ne l'intéressait plus. La colonie était toute proche maintenant.

Il se retourna vers le capitaine Hulse qui chevauchait à quelques pas derrière. « Allons-y, dit-il. Présentez mes compliments au lieutenant Yamaguchi et dites-lui que je lui passe le commandement jusqu'à mon retour. Si quelque chose lui paraît suspect, qu'il prenne les mesures qu'il jugera utiles.

— Oui, mon colonel. » Hulse salua et fit un demi-tour irréprochable. Mackensie aurait fort bien pu se passer de répéter ce qui était convenu depuis longtemps ; mais il connaissait la valeur des rites officiels. Il lança son grand hongre alezan au trot. Derrière lui, il entendit les trompettes retransmettre les ordres et les sergents aboyer leurs commandements.

Mackensie avait insisté pour se faire accompagner d'un second parlementaire. Ses facultés cérébrales n'étaient probablement pas de taille à se mesurer à celles d'un Esper de haut rang, mais pour Phil, il en était peut-être

autrement.

Non pas qu'il s'agisse de diplomatie, je l'espère.

Pour se détendre, il se concentra sur ce qui était réel et présent, le claquement des sabots du cheval, le mouvement rythmique de la selle sous lui, le jeu des muscles de l'animal entre ses cuisses, les grincements du cuir, les cliquetis de son sabre, l'odeur saine de la bête – et soudain il se souvint : c'était un procédé de ce genre que recommandaient les Espers.

Contrairement aux bossmen, les Espers n'entouraient pas leurs communautés de murs. Les officiers quittèrent la grand-route et s'engagèrent dans une rue bordée de bâtiments à colonnades. Des rues transversales aboutissaient des deux côtés de la rue principale. La colonie ne couvrait pas une grande surface. Elle était composée de groupes qui vivaient ensemble et que l'on appelait sodalités ou superfamilles. Cette pratique était à l'origine d'une certaine hostilité à l'égard de l'Ordre et d'un flot ininterrompu de plaisanteries grivoises. Mais Speyer, qui était payé pour le savoir, assurait qu'il n'y avait pas plus de désordre sexuel à l'intérieur de la communauté que dans le monde extérieur. L'idée de base consistait à délivrer l'individu de l'instinct de propriété, et à élever les enfants sur un plan social plutôt que dans un clan étroit.

Les gosses étaient sortis des maisons et se tenaient par centaines, sous les portiques, regardant passer les cavaliers avec des yeux ronds. Ils paraissaient en bonne santé et, si l'on faisait abstraction d'une peur naturelle provoquée par les envahisseurs, assez heureux. Mais plutôt solennels, pensa Mackensie ; et tous revêtus du même vêtement bleu. Parmi eux, se trouvaient des adultes au masque impassible. Ils étaient tous rentrés des champs à l'approche du régiment. Le silence équivalait à des barricades. Mackensie sentit la transpiration ruisseler le long de ses côtes. Lorsqu'il émergea sur la place principale, il haletait.

Une fontaine dont le bassin était taillé en forme de lotus coulait au milieu de la place. Un rideau d'arbres touffus l'entourait. Elle était bordée de trois côtés par des bâtiments d'aspect massif qui devaient servir de magasins. Sur le quatrième côté, s'élevait une construction en forme de temple, couronnée par une gracieuse coupole. Il s'agissait évidemment d'un lieu de réunion : une sorte d'hôtel de ville.

Sur le dernier degré de l'escalier étaient alignés une demi-douzaine d'hommes en robe bleue, dont cinq au moins étaient de robustes jeunes gens. Le sixième était d'âge mûr et portait le sigle du Yang et du Yin sur la poitrine. Ses traits reflétaient un calme implacable.

Mackensie et Speyer arrêtaient leurs chevaux. Le colonel fit un léger salut.. « Philosophe Gaines ? Je suis Mackensie. Voici le major Speyer. » Il se maudit de sa gaucherie et se demanda que faire de ses mains. Les jeunes, il les comprenait plus ou moins ; ils l'observaient avec une hostilité mal dissimulée. Il eut quelque peine à rencontrer le regard de Gaines.

Le directeur de la colonie inclina la tête : « Soyez les bienvenus,

messieurs. Voulez-vous entrer ? »

Mackensie mit pied à terre, attacha son cheval à un poteau et retira son casque. Son uniforme usé, d'un brun rougeâtre, paraissait encore défraîchi dans ce cadre. « Merci. Nous ne disposons que de peu de temps.

— Certainement, veuillez me suivre, je vous prie. »

L'échine raide, les jeunes gens suivirent leurs aînés, dans un vestibule et un court patio. Speyer examina les mosaïques autour de lui. « Mais c'est merveilleux, murmura-t-il.

— Merci, dit Gaines. Voici mon bureau. » Il ouvrit une porte de noyer au grain superbe et invita les visiteurs à entrer. Il referma la porte derrière lui, et ses acolytes demeurèrent dans le hall.

La pièce était austère. Des murs peints à la chaux, un mobilier réduit au strict minimum : un bureau, une étagère garnie de livres, et quelques chaises sans dossier. Une fenêtre s'ouvrait sur un jardin. Gaines s'assit. Mackensie et Speyer l'imitèrent.

« Nous pourrions entrer immédiatement dans le vif du sujet », balbutia le colonel.

Gaines ne dit rien. Mackensie dut se résoudre à continuer.

« Voici la situation. Nos forces doivent occuper Calistoga. Des détachements prendront position de chaque côté des collines. De cette façon, nous contrôlerons la Napa Valley et la Vallée de la Lune... du moins dans l'extrémité nord. C'est ici que se trouve le meilleur endroit pour établir notre aile est. Nous avons l'intention d'établir un camp retranché dans le champ que vous voyez là. Je déplore les dommages que nous causerons à vos récoltes, mais vous serez indemnisés aussitôt que le gouvernement aura été restauré. Quant à la nourriture, aux médicaments, vous comprenez que nous devons les réquisitionner, mais nous ne permettrons aucune brimade et nous délivrerons des reçus. Par mesure de précaution, nous devons loger quelques hommes dans la communauté, pour observer les événements. Ils interviendront le moins possible. Êtes-vous d'accord ?

— La Charte de l'Ordre nous exempt des servitudes militaires, répondit Gaines sans élever le ton. En fait, aucun homme ne doit franchir les limites des territoires occupés par une communauté Esper. Je ne puis me prêter à une violation de la loi, colonel.

— Si vous tenez absolument à couper les cheveux juridiques en quatre, Philosophe, dit Speyer, je vous rappellerai qu'à la fois le juge Fallon et le juge Brodsky ont proclamé la loi martiale sur l'ensemble du territoire. Toutes les lois normales sont suspendues. »

Gaines sourit. « Puisque seul l'un des gouvernements peut être légitime, dit-il, il s'ensuit que les proclamations de l'autre sont nécessairement nulles et non avenues. Aux yeux de l'observateur désintéressé, il semblerait que les chances du juge Fallon soient les plus fortes, étant donné que ses partisans occupent un vaste territoire d'un seul tenant et non quelques bastions isolés.

— Ceci n'est plus vrai ! » trancha Mackensie.

Speyer lui imposa silence d'un geste. « Peut-être n'avez-vous pas suivi le cours des événements dans les dernières semaines, Philosophe, dit-il. Permettez-moi une petite récapitulation. Le commandement de la Sierra a tourné les Fallonistes et est sorti du massif montagneux. Il ne restait pratiquement plus rien au milieu de la Californie pour nous opposer une résistance, ce qui nous permit d'avancer rapidement. Par l'occupation de Sacramento, nous contrôlons le trafic à la fois sur la rivière et sur le rail. Nos bases s'étendent vers le sud, au-dessous de Bakersfield. A peu de distance, Yosemite et King's Canyon nous fourniront des sites favorables à l'établissement de positions très fortes. Lorsque nous aurons consolidé la partie nord de nos gains, les forces fallonistes aux alentours de Redding seront encerclées entre les puissants bossmen qui tiennent encore dans les régions de la Trinity, de Shasta et de Lassen. Le seul fait de notre présence en ce lieu a contraint l'ennemi d'évacuer la Columbia Valley, afin de pouvoir défendre San Francisco. Il reste encore à déterminer lequel des deux partis occupe le plus grand territoire.

— Et cette armée qui s'est avancée dans la Sierra pour vous attaquer, demanda finement Gaines, l'avez-vous repoussée ? »

Mackensie fronça les sourcils. « Non, ce n'est un secret pour personne. Ils ont traversé le pays de Mother Lode et nous ont débordés. Ils se trouvent en ce moment à Los Angeles et à San Diego.

— C'est un corps redoutable. Escomptez-vous les tenir en respect indéfiniment ?

— Je puis vous assurer que nous ferons de notre mieux, dit Mackensie. En quelque point que nous nous trouvions, nous possédons l'avantage des communications intérieures. Et la plupart des propriétaires sont prêts à nous renseigner sur les mouvements qu'ils observent. Sitôt que l'ennemi déclenche une attaque, nous pouvons concentrer nos forces sur ce point.

— Quel dommage que cette riche terre doive subir les ravages de la guerre.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Notre objectif stratégique est assez évident, dit Speyer. Nous avons coupé les communications ennemies par le milieu, sauf celle qui emprunte la voie maritime, ce qui n'est guère satisfaisant pour les troupes opérant profondément à l'intérieur des terres. Nous interdisons l'accès à une bonne partie de son ravitaillement en nourriture et en produits manufacturés, et particulièrement à la majeure partie de l'alcool qui lui sert de carburant. La colonne vertébrale de notre système est constituée par les bossmen, qui sont presque des unités autonomes sur le plan économique et social. Avant longtemps, ces unités seront en meilleure posture que l'armée sans bases à laquelle elles font race. Je pense que le juge Brodsky sera de retour à San Francisco avant l'automne.

— Si vos plans se réalisent, dit Gaines.

— C'est nous que cela regarde, dit Mackensie en se penchant en avant, le

poing sur le genou. Je sais bien, Philosophe, que vous faites des vœux pour la victoire de Fallon, mais j'aime à croire que vous avez suffisamment le sens des réalités pour ne pas embrasser une cause perdue. Acceptez-vous de coopérer avec nous ?

— L'Ordre ne se mêle pas de politique, colonel, sauf lorsque sa propre existence se trouve en danger.

— Il ne s'agit pas de cela. Par coopérer, j'entends vous demander seulement de ne pas rester dans nos jambes.

— Même cela constituerait une coopération. Nous ne pouvons admettre d'établissement militaire sur nos terres. »

Mackensie considéra le visage de Gaines qui avait pris sa rigidité du granit, et se demanda s'il avait bien entendu : « Vous nous signifiez donc un ordre d'expulsion. » Il crut qu'un autre avait parlé par sa voix.

— Oui ! dit le Philosophe.

— Avec notre artillerie débouchant à zéro sur votre ville ?

— Oseriez-vous mitrailler des femmes et des enfants, colonel ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Nos troupes occuperont la ville.

— Malgré les rayons Psi ? Ne condamnez pas ces pauvres garçons à une mort certaine, colonel. » Gaines fit une pause. « Je pourrais également vous faire remarquer qu'en menant votre régiment à sa perte, vous mettez en péril votre cause entière. Rien ne vous empêche de contourner nos communautés et de poursuivre votre route jusqu'à Calistoga. »

En laissant sur mes arrières un nid de Fallonistes, pour couper mes communications vers le sud. Le colonel grinçait des dents.

Gaines se leva. « La discussion est close, messieurs, dit-il. Vous avez une heure pour quitter nos terres. »

Mackensie et Speyer se levèrent à leur tour. « Nous n'avons pas dit notre dernier mot », dit le major. La sueur perlait à son front et le long de son nez proéminent. « J'aimerais vous fournir quelques explications supplémentaires. »

Gaines traversa la pièce et ouvrit la porte. « Reconduisez ces messieurs, dit-il à ses cinq acolytes.

— Non, par ma foi ! » hurla Mackensie. Il porta la main à son pistolet.

« Prévenez les adeptes », dit Gaines.

L'un des jeunes hommes pivota. Mackensie entendit le claquement de ses sandales sur le carrelage du patio. Gaines fit un geste de la tête. « Je crois que vous feriez mieux de partir », dit-il.

Speyer se raidit. Ses yeux se fermèrent et se rouvrirent et il murmura : « *Prévenir les adeptes ?* »

Mackensie vit Gaines perdre de sa rigidité. Une seconde de panique. Son corps agit pour lui. Le pistolet jaillit de l'étui en même temps que celui de Speyer.

« Rattrapez ce messenger, Jimbo, s'écria le major. Je vais tenir ces oiseaux en respect. »

Tandis qu'il s'élançait au pas de course, Mackensie s'interrogeait sur l'honneur militaire. Avait-il raison d'ouvrir les hostilités après s'être présenté en parlementaire ? C'était Gaines qui avait interrompu la discussion...

« Arrêtez-le », cria Gaines.

Les quatre derniers acolytes entrèrent en action. Deux d'entre eux barrèrent la porte, les deux autres se rabattirent sur lui de part et d'autre. « Halte-là ou je tire ! » cria Speyer, mais nul ne tint compte de sa menace.

Mackensie ne pouvait se résoudre à tirer sur des hommes désarmés. Il asséna un revers de son arme dans les dents du jeune homme qui se trouvait devant lui. Le visage en sang, l'Esper fit un pas en arrière. D'une clef au bras, Mackensie se débarrassa de celui qui venait sur la gauche. Le troisième voulut lui barrer la porte. Le colonel glissa un pied derrière ses chevilles et poussa. Tandis qu'il s'effondrait, Mackensie lui porta à la tempe un coup de pied avec une vigueur suffisante pour l'étourdir et franchit son corps d'un coup de jarret.

Le quatrième le ceintura par-derrière. Le colonel se tortilla pour lui faire face. Les bras qui l'enserraient, immobilisant son arme, étaient puissants comme ceux d'un ours. Sa main gauche était libre. Il appuya sa paume sous le nez de l'homme et poussa. L'autre lâcha prise. Mackensie lui donna un coup de genou dans l'estomac, fit demi-tour et s'élança en courant.

Le calme était revenu derrière lui. Phil avait dû les tenir en respect. Le colonel galopait dans le patio, pénétrait dans le vestibule. Où diable était donc passé ce maudit messager ?

Par la porte ouverte, il scruta la place. Le soleil l'éblouit. Il haletait et souffrait d'un point de côté. Hélas ! il se faisait vieux.

Une robe bleue volait dans la rue. Le colonel reconnut le messager. Le jeune homme désignait le bâtiment où se trouvait l'officier. Quelques fragments de paroles se frayèrent un chemin à travers le tumulte de son cœur. Sept ou huit hommes l'entouraient, apparemment plus âgés. Leurs vêtements ne portaient aucune marque distinctive, mais Mackensie savait reconnaître un officier supérieur à l'allure. L'acolyte fut renvoyé. Ceux qu'il avait convoqués traversèrent la place à grandes enjambées.

La terreur nouait les entrailles de Mackensie. Mais il se domina.. Un Catamount ne fuyait pas comme un lièvre, même devant un gaillard qui était capable, d'un seul regard, de le retourner comme un gant. Il était impuissant contre le désespoir qui l'envahit. *S'ils me règlent mon compte, tant mieux. Cela m'évitera de passer des nuits d'insomnie à m'inquiéter du sort de Laura.*

Les adeptes se trouvaient au bas des marches. Son revolver décrivit un arc de cercle. « Halte ! » Sa voix rendit un son falot dans le calme qui enveloppait la ville. Ils s'immobilisèrent et demeurèrent groupés. Il les vit se détendre à la manière des chats, et leurs visages devinrent des masques sans expression. Nul ne proférait un son. Enfin Mackensie fut incapable de supporter plus longtemps ce silence.

« Cette ville est dorénavant occupée conformément aux lois de la guerre, dit-il. Retournez à vos quartiers.

— Qu'avez-vous fait de notre chef ? » demanda un homme de haute taille. Sa voix était calme avec une profonde résonance.

« Vous le savez si vous lisez dans mes pensées », railla le colonel. *On se laisse aller aux enfantillages maintenant ?* « Il n'aura rien à craindre tant qu'il se conduira convenablement. Vous de même ! Filez !

— Nous répugnons à pervertir les rayons Psi en les faisant servir à la violence, dit l'homme. Je vous en prie, ne nous forcez pas la main.

— Votre chef vous a fait convoquer avant que nous ayons fait quoi que ce soit, répliqua Mackensie. C'est dans son esprit que se trouvait la violence, il me semble. En route. »

Les Espers échangèrent un regard. L'homme de haute taille hocha la tête. Ses compagnons s'éloignèrent lentement. « Je voulais voir le Philosophe Gaines, dit-il.

— Cela ne saurait guère tarder !

— Dois-je comprendre que vous le retenez prisonnier ?

— Comprenez ce que vous voudrez. » Les autres Espers contournaient le coin du bâtiment. « Je ne veux pas tirer. Ne m'y forcez pas.

— Nous voilà dans une impasse, dit l'homme de grande taille. Aucun d'entre nous ne se résigne à blesser un adversaire qu'il considère sans défense. Permettez-moi de vous conduire hors de ces lieux. »

Mackensie s'humecta les lèvres. Les intempéries les avaient durcies. « Si vous êtes capable de m'ensorceler, ne vous gênez pas, jeta-t-il d'un ton de défi. Autrement, décamppez.

— Je ne vous empêcherai pas de rejoindre vos hommes. Je crois que c'est la façon la plus simple d'obtenir votre départ. Mais je vous avertis solennellement que toute force armée qui tentera de s'introduire dans la ville sera anéantie. »

Il vaudrait mieux faire venir les hommes. Phil ne pourra pas monter la garde devant ces gens éternellement.

L'homme se dirigea vers le poteau. « Lequel de ces chevaux est le vôtre ? » demanda-t-il d'une voix inexpressive.

Il est vraiment pressé de se débarrasser de moi ! Bon sang, il doit bien y avoir une porte de derrière !

Mackensie pivota sur ses talons. L'Esper cria. Mackensie rentra en courant dans le vestibule. Le bruit de ses bottes se réverbérait contre les murs. Non, non, pas à gauche, c'est là que se trouvait le bureau. A droite... après le coin.

Un long hall s'étendait devant lui. Au milieu, un escalier développait sa courbe harmonieuse. Les autres Espers s'y trouvaient déjà,

« Halte-là ou je tire ! » cria Mackensie.

Les deux hommes de tête accélérèrent l'allure. Les autres firent demi-tour et revinrent dans sa direction.

Il visa avec soin, s'efforçant de blesser plutôt que de tuer. Le hall retentit d'une série d'explosions. L'un après l'autre, ils s'écroulèrent, une balle dans la

jambe, la hanche ou l'épaule. Derrière lui, l'homme de haute taille se rapprochait. Il pressa la détente, mais l'arme était vide.

Mackensie dégaina et lui donna un coup de plat de sabre sur le côté de la tête. L'Esper chancela. Le colonel passa devant lui et bondit dans l'escalier. Tout se déroulait comme un cauchemar. Il lui sembla que son cœur allait se briser en mille morceaux.

Au haut des marches, une porte de fer donnait sur un palier. Un homme manipulait la serrure. L'autre homme en bleu se lança à l'attaque. Mackensie lui jeta son sabre dans les jambes. Au moment où son adversaire trébuchait, le colonel lui porta un crochet du gauche à la mâchoire. L'homme s'effondra contre le mur. Mackensie saisit la robe de l'autre et le renversa sur le sol. « Sortez », ordonna-t-il.

Ils se relevèrent en roulant des yeux furibonds.

L'officier fouetta l'air de son sabre. « Dorénavant, je frapperai pour tuer, dit-il.

— Va chercher du secours, dit l'un des Espers. Je le surveillerai. » L'autre descendit l'escalier clopin-clopant. Le premier se tenait hors de portée du sabre. « Voulez-vous être détruit ? » demanda-t-il ?

Derrière son dos, Mackensie tourna la poignée de la porte, mais elle était toujours verrouillée. « Je ne crois pas que vous puissiez y arriver. Du moins sans ce qui se trouve à l'intérieur de cette salle. »

L'Esper luttait pour recouvrer son sang-froid. L'attente se poursuivait pendant d'interminables minutes. Puis un bruit se fit entendre au rez-de-chaussée. L'Esper leva la main. « Nous ne possédons que des instruments aratoires, dit-il, et vous n'avez que votre sabre. Consentez-vous à vous rendre ? »

Mackensie cracha sur le plancher. L'Esper descendit.

Bientôt les assaillants furent en vue. Ils pouvaient être au nombre d'une centaine, à en juger par le tumulte, mais la courbe de l'escalier ne permettait à l'officier d'en apercevoir qu'une douzaine – robustes hommes des champs, portant la robe haut troussée, et qui brandissaient des outils tranchants. Le palier était trop large pour permettre la défense. Il s'avança jusqu'à l'escalier, sur lequel ils ne pouvaient se présenter que deux de front.

Une paire de lames de faucheuses en dents de scie menaient l'assaut. Le colonel para un coup de sabre. La lame pénétra dans la chair et rencontra un os. Le sang gicla, d'un rouge impossible, même dans la pénombre qui régnait sur le palier. L'homme tomba à quatre pattes en poussant un hurlement. L'officier esquiva une attaque de son compagnon. L'acier heurta l'acier. Les armes se croisèrent. Le bras du colonel dut céder du terrain. Ses yeux se portèrent sur un visage hâlé par le soleil. Du tranchant de la main, il frappa le larynx du jeune homme. L'Esper se renversa sur celui qui le suivait immédiatement et tous deux s'écroulèrent ensemble. Il fallut un certain temps pour dégager l'escalier et reprendre les opérations. Une fourche fut lancée dans la direction du ventre du colonel. Il réussit à la saisir de la main gauche,

dévia les dents et donna un coup de sabre sur les doigts qui tenaient le manche de l'outil.

Une faux lui entailla le flanc droit. Il vit son propre sang ruisseler, mais sans ressentir aucune douleur. Blessure superficielle. Il faucha l'espace de sa lame. Le premier rang recula. *Bon Dieu, j'ai les genoux en coton. Je ne tiendrai plus cinq minutes.*

Une sonnerie de trompettes retentit. Un crépitement de coups de fusils. La foule massée sur l'escalier s'immobilisa. Quelqu'un cria.

Des sabots de chevaux claquèrent dans le hall. Une voix cria : « Halte ! Jetez vos armes et descendez. Au premier mouvement suspect, je tire. »

Mackensie s'appuya sur son sabre et s'efforça de retrouver sa respiration. C'est à peine s'il remarqua la disparition des Espers.

Lorsqu'il se sentit un peu mieux, il se dirigea vers l'une des petites fenêtres et jeta un coup d'œil au-dehors.

Des cavaliers occupaient la place. L'infanterie n'était pas loin... il entendait le bruit des pas.

Speyer arriva, suivi d'un sergent du génie et de plusieurs hommes de troupe. Le major se précipita vers Mackensie. « Vous êtes blessé, Jimbo ?

— Une simple égratignure », dit le colonel. Il commençait à retrouver ses forces. Il n'éprouvait aucun sentiment de victoire, mais une impression de solitude. Sa blessure commençait à le faire souffrir. « Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Regardez !

— Non, vous ne mourrez pas encore, je pense. Ouvrez cette porte, soldats ! »

— Les sapeurs saisirent leurs outils et s'attaquèrent à la serrure avec une ardeur d'où la peur n'était pas étrangère.

« Comment se fait-il que vous soyez arrivés aussi vite ? demanda le colonel.

— Je pensais bien que ça se gâterait, dit Speyer. Aussi, dès que j'ai entendu les coups de feu, ai-je sauté par la fenêtre et me suis-je précipité vers mon cheval. Cela se passait juste avant l'attaque des paysans ; je les avais vus se rassembler au montent où je sautais en selle. Notre cavalerie a pénétré presque aussitôt dans la ville, naturellement, et l'infanterie a suivi de près.

— Avez-vous rencontré de la résistance ?

Non, nous avons tiré quelques salves en l'air et c'a été fini. » Speyer jeta un coup d'œil au-dehors. « Nous sommes maîtres de la situation maintenant. »

Mackensie regarda la porte. « J'éprouve moins de remords de les avoir menacés de mon arme, dans le bureau. Il semble que les adeptes aient recours aux armes anciennes, n'est-ce pas ? Et les communautés Espers ne doivent pas en posséder. C'est contre leurs règlements. Vous avez eu le nez creux, Phil. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— Je me suis demandé pourquoi le chef avait envoyé un messenger chercher des individus qui se prétendent télépathes... Ça y est ! »

La serrure venait de céder. Le sergent ouvrit la porte. Mackensie et Speyer

pénétrèrent dans la grande salle, au-dessous du dôme. Pendant longtemps, ils déambulèrent dans la pièce, silencieux, au milieu de formes métalliques et de substances plus difficiles à identifier. Rien de tout cela ne leur était familier. Le colonel fit halte enfin devant une spire qui sortait d'un cube transparent. De petites nébulosités sombres étaient visibles dans la boîte, parsemées de minuscules points brillants semblables à des étoiles.

« Je m'imaginai que les Espers avaient découvert une cachette remplie d'appareils anciens, datant de l'époque précédant immédiatement les superbombes, dit-il à voix basse. Des armes ultrasecrètes que l'on n'eut pas le temps d'utiliser. Mais ceci n'y ressemble pas, qu'en pensez-vous ?

— Non, dit Speyer. Je n'ai pas l'impression que ces appareils aient été construits par des êtres humains. »

5

« Mais ne comprenez-vous pas ? Ils ont occupé une colonie ! Cela prouve à la face du monde que les Espers ne sont pas invulnérables. Et pour comble de malheur, ils ont saisi leur arsenal.

— Ne craignez rien. Nul ne peut utiliser ces instruments sans avoir reçu l'entraînement approprié. Les circuits sont bloqués hors la présence de certains rythmes encéphaliques qui résultent d'une mise en condition. Le même conditionnement empêche les adeptes de révéler leur science aux non-initiés, quoi qu'on puisse leur faire.

— Oui, je sais tout cela. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe. Je crains que la révélation ne se propage. Chacun saura que les adeptes Espers n'ont pas accès aux profondeurs inconnues de l'âme, mais sont simplement initiés aux arcanes d'une science physique évoluée. Ce fait exaltera les esprits rebelles, mais ce qui est pis, il causera la défection de bien des membres de l'Ordre dont la foi ne résistera pas à cette désillusion.

— Pas dans un avenir immédiat. Les nouvelles voyagent lentement par les temps qui courent. D'autre part, Mwyr, vous sous-estimez la capacité de l'âme humaine à négliger les contingences qui heurtent les croyances qui lui sont chères.

— Mais...

— Soit, admettons le pire. Supposons que la foi se perde et que l'Ordre se désintègre. Ce sera un coup sévère porté au plan, mais non fatal. La science du Psi n'a jamais constitué qu'un fragment de folklore dont la puissance nous a paru suffisante pour servir d'agent moteur à une orientation nouvelle de la vie. Il en existe d'autres : une croyance largement répandue en la magie, par exemple, que l'on trouve surtout parmi les classes les moins éduquées. S'il le faut, nous pourrons repartir sur de nouvelles bases. La forme exacte de la

croyance n'est pas ce qui importe. Ce n'est que l'armature qui permet de soutenir la véritable structure : un groupe communal, antimatérialiste et social, vers lequel faute de mieux se tourneront de plus en plus de gens, lorsque poindra l'empire nouveau. En dernier ressort, la nouvelle culture finira par éliminer les superstitions, quelles qu'elles puissent être, qui lui auront donné son élan initial.

— Un retard de cent ans, au moins.

— C'est vrai. Il serait beaucoup plus difficile, aujourd'hui que par le passé, d'introduire un élément radicalement étranger dans une société autochtone qui a su forger ses propres institutions. Je voudrais simplement vous rassurer et vous faire sentir que la tâche n'est pas impossible. En réalité, je ne propose pas de laisser les choses en l'état. On peut encore sauver les Espers.

— De quelle façon ?

— Nous devons intervenir directement.

— Cette mesure a-t-elle été envisagée comme étant inévitable ?

— Oui. La matrice a donné une réponse sans ambiguïté. Je n'en suis pas plus enchanté que vous. Mais l'action directe intervient plus souvent que nous ne l'enseignons aux néophytes dans les écoles. Le procédé le plus élégant consisterait bien sûr à placer une société dans de telles conditions initiales que son évolution suivant le tracé désiré devient automatique. De plus, cela nous permettrait de fermer nos esprits au fait déprimant de notre propre culpabilité. Malheureusement, la Grande Science ne s'étend pas aux détails de la pratique quotidienne.

« Dans la présente occurrence, nous aiderons à écraser les réactionnaires. Le gouvernement poursuivra ses adversaires vaincus avec une rigueur impitoyable, au point que beaucoup de ceux qui ont admis l'histoire de ce qui fut trouvé à Sainte-Hélène ne vivront pas pour la propager. Les autres... eh bien, ils se trouveront discrédités par leur propre défaite. Sans doute le récit circulera-t-il pendant des générations, murmuré ici et là de bouche à oreille. Et après ? Ceux qui croient en la Voie seront, en règle générale, confirmés dans leur foi, par le simple fait d'opposer de fermes dénégations à ces laides rumeurs. Au fur et à mesure que les gens, citoyens ordinaires aussi bien qu'Espers, rejeteront de plus en plus le matérialisme, la légende apparaîtra de plus en plus fantastique. Il deviendra évident que certains anciens avaient inventé cette fable pour expliquer un fait que leur ignorance était incapable de comprendre.

— Je vois...

— Vous n'êtes pas heureux ici, n'est-ce pas, Mwyr ?

— C'est difficile à dire. Tout me paraît déformé.

— Soyez heureux qu'on ne vous ait pas envoyé dans l'une des planètes réellement étrangères !

— Je l'aurais presque préféré. On doit être préoccupé par l'environnement hostile. Il serait plus facile d'oublier combien la terre natale est loin.

— Trois années de voyage.

— Vous en parlez à votre aise. Comme si trois années de voyage n'équivalaient pas à cinquante en temps cosmique. Comme si nous pouvions espérer un vaisseau de relève par jour et non par siècle. Et... comme si la région que nos vaisseaux de l'espace ont explorée équivalait à un minuscule fragment de la présente galaxie !

— Cette région se développera jusqu'à englober un jour toute la galaxie !

— Oui, oui, oui, je sais. Pourquoi pensez-vous que j'aie choisi de devenir psychodynamicien ? Pourquoi suis-je ici, apprenant à m'immiscer dans la destinée d'un monde qui n'est pas le mien ? « Pour créer l'union des êtres pensants, chaque espèce, membre de cette union, constituant un pas vers la maîtrise de l'univers par la vie. » Ambitieux slogan ! Mais en pratique, il semble qu'un bien petit nombre de races choisies soient appelées à jouir de la liberté de cet univers.

— Ce n'est pas exact, Mwyr. Songeons à ces gens parmi lesquels nous nous immisçons, comme vous dites. Voyez quel usage ils ont fait de l'énergie nucléaire lorsqu'ils la possédaient. A l'allure où ils marchent, ils la recouvreront encore dans un siècle ou deux. Peu de temps après, ils construiront des vaisseaux de l'espace. En admettant que le temps atténue les effets des contacts interstellaires, ces effets demeurent néanmoins cumulatifs. Voudriez-vous lâcher une telle bande de carnivores à travers la galaxie ?

« Non, donnez-leur tout d'abord le temps d'acquérir une civilisation morale. Nous verrons ensuite si on peut leur faire confiance. Sinon, ils seront du moins heureux sur leur propre planète en menant un mode de vie que la Grande Science aura étudié à leur usage. Souvenez-vous d'une chose. De tout temps, ils ont aspiré à la paix sur leur terre ; mais ils n'y parviendront jamais par leurs propres moyens. Je ne prétends pas être une personne exceptionnellement bonne, Mwyr. Cependant ce travail me donne l'impression de n'être pas complètement inutile dans le cosmos. »

6

Cette année-là, les pertes étaient lourdes et les promotions rapides. Le capitaine Thomas Danielis fut promu au grade de major pour le rôle spectaculaire qu'il avait joué dans la répression de la révolte des citoyens de Los Angeles. Peu de temps après eut lieu la bataille de Maricopa, au cours de laquelle les troupes loyalistes ne réussirent pas à rompre l'encerclement opéré par les rebelles de la Sierra sur la vallée San Joaquin, et il fut nommé lieutenant-colonel. L'armée reçut l'ordre de se porter vers le nord. Elle longeait la côte, sans cesse sur le qui-vive, s'attendant presque à une attaque en provenance de l'est. Mais les Brodskystes étaient trop occupés à consolider

leurs gains récents. Les principaux ennuis provenaient des guérilleros et de la résistance en hérisson des postes bossmen. Après une échauffourée particulièrement sévère, ils firent halte près de Pinnacles pour souffler un peu.

Danielis circulait à travers le camp, parmi les tentes dressées en rangs serrés, au milieu des canons et des hommes qui dormaient, conversaient, jouaient ou contemplaient le ciel bleu. L'air était chaud, chargé d'odeurs de cuisine, de chevaux, de mules, de crottin, de sueur et de graisse à chaussures ; le vert des collines qui s'élevaient autour du site tournait au brun estival. Il n'avait rien à faire avant la conférence que le général avait convoquée, mais la nervosité l'empêchait de tenir en place. *Je dois être père, pensa-t-il, et je n'ai jamais vu mon enfant.*

Et encore j'ai de la chance, se dit-il. *J'ai la vie sauve et les membres intacts.* Il se souvint de Jacobsen, mourant dans ses bras à Maricopa. Il était difficile de croire que le corps humain pût contenir autant de sang. Mais était-on encore humain lorsque la douleur était si grande que l'on ne savait plus que crier jusqu'à la nuit tombée ?

Et moi qui pensais que la guerre était glorieuse. La faim, la soif, l'épuisement, la terreur, la mutilation, la mort, et toujours la monotonie d'une existence qui vous fait ressembler peu à peu à un bœuf.

J'en ai eu tout mon soûl. Après la guerre je me lancerai dans les affaires. L'intégration économique, lorsque le système bossman s'effondrera... oui, il y aura plus d'une façon d'aller, de l'avant, mais de façon décente, sans avoir une arme à la main... Danielis se rendit compte qu'il répétait des formules qui étaient vieilles de plusieurs mois. A quoi aurait-il bien pu penser ?

La grande tente où l'on procédait à l'interrogatoire des prisonniers se trouvait devant lui. Deux soldats conduisaient un homme à l'intérieur. Celui-ci était blond, puissant et maussade. Il portait les galons de sergent, mais à part cela son seul article d'uniforme était la plaque de Warden Echevarry, bossman dans cette région des montagnes côtières. Bûcheron en temps de paix, jugea Danielis à son allure ; soldat dans une armée privée lorsque les intérêts d'Echevarry se trouvaient menacés ; capturé dans l'engagement de la veille.

Sous l'impulsion du moment, Danielis pénétra dans la tente à sa suite, au moment où le capitaine Lambert, devant un bureau de campagne, terminait les préliminaires de l'interrogatoire.

L'officier de renseignements fit mine de se lever. « Mon colonel ?

— Je vous en prie, dit Danielis. La fantaisie m'a pris de venir écouter.

— Eh bien, j'essaierai de m'en tirer à mon honneur ! » Lambert se rassit et regarda le prisonnier, qui se tenait debout, les épaules voûtées, les jambes largement écartées entre ses deux gardiens. « Maintenant, sergent, nous aimerions bien apprendre une chose ou deux.

— Je n'ai rien à dire, sauf mon nom, mon grade et mon lieu de résidence, grogna l'homme, et vous possédez déjà ces renseignements.

— Cela peut se discuter. Vous n'êtes pas un soldat d'une nation étrangère. Vous êtes un rebelle au gouvernement de votre propre pays.

— Rien à faire ! Je suis un homme d'Echevarry.

— Et après ?

— En conséquence, mon juge doit être désigné par Echevarry. Il dit que c'est Brodsky. Alors c'est vous le rebelle.

— La loi a été modifiée !

— Votre Fallon n'a pas le droit de changer les lois, et en particulier la Constitution. Je ne suis pas un coureur de bois, capitaine. J'ai fréquenté l'école. Et chaque année notre Gardien nous lit la Constitution.

— Les temps ont changé depuis », dit Lambert, Son ton était devenu plus âpre. « Mais je n'ai pas l'intention d'en discuter avec vous. Combien de fusiliers et combien d'archers dans votre compagnie ? »

Silence.

« Nous pouvons beaucoup vous faciliter les choses, dit Lambert. Je ne vous demande rien de déraisonnable. Je veux simplement la confirmation de renseignements que je possède déjà. »

L'homme secoua la tête avec colère.

Lambert fit un geste. L'un des soldats prit place derrière le captif, saisit son bras et le tordit légèrement.

« Echevarry ne me ferait pas subir un pareil traitement, dit-il, les lèvres blanches.

Naturellement, dit Lambert. Vous êtes un de ses hommes.

— Vous vous imaginez que je veuille être un numéro sur une liste à San Francisco ? Je suis l'homme de mon bossman ! »

Lambert fit un autre geste. Le soldat tordit le bras davantage.

« Assez ! cria Danielis. Arrêtez ! »

Le soldat relâcha sa torsion d'un air surpris. Le prisonnier laissa échapper un demi-sanglot.

« Vous m'étonnez, capitaine Lambert », dit Danielis. Il sentait le rouge monter à son visage. « Si vous vous livrez habituellement à ces pratiques, je vous ferai passer en cour martiale.

— Oh ! non, mon colonel, dit Lambert d'une petite voix. Seulement ils ne veulent pas parler. Que dois-je faire ?

— Conformez-vous aux règles de la guerre.

— Envers des rebelles ?

— Emmenez cet homme », ordonna Danielis. Les soldats se hâtèrent d'obéir.

« Je m'excuse, balbutia Lambert. C'est sans doute que j'ai perdu trop de vieux compagnons. Je n'aimerais pas en perdre d'autres par défaut de renseignements.

— Moi non plus. » Danielis sentit se lever en lui un sentiment de compassion. Il s'assit sur le bord de la table et se mit à rouler une cigarette. « Mais voyez-vous, il ne s'agit pas d'une guerre ordinaire. Et par un curieux paradoxe, nous devons nous conformer aux conventions plus rigoureusement que jamais.

— Je ne comprends pas, mon colonel. » Danielis termina sa cigarette et la tendit à Lambert : en guise de branche d'olivier peut-être. Il en recommença une autre pour lui-même. « Les rebelles ne sont pas des rebelles à leur propre point de vue, dit-il. Ils sont fidèles à une tradition que nous nous efforçons de modifier et, éventuellement, de détruire. Regardons les choses en face : le bossman moyen est un excellent meneur d'hommes. Peut-être descend-il de quelque aventurier qui s'est emparé du pouvoir par la force en profitant du chaos, mais aujourd'hui sa famille s'est intégrée dans la région qu'il dirige. Il la connaît à fond, comme il connaît le peuple qui l'habite. C'est un être tangible, un symbole de la communauté et de ses réalisations, de ses mœurs, de ses coutumes, de son indépendance essentielle. Si vous vous trouvez dans l'embarras, vous n'avez pas à vous adresser à une bureaucratie anonyme, vous allez trouver directement le bossman. Ses devoirs sont aussi clairement définis que les vôtres et infiniment plus exigeants, ce qui contrebalance ses privilèges. Il vous guide aussi bien à la bataille qu'aux cérémonies qui donnent de la couleur et du prix à la vie. Vos parents et les siens ont travaillé, se sont distraits ensemble pendant deux ou trois cents ans. La terre est pleine de leur souvenir. Vous appartenez au même terroir.

« Eh bien, il faudra balayer tout cela, afin de pouvoir nous hisser à un niveau plus élevé. Mais ce n'est pas en nous aliénant tout le monde que nous y parviendrons. Nous ne sommes pas une armée conquérante ; nous ressemblons davantage à une Garde Prétorienne réprimant une révolte dans la cité. L'opposition fait partie intégrante de notre propre société. »

Lambert alluma une allumette et la lui tendit. Danielis aspira une bouffée et termina : « Sur un plan pratique, je pourrais également vous rappeler, capitaine, que les forces armées fédérales, fallonistes et brodskystes réunies, ne sont guère importantes. Elles ne constituent tout au plus qu'un encadrement. Nous sommes des fils cadets, des paysans qui n'ont pas réussi, des citoyens pauvres, des aventuriers, toutes gens qui recherchent dans le régiment un sentiment de plénitude qui leur est devenu indispensable et qu'ils ne peuvent trouver dans la vie civile.

— Vous êtes trop profond pour moi, je le crains, dit Lambert.

— Qu'importe, soupira Danielis. Rappelez-vous simplement qu'il existe beaucoup plus de combattants à l'extérieur des armées en présence que dans leur sein même. Si les bossmen parvenaient à établir un commandement unifié, ce serait la fin du gouvernement Fallon. Heureusement, ils sont divisés par trop de querelles de clochers, par trop de contingences géographiques pour que la chose puisse se produire — à moins que nous ne les poussions à bout. Notre intérêt, c'est d'amener le propriétaire et même le bossman moyen à penser : « Après tout, ces Fallonistes ne sont pas si mauvais lorsqu'on sait les prendre. En agissant avec circonspection, on ne risque pas de perdre grand-chose et on a même une chance d'obtenir quelques profits aux dépens de ceux contre qui ils mènent une lutte à mort. Comprenez-vous ?

— Il me semble.

— Vous êtes intelligent, Lambert. Pourquoi employer la violence dans l'interrogatoire des prisonniers ? Vous obtiendriez beaucoup mieux par la ruse.

— J'essaierai, mon colonel.

— Bien. » Danielis consulta la montre qui lui avait été remise en même temps que son pistolet, lors de sa première promotion. Ce don constituait une sorte de tradition. (De tels articles étaient trop coûteux pour les hommes de troupe. Ce n'était pas le cas à l'époque de la production en série ; et peut-être dans les années à venir...) « Je dois vous quitter. Nous nous reverrons. »

Il sortit de la tente quelque peu rasséréné. *Je suis sans doute un sermonneur-né, s'avoua-t-il, et je n'ai jamais pu me faire à l'atmosphère débraillée du mess. Bien des plaisanteries font long feu sur moi ; mais si je parviens à faire pénétrer quelques idées là où elles sont utiles, j'en tire une certaine satisfaction.* Une bouffée de musique parvint jusqu'à ses oreilles : quelques hommes, sous un arbre, qui chantaient en s'accompagnant d'un banjo, et il se surprit à siffloter. Allons, le moral n'était pas trop mauvais après Maricopa et cette marche vers le nord dont la raison n'avait été divulguée à personne.

La tente où se tenait la conférence était suffisamment grande pour être décorée du nom de pavillon. Deux sentinelles en gardaient l'entrée. Danielis fut parmi les derniers à se présenter et se trouva placé à un bout de table, en face du brigadier général Perez. L'atmosphère était empestée de fumée et bourdonnait de la rumeur des conversations menées à voix basse, mais les visages étaient tendus.

A l'entrée du personnage en robe bleue, dont la poitrine était frappée du sigle du Yang et du Yin, le silence tomba comme un rideau. Danielis eut la surprise de reconnaître le Philosophe Woodworth. Il l'avait vu pour la dernière fois à Los Angeles et il s'était convaincu qu'il serait demeuré au centre Esper de cette ville. Sans doute était-il en mission spéciale.

Perez le présenta. Les deux hommes demeurèrent debout sous les regards des officiers. « Messieurs, j'ai d'importantes nouvelles à vous communiquer, dit Perez d'un ton très calme. Vous pouvez considérer votre présence en ce lieu comme un honneur. Cela signifie que je vous fais confiance, primo pour garder le secret sur tout ce que vous entendrez ici, et secundo pour exécuter une opération vitale de la plus grande difficulté. » Danielis remarqua, avec surprise, l'absence de plusieurs hommes dont le grade eût justifié la présence à la réunion.

« Je le répète, dit Perez, la moindre indiscretion suffirait à ruiner tout le plan. Et dans ce cas, la guerre se traînerait encore des mois, voire peut-être des années, vous savez à quel point notre situation est critique. Vous savez également qu'elle ne fera qu'empirer au fur et à mesure que s'épuiseront les stocks que l'ennemi ne nous permet plus de renouveler. Il est même possible que nous soyons vaincus. En vous disant cela, je ne suis pas défaitiste, mais

simplement réaliste. Nous pouvons perdre la guerre. D'autre part, si le nouveau plan réussit, il est possible que nous parvenions à briser les reins de l'ennemi au cours de ce mois. »

Il fit une pause pour donner à l'auditoire le temps d'assimiler ses paroles, puis il continua :

« Le plan a été mis sur pied par le G.Q.G. en liaison avec le Central Esper à San Francisco, il y a de cela quelques semaines. C'est la raison pour laquelle nous nous dirigeons vers le nord... ». Il y eut une rumeur générale d'exclamations étouffées. « Oui, vous savez que l'Ordre Esper observe la neutralité dans les contestations politiques. Mais vous savez également qu'il se défend lorsqu'on l'attaque. Vous savez aussi probablement que les Espers ont été victimes d'une agression. L'ennemi a saisi la colonie de la Napa Valley et, depuis, il n'a cessé de répandre des rumeurs malveillantes sur son sort. Voudriez-vous nous en parler, Philosophe Woodworth ? »

L'homme en bleu inclina la tête et dit d'un ton calme :

« Nous possédons nos propres moyens de recueillir des informations – vous appelez cela l'Intelligence Service, il me semble – je puis donc vous fournir un rapport sur les faits. Sainte-Hélène a été prise d'assaut à une époque où la plupart des adeptes étaient absents – ils participaient à la mise en route d'une nouvelle communauté à Montana. » (*Comment faisaient-ils pour se déplacer aussi vite ?* se demanda Danielis. *Téléportation ou quoi ?*) « Je ne puis vous dire si l'ennemi était informé de cette circonstance ou s'il a simplement bénéficié de la chance. Quoi qu'il en soit, lorsque les deux ou trois adeptes demeurés sur place arrivèrent et leur intimèrent l'ordre de partir, ce fut la bataille et les adeptes furent tués avant d'avoir pu agir. » Il sourit. « Nous ne prétendons pas être immortels, si ce n'est à la manière dont toute chose vivante est immortelle. Ni infaillibles non plus. Donc, Sainte-Hélène se trouve occupée à l'heure actuelle. Nous n'avons pas l'intention de recourir à des mesures immédiates, car il en résulterait peut-être de lourdes pertes dans la population de la communauté.

« Quant aux rumeurs que le commandement ennemi s'efforce de propager, je pense que je ferai de même, si j'en avais l'occasion. Chacun sait qu'un adepte peut accomplir des choses qui sont inaccessibles au commun des mortels. Les hommes de troupe qui ont conscience d'avoir offensé l'Ordre vont craindre une vengeance surnaturelle. Je m'adresse à un auditoire évolué : nos pouvoirs n'ont rien de surnaturel. Il s'agit simplement de l'utilisation des forces latentes que la plupart d'entre nous possèdent.

« Vous savez également que l'Ordre ne croit pas à la vengeance. Mais l'homme de troupe ne pense pas comme vous. Ses officiers doivent lui remonter le moral. C'est pourquoi ils ont truqué quelques appareils scientifiques en lui faisant croire qu'il s'agissait du matériel dont se servaient les adeptes – une sorte de technique d'avant-garde, sans doute, mais après tout des machines comme les autres, que l'on peut faire fonctionner comme n'importe quelle autre machine si l'on possède le cran nécessaire.

« Cela constitue néanmoins une menace pour l'Ordre ; et d'autre part nous ne pouvons permettre qu'une agression contre notre peuple demeure impunie. C'est pourquoi le Central Esper a décidé de vous offrir son concours. Plus tôt la guerre sera finie, mieux cela vaudra. »

Un soupir fit le tour de la table, et quelques jurons enthousiastes. Les poils se hérissèrent sur la nuque de Danielis. Perez leva la main.

« Pas si vite, messieurs, je vous prie, dit le général. Les adeptes n'ont nullement l'intention de se promener en désintégrant vos ennemis à la ronde. Ils ont eu toutes les peines du monde à se résoudre à cette décision. Si je comprends bien, le développement personnel de chaque Esper subira un retard de plusieurs années du fait de cette violence. Ils consentent un très grand sacrifice pour la cause.

« Selon leur Charte, ils peuvent utiliser les rayons Psi pour défendre un de leurs établissements contre une attaque. Soit... un assaut contre San-Francisco serait considéré comme une agression à l'égard du Central, leur quartier général mondial, qui se trouve dans cette ville. »

Cette révélation fut pour Danielis un véritable coup de massue. C'est à peine s'il entendit le sec exposé de Perez :

« Faisons un tour d'horizon de la situation stratégique. En ce moment, l'ennemi détient plus de la moitié de la Californie, tout l'Oregon et l'Idaho, et une bonne partie du Washington. Notre armée dispose en tout et pour tout d'une seule voie d'accès vers San Francisco. L'ennemi n'a pas encore tenté de la couper, parce que les troupes que nous avons retirées du nord – celles qui ne sont pas en campagne en ce moment – constituent une solide garnison, capable d'effectuer de redoutables sorties. Il est trop occupé par ailleurs à récolter le fruit de ses succès pour accepter le coût d'une telle opération.

« Il ne peut pas davantage investir la ville avec quelques chances de succès. Nous tenons toujours Puget Sound et les ports du sud de la Californie. Nos navires nous ravitaillent abondamment en vivres et en munitions. Ses propres forces navales sont très inférieures aux nôtres : elles consistent en majeure partie en schooners offerts par les bossmen côtiers, et qui opèrent au large de Portland. Il pourrait éventuellement couler un convoi, mais il ne l'a pas tenté jusqu'ici parce que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle ; d'autres suivraient qui seraient plus efficacement escortés. Et, bien entendu, il ne peut pénétrer dans la baie sous les feux de l'artillerie et des roquettes disposées de part et d'autre de la Porte d'Or. Non, tout ce qu'il peut faire, c'est maintenir un certain trafic maritime entre Hawaii et l'Alaska.

« Néanmoins, son objectif ultime, est San Francisco. C'est inéluctable – c'est le siège du gouvernement, le grand centre industriel, le cœur de la nation.

« Voici donc notre plan. Notre armée doit une fois de plus engager le fer avec la garnison de la Sierra et ses auxiliaires militaires, en s'élançant à partir de San José. C'est une manœuvre parfaitement logique. Si elle réussit, nous couperons en deux les forces de Californie. Nous savons, en fait, que l'ennemi

concentre des troupes en prévision précisément d'une telle manœuvre.

« Nous ne réussirons pas. Nous nous battons vaillamment et nous serons repoussés. C'est là le point le plus délicat : nous devons feindre une sérieuse défaite, en convaincre nos troupes elles-mêmes et néanmoins battre en retraite en bon ordre. Nous devons à ce propos régler une quantité de détails.

« Nous nous replierons vers le nord, vers le haut de la péninsule, en direction de San Francisco. L'ennemi se lancera probablement à notre poursuite. Il voudra profiter de cette chance inespérée de nous détruire et de mettre la main sur la ville.

« Lorsqu'il se trouvera engagé dans la péninsule, avec l'océan à sa gauche et la baie à sa droite, nous le déborderons par les flancs et l'attaquerons sur ses arrières. Les adeptes Espers seront là pour nous aider. Soudain, il se retrouvera pris entre nous et les défenses terrestres de la capitale. Il ne restera plus rien de l'armée de la Sierra, à l'exception de quelques garnisons. Le reste de la guerre ne sera plus qu'une opération de nettoyage.

« C'est un brillant morceau de stratégie. Et comme tel, d'une réalisation extrêmement difficile. Êtes-vous prêts à accomplir cette tâche ? »

Danielis ne joignit pas sa voix à celle des autres. Il pensait trop intensément à Laura.

7

Vers le nord et sur la droite se déroulaient quelques combats. Le canon faisait entendre occasionnellement sa grosse voix, ou bien c'étaient des rafales de mousqueterie ; de minces rubans de fumée traînaient au-dessus de l'herbe et des chênes verts, tordus par le vent, qui recouvraient les collines. Mais le long de la côte il n'y avait que les brisants, le souffle de la mer et le sifflement du sable sur les dunes.

Mackensie chevauchait sur le sable où la marche était plus facile et la vue plus étendue. La plus grande partie de son régiment se trouvait à l'intérieur des terres. Mais c'était une région désertique : terrain accidenté, bois, vestiges d'anciennes demeures qui rendaient la progression lente et difficile. Autrefois cette région avait connu une population dense, mais la tempête de feu qui avait succédé à la chute de la superbombe avait tout rasé. Les quelques habitants qui subsistaient aujourd'hui ne pouvaient prospérer sur un sol aussi aride. On n'apercevait même pas d'ennemis sur cette aile gauche de l'armée.

Ce n'est certainement pas pour cette raison que les Rolling Stones s'étaient vu confier ce poste. Ils auraient pu, aussi bien que les régiments qui tenaient le centre, opérer la pression sur les arrière-gardes de l'ennemi qui battait en retraite sur San Francisco. Ils avaient assez souvent payé leur sanglant tribut dans cette guerre, lorsqu'ils se battaient devant Calistoga pour chasser les

Fallonistes de la Californie du nord. Cette tâche avait été accomplie avec une telle rigueur qu'il n'avait fallu laisser sur place que des effectifs squelettiques. Presque toute l'armée de la Sierra s'était rassemblée à Modesto, s'était heurtée aux forces ennemies débouchant de San José dans leur progression vers le nord et les avait bousculées dans une retraite précipitée. Encore un jour ou deux et la cité blanche apparaîtrait devant leurs yeux.

Et là l'ennemi devra nous faire face, pensa Mackensie, avec l'appui de la garnison. Il faudra bombarder ses positions ; nous serons peut-être contraints d'enlever la ville rue par rue. Laura, mon enfant, seras-tu encore vivante à la fin de tout cela ?

Bien sûr, les choses peuvent se passer autrement. Peut-être que mon plan réussira et que nous vaincrons sans peine – peut-être... quel horrible mot ! Il fit claquer ses mains avec un bruit de pistolet.

Speyer lui jeta un regard. Les parents du major se trouvaient en sécurité ; il avait même pu leur rendre visite à Mount Lassen après la fin de la campagne dans le nord. « C'est dur ! dit-il.

— C'est dur pour tout le monde, dit Mackensie avec une colère sourde. Quelle sale guerre ! »

Speyer haussa les épaules. « Elle ne diffère pas tellement des autres, sinon que les Pacifiens se trouvent autant du côté de ceux qui donnent que de ceux qui reçoivent.

— Vous savez fort bien que cette affaire m'a toujours écoeuré !

— Quel homme digne de ce nom n'éprouverait pas les mêmes sentiments ?

— Lorsque j'aurai besoin d'un sermon, je vous le dirai !

— Excusez-moi ! dit Speyer sincèrement.

— Excusez-moi vous aussi, dit Mackensie, aussitôt repentant de son mouvement d'humeur. Nous avons les nerfs à vif. Enfer et damnation ! J'en arriverais presque à souhaiter la bagarre !

— Je ne serais pas autrement étonné si nous éprouvions bientôt quelque surprise. Toute cette affaire me semble louche. »

Mackensie jeta un regard autour de lui. Sur la droite, l'horizon était limité par des collines et en deçà se dressait la chaîne basse mais massive des monts San Bruno. Çà et là, il apercevait l'un ou l'autre de ses propres escadrons, à pied ou à cheval. Au-dessus de leurs têtes toussotait un avion. Mais le terrain se prêtait aux surprises. L'enfer pouvait se déchaîner d'une minute à l'autre... mais un enfer nécessairement limité, rapidement réduit par les obusiers ou les baïonnettes, avec des pertes légères à la clef. (Ces pertes légères représentaient au moins un homme mort, une femme et des enfants en pleurs, un soldat regardant avec stupéfaction son bras haché par un obus, une face emportée, des entrailles répandues... Mais comme ces pensées étaient peu militaires !)

Pour se réconforter, Mackensie tourna ses yeux vers la gauche. L'océan roulait des vagues d'un gris verdâtre, avec des scintillements de lumière au

large, et plus près les vagues qui déferlaient sur le rivage avec un bruit de tonnerre. Cela sentait le sel et les algues. Quelques mouettes poussaient leur cri plaintif au-dessus du sable éblouissant. Pas une voile en vue, pas un panache de fumée... le vide, Les convois qui partaient de Puget Sound pour se rendre à San Francisco et les fins voiliers des bossmen de la côte passaient bien au-delà de la ligne d'horizon.

Ce qui était normal. Peut-être tout se passait-il pour le mieux en haute mer. Tout ce que l'on pouvait faire c'était d'essayer, ensuite il ne restait qu'à attendre et à espérer. C'était sur sa suggestion que l'armée avait entrepris cette manœuvre. Il avait pris la parole à la conférence que le général Cruikshank avait tenue entre les batailles de Mariposa et de San José ; c'était lui qui avait proposé le premier que l'armée de la Sierra sorte de ses montagnes, c'était lui qui avait démasqué l'énorme mystification des Espers, c'était encore lui qui avait réussi à minimiser aux yeux de ses hommes le fait que, derrière la mystification, se cachait un mystère auquel on osait à peine penser. Dans cinq cents ans, on parlerait encore de lui dans les chroniques et les chanteurs célébreraient son nom dans les ballades.

Mais il n'arrivait pas à se faire à cette idée. Jim Mackensie savait que, dans les meilleures conditions, il n'était pas plus brillant que la moyenne de ses camarades, mais aujourd'hui son esprit était paralysé par la fatigue et terrifié par la perspective des dangers qui menaçaient sa fille. Pour lui-même, il était hanté par la crainte de certaines blessures atroces. Souvent, il devait s'enivrer afin de pouvoir trouver le sommeil. Il se rasait parce qu'un officier se doit de sauvegarder les apparences, mais il se rendait parfaitement compte que s'il n'avait pas disposé d'une ordonnance pour cet office, il eût été aussi crasseux et aussi négligé que le dernier des hommes de troupe. Son uniforme passé était usé jusqu'à la corde, son corps était endolori et malodorant. Il était torturé par une terrible envie de fumer, mais l'intendance était quelque peu désorganisée et il devait s'estimer heureux de pouvoir manger. Il s'acquittait d'un certain nombre de tâches hétéroclites dans une confusion indescriptible, ou bien pataugeait par monts et par vaux en appelant de tous ses vœux la fin de cette interminable guerre. Un beau jour, qu'il fût vainqueur ou vaincu, son corps finirait par céder – il sentait la machine se disloquer petit à petit, l'arthrite commençait à bloquer ses articulations, son souffle se faisait de plus en plus court, il s'assoupissait au milieu d'une occupation – et la fin viendrait, misérable et solitaire, semblable à celle de tous les autres déchets humains. Lui, un héros ? Quelle dérision !

Il ramena son esprit à la situation présente. Derrière lui, une partie du régiment accompagnait l'artillerie le long de la plage, un millier d'hommes avec canons autotractés, fourgons, caissons, chariots à mules, quelques camions et un unique et précieux char de combat. Ils formaient une masse brune d'où émergeaient les casques, et marchaient à la débandade, le fusil ou l'arc à la main. Le sable étouffait le bruit de leurs pas et l'on n'entendait que le bruit du vent et des vagues. Mais chaque fois que le vent tombait, le chant des

sorciers lui parvenait aux oreilles : ils étaient une douzaine, des hommes d'âge mûr, à la peau tannée, Indiens pour la plupart, qui portaient à la main la baguette du pouvoir et sifflaient en chœur le Chant contre les Sorcières. Mackensie ne croyait guère à la magie et pourtant cet air avait le don de lui faire courir un frisson le long de la colonne vertébrale.

Tout va bien, dit-il dans son for intérieur, tout se passe de la meilleure façon du monde.

Et puis : « *Mais Phil a raison. Tout cela n'est pas clair. L'ennemi aurait dû se frayer un chemin vers le sud, et non pas se laisser encercler.*

Le capitaine Hulse accourut au galop. Le sable vola lorsqu'il arrêta son cheval. « Le rapport de la patrouille, mon colonel !

— Eh bien, parlez. » Mackensie se rendit compte qu'il avait presque crié en prononçant ces mots.

« Activité ennemie considérable à sept kilomètres au nord-ouest. Il semble qu'une troupe marche dans notre direction. »

Mackensie se raidit : « Vous n'avez pas de renseignements plus précis ?

— Pas pour l'instant, le terrain est trop accidenté !

— Demandez une reconnaissance aérienne, pour l'amour du Ciel !

— Oui, mon colonel, et je vais également lancer de nouveaux éclaireurs.

— Viens par ici, Phil ! » Mackensie se dirigea vers le camion-radio. Il possédait un poste individuel de radio dans ses fontes, mais San Francisco ne cessait de brouiller toutes les longueurs d'ondes et il fallait disposer d'un émetteur puissant pour faire parvenir des signaux à quelques kilomètres. Les patrouilles devaient communiquer par coureurs.

Il remarqua que la mousqueterie s'était ralentie dans les terres. Dans l'intérieur de la péninsule, un peu plus haut vers le nord, existaient encore des routes carrossables. C'était une région que l'on avait entrepris de recoloniser dans une certaine mesure. L'ennemi, qui occupait encore le pays, se servait de ces routes pour effectuer des mouvements rapides.

S'ils se repliaient au centre et nous débordaient par les flancs où nous sommes le plus faibles...

Une voix en provenance du Q.G., à peine audible au milieu des miaulements et des sifflements du brouillage, répéta son rapport et lui communiqua les renseignements en provenance des autres secteurs. Grandes manœuvres sur les ailes, oui. Il semblait que les Fallonistes allaient tenter une percée. Naturellement, il pouvait s'agir d'une feinte. Le corps principal des Sierrans devait demeurer à la même place tant que l'on ne verrait pas plus clair dans la situation. Les Rolling Stones devaient se maintenir par leurs propres moyens.

« Très bien. » Mackensie retourna à la tête de la colonne. Speyer hocha la tête d'un air sombre.

« Il est temps que nous nous préparions, n'est-ce pas ?

— Hmm, hmm. » Mackensie jetait des ordres aux officiers qui s'approchaient de lui tour à tour. La plage devrait être défendue en même

temps que la butte qui la dominait.

Les hommes se hâtaient, les chevaux hennissaient, les canons se mettaient en batterie ici et là. L'avion de reconnaissance revint, volant à basse altitude afin de pouvoir transmettre : oui, une attaque venait d'être déclenchée ; difficile d'évaluer l'importance des forces mises en jeu. Elles se dissimulaient sous les arbres et dans le lit des arroyos... une brigade, environ.

Mackensie s'installa au sommet d'une colline, entouré de son état-major et d'estafettes. Une batterie d'artillerie avait pris position au-dessous de lui, en travers de la plage. Derrière, la cavalerie attendait, les lances en arrêt, avec une compagnie d'infanterie en soutien. Les autres fantassins s'étaient évanouis dans la nature. La mer continuait sa propre canonnade et les mouettes commencèrent à se rassembler comme si elles devinaient que bientôt elles pourraient se gorgier de chair fraîche.

« Pensez-vous que nous puissions les arrêter ? demanda Speyer.

Certainement, dit Mackensie. S'ils s'avancent le long de la grève, nous les prendrons en enfilade et de face. S'ils viennent de plus haut, le terrain se prête idéalement à la défense. Évidemment, si une autre formation enfonce nos lignes à l'intérieur, nous serons isolés, mais pour l'instant, nous ne devons pas nous occuper de cette éventualité.

— Ils espèrent sans doute déborder notre armée et l'attaquer par-derrière.

— Je suppose. Ce n'est pas tellement futé de leur part d'ailleurs. Nous pourrions aussi bien nous approcher de San Francisco en combattant par-derrière que par-devant.

— A moins que la garnison n'effectue une sortie !

— Même dans ce cas. Les forces totales sont numériquement équivalentes et nous avons plus de munitions et d'alcool. Nous disposons également, en guise d'auxiliaire, de la milice bossman qui s'entend à désorganiser les arrières en terrain accidenté.

— Si nous les balayons...

— Continuez, dit Mackensie.

— Rien !

— Plaisanterie ! Vous vous apprêtiez à me rappeler la manœuvre suivante : comment faire pour s'emparer de la ville sans pertes exagérées des deux côtés ? Eh bien, je sais que nous avons encore une autre carte à jouer là-bas, une carte qui pourrait nous être utile. »

Speyer détourna de Mackensie des yeux apitoyés. Le silence tomba sur le sommet de la colline.

Il se passa un temps incroyablement long avant que l'ennemi apparût. Ce furent d'abord quelques hommes d'avant-garde que l'on voyait surgir au loin entre les dunes, puis le gros de la troupe se déversant des coteaux, des criques et des bois. Les rapports arrivaient incessamment au colonel – il s'agissait d'une force puissante, près de deux fois plus forte que la leur, mais disposant de peu d'artillerie ; déjà très à court de carburant, ils devaient dépendre encore

davantage des animaux de trait pour le transport de leur équipement. Ils avaient évidemment l'intention de charger, acceptant d'éprouver des pertes inévitables pour approcher des canons des Rolling Stones. Mackensie donna ses ordres en conséquence.

Les ennemis se formèrent à environ quinze cents mètres. A travers ses jumelles de campagne, le colonel les reconnut : les ceintures rouges des cavaliers de Madera et les pennons d'or des Dagos, flottant dans le vent iodé. Il avait fait campagne avec ces deux corps dans le passé. Cela donnait l'impression d'une trahison de penser qu'Ives était partisan de la formation en fer de lance et qu'il allait l'appliquer contre lui...

Un char cuirassé ennemi et quelques pièces de campagne de petit calibre, tirées par des chevaux, jetèrent quelques éclairs sinistres dans le soleil.

Les trompettes retentirent. La cavalerie falloniste s'ébranla au petit trot, la lance en arrêt. Petit à petit, ils accéléraient l'allure et s'élançèrent enfin au galop en faisant trembler la terre sous leurs sabots. Puis l'infanterie se mit en marche à son tour, flanquée de ses canons. Le char roulait entre la première et la deuxième ligne de fantassins. Détail curieux, il ne portait pas de lance-fusées sur sa tourelle, ni de canons de mitrailleuses dans ses meurtrières.

C'étaient là d'excellentes troupes, pensa Mackensie, avançant en rangs serrés, avec cette ondulation dans les rangs qui révélait les hommes aguerris. Ses propres troupes attendaient immobiles sur le sable. Les coups de feu crépitaient dans les collines, où se dissimulaient les servants des mortiers et les tireurs. Un cavalier s'effondra, un fantassin porta ses mains à son ventre et tomba sur les genoux, et ceux qui marchaient derrière vinrent combler les vides qui s'étaient creusés dans les rangs. Mackensie regarda ses canons. Les hommes étaient debout à leur poste, tendus. Que l'ennemi vienne à bonne portée... Là ! Yamaguchi, à cheval immédiatement derrière les artilleurs, tira son sabre et l'abassa. Les canons rugirent, la flamme jaillit dans un nuage de fumée, les shrapnells explosèrent au-dessus des assaillants.

Aussitôt les servants trouvèrent leur rythme : rechargeant, pointant, faisant feu, à la cadence de trois salves par minute qui épargnait les culasses et écrasait les armées. Les chevaux hennissaient en se prenant les pattes dans leurs propres entrailles sanglantes. Mais peu d'hommes avaient été atteints. La cavalerie de Madera continuait sa charge au grand galop. Les premiers rangs étaient si proches maintenant que les jumelles de Mackensie lui apportèrent l'image d'une face rouge, piquetée de taches de rousseur, un visage de paysan transformé en soldat, et dont la bouche se distendait dans un cri de fureur guerrière.

Les archers disposés derrière les canons se mirent à leur tour de la partie. Les flèches s'envolaient vers le ciel en sifflant, volée après volée, passaient par-dessus les mouettes et reprenaient la direction du sol. Les flammes et la fumée jaillissaient des longues herbes, des massifs de chênes verts aux feuilles hachées. Des hommes tombaient sur le sable, dont beaucoup se tordaient affreusement, comme des insectes sur lesquels on vient de poser le pied. Les

pièces de campagne sur le flanc gauche de l'ennemi s'arrêtèrent, firent demi-tour et se mirent elles aussi à cracher le feu. Dérisoire... mais comme leur officier avait du courage ! Mackensie vit vaciller les lignes des assaillants. Une contre-attaque de sa cavalerie et de son infanterie, le long de la grève, devait les culbuter. « Préparez-vous à charger », dit-il dans son poste individuel. Il vit les hommes baisser la tête.

Le char de combat stoppa. On entendit à l'intérieur une sorte de crépitement qui domina le bruit des explosions.

Une nappe d'un bleu-blanc courut au-dessus de la colline la plus proche. Aveuglé, Mackensie ferma les paupières. Lorsqu'il les rouvrit, il aperçut un feu d'herbe à travers les folles images dont sa rétine était impressionnée. Un Rolling Stone s'élança à découvert, en hurlant, les vêtements en feu. L'homme se jeta sur le sable et roula sur lui-même. Cette partie de la grève se souleva en une vague gigantesque jusqu'à six mètres de haut et vint se jeter sur le flanc de la colline. Le soldat en feu disparut sous l'avalanche qui ensevelit ses camarades.

« Le rayon Psi ! » hurla quelqu'un d'une voix stridente et horrible, à travers le chaos et la terre soulevée. « Les Espers... »

Fait à peine croyable, une trompette retentit et la cavalerie de la Sierra s'élança en avant, au-delà de ses propres canons... puis chevaux et cavaliers s'élevèrent dans les airs, emportés par un invisible tourniquet et s'écrasèrent sur le sol. Le second rang des lanciers se débanda. Les chevaux ruaient, battant l'air de leurs pattes de devant, faisaient demi-tour et s'enfuyaient dans toutes les directions.

Un terrible bourdonnement emplit le ciel. Mackensie aperçut le monde comme à travers un brouillard, comme si son cerveau était ballotté entre les parois de son crâne. Un autre rayon courut le long des collines, plus haut, cette fois, brûlant les hommes tout vifs.

« Ils vont nous balayer », cria Speyer, d'une voix lointaine qui montait et descendait sur les ondes atmosphériques. « Ils vont se reformer pendant que nos hommes se débendent.

— Non, cria Mackensie. Les adeptes doivent se trouver dans ce char ! Suivez-moi ! »

La plus grande partie de son escadron s'était repliée sur sa propre artillerie, dans une énorme confusion de cris et de corps enchevêtrés. L'infanterie demeurait immobile mais toute prête à s'enfuir. Un regard jeté sur sa droite apprit au colonel que l'ennemi lui-même se trouvait en pleine confusion. La surprise avait été terrible pour eux aussi, mais aussitôt qu'ils auraient retrouvé leurs esprits, ils reprendraient leur avance, et il ne resterait plus rien pour les arrêter... On eût dit qu'un autre avait éperonné sa monture. L'animal se cabra, couvert d'écume, pris de panique. L'officier lui tordit la tête brutalement, et piqua des deux. Ils descendirent la colline à bride abattue, vers les canons.

Il eut besoin de toute sa vigueur pour arrêter le cheval devant les pièces

d'artillerie. Un homme était affalé sur un affût, mort, bien qu'il ne portât aucune trace de blessure. Le colonel sauta à terre et aussitôt son cheval s'enfuit.

Mais il avait autre chose à faire que de s'en occuper. Où trouver de l'aide ? « Venez ici ! » Sa voix se perdit dans le tumulte. Soudain il y eut un autre homme à ses côtés. C'était Speyer qui saisissait un obus et l'introduisait dans la culasse. Mackensie colla son œil au viseur et pointa au jugé. Il apercevait le char Esper au milieu des morts et des blessés. A cette distance, il semblait bien petit pour avoir dévasté des hectares.

Speyer l'aida à rectifier le tir. Il tira le cordon de mise à feu. Le canon rugit et bondit sous l'effet du recul. L'obus éclata à quelques mètres devant la cible. Un geyser de sable jaillit et des fragments de métal fusèrent avec un miaulement de colère.

Speyer rechargea une seconde fois. Mackensie repointa et fit feu. Trop long, mais pas de beaucoup. Le char tressauta. La secousse avait peut-être blessé les Espers qui se trouvaient à l'intérieur ; du moins, les émissions de rayon Psi avaient cessé. Mais il était nécessaire de frapper avant que l'ennemi recouvre ses esprits.

Il courut vers sa propre voiture régimentaire. La porte en était ouverte. L'équipage avait fui, il se jeta sur le siège du conducteur. Speyer bondit à ses côtés et referma la porte derrière lui. Puis il introduisit son visage dans le capot du périscope des tubes lance-roquettes. Mackensie lança la machine en avant. L'oriflamme du toit claqua dans le vent.

Speyer visa soigneusement et appuya sur le bouton de mise à feu. La fusée démarra dans un chuintement de vapeur à haute pression et explosa. Le char bascula un instant et retomba sur ses chenilles. Un trou béait dans son flanc.

Si les hommes voulaient seulement se rallier et reprendre la marche en avant... Sinon, je suis perdu. Mackensie freina brutalement et bondit hors de la voiture. Des plaques d'acier tordues et noircies délimitaient l'ouverture béante dans le char. Le colonel s'introduisit en rampant dans l'obscurité et la puanteur. Deux Espers s'y trouvaient. Le conducteur était mort, la poitrine traversée par un fragment d'acier. L'autre, l'adepte, gémissait au milieu de ses instruments inhumains. Son visage était barbouillé de sang. Mackensie repoussa le cadavre sur le côté et lui enleva sa robe. Il arracha un tube de métal recourbé et reprit pied sur le sol.

Speyer n'avait pas quitté la voiture et tirait sur ceux des ennemis qui faisaient mine de s'approcher. Mackensie s'élança sur l'échelle du char endommagé, se hissa sur son toit et se tint debout, agitant la robe bleue et de l'autre l'arme à laquelle il ne comprenait rien. « Venez, mes enfants, criait-il d'une voix que la brise marine rendait à peine audible. Nous les avons eus ! Vous attendez peut-être que nous vous servions le petit déjeuner au lit ? »

Une balle siffla à ses oreilles. Rien de plus. La majeure partie des troupes ennemies, infanterie et cavalerie, était pétrifiée. Dans ce calme immense, il ne distinguait pas le bruit de la mer de la rumeur du sang dans ses artères.

Puis une trompette retentit. Le corps des sorciers siffla son air de triomphe avec accompagnement de tam-tam. Un groupe de fantassins de son propre régiment s'approcha de lui en désordre. D'autres suivirent. La cavalerie se joignit à eux et vint se ranger homme par homme, unité par unité, sur leurs flancs.

Mackensie se laissa retomber sur le sable et remonta dans sa voiture. « Revenons en arrière, dit-il, nous avons une bataille à terminer. »

8

« Taisez-vous ! » dit Tom Danielis.

Le Philosophe Woodworth le regarda avec des yeux ronds. Le brouillard tourbillonnait et se condensait dans la forêt, cachant le sol et la brigade, néant grisâtre d'où sortait un bruit assourdi de chevaux, de roues, un bruit qui suggérait la solitude et la fatigue. L'air était froid, les vêtements pesaient lourdement sur la peau.

« Mon colonel ! protesta le major Lescarbault, scandalisé.

— Parfaitement, je me suis permis de clore le bec à un Esper lorsqu'il pérore sur un sujet dont il ne connaît pas le premier mot. Il était grand temps de lui river son caquet. »

Woodworth recouvra son sang-froid.

« Tout ce que je vous ai dit, mon fils, c'est que nous devrions renforcer nos adeptes et frapper le centre brodskyste. Quel mal y a-t-il à cela ? »

Danielis serra les poings. « Rien, dit-il, si ce n'est que cela appellera sur nos têtes un désastre encore plus grand que le premier.

— Un revers ou deux, intervint Lescarbault. Ils nous ont battus à l'ouest, mais nous les avons débordés par la baie.

Avec le résultat que leur corps principal a pivoté, puis est passé à l'attaque et nous a coupé en deux, coupa Danielis. Depuis ce temps, les Espers ne nous ont pas servi à grand-chose... maintenant les rebelles savent qu'ils ont besoin de véhicules pour transporter leurs armes, et qu'on peut les tuer. L'artillerie débouche à zéro sur leurs positions, des bandes de coureurs des bois les harcèlent de leurs coups de main, ou l'ennemi les encercle simplement là où leur présence est signalée. Nous n'avons pas suffisamment d'adeptes.

— C'est pourquoi j'ai proposé de les rassembler en un seul groupe trop important pour qu'on puisse lui résister, dit Woodworth.

— Et trop encombrant pour présenter quelque intérêt », répliqua Danielis. Il était plutôt écœuré de constater à quel point l'Ordre l'avait frustré de sa vie entière ; oui, pensa-t-il, c'était là que résidait la véritable amertume : non dans le fait que les adeptes n'avaient pas réussi à battre les rebelles – en sapant essentiellement leur moral – mais parce qu'ils étaient de simples jouets entre

les mains d'étrangers et que tous les esprits sérieux et bien intentionnés qui faisaient partie d'une communauté Esser étaient les dupes de quelqu'un.

Il éprouva le désir fou de retrouver Laura – jusqu'à ce jour, il n'avait pas trouvé l'occasion de la voir –, Laura et son enfant, la seule réalité honnête que ce monde de brouillard lui avait laissée. Il se domina et poursuivit sur un ton plus calme :

« Les adeptes, ou du moins ceux d'entre eux qui survivront, nous aideront à défendre San Francisco. Une armée qui est libre de ses mouvements sur le champ de bataille peut arriver à disposer d'eux d'une façon ou d'une autre... mais vos armes peuvent repousser un assaut sur les remparts d'une cité. Et c'est là que je vais les mener. »

C'était probablement ce qu'il pouvait faire de mieux. On n'avait pas de nouvelles de la moitié nord de l'armée loyaliste. Sans doute s'était-elle repliée sur la capitale, en subissant de lourdes pertes en cours de route. Le brouillage de la radio persistait, neutralisant à la fois les communications amies et ennemies. Il lui fallait prendre la décision, soit de battre en retraite vers le sud, soit de se frayer un chemin vers la cité. Il ne croyait pas que Laura pèserait pour beaucoup dans son choix.

« Je ne suis pas un adepte moi-même, dit Woodworth. Je ne puis les appeler d'esprit à esprit. »

— Vous voulez dire sans doute que vous ne pouvez utiliser ce qui chez eux équivaut à la radio, dit Danielis brutalement. Eh bien, vous disposez d'un adepte. Demandez-lui de passer le message. »

Woodworth cilla. « Vous comprenez, j'espère, que j'ai moi-même été pris au dépourvu, dit-il. »

— Oh ! oui, certainement, Philosophe », dit Lescarbault sans qu'on l'ait invité à donner son avis.

Woodworth avala sa salive. « Néanmoins je reste fidèle à la Voie et à l'Ordre, dit-il durement. Que pourrais-je faire d'autre ? Le Grand Chercheur a promis de nous fournir une explication complète lorsque ceci sera terminé. » Il secoua la tête. « Je ferai ce que je pourrai, mon fils ! »

Danielis fut touché d'une certaine compassion en voyant disparaître la robe bleue dans le brouillard. Il n'en distribua ses ordres qu'avec plus de sévérité.

Son unité se mit en marche lentement. Il se trouvait avec la seconde brigade ; le reste était disséminé sur la surface de la péninsule en petits fragments à la suite du choc avec les rebelles. Il espérait que les adeptes également dispersés, et qui venaient se joindre à lui pour franchir les monts San Bruno, pourraient ramener quelques-unes de ces unités. Mais la plupart, démoralisées, erraient à l'aventure. On pouvait être certain qu'elles se rendraient aux premiers rebelles qu'elles trouveraient sur leur route.

Il marchait près du front, sur une route boueuse qui serpentait sur les hautes terres. Son casque pesait un poids énorme. Son cheval trébuchait sous lui, épuisé par d'innombrables journées de marches, de contremarches, de

batailles, d'escarmouches, de maigres rations ; parfois rien à se mettre sous la dent, la chaleur, le froid, la peur, dans un pays désert. Pauvre bête, il veillerait à ce qu'elle fût bien soignée lorsqu'on arriverait à la ville. De même que toutes ces autres pauvres bêtes qui pataugeaient derrière lui et qui se battaient et pataugeaient encore jusqu'à en avoir les yeux vitreux de fatigue.

Nous aurons le temps de nous reposer à San Francisco. C'est une place forte inexpugnable, avec ses remparts et ses canons et les machines des Espers braqués en direction de la terre, et la mer qui nous nourrit derrière nous. Nous pourrons retrouver nos forces, regrouper nos unités, ramener des troupes fraîches du Washington et du sud par la mer. Le sort de la guerre n'est pas encore décidé... Que Dieu nous vienne en aide.

Le sera-t-il jamais ?

Et alors, Jimbo Mackensie viendra-t-il nous voir ? S'assoira-t-il près du feu pour commenter nos exploits ? Parlerons-nous plutôt d'autre chose, de n'importe quoi ?

Sinon la victoire nous aurait coûté trop cher.

Et pourtant, aurons-nous payé trop cher ce que nous aurons appris ? Des étrangers sur notre planète... Qui d'autre aurait pu forger de telles armes ? Il faudra bien que les adeptes parlent, dussé-je les torturer. Mais Danielis se souvenait des histoires qu'on se racontait dans les cabanes de pêcheurs de son enfance, à la nuit tombée, lorsque des fantômes se promenaient dans la tête des vieilles gens. Avant le grand holocauste, on racontait des légendes sur les étoiles, et ces légendes persistaient. Il se demandait s'il pourrait encore contempler le ciel nocturne sans frissonner.

Ce maudit brouillard...

Un bruit de sabots de cheval. Danielis porta la main à son pistolet. Mais le cavalier était un éclaireur de son unité, qui leva, pour saluer, une manche imbibée d'eau. « Mon colonel, une unité ennemie est signalée à quinze kilomètres devant nous sur la route. Gros effectifs. »

Il va donc falloir se battre maintenant. « Semblent-ils avertis de notre présence ?

— Non, mon colonel. Ils progressent vers l'est, le long de ce plateau.

— Ils ont probablement l'intention d'occuper les ruines de Candlestick Park », murmura Danielis. Il était trop fatigué pour s'émouvoir. « C'est un bon point d'appui. Très bien, caporal. » Il se tourna vers Lescarbault et lui donna ses instructions.

La brigade se déploya en tirailleurs. Des patrouilles furent envoyées en avant. Les renseignements commencèrent d'affluer, et Danielis ébaucha un plan qui devrait donner des résultats. Il ne cherchait pas un engagement décisif, il désirait seulement écarter l'ennemi et le dissuader de se lancer à leur poursuite. Il voulait conserver un nombre aussi grand que possible de ses

hommes pour défendre la ville et reprendre éventuellement l'offensive.

Lescarbault revint près de lui. « Mon colonel, le brouillage de la radio a cessé.

— Comment ? Danielis cligna des yeux, hésitant à comprendre.

— Oui, mon colonel. Je me sers d'un poste miniature... (l'officier leva son poignet sur lequel était fixé le minuscule appareil) pour les communications à très courte distance, la transmission des ordres aux chefs de bataillons. Le brouillage a cessé il y a deux minutes. L'éther est libre. »

Danielis attira le poignet vers ses propres lèvres. « Allô ! allô ! voiture radio, ici le commandant en chef. Vous m'entendez ?

— Oui, mon colonel, dit la voix.

— Ils ont arrêté le brouillage dans la capitale. Passez-moi la bande militaire libre.

— Oui, mon colonel. » Une pause pendant laquelle on entendit un murmure de voix et le bruit des ruisseaux qui coulaient dans les arroyos. Un fantôme de brume passa devant les yeux de Danielis. Des gouttes d'eau ruisselaient le long de son casque et dégouлинаient dans son col de tunique. La crinière du cheval était imbibée d'eau.

Puis, comme un crissement d'insecte :

« Que toutes les unités en campagne se dirigent immédiatement sur San Francisco ! Nous sommes soumis à une attaque par mer ! »

Danielis laissa retomber le bras de Lescarbault. Ses yeux se perdirent dans le vide tandis que la voix poursuivait inlassablement :

« ...bombarde Potrero. Les ponts sont noirs de troupes. Ils se disposent à débarquer... »

L'esprit de Danielis devançait les mots. Il avait l'impression de voir de ses propres yeux sa ville bien-aimée, de ressentir ses blessures dans sa propre chair. Il n'y avait pas de brouillard autour de la Porte d'Or, naturellement, sinon il eût été impossible de fournir une description aussi détaillée. Quelques traînées de brume s'étaient peut-être glissées sous les débris rouillés de ce qui avait été le pont, semblables à des bancs de neige auprès de l'eau glauque et du ciel bleu. Mais la plus grande partie de la baie était inondée de soleil. Sur la rive opposée s'élevaient les collines d'Eastbay, avec leurs jardins verts et leurs gaies villas ; et Marin s'élevait vers le ciel dans le fond de la baie donnant sur les toits, sur les murs et les hauteurs qui étaient San Francisco. Le convoi s'était glissé entre les défenses côtières qui auraient pu le détruire, un convoi d'une importance inusitée arrivant à une heure insolite : mais c'étaient les mêmes coques ventruës, les mêmes voiles blanches, éventuellement les mêmes cheminées qui assuraient le ravitaillement de la ville. On avait parlé de pillards de navires ; et la flotte avait pénétré dans la baie, du côté où San Francisco n'était pas défendue par des murs. Alors on avait démasqué les canons et les cales avaient vomi des hordes d'hommes armés.

Oui, ils ont capturé un convoi, ces schooners pirates. Ils ont utilisé leur propre brouillage de concert avec le nôtre, ce qui a étouffé tout cri d'alarme.

Ils ont jeté nos marchandises par-dessus bord et ont embarqué les milices des bossmen. Quelque espion, quelque traître leur a livré les signaux de reconnaissance. Maintenant la capitale leur est ouverte, la garnison réduite à des effectifs squelettiques, à peine un adepte dans le Central Esper, les Sierrans se massant aux portes du sud, et Laura qui est sans moi.

« Nous arrivons ! » hurla Danielis. Sa brigade s'élança sur ses traces. Ils foncèrent avec une furie désespérée sur les positions ennemies et les hachèrent en tranches séparées. Ce fut une bataille au sabre et au couteau dans la brume. Mais Danielis, qui menait la charge, avait déjà reçu une grenade en pleine poitrine.

9

A l'est et au sud, dans le district du port et autour des débris du rempart de la péninsule, se déroulaient encore quelques combats. A mesure qu'il avançait, Mackensie découvrait des quartiers qu'un voile de fumée avait jusque-là dérobés à ses yeux avant que le vent le chasse pour lui montrer des gravats qui avaient été des maisons. Un bruit de fusillade parvenait encore à ses oreilles. Mais autrement la ville paraissait indemne, toits et murs blancs dans un réseau de rues, clochers d'églises égratignant le ciel comme des mâts, la Maison fédérale sur Nob Hill et la tour de guet sur la colline du Télégraphe – tout était semblable à l'image qu'il en avait gardée lors des visites de son enfance. La baie resplendissait d'une beauté insolente.

Mais il n'avait pas le temps d'admirer le paysage, ni de se demander où Laura avait trouvé un refuge. L'attaque des Twin Peaks devait être menée tambour battant, car les Espers ne manqueraient pas de défendre leur Central.

Sur l'avenue qui montait de l'autre côté des collines, Speyer s'élançait à la tête de la moitié de ses Rolling Stones. (Yamaguchi avait trouvé la mort sur une plage grêlée de trous d'obus.) Mackensie lui-même s'occupait de ce côté de la colline. Les chevaux défilaient devant Portola, devant des villas aux volets clos ; l'artillerie roulait et grinçait, les souliers résonnaient sur les trottoirs, les mocassins chuintaient, les armes ferraillaient, les hommes soufflaient bruyamment et le corps des sorciers sifflait contre des démons inconnus. Mais le silence était plus fort que le bruit, les échos le capturaient et le laissaient mourir. Mackensie se souvint d'un cauchemar où il fuyait au long d'un corridor qui n'avait pas de fin. *Même s'ils n'ouvrent pas le feu contre nous, pensa-t-il confusément, nous devons nous emparer de leur repaire avant que nos nerfs ne cèdent.*

Le Twin Peaks Boulevard tournait le dos à Portola et montait en lacets abrupts sur la droite. Puis il n'y eut plus de maisons. Seules des herbes sauvages recouvraient les collines quasi sacrées, jusqu'aux sommets où

s'élevaient les bâtiments interdits à tous, sauf aux adeptes.

Ces deux gratte-ciel élancés, chatoyants, semblables à des fontaines, avaient été construits de nuit, en quelques semaines.

Mackensie perçut derrière son dos comme une sorte de rôle.

« Trompettes, sonnez la charge. En avant ! » Un vagissement d'enfant... les notes grêles retentirent et se perdirent immédiatement. La sueur brûlait les yeux du colonel. S'il échouait, s'il se faisait tuer, cela n'aurait pas tellement d'importance... après tout ce qui s'était passé... mais le régiment, le régiment...

Les flammes remplirent la rue, des flammes d'enfer. Il y eut un sifflement, un rugissement. Le sol se creusait, fondait en fumant. Mackensie luttait avec son cheval et réussit à l'immobiliser. *Ce n'est qu'un avertissement. Mais s'ils disposaient d'adeptes en quantité suffisante, tenteraient-ils de nous effrayer ?* « Artilleurs, à vos pièces ! Ouvrez le feu ! »

Les canons de campagne rugirent d'une même voix, non seulement les obusiers, mais aussi les 75 autotractés ramenés de leurs emplacements d'Alemanys Gâte. Les obus passèrent au-dessus des têtes avec un bruit de locomotive. Ils éclatèrent contre les murs et au-dessus, et le bruit des explosions se répercuta sur les ailes de la brise.

Mackensie avait les nerfs tendus dans l'expectative d'un rayon Psi, mais rien ne se produisit.

Avaient-ils détruit les dernières défenses, au premier tir de barrage ? La fumée se dissipa sur les hauteurs et il s'aperçut que les couleurs qui se jouaient sur la tour étaient mortes et que des crevasses béaient dans les parois, dévoilant une structure d'une incroyable minceur. Il avait l'impression de voir les os d'une femme assassinée de ses propres mains.

Vite, vite. Il lança une série de commandements et prit la tête de la cavalerie et de l'infanterie. Les canons restèrent sur place, tirant salve sur salve avec une fureur démoniaque. L'herbe sèche prit feu au contact des éclats d'obus portés au rouge, qui retombaient sur le flanc de la colline. A travers les nuages des éclatements, Mackensie vit l'édifice s'effondrer. Des plaques entières de façade se détachaient et venaient tomber sur le sol. La charpente vibrait. Un coup direct l'atteignit qui la fit résonner comme un chant d'agonie.

Qu'y avait-il à l'intérieur ?

Il n'y avait pas de chambres séparées, ni planchers, rien que des passerelles, des machines mystérieuses, et ici et là un globe qui brillait encore comme un petit soleil.

L'ensemble de l'édifice avait contenu un appareillage presque aussi grand que lui-même, une colonne brillante et garnie de nageoires, ressemblant à une fusée, mais d'une taille et d'une beauté hallucinantes.

Leur vaisseau spatial, pensa Mackensie dans le tumulte. Bien sûr, les anciens avaient commencé la construction de navires de l'espace, et nous pensions bien la reprendre un jour. Mais ceci...

Les archers lancèrent leur cri de ralliement que reprirent les fusiliers et la

cavalerie, un rugissement de joie folle, le cri de la bête de proie qui se lance à la curée. Par l'enfer, nous sommes venus à bout des étoiles elles-mêmes ! Le bombardement d'artillerie cessa. Ils débouchèrent sur le haut de la colline et leurs cris retentissaient dans le vent. La fumée montait à leurs narines avec une acre odeur de sang.

Quelques robes bleues gisaient parmi les ruines. Une demi-douzaine de survivants se faufileaient vers le vaisseau spatial. Un archer banda son arc Sa flèche frôla le dispositif d'atterrissage mais la menace suffit : les Espers s'arrêtèrent. Les soldats escaladèrent les débris avec l'intention de les capturer.

Mackensie tira sur ses rênes. Un être qui n'était pas humain gisait broyé au pied de la machine. Son sang était violet foncé. *Lorsque les gens auront vu cela, ce sera la fin de l'Ordre.* Il n'éprouvait aucun sentiment de triomphe. A Sainte-Hélène, il avait pu apprécier les croyants et la bonté qui était l'essence même de leur nature.

Mais ce n'était plus le moment des regrets stériles, ce n'était pas le moment de s'interroger sur l'avenir ni de se demander ce qu'il adviendrait lorsque l'homme serait libéré de toute entrave. L'édifice construit sur la colline voisine était encore intact. Il devait d'abord consolider sa position, puis venir en aide à Phil si besoin était.

Néanmoins, avant qu'il ait pu terminer sa tâche, son poste de radio portatif lui dit : « Viens me rejoindre, Jimbo. La bataille est terminée. » En cours de route, il vit le drapeau des États Pacifiques flotter au sommet du gratte-ciel.

Des sentinelles montaient la garde au porche d'entrée. Mackensie mit pied à terre et pénétra à l'intérieur. Le hall d'entrée offrait aux regards un décor fantastique d'arches et de couleurs au milieu desquelles les hommes se mouvaient comme des fantômes. Un caporal le conduisit le long d'un vestibule. Évidemment ce bâtiment avait servi de logement pour le personnel, de bureaux, de dépôts de marchandises, mais il avait été également employé à des fins plus mystérieuses... On avait fait sauter la porte de l'une des chambres à la dynamite. Les fluides représentations abstraites qui décoraient les murs étaient rayées et tachées de suie. Quatre soldats dépenaillés pointaient leurs fusils sur deux êtres que Speyer interrogeait.

L'un d'eux était effondré sur un meuble qui pouvait être un bureau. Sa face d'oiseau était plongée dans des mains pourvues de sept doigts, et ses ailes rudimentaires étaient secouées par des sanglots. *Ils peuvent donc pleurer,* pensa Mackensie, étonné, et il éprouva l'envie soudaine de le prendre dans ses bras et de le consoler.

Le second se tenait tout droit dans une robe de métal tissé. De grands yeux couleur de topaze soutenaient le regard de Speyer d'une hauteur de plus de deux mètres, et sa voix prononçait l'anglais avec un accent musical.

« ...une étoile de type G à quelque cinquante années-lumière de la Terre. Elle est à peine visible à l'œil nu, mais pas dans cet hémisphère. »

La silhouette maigre et rude du major se projeta en avant comme pour donner un coup de bec. « Quand attendez-vous des renforts ? »

Il n'y aura pas d'autre vaisseau spatial avant près d'un siècle et il n'amènera que du personnel. Nous sommes isolés par l'espace et le temps ; bien peu peuvent venir travailler ici, pour tenter de jeter un pont spirituel à travers ces abîmes...

Oui, approuva Speyer laconiquement, la vitesse limite de la lumière. C'est ce que je pensais. Du moins si vous dites la vérité. »

L'être frissonna. « Il ne nous reste plus d'autre ressource que de dire la vérité et de faire des vœux pour que vous puissiez nous comprendre et nous venir en aide. La vengeance, la conquête, la violence de masse sous toutes ses formes sont impossibles lorsque tant d'espace et de temps nous séparent. Nous avons œuvré par le cerveau et par le cœur. Il n'est peut-être pas encore trop tard, même maintenant. Les faits les plus cruciaux peuvent être encore celés... Oh ! écoutez-moi pour l'amour de vos descendants ! »

Speyer fit un geste de la tête à l'adresse de Mackensie. « Tout va bien ? dit-il. Nous avons mis la main sur un groupe entier. Ils sont au nombre d'une vingtaine de survivants. Celui-ci est le chef. Il semble qu'ils soient les seuls sur la Terre.

Je pensais bien qu'ils ne devaient pas être nombreux », dit le colonel. Son ton et ses sentiments étaient mornes. « Lorsque nous en parlions vous et moi, nous nous efforcions de tirer les conclusions de ce que nous avions remarqué. Ils devaient obligatoirement être peu nombreux, sans quoi ils auraient agi plus ouvertement.

— Écoutez, écoutez, intervint l'être. Nous sommes venus par amour. Notre rêve, c'était de vous guider – de vous apprendre à vous guider vous-mêmes – vers la paix, vers votre propre accomplissement... Oh ! oui, combien nous voudrions nous gagner une autre race avec laquelle nous pourrions nous entretenir un jour comme des frères. C'était surtout pour votre propre bien, vous voyant tellement torturés, que nous désirions vous guider vers l'avenir.

— Vous n'êtes pas les inventeurs des méthodes pour diriger l'histoire, grogna Speyer. Nous l'avons inaugurée à notre propre usage. La dernière fois, cela nous a conduit à la Superbombe. Non, merci !

— Mais nous *savons*. La Grande Science prédit avec une certitude absolue...

— Vous aviez prévu ceci ? » Speyer désigna du geste la pièce noircie.

« Il y a des hauts et des bas. Nous sommes trop peu nombreux pour diriger tant de sauvages dans les moindres détails. Mais n'avez-vous pas le désir de mettre un terme à la guerre, à toutes vos souffrances passées ? C'est ce que je vous offre aujourd'hui.

— Vous avez pourtant été à l'origine d'une guerre assez abominable », dit Speyer.

L'être se tordit les doigts. « Ce fut une erreur de notre part. Mais néanmoins le plan demeure et c'est le seul qui puisse conduire votre peuple à la paix. Moi qui ai voyagé parmi les soleils, je me jetterai à vos genoux pour vous implorer...

— Je vous en prie ! coupa Speyer. Si vous étiez venus vers nous ouvertement, en gens honnêtes, vous auriez trouvé des hommes tout prêts à vous écouter. En nombre suffisant, peut-être. Mais non, vous avez choisi de nous dispenser vos bienfaits par le truchement de ruses subtiles. Vous saviez mieux que nous ce qui nous convenait. Nous n'avions pas voix au chapitre. Par la barbe de mes aïeux, je n'ai jamais vu pareille outrecuidance ! »

L'être releva la tête. « Dites-vous toute la vérité aux enfants ? »

— Dans la mesure où ils sont susceptibles de l'entendre.

— Votre culture infantile n'est pas prête à entendre ces vérités.

— Entre nous soit dit... qui vous autorise à nous traiter d'enfants ?

— Comment pouvez-vous savoir que vous êtes des adultes ?

— En m'attaquant à des tâches d'adulte pour voir si je puis en venir à bout. Oh ! je ne le cache pas, nous commettons des erreurs assez monumentales, nous autres humains. Mais elles nous sont propres et elles nous instruisent. Mais vous êtes de ces gens qui se refusent à apprendre, qui sont tellement férus de cette maudite science psychologique dont on nous rebat les oreilles, qu'ils veulent modeler les esprits selon les seuls critères qu'ils puissent comprendre.

— Nous voulions votre bien, rien de plus.

— Vous vouliez restaurer un État centralisé, n'est-ce pas ? Vous êtes-vous jamais avisés que c'est peut-être le système féodal qui convient le mieux à l'homme ? Que nous avons besoin d'un coin de terre dont nous puissions dire qu'il nous appartient en propre, dont nous faisons partie intégrante ; une communauté avec des traditions et de l'honneur, qui offre à l'individu l'occasion de prendre des décisions ; un rempart pour la liberté contre les entreprises des grands suzerains, toujours avides de plus de richesses et de plus de puissance. Ici, sur Terre, nous avons toujours bâti d'immenses empires, et toujours nous les avons mis en pièces par la suite. Je pense que leur conception devait être erronée. Et cette fois nous essaierons de trouver quelque chose de mieux. Pourquoi pas un monde composé de petits États, trop bien enracinés dans le sol pour se fondre en nations, trop faibles pour être capables de faire beaucoup de mal – s'élevant progressivement au-dessus des jalousies mesquines et des vaines rancunes, mais gardant leur physionomie propre – des milliers de solutions proposées pour nos problèmes. Peut-être finirons-nous par en résoudre quelques-uns... mais de nos propres mains !

— Vous n'y arriverez jamais, dit l'être, vous vous déchirez sans cesse.

— Cela c'est votre opinion ! Personnellement, je pense autrement. Mais quel que soit celui d'entre nous qui a raison – et cet univers est bien trop vaste pour que l'un ou l'autre puissions prédire quoi que ce soit – nous avons fait librement notre choix sur la Terre. J'aimerais mieux être mort que domestiqué.

« Le peuple sera entièrement éclairé sur votre compte aussitôt que le juge Brodsky sera rétabli dans ses fonctions. Pas avant. Le régiment le saura dès aujourd'hui, la ville demain, afin que chacun soit bien sûr que l'on ne recommence pas à étouffer la vérité. Lorsque viendra votre prochain navire de

l'espace, nous serons prêts à l'accueillir : à notre façon. »

L'être tira un pan de sa robe par-dessus sa tête. Speyer se tourna vers Mackensie. Son visage était humide. « Voudrais-tu ajouter quelque chose, Jimbo ?

— Non, marmotta Mackensie. Je ne peux pas fixer mes idées. Organisons-nous sur place. Je ne pense pas que nous ayons désormais à combattre. Il me semble que c'est fini par ici.

— Certainement. » Speyer poussa un soupir. « Les troupes ennemies qui se trouvent sur le reste du territoire ne peuvent faire autrement que de capituler. Elles n'ont plus aucune raison de combattre. »

10

Une maison avec un patio dont le mur était couvert de roses.

A l'extérieur, la rue n'était pas encore revenue à la vie, et le silence régnait dans les feux mourants du crépuscule. Une servante fit entrer Mackensie par la porte de derrière et se retira. Il s'avança vers Laura assise sur un banc sous un saule. Elle le regardait s'approcher, mais sans se lever. L'une de ses mains reposait sur un berceau.

Il s'arrêta devant elle et ne sut quoi dire. Comme elle était maigre !

Au bout d'un instant, elle lui dit d'une voix à peine perceptible : « Tom est mort.

— Oh ! non. » Un voile noir passa devant ses yeux.

« Je l'ai appris avant-hier par quelques-uns de ses hommes qui sont rentrés. Il a péri dans l'affaire de San Bruno. »

Mackensie n'osait pas s'approcher d'elle plus avant, mais ses jambes se refusaient à le porter. Il s'assit sur les dalles et remarqua leur curieux agencement. Il n'avait rien d'autre sur quoi poser ses yeux.

La voix de Laura passa au-dessus de sa tête : « Valait-il la peine de tuer, non seulement Tom, mais aussi tant de gens, pour une simple question de politique ?

— Ce n'était pas une simple question de politique qui était en jeu, dit-il.

— Oui, je l'ai entendu dire à la radio. Et cependant je ne comprends toujours pas. J'ai fait des efforts pour comprendre, mais je n'y arrive pas. »

Il ne lui restait plus suffisamment de force pour se défendre. « Tu as peut-être raison, mon petit canard, je n'en sais rien.

— Ce n'est pas moi que je plains, dit-elle, il me reste Jimmy. Mais c'est Tom. Il a été frustré de tant de choses ! »

Il se rendit compte tout à coup qu'il y avait l'enfant, qu'il devrait s'occuper de son petit-fils et de la vie qu'ils allaient mener à l'avenir. Mais il avait le cerveau trop vide.

« Tom a voulu qu'on lui donne ton nom », dit-elle.

Et toi, Laura ? se demanda-t-il, et tout haut : « Que vas-tu faire maintenant ?

— Je trouverai bien quelque chose. » Il s'obligea à la regarder.

Le soleil couchant faisait flamber les feuilles du saule au-dessus d'elle et venait jouer sur son visage, maintenant tourné vers l'enfant qu'il ne pouvait pas voir. « Reviens à Nakamura, dit-il.

— Non. N'importe où, sauf là !

— Tu as toujours aimé les montagnes, dit-il d'un ton hésitant. Nous...

— Non. » Leurs yeux se rencontrèrent. « Ce n'est pas à cause de toi, papa. Mais Jimmy ne grandira pas pour devenir un militaire. » Elle hésita. « Je suis certaine que certains Espers continueront leur travail, sur de nouvelles bases, peut-être, mais toujours en vue du même objectif. Je pense que nous devrions faire cause commune avec eux. Je pense que mon fils devra croire en un idéal différent de celui qui a tué son père, et travailler à sa réalisation. Ne penses-tu pas ? »

Mackensie se redressa sur ses jambes. « Je ne sais pas, dit-il, je n'ai jamais été un penseur... Puis-je le voir ?

— Oh ! papa... »

Il s'avança et se pencha sur la petite forme endormie. « Si tu te remaries, dit-il, et si tu as une fille, lui donneras-tu le nom de sa mère ? » Il vit la tête de Laura s'incliner vers le sol et ses mains se crispier. Vivement il dit : « Il faut que je m'en aille. J'aimerais bien revenir te voir, demain ou un autre jour, si tu veux bien de moi. »

Alors elle se jeta dans ses bras en pleurant. Il caressa ses cheveux et murmura comme il le faisait lorsqu'elle était petite : « Veux-tu revenir à la montagne, non ? C'est le pays où tu es née. Le pays auquel tu appartiens.

— Tu ne sauras jamais combien je désire le revoir.

— Alors pourquoi ne viens-tu pas ? s'écria-t-il.

— Je ne peux pas, répondit-elle. Ta guerre est finie, la mienne vient de commencer. »

Parce que c'était lui qui avait formé cette volonté, il ne put que dire : « J'espère que tu la gagneras.

— Peut-être dans mille ans... » Elle ne put continuer.

La nuit était tombée lorsqu'il la quitta. Le courant électrique n'avait pas encore été rétabli dans la ville et seules les étoiles éclairaient les toits. L'escadron qui devait accompagner le colonel à son cantonnement avait l'air d'une troupe de bandits de grand chemin, à la lueur des lanternes. Ils saluèrent et s'ébranlèrent à sa suite, le fusil au bras, prêts à toute éventualité.

Et les cavaliers s'évanouirent dans l'ombre, au claquement des sabots sur la chaussée.

Traduit par PIERRE BILLON.

No Truce with Kings.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANDERSON (Poul) – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances Scandinaves ; il est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique– financées par la vente de ses récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 –, il s'est consacré à la carrière d'écrivain. Entre son premier texte, publié en 1947, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, il a fait paraître trente-quatre romans, quinze recueils, trois livres ne relevant pas de la science-fiction et deux anthologies, en plus de ce qu'il a signé dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine, anime beaucoup de ses écrits ; ceux-ci possèdent une vitalité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, pleines de mouvement. Cette qualité est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time* (1955-1960, *La Patrouille du temps*) met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'éliminer les occasions de « déraillement historique ». *The High Crusade* (1960, *Les Croisés du cosmos*) exploite adroitement le motif du handicap d'une technologie trop avancée face à des primitifs résolus, les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques (de la science-fiction) », ajoutant qu'il n'entreprenait cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Titulaire de nombreux prix *Hugo* et *Nebula*, il a bâti une « histoire future » dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et, surtout, Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

BAGLEY (Simon) – Signature apparue une seule fois (avec le texte présenté dans ce volume) sous un récit de science-fiction, en 1964.

BALLARD (James Graham) – Né en 1930 à Shanghai, J.G. Ballard fut rapatrié en 1946 en Angleterre – son pays d'origine – après plusieurs années de détention dans un camp militaire japonais. Après des études de médecine et une période dans la R.A.F. au Canada, il travailla comme scénariste de films scientifiques puis se consacra à une carrière d'écrivain. Son premier récit fut publié en 1956 et, parmi ses romans ultérieurs, *The Wind from Nowhere*

(1962), *The Drowned World* (1962, *Le Monde englouti*) et *The Crystal World* (1966, *La Forêt de cristal*) constituent des variations sur un thème qui semble l'avoir obsédé : le monde finit lentement des conséquences d'un cataclysme, pendant que le narrateur contemple cette fin en s'abandonnant à l'introspection. Quelques critiques américains, dont Judith Merrill, ont salué en J.G. Ballard le chef de file de la « nouvelle vague » de la science-fiction, caractérisée par un désir d'expérimentation stylistique et verbale. J.G. Ballard lui-même se considère comme un explorateur de l'« espace interne », exprimant de la sorte son intérêt pour l'étude psychologique de l'homme confronté aux modifications que la science impose à son environnement. Depuis plusieurs années, il est revenu au genre de la nouvelle, écrivant toutefois plus lentement que naguère.

BRADBURY (Ray) – Aux yeux du non-spécialiste, Ray Bradbury est l'écrivain qui, plus que tout autre, a longtemps personnifié la science-fiction contemporaine. C'est par un chemin curieux qu'il est arrivé à cette situation. Son enfance paraît avoir été marquée par une peur de l'obscurité beaucoup plus prononcée que chez la plupart des écoliers, ainsi que par un intérêt précoce pour les contes de fées et les récits d'aventures. Ceux qui l'ont connu à cette époque le décrivent comme le boute-en-train du *fandom* de Los Angeles. Né en 1920, il décida, vers l'âge de dix-huit ans, qu'il deviendrait écrivain, mais les récits qu'il soumit à divers magazines spécialisés furent d'abord refusés ; de tous les grands auteurs « classiques », il est pour ainsi dire le seul qui n'ait pas été révélé par John W. Campbell Jr., le rédacteur en chef d'*Astounding*. Il vit en revanche ses nouvelles publiées dans *Weird Tales* et *Planet Stories*, puis dans des périodiques tels que *The New Yorker*, *Collier's*, *Esquire* et *The Saturday Evening Post* ; après Robert Heinlein, il fut donc un des premiers auteurs de science-fiction dont les textes échappèrent aux supports spécialisés, et ce précédent devait prendre ultérieurement une importance considérable. Après 1946, ses écrits commencèrent à retenir vivement l'attention par leur originalité ; plusieurs se déroulaient dans un décor commun (la planète Mars, telle que Bradbury la rêvait, et non telle que l'astronomie la révélait), et ils furent réunis en 1950 en un volume qui consacra définitivement la réputation de leur auteur : *The Martian Chronicles* (*Chroniques martiennes*). *The Illustrated Man* (1951, *L'Homme illustré*), recueil composé de manière semblable, puis *Fahrenheit 451* (1953), son premier roman, connurent un succès presque aussi vif. Il se confina alors pratiquement dans un unique thème fondamental (la dénonciation insistante des méfaits possibles de la science) qu'il développait dans un style volontairement simple, mais sur un rythme narratif dont la lenteur et la densité, obtenues en partie par l'emploi de répétitions et de retours, étaient minutieusement élaborées. L'esprit critique, chez Bradbury, ne va jamais très loin, mais l'écriture et le sens poétique sont ses atouts majeurs d'écrivain. C'est sans doute la raison pour laquelle les critiques non spécialisés l'ont remarqué,

lui plutôt qu'un autre, parmi les auteurs de science-fiction contemporains. En mai 1963, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial. Depuis cette date, il a notablement ralenti son activité dans le domaine, écrivant du fantastique, de la poésie et des scénarios – pour le théâtre et le cinéma aussi bien que pour la télévision.

BROWN (Fredric) – Auteur de plusieurs romans policiers, Fredric Brown (1906-1972) a acquis dans ce domaine un goût prononcé, ainsi qu'une maîtrise profonde, de l'effet de chute finale ; il l'a adroitement exploité dans de nombreuses nouvelles de science-fiction. *What Mad Universe* (1949, *L'Univers en folie*) est à la fois un aboutissement et une parodie du *space opera*, où Fredric Brown déploie son talent de conteur et sa verve de misanthrope. *The Lights in the Sky are Stars* (1954) est une étude psychologique du pionnier qui fait réaliser un nouveau projet spatial sans pouvoir y participer lui-même. Au cours de ses dernières années, Fredric Brown a relativement peu écrit de science-fiction, si ce n'est dans un genre qu'il a largement contribué à populariser : la *short-short story*, récit ultra-court tenant en une ou deux pages de magazine et s'achevant sur une chute fracassante.

BUDRYS (Algis) – Né en 1931 à Königsberg en Prusse-Orientale – actuellement Kaliningrad en U.R.S.S. – Algirdas Jonas Budrys, fils du consul général du gouvernement lituanien en exil, vit depuis 1936 aux États-Unis. Ses premiers textes de science-fiction furent publiés en 1952 et il s'affirma petit à petit comme un des talents véritablement originaux de sa génération. Sa narration progresse fréquemment par modifications de points de vue, par successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de l'individu à la recherche de lui-même. Ce motif de la quête est admirablement utilisé dans *Rogue Moon* (1960, *Lune fourbe*) où le sujet premier est l'investigation d'une énigmatique construction laissée sur la Lune par d'antiques extra-terrestres. *Michaelmas* (1977, *Michaelmas*), présente une vision précise d'une Terre du proche avenir, autour de la mission d'un journaliste qui s'efforce de démasquer l'adversaire contre lequel il sait qu'il doit lutter. Depuis 1965, Budrys a été critique littéraire dans *Galaxy*, puis dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y allie à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

COPPEL (Alfred) – Né en 1921, Alfredo José de Marini y Coppel Jr., de son état-civil complet, travailla comme rédacteur et comme responsable de relations publiques avant de se consacrer à une carrière d'écrivain. Sa production de science-fiction s'étend principalement sur la période 1947-1960

avec de nombreuses nouvelles écrites généralement avec soin et témoignant souvent de préoccupations psychologiques. Elle s'enrichit ultérieurement de quelques romans se rattachant à la politique-fiction, dont *Thirty-Four East* (1974).

DICK (Philip Kindred) – (1928-1982.) Débuts en 1952. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman, *Solar Lottery* (1955, *Loterie solaire*), il se pose en disciple de van Vogt, mais certaines nouvelles, comme *The Father-King* (1955, *Le Père truqué*), sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans, et son originalité s'affirme progressivement. En 1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (1962, *Le Maître du Haut Château*) qui lui vaut le prix Hugo. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 apparaissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son œuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime de détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite la folie, le poids de la contrainte et les caprices cruels du hasard. Peu à peu cependant la critique sociale devient moins importante, tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre à se soigner. S'étant remis à écrire, Philip K. Dick a notamment publié en 1974 *Flow, my Tears, the Policeman Said*, un roman qui se place dans la lignée de ses récits précédents. En 1977, il a fait paraître *A Scanner Darkly*, où on trouve une véhémence dénonciation de la drogue. Par la suite, Philip K. Dick sembla fasciné par une combinaison de mysticisme et de contrôle par des extra-terrestres. Un volume lui a été consacré par Hazel Pierce dans la série des *Starmont Reader's Guides* en 1982. En 1983, Martin Harry Greenberg et Joseph D. Olander ont publié un recueil d'essais sur Dick, par différents auteurs, dans leur série *Writers of the 21st Century*.

LEIBER (Fritz) – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années 20 – on peut le voir dans *Le Fantôme de l'Opéra* –, et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr. naquit en 1910, et découvrit très tôt Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint un diplôme de psychologie, et s'essaya à divers métiers (prédicateur religieux, acteur dans la troupe paternelle). Il débuta, en 1939, dans *Unknown*, l'excellente – mais éphémère – revue de fantastique que John W. Campbell Jr.

menait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les premières aventures héroïques du Souricier gris et de Fafhrd (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*). En même temps, paraissaient, dans *Weird Tales*, des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1942), sur les « êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin, il passa au roman, avec *Conjure Wife* (1943, *Ballet de sorcières*), puis *Gather, Darkness !* (1943, *A l'aube des ténèbres*) et *Destiny Times Three* (1945) – dans ces deux derniers récits, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret, et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En mai 1945, il devient corédacteur en chef de *Science Digest*, et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il signe une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1950, *Le Prochain Programme au spectacle*) et *The Moon is Green* (1952, *La Lune était verte*). Cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression ; il se met à boire, et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin, il quitte *Science Digest* en 1956, et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (1958, *Guerre dans le néant*) et *The Wanderer* (1964, *Le Vagabond*). Fritz Leiber est peut-être, avec Theodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être tout d'abord incompris, et ce n'est que depuis les années 60 qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

REYNOLDS (Mack) – Né en 1917, Dallas McCord Reynolds pour l'état-civil. Fit ses débuts en 1950 et se fit connaître d'abord par des collaborations avec Fredric Brown (en tant qu'auteur, mais aussi comme éditeur d'anthologie). Il travailla ensuite seul, voyageant beaucoup – notamment en Europe – et traduisant en récits plusieurs de ses préoccupations sociales et politiques. A partir de 1972, il a écrit plusieurs romans présentant différents aspects (non nécessairement compatibles entre eux) de la Terre vers l'an 2000 : *Commune 2000 AD* (1974), *The Towers of Utopia* (1975), *Rolltown* (1976). Lui-même se considère au-dessus de la mêlée, soulignant qu'il a écrit des récits pour et contre chacun des systèmes socio-économiques qu'il connaît.

SILVERBERG (Robert) – Né en 1936. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débute en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de 200 titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix Hugo décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation historique et

scientifique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I Forget thee, O Jérusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965, et joue un rôle important dans la « nouvelle vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science Fiction Writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New Dimensions*, à partir de 1971). Ses ouvrages les plus importants sont surtout des romans : *Thorns* (1967, *Un jeu cruel*), *The Man in the Maze* (1968, *L'Homme dans le labyrinthe*), *Nightwings* (1968-1969, *Roum, Perris, Jorslem ou les Ailes de la nuit*), *The World Inside* (1971, *Les Monades urbaines*), *Son of Man* (1971, *Le Fils de l'Homme*), *The Book of Skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ses romans comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles ont fait connaître les modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ! » En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* consacra un numéro spécial à Silverberg. Celui-ci exprima à plusieurs reprises le désir de s'éloigner définitivement de la science-fiction. Son retour au genre fut marqué par *Lord Valentine's Castle*, roman que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* publia en feuilleton en 1979 et 1980. En 1983, Thomas D. Clareson lui a consacré un volume dans la série des *Starmont Reader's Guides*.

SIMAK (Clifford Donald) – En marge d'une carrière journalistique au cours de laquelle il a notamment été rédacteur en chef d'un quotidien de Minneapolis, Clifford Simak – qui est né en 1904 – écrit de la science-fiction depuis plus d'un demi-siècle. Sa première nouvelle, publiée en 1931, ainsi que ses récits des années suivantes, se rattachaient au genre du *space opera*. Progressivement, l'accent se déplaça, dans ses nouvelles aussi bien que dans ses romans, d'une action spectaculaire et superficielle vers l'évocation de thèmes plus profonds. Parmi ceux-ci, l'accord entre l'homme et le milieu se manifeste à travers une fréquente exaltation de la vie rurale et de la communion avec la nature. En outre, il est souvent revenu, avec bonheur, sur le thème de la fraternité entre l'homme et les extra-terrestres, entre les humains et les robots, et même entre les humains et les animaux, *City (Demain les chiens)*, recueil de nouvelles écrites entre 1944 et 1952 et ordonnées en une narration suivie, marquant le tournant dans la manière et les préoccupations de l'auteur. Dans *Time and Again* (1951, *Dans le torrent des siècles*), il plaide pour une fraternité entre l'homme et ses créatures, en l'occurrence les androïdes. *Way Station* (1963, *Au carrefour des étoiles*) résume avec une netteté particulière l'art très nuancé et la générosité de Clifford D. Simak, lequel s'est également attaqué à des interrogations métaphysiques dans *A Choice of Gods* (1972, *A chacun ses dieux*). On a parfois reproché à Simak de se parodier lui-même dans certains de ses récits ultérieurs. Cependant, des romans comme *Shakespeare's Planet* (1976, *La*

planète de Shakespeare) et *An Héritage of Stars* (1977, *Héritiers des étoiles*) apparaissent comme des prolongements valables de ses récits antérieurs. Clifford D. Simak a le mérite de s'inspirer d'un message – fondamentalement, celui de la fraternité et du respect des valeurs humaines – sans se regarder complaisamment pendant qu'il délivre ce message. Il a remporté des *Hugos* : en 1959 pour la nouvelle *The Big Front Yard* et en 1964 pour le roman *Way Station*. En 1977, il a reçu le titre de *Grandmaster* décerné par les *Science Fiction Writers of America*, devenant le troisième auteur ainsi honoré (les deux premiers avaient été Robert A. Heinlein et Jack Williamson).

SPINRAD (Norman) – Né en 1940. Travailla quelque temps comme agent littéraire avant de se lancer dans une carrière littéraire. Il fut président des *Science Fiction Writers of America* en 1980-1981. Il écrivit d'abord des nouvelles qu'on a partiellement pu rattacher à la « nouvelle vague », puis devint célèbre avec son roman *Bug Jack Barron* (1969, *Jack Barron et l'Éternité*) ; ce récit choqua certains par des passages pornographiques, en séduisit d'autres par le renouvellement qui y était proposé d'un thème familier : le redresseur de torts combattant les puissances mauvaises. Il témoignait surtout d'une solide connaissance du monde des médias (ici la télévision) et extrapolait avec intelligence leur influence croissante dans la vie quotidienne d'un proche avenir. Norman Spinrad attira à nouveau l'attention avec *The Iron Dream* (1972, *Rêve de fer*), imaginé dans un univers parallèle où un médiocre romancier d'origine allemande émigré aux États-Unis, Adolf Hitler, gagne un prix *Hugo*... Dans *A World Between* (1979), Norman Spinrad est revenu au thème des médias et de leur impact. Il a publié quelques recueils de nouvelles dont *The Star-Spangled Future* (1979) qui comporte également des textes où l'auteur fait connaître ses vues sur la place de la science-fiction dans la littérature américaine.

TENN (William) – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. Il n'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années 50, où il fut un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu pour son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume n'en sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université d'État de Pennsylvanie. Il n'a écrit qu'un roman, *Of Men and Monsters* (1968, *Des hommes et des monstres*), et publié une belle anthologie sur l'enfant dans la science-fiction, *Children of Wonder* (1953).

WALKER (Michael) – Signature apparue, en 1966, uniquement sous le récit présenté dans ce volume.

WESLEY (Joseph) – Auteur de quelques nouvelles, publiées parfois sous le pseudonyme de L.J. Stecher Jr. entre 1958 et 1969.

¹ Voir I.F. Clarke, *Voices Prophesying War, 1763-1984*, 1966.

2 J.-P. Vernier, *H.G. Wells et son temps*, Didier, Publications de l'Université de Rouen, 1971, p. 338.

3 « My First Flight », *Daily Mail*, 5 août 1912.

⁴ Pour plus de détails, voir Geoffrey West, *H.G. Wells, a Sketch for a Portrait*, 1930, pp. 198-199.

⁵ Voir J. Van Herp, *Panorama de la science-fiction*, Verviers, Gérard, 1974, pp. 144-146.

6 « Mr. Wells and War», *Daily Mail*, 7-9 avril 1913.

7 42 to 44.

8 Voir nos *Histoires de fins du monde*, Paris, Le Livre de Poche, 1974.

9 Paul Zumthor, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983, p. 105.

¹⁰ Voir par exemple Peter Nicholls et al., *The Science Fiction Encyclopaedia*, New York, Doubleday, 1979, art. « Weapons ».

11 L'idée avait été lancée par Frederik Pohl et C.M. Kornbluth dans *La Tribu des loups* (1959), un roman qui n'est rien moins que militariste.

12 BAR : Browning Automatic Rifle.

13 Ces paroles, comme les suivantes, sont tirées du *Jabberwocky* de Lewis Carroll. Nous suivons ici la traduction d'Henri Parisot. (*N.d.T.*)

14 *The Moon is down*, roman de Steinbeck, dont l'auteur a tiré une pièce de théâtre. Paru en 1942, il contient de nombreuses allusions aux offensives allemandes en Europe de 1939 à 1941. (N.d.E.)

15 « Les mouches ont conquis le papier tue-mouche », écrit Steinbeck.
(*N.d.E.*)

16 D'après une nouvelle de Robert Heinlein. Du nom de son inventeur imaginaire, Waldo F. Jones, le « waldo » est décrit comme un « pantographe de duplication synchronisée ». L'opérateur glisse ses mains dans une paire de gants émetteurs, et tous ses mouvements sont exactement reproduits à distance par une ou plusieurs paires de gants récepteurs, avec amplification ou réduction éventuelle de la force et de l'amplitude. On a construit des appareils de ce genre par la suite ; en hommage à Heinlein, on leur a donné le nom de waldos. (*N.d.T.*)

17 Pour apprécier toutes les résonances de ce texte, on notera que les Français appellent fou la pièce des échecs que les Anglo-Saxons nomment l'évêque. (N.d.E.)

18 Double jeu de mot avec *expert* et avec *E.S.P.*, abréviation signifiant « pouvoirs extra-sensoriels » (*N.d.E.*).